Mirage

Partie 1

1 – maʁʃ

Les marches s'étendaient, innombrables et absolues. Soit du bois à la texture de pierre, soit de la pierre couleur de bois, la matière était mal définie. L'horizon s'y découpait en dents de scie. Chaque nouveau pas offrait le même choix : le vide en face, la descente à gauche et à droite. Remonter ne s'envisageait qu'en opérant un demi-tour et les marches n'étaient pas conçues pour le permettre.

Leur prisonnier songeait que le pire des précipices était un escalier. Bien plus terrible que la chute libre : la certitude de heurter les degrés l'un après l'autre, de s'y déchirer toutes les chairs et fracasser tous les os. Les marches n'étaient pas si glissantes mais il sentait l'aspiration du vide en démangeaison dans la plante de ses pieds. Son vertige maladif se moquait de ce que tout le décor fût factice.

Il suivait le fil directeur de l'escalier sans fin. Une coopération à l'imprudence calculée : il possédait la quasi-certitude qu'on ne tenait pas à le tuer ni aucun euphémisme du genre – lui causer « un terrible accident » ou le « faire disparaître » – car c'était tout à fait passé de mode. Cette conviction tenait la peur à distance.

Une marche, une autre marche, un nouveau palier. L'homme déglutit. Même à l'orée de l'angoisse, il s'efforçait de garder contenance. Il n'appellerait pas à l'aide ; il ne perdrait pas ses moyens. Inutile de leur faire ce plaisir. (Leur ?)

Il imaginait mal ses persécuteurs : leur visage devenait flou, leurs motivations incertaines. Existaient-ils seulement ? Pourquoi pas. Les haïssait-il ? Oh, oui.

En parlant d'existence, il se remémora que les marches n'étaient pas réelles. Il peinait à s'en souvenir. Tout, autour de lui, n'était qu'Illusion : image abusive, pas plus vraie mais bien plus malléable que le monde, conçue par quelqu'un d'autre que lui. Tout mirage fonctionnait selon la logique de son créateur. Il lui suffisait de la déconstruire et la solution se présenterait.

Le vide remporta la partie : il commit un faux pas. Sa cheville se trompa d'angle, sa botte s'en trouva sans appui. Sa mémoire choisit de lui rappeler qu'il ne se trouvait pas dans un escalier géant, mais enfermé en prison : une notion aussi ulcérante que rassurante. La chute ne pouvait pas le blesser. Sa cellule mesurait trois mètres sur trois et il ne s'élevait que de sa propre hauteur, soit pas grand-chose selon les goujats. Qu'il gardât les bras devant lui et il ne se casserait rien. Il appliqua ce plan.

Un violent courant d'air s'engouffra dans ses manches. Il s'en trouva projeté sur le palier et atterrit sur son postérieur.

Stupéfait, il oublia toute idée de progression et s'assit jambes croisées. L'événement méritait de se poser et d'y réfléchir.

Il y avait l'escalier : une Illusion évidente dans sa métaphore de la chute au ralenti. Le dénivelé n'existait pas, son impression de descendre provenait de la décision de son esprit que son sens visuel était plus fiable que les autres.

Rien dans cette Illusion ne suggérait des rafales de vent. Pas de feuilles dansant sur les marches, pas de poussière soulevée, rien. Pourquoi se prenait-il à l'imaginer ? S'agissait-il plutôt de l'indice d'une présence ? D'un compagnon de cellule ?

— Eh oh ?

Pas de réponse.

— Bonjour !

Mal à la mâchoire, soudain. Il serra les dents, toussa une ou deux fois. Sa gorge cuisait, sèche, et sa voix sonnait altérée. Longtemps qu'il ne s'était pas prêté à l'exercice.

— Je m'appelle…

Une seconde de mémoire confuse, qui lui rendit la réponse avant qu'il ne s'en inquiétât davantage.

— … Nathanaël ! Nathanaël de Luz.

Pas de réponse.

— Si vous m'entendez, signalez-vous !

Et le vent de se déchaîner en rafales. Qu'est-ce qui créait un courant d'air pareil ? L'ouverture conjointe d'une porte et d'une fenêtre de ses neuf mètres carrés de cellule, peut-être. Cela seyait mal à sa fonction de prison.

L'atmosphère s'agitait anormalement ; des tourbillons de poussière rêche, invisibles dans l'Illusion qui ne les prenait pas en compte, lui griffaient les mains. Une brise tiède s'engouffra dans son col. Incompréhensible. Il subodora un ventilateur à l'hélice de taille respectable. Dans ce cas, n'aurait-il pas dû entendre vrombir son moteur ?

Une inspiration, une expiration. Le vieil instant de calme forcé. Il devait reprendre le contrôle de ses pensées, élucider ce problème. Revenir aux bases.

Illusionnisme, leçon un pour débutant petit ou grand : tout mirage n'exerçait son emprise que sur la vue. Aucun autre sens ne pouvait être manœuvré. L'esprit calquait tout seul une trame de sensations imaginées sur la vision imposée plutôt que d'accepter l'incohérence de ses perceptions.

Nathanaël, fierté de la maison Luz – du moins, avant toute cette affaire de prison – se demanda si on se payait sa tête. Un si joli zéphyr au fond de sa cellule ? Si on ne le manipulait pas exprès, alors…

L'Illusion était une chose, la folie en était une autre. Il assistait peut-être à son propre abandon. La fragile barque de son esprit voguait-elle déjà sur les eaux du délire psychotique ? Tel un mauvais voyage au pays de l'ergot de seigle, mais sans drogue. Ni nausées. Ni taches colorées. Aucun point commun, en fin de compte.

Il jeta un regard au sol qui s'enfonçait toujours plus profond, marche après marche, degré après degré, palier après palier, plus bas et plus bas encore… et s'en agaça.

— Cet escalier nous nargue. Toujours là, l'ami ?

Les yeux mi-clos, il poursuivit :

— Soit, fini de jouer. La réalité, s'il-vous-plaît ! Les murs sont proches, le sol plat, légèrement froid. Peu ou pas de lumière et guère flatteuse au teint. Le

mobilier constitue une insulte au bon goût, n'évoquons pas la literie. Alors, y venons-nous ?

Sous ses mots provocateurs se cachait son propre sens Illusoire. Il s'agissait de chasser l'Illusion forcée derrière ses yeux, de les rendre de nouveau disponibles pour contempler la vérité. Les apparences se troublèrent, indécises. Les bourrasques se déchaînèrent. Les marches revenaient sans cesse, élastiques ; la volonté de Nathanaël ne trouvait pas de prise définitive.

Prendre le contrôle du mirage d'autrui était un des premiers exercices donnés aux enfants. Nathanaël comptait à l'époque parmi les moins mauvais élèves, et depuis parmi les professeurs les plus doués. L'idée d'avoir perdu la main l'irritait, et le fit persévérer sans réfléchir.

Il en oubliait la deuxième leçon pour débutant petit ou grand : une bonne Illusion était désirable. Il ne souhaitait pas vraiment retrouver sa cellule ; même la logique trouvait plus intelligent de laisser le tissu de mensonges recouvrir la réalité. Pas comme s'il pouvait s'évader de toute façon, alors pourquoi exiger l'inconfort ? Il ne luttait pas contre le mirage, mais contre lui-même. Il ne ressortait jamais victorieux de ce combat-là.

Peut-être pouvait-il échanger l'escalier pour un endroit plus agréable.

Quand il rouvrit les yeux, un oiseau fendait le ciel vers la surface d'une onde verte. Il y plongea sans bruit et en ressortit le bec plein. Nathanaël considéra ses alentours au titre d'un contrôle qualité. Il se situait sur la rive de la petite île du lac de plaisance ; il distinguait au loin les cabanes destinées à l'hébergement des vacanciers. Une barque gîtait sur l'eau. L'Illusionniste relâcha sa prise sur l'Illusion et se tint prêt.

Ses modifications perdurèrent, ce qui lui enseigna deux choses : primo, qu'il luttait contre une machine et non un esprit humain ; secundo, que la priorité de cette machine était la persistance d'un mirage, peu importait lequel, tant pis si le scénario proposé passait à la trappe.

Le vent se leva de nouveau. Il s'intégrait mieux dans ce décor extérieur, mais il demeurait impossible : il cognait Nathanaël aussi dur qu'une gifle. Si

compagnon de cellule il dénonçait, à quoi s'occupait celui-ci ? À lui souffler dessus ?

— Vous voyez, l'ami : Illusion, rien de plus. Ce que vous pouvez voir – ce que vous croyez voir – n'a pas d'existence. C'est du vide. Du vent !

— *Nnnnnnnnnnn*

Nathanaël sursauta. Après le toucher, l'ouïe décidait de s'y mettre. Irrécupérable, sa petite barque perdue sur les eaux de la folie. Enfin, quitte à perdre la raison, autant étudier le phénomène. La voix imaginaire, profonde et d'un timbre qui évoquait le féminin, sortait de nulle part en particulier et peinait à articuler.

— *N'inssss*

— Oui, j'écoute ?

— *N'insuuuulte paaaas*

— Vous allez y arriver, je crois en vous.

— *le vvvvent.*

Nathanaël récapitula :

— « N'insulte pas le vent » ?

— *Ouiiiiii.*

— C'est un conseil sérieux ?

Les bourrasques s'amplifièrent. Ses vêtements claquèrent sur sa peau. L'herbe ploya, son inconscient ajoutant ce détail à l'Illusion de l'île pour lui.

— *Ouiii. Très sérieux.*

— Où vous cachez-vous ? Ne voulez-vous pas vous montrer ? Et… comment vous y prenez-vous, pour le vent ?

L'autre réfléchit une poignée de secondes.

— *Je ne me cache pas…*

Les hésitations dans l'inflexion de l'inconnue s'atténuaient au fil de l'exercice. Comme il avait lui-même eu du mal à tirer les sons qu'il souhaitait de sa gorge, Nathanaël préféra s'épargner tout commentaire.

— *Je ne peux pas me montrer…*

Nathanaël fouilla tout de même les alentours du regard. Rien à gauche, ni à droite, ni derrière. Les buissons ? Non plus. Il avait pourtant déployé le genre d'Illusions qui intégrait les personnes présentes au lieu de les dissimuler. Ou se drapait-elle dans sa propre Illusion ? Non, elle ne pouvait pas appartenir à la noblesse : il aurait senti sa présence.

— *Je suis le vent.*

— Littéralement ?

— *Oui.*

— Ah !

---

2 – silf

De deux choses l'une : ou il s'adressait à un esprit malade, ou c'était lui, l'esprit malade. Nathanaël de Luz demeura dans l'expectative. Gageant qu'une folle satisfaite coopérerait mieux qu'une folle contrariée, il tenta de ramener la conversation sur une meilleure trajectoire.

— Insulter le vent n'était pas mon intention, l'amie. J'en suis sincèrement navré.

— *Tes excuses m'importent peu, créature inférieure.*

D'abord, Nathanaël songea que la voix de sa compagne de cellule gagnait en fermeté à la pratique et que ce progrès faciliterait leur discussion. Ensuite, il s'intéressa au sens de la phrase.

— Ma petite, nous allons descendre d'un ton : vous vous adressez à un seigneur de la Tour éternelle.

— *Je n'ai que faire des titres inutiles dont vous autres pitoyables créatures vous parez.*

— Belle façon d'avancer dans le dialogue, Votre Suprématie. Permettez-moi, en toute amitié, de me stupéfaire qu'une engeance si supérieure à l'humanité demeure captive dans cette prison conçue par les miens.

L'autre ne répondit rien. Mouchée, la sylphe. Nathanaël se rabroua aussitôt : les sylphes n'existaient pas. Certes, des sources indiquaient qu'à la croisée de deux masses d'air, là où les vents s'interpénétraient dans un chaos météorologique à couper le souffle, un certain assemblage pouvait naître du désordre… une nappe d'air fermée, faite de multiples boucles cycliques et isolable du reste de l'atmosphère ; un processus comparable à une forme de vie si l'on en oubliait la définition. Enfin, de là à la croire capable de penser ? De *parler* ?

Il sentit trop tard la machine Illusionniste se remettre en marche. Elle ouvrit l'île sous lui : il tomba. Sur les escaliers, bien entendu.

L'hypothèse selon laquelle ne chuter que de sa propre hauteur serait inconséquent s'en trouva invalidée. Ses paumes et ses coudes prirent le choc. La douleur s'éternisa. Aïe. Nathanaël se releva et nota le vent de panique qu'émettait la… il se décida à l'appeler « sylphe », du moins jusqu'à trouver mieux.

— *Je n'aime pas. Arrête ça.*

Nathanaël remarqua que le vocabulaire de la demoiselle s'étiolait dès qu'il s'agissait d'autre chose que d'affirmer sa supériorité. D'où deux conséquences : primo, la part de lui qui ne vivait que pour prendre des notes sur le monde qui l'entourait haussait de plus en plus haut son sourcil ; secundo, « sylphe » sonnait si mal, bien trop mythologique !

— Comment puis-je vous nommer, l'amie ?

— *Je n'ai pas l'usage d'une convention appellative.*

Nathanaël appréciait à ses heures le recours à des tournures de phrase inutilement alambiquées mais cette réponse-là atteignait des sommets de pédanterie.

— Eh bien ! Que de progrès.

— *Empêche les choses de changer. Elles ne doivent pas faire ça.*

Il ne put retenir un sourire.

— Si je comprends bien, votre demande signifie, primo, que vous disposeriez du sens de la vue et, secundo, que vous sollicitez l'aide d'une… comment disiez-vous ? « Pitoyable créature inférieure » ?

La rafale suivante l'entraîna dans un joli pas de danse. Toupillé, il entendit murmuré à son oreille :

— *Si ton rôle ici est de me tourmenter, tais-toi.*

— Il y a erreur, l'amie. Je ne suis pas votre bourreau, mais prisonnier comme vous.

— *Depuis moins longtemps que moi.*

— Tiens ? Pardon, mais je ne comprends pas comment vous pouvez être écrouée ici sans que la moindre rumeur n'en perce au-dehors, au point que je n'aie jamais entendu parler de vous auparavant. Les gens sont curieux et vous êtes une curiosité.

— *Faisons un échange. Dis-moi pourquoi les choses bougent et je répondrai à ta question.*

— Très bien.

Il s'assit en tailleur sur les marches et étala autour de lui le tissu de son pantalon couleur d'ocre rouge.

— Par où commencer ? Y voyez-vous ? Je veux dire, possédez-vous bien le sens de la vue ?

— *Qu'est-ce que ça peut te faire ?*

— J'ai appris que la vue dépend de cet organe fort complexe qu'est l'œil, et si vos boucles en comportent un qui flotte gracieusement sur un coussin d'air, je… je trouverais cette idée très perturbante. Quoique, même si vous êtes transparente, j'imagine qu'un phénomène de réfraction pourrait vous doter de l'équivalent d'un système de lentilles… Je m'égare, ce n'est pas le plus important dans l'immédiat.

— *Tu ne réponds pas à ma question.*

— Les « choses », comme vous dites, la réalité en somme, ne bougent pas, ne changent pas. L'Illusion affecte votre perception. Cet escalier n'existe pas, ni…

— *Escalier ?*

— C'est un… dispositif pour passer petit à petit d'un niveau de terrain à un autre. Fabriqué de main d'homme. Comment pouvez-vous vous exprimer aussi bien et ignorer ce qu'est un escalier ?

— *Les méthodes inventées par ton espèce stupide pour pallier son ancrage au sol ne méritent pas que tu ralentisses l'explication qui m'est due. Je sais ce que c'est. Tu le prononces mal.* [ɛskalje]*, pas* [eskalje].

Nathanaël inspira, expira, détendit ses muscles et verrouilla ce sourire charmeur trois fois champion du concours dédié dans la Tour éternelle. Une fois son agacement revenu à des niveaux acceptables, il lança :

— Simple précision, l'amie, continuez de me parler sur ce ton et malgré mon naturel aimable il est possible que je prenne la mouche. Pour commencer, j'ai coutume que les mystérieuses inconnues qui croisent mon chemin me vouvoient, histoire de souligner la distance à défaut de marquer le respect.

— *Nous sommes condamnés à passer un temps considérable à trop courte distance l'un de l'autre, si nous continuons à cette vitesse.*

— Je te tutoierai donc.

— *Je n'en ai rien à faire, parle. Une Illusion. Pourquoi ?*

— Oh, dans notre contexte carcéral, le but du jeu consiste à faire oublier au prisonnier qu'il se trouve enfermé et à le balader n'importe où. Parfois pour

l'éprouver, après tout il est là dans ce but, plus souvent pour le plaisir de tester des Illusions.

Comme une de ses jambes s'ankylosait, il en intervertit le croisement avant de poursuivre :

— S'il s'agissait d'une épreuve – et j'aimerais bien savoir au nom de quoi on m'en créerait une – un maître des Illusions se chargerait d'entretenir le mirage, on ne laisserait pas cela à une bête machine.

— *Tu en es sûr ?*

Nathanaël dut tourner la question dans son esprit quelques secondes pour en saisir le sens.

— Qu'il s'agit d'une machine ? Aucun Illusionniste ne laisserait deux prisonniers discourir tranquillement de ses actions sans tenter de les ramener dans son scénario, tandis que notre machine continue d'accomplir sa tâche même une fois que celle-ci est devenue inadéquate. Et le style de manœuvre est différent mais il faut être Illusionniste pour s'en apercevoir.

Il abandonna la position tailleur pour ramener ses genoux devant lui. Ceux-ci craquèrent, l'incitant à quelques exercices de souplesse. Une épouvantable quantité de muscles et de ligaments se plaignirent de l'effort. Les terribles conséquences de la rupture de sa routine callisthénique en prison. Dans le silence qui se prolongeait, Nathanaël risqua une toux polie, puis une série de claquements de langue et, enfin, à bout de patience, demanda :

— L'amie, que peux-tu me raconter sur toi-même ?

La sylphe débuta :

— *Une tempête m'a fait apparaître au-dessus de votre Tour éternelle. On m'a tendu un piège pour me capturer. Des créatures misérables ont eu l'air de discuter de moi, je ne sais pas ce qu'elles ont dit parce que je ne les comprenais pas. Le bocal qui me contenait a été oublié.*

La demoiselle émit ce qui ressemblait à un soupir, si on osait céder à la tentation de l'anthropomorphisme.

— Est-ce là tout ?

— *Non. Plus tard on est revenu me chercher. D'autres humains : ils voulaient faire des expériences. « Étendre les connaissances sur les créatures élémentaires. » On m'a appris votre langue et enfin expliqué qu'on pensait que j'avais lancé la tempête contre la Ville.*

— Était-ce le cas ?

— *Bien sûr que non ! Elle était plus belle, plus grande, plus forte que moi, c'est elle qui m'a créé, pas l'inverse, je viens de le raconter. Ensuite les tests ont continué.*

— Il devait s'agir d'un groupe de scientifiques. As-tu retenu leur nom ? Étaient-il de Thalas, de Frem, d'une autre maison ? Quoi qu'il en soit, ils ont dû apprécier de mettre la main sur une véritable sylphe.

Le vent se leva, faisant claquer les vêtements de Nathanaël. Interpréter le langage non-verbal d'une entité non-humaine ? Il avait déjà connu façon plus étrange de commencer sa journée.

— Pas de convention appellative, cela signifie-t-il que tu refuses jusqu'au mot « sylphe » ?

— *Exact.*

La brise retomba.

— *J'ai suivi tous leurs tests. Ils ne m'ont jamais rien promis, mais je pensais qu'ils me relâcheraient quand ils en auraient fini avec moi.*

— Ne l'ont-ils pas fait ?

— *Question stupide…*

— Caractéristique de l'exécrable engeance dont je suis le plus pitoyable rejeton, bla, bla, bla. Cela dit je comprends mieux d'où tu sors ton vocabulaire, si ce sont ces circonstances qui t'ont enseigné le langage. D'ailleurs, n'as-tu jamais essayé de négocier avec eux ?

— *Je ne savais pas parler.*

— Ah tiens ? Quand as-tu commencé ?

— *Il y a peu.*

— À quelle occasion ?

— *Je cherchais un moyen d'attirer ton attention.*

Nathanaël étira une dernière fois sa colonne vertébrale, prit son courage à deux mains et se releva. Bien. Sa compagne de cellule prétendait, avec des arguments recevables, être une créature fantastique et avoir appris à communiquer dans les dix minutes précédentes. Malgré ces assertions douteuses, il appréciait la compagnie pour un point : la discussion aiguisait sa concentration, le sortait de ce flou onirique des Illusions.

— Comment une créature inférieure telle que moi a-t-elle attiré ton supérieur intérêt ?

— *J'ai pensé que tu pouvais peut-être me sortir d'ici.*

— Je peux essayer.

Il embrassa du regard l'étendue de marches qui couvrait l'horizon, songeur.

— Mais je ne conçois pas encore comment. Jusqu'ici, je suivais l'escalier en attendant de voir ce qui se passerait. Droite ou gauche ?

— *Est-ce qu'il y a un bon et un mauvais chemin ?*

— Pas la moindre idée.

L'homme et la sylphe descendirent.

---

3 – desãt

Un souci dans la géométrie des lieux fit froncer les sourcils de Nathanaël de Luz. Il ignorait si sa compagne de cellule l'avait remarqué aussi ; il n'était pas encore très versé dans le langage incorporel des courants d'air.

— Nous avons un problème.

— *Lequel ?*

Si elle n'avait pas vu, la mise en pratique d'un exemple vaudrait mieux que l'explication à rallonge. Sans répondre, à l'intersection suivante, il prit l'escalier de droite. Puis encore à droite. Toujours à droite. Résolument à droite.

— Interromps-moi si tu sens que je m'égare, nous avons tourné quatre fois à angle droit dans la même direction sans rien perdre en longueur d'escalier, donc nous sommes revenus au même point, à l'altitude près, plus basse de quatre paliers.

— *Pardon ?*

— La dernière volée de marche où je t'ai adressé la parole se trouve théoriquement au-dessus de nos… de ma tête, or, si nous levons les yeux, que voyons-nous ?

Avant d'avoir pu poursuivre la démonstration, il frissonna d'un vent désagréable dans son col. La sylphe souffla quelques mots cinglants :

— *Je n'ai pas d'yeux. Je ne veux pas d'yeux. Garde tes organes dégoûtants pour toi.*

Nathanaël prit une grande inspiration et imagina une revanche future qui lui apportait un réconfort spirituel immédiat dans les cas d'urgence. L'astuce s'avéra moins efficace que d'ordinaire, peut-être parce qu'il lui était difficile de planifier la mise en portefeuille du lit d'une sylphe : d'après ses connaissances ces bêtes-là ne dormaient pas.

— L'amie, nous n'allons pas pouvoir travailler ensemble si tu t'emportes aussi vite.

— *Tu joues les patrons quand tu sais que je n'ai pas d'autre choix que de t'écouter, c'est ta langue dont nous nous servons pour parler, et il faudrait en plus que je me laisse insulter ?*

— Écoute l'amie, je veux bien que tu ne cultives aucune affection pour le genre humain, néanmoins laisse-moi le bénéfice du doute, je t'en prie ? Au fait, si tel n'est pas ton cas, je possède moi-même un nom : Nathanaël de Luz, mais comme je ne voudrais pas que sa longueur et sa complexité mettent à mal les capacités mémorielles de ton absence de tête, je te permettrai de m'appeler Nat

et de t'en enorgueillir, car il s'agit d'un sobriquet que je réserve à mes meilleures fréquentations.

— *Tu parles trop.*

— Ne t'en prends qu'à toi-même. Que discutions-nous avant cet aparté ?

— *Moi rien, toi le plafond.*

— Oui ! Donc.

Il leva les yeux et sans doute la sylphe en fit-elle de même à sa façon. L'Illusion d'un firmament gris s'étendait d'un horizon à l'autre ; Nat nota l'absence de nuages et la dégradation aérienne aussi parfaite que grise. Ce détail sentait le travail bâclé. Oublier le bleu ? Vraiment ? Le responsable de cet échec aurait été à ses ordres qu'il serait déjà en train de rédiger sa lettre de démission sous dictée.

— *Le ciel. Et ?*

— Voilà.

— *Quel rapport avec l'escalier ?*

— Si au-dessus de nous il n'y a que le ciel, où est passé le sol sur lequel nous marchions il y a trois minutes à peine ?

Dans un soupir découragé qui lui enfla les joues, Nat se laissa tomber sur le palier et s'y affala, mains croisées derrière la tête. Ses prunelles se vissèrent d'abord au ciel incolore, puis contemplèrent le mystère de ses propres paupières.

— *Qu'est-ce que tu fais ? Sors-nous d'ici !*

— Inutile de nous agiter. Ces marches sont les mêmes que toutes les autres, il n'y a qu'un seul tronçon d'escalier et l'émulateur est bloqué sur une répétition. Avancer ne nous conduira nulle part : des marches à gauche, des marches à droite, le vide en face, et on recommence.

— *Nous avons essayé la droite et la gauche.*

— Sans succès et, subséquemment, sans espoir.

— *Nous n'avons pas exploré toutes les options.*

Nathanaël rouvrit les yeux en grand.

— Non. Sauter dans le vide n'est pas une bonne idée.

— *Je parlais de remonter.*

— Les lignes de fuite se rejoignent plus bas que le champ de vision – c'est technique, cela signifie qu'on veut nous faire descendre, le demi-tour est impossible.

— *Mais ta suggestion est bonne.*

— Je ne l'ai pas soutenue, je l'ai refusée.

Le vent se leva. Un mouvement d'humeur de la sylphe ?

— *Tu te sens peut-être à ton aise ici mais moi pas. Tu vas me faire sortir.*

— Sinon ?

— [sinɔ̃] *? Rien du tout. Je ne peux pas te menacer, comment est-ce que tu vois les choses se dérouler ? Si je te blesse, je risque de te rendre incapable de nous faire évader ; si je te tue, à quoi est-ce que ça m'avance ?*

— On a déjà entendu proposition plus agréable.

Nathanaël ne se considérait pas comme un manipulateur à proprement parler. Ni même un menteur selon la définition. Tout au plus savait-il choisir ses mots en situation tendue. Rien qui ne complimentait pas sa personnalité.

— *Je te le revaudrai.*

— Ah bon ? bâilla-t-il.

— *Est-ce qu'il y a quelque chose que je peux faire pour toi ?*

— Oh… non, non. Quelles attaches as-tu ? Dès que la porte sera ouverte, tu redeviendras libre comme l'air ! Quant à moi, j'aurai toute la Garde actuellement en poste dans la Tour éternelle qui me tombera sur le coin de la figure. Mais je ne voudrais pas t'ennuyer avec mes problèmes personnels.

La sylphe laissa passer quelques secondes de silence pas même ponctuées par ses manifestations aériennes.

— *Admettons que je t'aide jusqu'à ce que tu te trouves… en sécurité. Après tout, c'est toi qui sais comment quitter cet endroit, pas moi. Qu'est-ce que tu en dis ?*

— Non, merci. Je ne veux rien te demander, il n'y a aucune raison pour que les êtres de ton espèce disposent d'un quelconque sens de l'honneur ; de fait, ta parole ne vaut rien.

Les bourrasques reprirent.

— *Je te jure que je ne te quitterai pas jusqu'à ce que tu sois sorti de prison et hors de danger. Si tu fais à nouveau une remarque sur la valeur de mon serment, je t'apprendrai la définition du mot* [kolɛʀ].

— Très bien ! Si tu insistes, j'accepte tes conditions.

Nathanaël se rétablit en position assise : son dos s'étendait en protestations véhémentes sur la dureté du sol.

— *Attends un peu.*

Il força ses joues en un sourire crispé. Eh, un jeu aussi faible ne pouvait pas tenir très longtemps.

— *Tu m'as arraché une promesse !*

Jusqu'ici, tout allait bien…

— *Et tu as changé de sujet.*

Miséricorde et mortesélène.

— *Est-ce que tu as peur du vide, Nat ?*

— Moi ?

Il partit d'un grand rire. Comme la sylphe ne commentait pas, il renchérit :

— Un vertige, quelle plaisanterie !

— *Je réitère ma question.*

— Je suis un seigneur de la Tour éternelle. Nous ne souffrons d'aucune sorte de phobie et encore moins de celle des hauteurs. Toute autre suggestion serait d'un ridicule achevé.

— *Tu as honte d'avoir peur du vide.*

— Tel serait le cas si ta supposition était vraie, ce que nous avons établi comme impossible.

— *Dans ce cas, ça ne te dérangera pas d'aller au bord du palier et de regarder en bas.*

— Je te croyais mon amie, l'amie.

— *Vu le ton sur lequel tu m'adresses la parole, je te croyais d'avantage courageux, créature.*

Il s'agissait désormais d'un défi. Deux poussées contraires se soldèrent par la victoire de la bravade. Nathanaël se releva presque sans trembler sur ses genoux, parcourut les deux pas qui le séparaient du vide, se pencha en avant une milliseconde et recula d'un bond.

— *Pas très convaincant.*

Le nez au bord de l'abîme, la tête qui refusait de s'incliner mais les yeux dirigés vers le bas tout de même, Nathanaël de Luz songea qu'il eût préféré, un peu plus tôt, assister à la victoire de sa terreur.

— *Tu suintes de l'eau.*

— Sueurs froides. Haha. Ils n'ont pas installé de fond. En avons-nous fini avec ces petits jeux d'egos ? Ai-je ton autorisation pour reprendre des activités constructives ?

— *Finissons ce que nous avons commencé d'abord.*

— Pardon ?

Il sentit la violence de l'air dans son dos, perdit l'équilibre, battit des bras, tomba.

À son réveil, sa joue le piquait. Il supposa qu'elle reposait sur quelques brins de cette vieille paille que les gardiens jetaient dans les cellules par mesure d'hygiène. Nathanaël, revenu du pays des songes, ouvrit un œil et ne trouva rien à voir, plongé dans l'obscurité. Moins d'une seconde plus tard, l'escalier apparut du néant ; ou, plutôt, son mirage retrouva le chemin de ses yeux.

— *Réveillé ?* s'informa la sylphe.

Il grommela :

— De toute évidence, je dors encore.

Il se releva avec peine, plus ankylosé que meurtri.

— *Si ça t'intéresse, pendant que tu te reposais, la machine n'a pas eu l'air de comprendre ce qui se passait alors elle a tout remplacé.*

— De quoi parles-tu ? Ce sont les mêmes fichus esca… Pardon ! Au temps pour moi.

Deux rangées de degrés descendants s'étalaient à présent en face et à droite ; deux autres volées de marches remontaient. Plus bas, il distingua d'autres séries toutes différentes du premier palier.

— Ton idée insensée aura affolé l'émulateur. Un opérateur humain a-t-il repris la main ? En tout cas nous voilà sortis de la répétition.

— *Et maintenant ?*

— Nous descendons et avisons.

Non en trajet rectiligne mais en tours et détours, car si infini que parût l'Illusoire endroit il demeurait contenu dans un cube de trois mètres d'arête : une ligne droite continue impliquait tôt ou tard la rencontre d'un mur. Le ciel gris se referma au-dessus d'eux ; la pénombre se saupoudra sur la lumière.

Le nombre de chemins diminua et cessa ainsi de prétendre que leur choix importait. Pour combler ces vacances, des murs apparurent, qui se joignirent en un seul boyau. Nonobstant l'obscurité qui, par définition, assombrissait les teintes, tout changeait de texture, moins lisse, plus spongieux, organique presque.

Nathanaël s'arrêta, une main tendue derrière lui en invite à l'arrêt.

— Je sais quel coup on nous fait.

— *Lequel ?*

— Le boyau mal éclairé d'où tu ne peux reculer avec de la lumière au bout, j'imagine qu'il ne t'évoque rien culturellement parlant. Il se raconte que faire revivre sa naissance à quelqu'un peut suffire à lui briser l'esprit.

— *Ah ?*

— Les derniers chiffres que j'ai pu voir, c'est environ trois cas sur cinq et plus fréquemment chez les hommes que chez les femmes, presque jamais avec celles qui sont déjà mères. J'imagine qu'on pourrait poser sur ces faits une hypothèse hardie, mais je ne suis pas d'humeur.

— *Ça ne m'intéresse pas.*

— Toujours est-il qu'avancer n'est pas la meilleure idée.

— *Reculons.*

— Impossible, depuis le début aucun retour n'est permis. Nous que pouvons que choisir de rester sur place.

Il se laissa tomber sur son postérieur et commença à grignoter un morceau de pain. Alors qu'il en avalait la première bouchée, la sylphe s'informa :

— *Qu'est-ce que tu fais ?*

— Je mange. Fonction sans doute offensante de ton point de vue et pourtant bien naturelle de mon corps.

— *Quoi donc ?*

— Mon corps ?

— *Non, ce que tu insères dans ta bouche, être dénué de réflexion cohérente.*

— Du pain. Rassis. J'admire cette façon que tu as trouvée de m'énerver davantage rien qu'en posant des questions – mais tu feras attention, une insulte édulcorée t'a échappé.

— *Ce pain.*

— Quoi, encore ?

— *D'où est-ce que tu le tires ?*

Aussitôt figé, Nathanaël dut reconnaître qu'il s'agissait d'une bonne remarque.

---

4 – detaj

D'ordinaire, les quignons de pain ne méritaient pas tant de suspicion. D'autant que Nathanaël de Luz connaissait son origine. S'il s'inquiétait, c'était plutôt de son ancienneté que de sa provenance.

— *Tu comptes vraiment manger ça ?*

Une plainte émana des tréfonds du seigneur de Luz en disgrâce – depuis quand ? … S'il se trouvait jeté au cachot par la volonté de son pire ennemi, bien sûr qu'il était en disgrâce ! Et il se nourrissait de pain douteux. Mortesélène.

— J'ai faim.

Le pain sec, comme tout le monde le savait, constituait l'aliment de base de la prison de la Tour éternelle. Les geôliers l'accompagnaient d'un cruchon d'eau, d'une petite compote de pommes et d'un morceau de gras prélevé sur une viande ou une autre, denrées que Nathanaël ne voyait nulle part. Il lâcha son quignon pour parcourir le sol à tâtons.

— *Un problème ?*

— Le plateau ne doit pas être très loin. Ils ont dû poser un gadget dessus pour qu'on n'y prête pas attention.

— *C'est-à-dire ?*

— Le rendre invisible ne suffit pas, ils ne veulent pas que les prisonniers en dévoient l'usage. L'appareil encourage qui le regarde à détourner les yeux. J'aurais pu comparer cela à de l'invisibilité mais je connais quelqu'un de transparent et pourtant d'impossible à ignorer.

— *Amusant. Si je le voulais, tu ne me percevrais plus, et sans doute insulterais-tu ta mère dans le vide comme avant que je ne commence à te parler.*

— … Ma mère ?

— *Oui.*

— … Ah. Pourquoi m'avoir répondu ?

— *La pitié ?*

— De ta part, ô être supérieur ?

— *Ou comme je l'ai déjà mentionné, créature sans mémoire, la nécessité d'attirer ton attention.*

Nathanaël recommença à fouiller le sol. Deux certitudes : le plateau-repas ne pouvait pas gésir bien loin, sans quoi le bout de pain lui fût resté inaccessible ; puisqu'il avait été glissé dans sa cellule par une trappe en bas de la porte, trouver le plateau revenait à trouver la sortie.

Sa main cogna sur un objet dur ; deux de ses doigts plongèrent dans une substance froide ; il loucha une seconde puis se détourna, les larmes aux yeux. Entre ses dents filèrent des syllabes sans cohérence, à peine des jurons.

— *Tu recommences. Qu'est-ce qui t'arrive ?*

— Ce camouflage est une saleté ingénieuse. Recommencer quoi ?

— *Tu as encore appelé ta mère.*

Il releva la tête, regard étréci et mâchoire serrée face à la provocation. Un tic forma un pli au coin d'une narine, vite lissé : une inspiration, une expiration, et reparti affronter l'adversité. Comme d'habitude. Nathanaël prit le temps de lécher la compote de pommes sur son index et son majeur avant de répliquer :

— Sais-tu, l'amie ? Puisque je ne peux te désigner ni par ton espèce, ni par un nom, et que je me sens de moins en moins amical, il me taraude de te baptiser d'un sobriquet usuel.

— *Si ça t'amuse. Je me réserve de ne pas y répondre.*

— Va pour Angeline, alors.

— *N'est-ce pas un prénom de femme ?*

— N'est-ce pas approprié ?

Un silence.

— *À quel moment ? As-tu ? Conclu ? Une telle… J'en perds le langage !*

— Tu m'as remémoré ma mère.

— *Oh, c'est son nom à elle. Je me suis mépris sur ton arrière-pensée.*

— Cela à part, tu es bien de genre féminin ?

Le vent se leva.

— *Mais, immondice obsédé par la multiplication de son espèce consanguine, bien sûr que non ! Cette… dualité répugnante n'a pas d'existence chez moi, merci bien. Va pour Angeline, mais ne… m'assimile pas… à une quelconque partie de l'humanité. Il faut que je sorte d'ici. J'ai besoin de casser quelque chose et j'aimerais mieux que ce ne soit pas toi.*

— Eh bien. Je ne pensais pas déclencher une angoisse pareille, l'amie.

— *Arrête ça !*

— Plaît-il ?

— *Je viens de m'en rendre compte, tu marques le féminin partout ! Ça suffit !*

— D'accord, du calme. Préférerais-tu le masculin ?

Nathanaël aurait juré reconnaître chez Angeline un ton boudeur :

— *Au moins tu ne penseras pas à moi comme à quelqu'un avec qui tu voudrais coucher.*

— … Oh, Angeline. Mon pauvre, pauvre, pauvre camarade. Je suis désolé de ces lacunes dans ton éducation.

— *Quelles lacunes ?*

Nathanaël les lui expliqua. Le vent se leva.

— *On n'est donc jamais à l'abri ! Fais-moi sortir d'ici. Il te faut le plateau ? Je vais te trouver le plateau.*

— Il me suffirait de retirer la bricole qui m'empêche de le voir…

— *Je peux m'en charger aussi !*

— Attends une seconde…

Une rafale plus violente que toutes les précédentes balaya la cellule. Elle cueillit Nathanaël dans les nombreux pans de ses vêtements jusqu'à le plaquer au sol. Un objet dur frappa sa nuque.

On savait peu de choses sur les sylphes. Leur existence paraissait impliquer celle d'élémentaires de terre, d'eau et de feu, mais ces créatures n'étaient pas vérifiées par l'observation – bien entendu, d'après le folklore, elles débordaient des campagnes.

Du peu de certitudes gagnées par les chercheurs au fil des temps, on retenait que ces êtres élémentaires se manifestaient du chaos et ne disposaient ni d'une conscience, ni d'un train de pensée, ni d'un système nerveux. En conséquence, il apparaissait évident qu'il leur était impossible de piquer une crise de colère destructrice.

Nathanaël de Luz aurait pu s'accrocher à cette idée en dépit de ses sens. Par chance pour lui, il appartenait à une antique famille de bricoleurs. La maison Luz ne formait pas de brillants scientifiques, mais ses membres apprenaient à accepter que les choses fonctionnassent même quand aucune théorie n'expliquait encore comment.

Dans le cas qui l'intéressait, le sylphe Angeline avait prouvé encore et encore son entendement depuis leur rencontre. Funeste capacité à communiquer dont résulta, primo, l'envol brutal du plateau-repas, secundo, sa collision impromptue avec l'arrière de la tête de Nathanaël et, tertio, son envoi au tapis. La nuque d'un Illusionniste était fragile : on trouvait l'organe Illusoire juste derrière.

Nat se réveilla face contre terre pour la seconde fois en assez peu de temps pour que le fait méritât d'être souligné. D'habitude on ne le knock-outait pas aussi vite. Néanmoins, contre un grand coup sur la nuque, il ne connaissait aucune parade : le choc remontait dans le crâne pour actionner tous les interrupteurs sur son passage. Certains Illusionnistes s'infligeaient cela à eux-mêmes, amateurs de l'hébétude. Séance après séance, ils devenaient plus longs à revenir à la conscience. De quoi frémir.

Paupières : ouvertes. D'abord le noir, puis une lumière confuse, et enfin le retour des escaliers – ils lui auraient manqué, ceux-là ; au moins revenaient-ils à leur aspect initial, abandonnant la comédie des boyaux maternels. Un coup d'œil circulaire lui apprit l'emplacement qu'occupait le plateau, renversé et débarrassé de son dispositif anti-curiosité. Cette information n'était plus d'aucun intérêt pour leur évasion.

— Et comment la trouvé-je, maintenant, la porte ?

— *Quoi ? Je pensais que tu cherchais le plateau.*

— Il était devant la porte. Il n'est plus devant la porte. Nous ne savons toujours pas où se trouve la porte. Nous ne pouvons plus trouver la porte. Compris ?

Il se releva avec la sensation qu'il allait prendre spontanément feu s'il devait s'asseoir et se remettre debout une nouvelle fois aujourd'hui. Le récipient de la compote de pommes gisait à deux pas de lui, nouvelle piste si jamais il avait volé moins loin de la porte que le plateau.

— *Vraiment, tu vas manger ça ?*

À peine Nathanaël eut-il pris conscience qu'il ramassait le pot que celui-ci partait s'écraser contre le mur d'en face. Du moins, il sembla s'arrêter et éclater dans le vide peuplé d'interminables marches. Deux secondes trop tard apparut un mur pour justifier l'événement, sans qu'on sût s'il fallait imputer cette obstination à un émulateur stupide ou à un opérateur humain zélé.

— *Est-ce que tu me visais ?*

— Oui mais on ne blesse pas le vent, pratique pour toi !

— *Si je t'indispose…*

— M'indisposer ? Angeline, miséricorde ! Je n'ai pas demandé à me retrouver enfermé au cachot avec un commentateur irritant !

— *… Je ne suis pas ton bourreau, je suis emprisonné ici comme toi.*

Nat se laissa tomber à terre. Son genou cogna dans le plateau. La douleur l'énerva au-delà des limites de sa patience. Il tenta de reprendre le contrôle de

sa respiration, mais sa première bouffée d'air resta bloquée à mi-gorge. Il serra les dents.

— *Tout va bien ?*

Dans un mouvement d'humeur, il se saisit du plateau et l'envoya valdinguer au hasard. Un de ses angles en bois dur tapa contre le plafond de la cellule. Un carillon de verre brisé et un soupir d'électronique contrariée se firent entendre.

L'escalier vacilla puis disparut. N'en persista que l'empreinte monochrome derrière une paire de pupilles, effacée le temps de deux battements de cils. Nathanaël, choqué une seconde, avala sa salive puis récapitula à Angeline :

— Notre projecteur subit un dysfonctionnement.

— [pʁɔʒɛktœʁ] ? *C'était un appareil d'éclairage ?*

— Plus ou moins. Le dispositif relaye le signal Illusoire en faisceau depuis l'émulateur. Je ne pense pas avoir eu toute la série focale, le choc n'a dû atteindre qu'une des lentilles. La machine aura été affolée par son propre retour de flux.

— *D'accord, admettons.*

— Tu n'as pas compris la moitié des phrases, n'est-ce pas. La bonne nouvelle, c'est que l'incident devrait déplacer un technicien de maintenance. Vois-tu où je veux en venir ?

Angeline ne jugea pas utile de répondre. Nathanaël attendit, le regard fixe.

Le silence s'installa, invité par l'obscurité qui occupait déjà les lieux et avait servi un thé accompagné de petits gâteaux. Les rejoignit à leur table le malaise de Nathanaël : il apportait un bouquet de fleurs pour se faire pardonner son léger retard (« Elles sont magnifiques ! Vous n'auriez pas dû… — Mais si, mais si, ça me fait plaisir. ») Les trois convives songèrent qu'il était regrettable qu'ils ne fussent pas quatre, auquel cas ils auraient pu lancer une partie de belote. Oh, mais qui voilà donc ! Une hallucination ! Plus de gâteaux secs ? C'est trop, enfin, nous en avions déjà à ne plus savoir qu'en faire.

Nat convint qu'il occupait son esprit à des fantasmagories inutiles et appela son compagnon de cellule. Rien ne vint lui répliquer. Une inspiration, une

expiration. Avant tout, garder son calme. Quel genre de personne se mettait à discuter avec le vent ?

— *Tu en veux vraiment à ta mère.*

— Que faisais-tu qui t'empêchait de parler ?

— *Rien. Je ne suis pas un animal que tu peux siffler.*

— Depuis le temps que tu revendiques ta supériorité, j'avais fini par le comprendre.

— *Et j'étais curieux. Tu ne supportes pas du tout la solitude.*

— Je suis un individu social que d'aucuns n'hésitent pas à qualifier d'agréable, si c'est ce que tu entends par là.

— *Pas du tout. Je comprends bien plus de la moitié de tes phrases, contrairement à toi, semblerait.*

Un bruit soudain, friction d'un métal contre un autre, coupa Nathanaël de Luz dans sa réponse. Une clé dans sa serrure.

---

5 – evazjɔ̃

Un rectangle mordoré se découpa dans l'obscurité de la cellule. En son cœur brillait la mince étoile d'une bougie allumée qui éclairait peu au-delà des pieds et de la figure de son porteur. Ledit visage était surmonté d'un casque typique de sa profession. Le garde jeta un regard à la salle avant de conclure :

— Tu vois, le panneau marche, c'est le projo qui délire.

Nathanaël de Luz, interdit jusque là, envisagea d'attaquer son geôlier. Par malheur, il n'avait plus rien à lui lancer au visage dans l'espoir de l'assommer, quand bien même il eût été possible de le mettre au tapis d'un simple objet jeté à la figure. Un deuxième homme avança, son bleu de travail ouvert et rabattu sur les hanches, un simple haut clair sur le torse. Un technicien, dont la tête ne lui rappelait rien mais sans doute formé à la maison Luz. Il devait vérifier

l'intérieur de la cellule pour se prononcer sur la panne, sans quoi personne n'aurait ouvert la porte. Le prisonnier recula.

— Ouaip. Autrement dit, le pensionnaire l'a cassé. Vous auriez dû vous ramener à plus que un.

— On n'est pas un, apprends à compter.

— P'tit père, le type bouge, je pars me planquer, c'est pas mon boulot, eh.

— Ah bah c'est ça crie-le plus fort ça va pas l'inspirer.

Le garde rapprocha sa main de sa ceinture. Il ne portait pas d'arme tranchante, mais une matraque : elle représentait assez de menace comme cela pour le crâne fragile et la nuque molle de Nathanaël. Le garde leva la coupelle contenant sa bougie au-dessus de sa tête, ce qui étala la lumière dans la pièce. Le prisonnier se tapit dans l'ombre restante.

— Mais il est où, ce con ?

— Qu'est-ce que ça peut faire ? Referme, j'en ai assez vu !

Avec un peu de chance, le technicien demanderait un transfert avant de venir réparer le projecteur dans cette cellule. Angeline y gagnerait l'opportunité de se libérer, à Nathanaël de trouver un plan d'évasion pour lui-même. La porte pivota sur ses gonds.

Le vent se leva.

Sous le courant d'air, le battant frappa le mur. Le garde vacilla, le technicien prit la bourrasque de plein fouet, tomba sur le dos puis roula au sol dans un long gémissement. Livide, le garde brandit sa matraque et chercha Nathanaël. Stupéfait, celui-ci se terrait toujours dans le coin de la pièce le plus éloigné de l'action. L'autre le trouva, lui colla son pied au ventre, leva son arme, visa la nuque.

Tout devint blanc, l'espace d'un instant. Les mains du garde se plaquèrent sur son visage pour protéger sa vue – par réflexe : un éclair pareil ne pouvait qu'aveugler. La bougie chuta, frôlant l'épaule de Nathanaël et laissant à ses narines une faible odeur de cheveux brûlés. Son adversaire rouvrit les yeux et le prit en flagrant délit de fuite.

— Vous êtes en état d'arresta--

Blancnoirblancnoirblancnoirblancnoirblancnoir. Sans réfléchir, Nathanaël avait jeté une série de flashs à la figure du geôlier. Il eut le bon goût, plus tard, de ressentir un peu de contrition vis-à-vis du ridicule de la chose. Le garde chuta en avant, droit et lourd comme un I de plomb, sans faire mine d'amortir l'atterrissage.

Le prisonnier hésitait à se sentir concerné quand le phénomène se prolongea d'une série de spasmes.

— Mon brave ?

(Aucun genre de déchéance ne le forcerait à appeler un domestique « monsieur ».)

Le courant d'air revint lui tourner autour.

— *Nat, c'est l'occasion, il faut partir.*

— Non.

— *Pardon ?*

— Je ne peux pas le laisser là, pas ainsi…

Au mépris de sa situation, il se sentait incapable d'abandonner à son sort cet homme, pourtant l'un de ses persécuteurs et quelqu'un de peu, mais tout de même, un être humain. Aujourd'hui lui avait rappelé le miracle de cette similitude.

Son codétenu ne souffrait pas de la même compassion.

— *Bon. Pour employer une expression d'un anthropocentrisme dégoûtant, je vais prendre les choses en main.*

*

Angeline le sylphe se jeta sur Nathanaël. Son caractère évanescent ne faisait pas de lui, dans ce milieu désormais ouvert, un très bon bélier : une partie de son élan se perdit dans la nature. Le reste suffit à jeter sa cible à terre et à l'y faire rouler quelques tours, de quoi le sortir de force de la cellule.

— Arrête !

Angeline l'envoya bouler jusqu'à rencontrer le corps du type qu'il avait évanoui un peu plus tôt. Il recula et réfléchit à son prochain angle. L'homme parut comprendre sa logique de vent et se releva adossé au mur, assuré par la force hélas suffisante de ses pitoyables doigts. L'heure de la parlotte avait encore sonné.

— Que te prend-il ? Pars, toi ! Rien ne te retient !

— *Je te sortirai d'ici. Je l'ai promis et je respecterai ma promesse. Est-ce que tu comptes me rendre la tâche encore plus difficile ?*

— D'accord ! Comme tu veux. Allons-y, mais ne me brutalise pas, miséricorde, je ne suis pas ton ennemi !

— *Cet homme non plus.*

Nathanaël s'agenouilla près de l'évanoui, passa la main sur la plaie humide de sa tempe. Comme le sylphe percevait toujours l'afflux d'air de sa bouche, il précisa :

— *Il respire. C'est bon signe, il paraît.*

La bougie s'éteignit enfin. Le décor passa de très sombre au noir absolu. Depuis la cellule, ils entendirent :

— Eh ! Qu'est-ce qui…

Un intermède stroboscopique, désagréable même à Angeline, arracha un cri étranglé au garde.

— *Ton hypocrisie, Nat, vraiment.*

— Je n'ai pas tué mon garde. Le technicien est sur la sellette. Au point où nous en sommes, autant partir d'ici. Par le plus grand des hasards, toi qui y vois sans yeux, perces-tu la nuit ? Je n'ai pas l'intention de devenir intime avec les murs.

Angeline ferma son regard, presque inefficace de toute façon quand seule la chaleur lui parvenait, et se laissa dériver. Il était un courant d'air : il dénichait d'instinct les ouvertures.

— *J'ai la sortie, je t'y pousse.*

Arrivé face à la grille qui fermait leur section de la prison, l'homme chercha un moyen de l'ouvrir. Angeline attendit que la réalisation lui monte à la cervelle.

— Le gardien a conservé les clés, je présume.

— *Oui.*

— Ne t'es-tu à aucun moment douté que j'en aurais besoin ?

— *Si.*

— Tu aurais pu me prévenir.

— *C'est vrai.*

Ils parcoururent le chemin en sens inverse.

— À l'aide… S'il-vous-plaît… Ma tête…

Blancnoirblancnoirblancnoirblancnoirblancnoir. Chute du garde. Récupération des clés. Course prudente, car aveugle, vers la liberté. Fébrile, Nathanaël peina une dizaine de secondes à trouver la bonne clé, l'introduire dans la serrure et tirer à lui la grille criarde.

Angeline, qui décelait aussi bien les fermetures que les ouvertures, songea à le prévenir de la présence d'une porte fermée droit devant lui, puis y renonça. L'information périma dans un chapelet de jurons tarabiscotés dont certains concernaient la mère de Nathanaël. L'homme tâtonna le long de la cloison jusqu'à dénicher le trou où introduire sa clé.

Une lumière tamisée suintait d'une pièce plus loin dans le couloir. Le sylphe vit son compagnon serrer le trousseau dans sa main pour en étouffer le tintement métallique, puis cheminer à lentes enjambées dans le corridor, chaque pas pesé pour n'émettre aucun son. Lui-même partit devant. La lumière venait d'une salle de pause des gardes : ils y jouaient aux cartes.

Une annonce à tout atout laissa penser au sylphe qu'il s'agissait d'une partie de belote. Un valet de pièces rafla aussitôt le pli, suivi dans son exploit du neuf,

puis du roi, la série confirmant au passage la nature du jeu. L'annonceur se comportait comme s'il possédait une main imparable ; un regard suffit

Angeline pour déterminer que si son partenaire n'assurait pas ses arrières, ces trois victoires pourraient bien être ses dernières.

Le jeu lui remémorait ces longues nuits amères où quelques scientifiques assistants, dotés de la consigne « surveillez le sylphe, qu'il ne s'enfuie pas », se maintenaient éveillés en jouant, comme ces gardes, à la lueur des bougies. Angeline n'aimait pas les flammes : il jeta les chandeliers à terre.

Les geôliers se levèrent d'un bond, rallumèrent du feu, cherchèrent alentour le responsable de cette extinction surnaturelle.

Nathanaël passait justement droit dans la lucarne de leur porte.

(Sylphe, [silf], n.m. : 1. Être mythologique, constitué d'air et généralement bienveillant, doté d'une intelligence comparable à celle de l'homme. 2. Phénomène météorologique observé lors de rencontres violentes de masses d'air, dit de « tempête en boule » ; masse d'air cyclique à fort potentiel de pression. 3. (Angeline) Sale bête malfaisante.)

— Quand tu parlais de briser quelque chose qui ne fût pas moi, tu étais littéral, n'est-ce pas.

— *Tant de jugement dans ta voix ! Je me suis trouvé raisonnable.*

— Tous saignaient.

— *Est-ce que ce curieux liquide rouge a une fonction cruciale pour que tu t'en inquiètes autant ? Votre espèce est si exotique et mystérieuse.*

— Ne te paye pas ma tête.

— *Je ne comprends pas. Je ne possède pas d'argent, et qu'est-ce que je ferais de ta tête ?*

— Tu as frappé pour tuer.

— *Moi ? Vraiment ?*

— Ne recommence pas avec tes questions !

*

Nathanaël de Luz serra les dents sur une miche de pain volée aux gardes après…

(Les articulations pliaient-elles dans ce sens là ? Pas à sa connaissance.)

Se le sortir de la tête. Il devait partir. Les gardes étaient payés pour ce travail. Ils n'avaient guère mérité leurs gages, ce soir : deux prisonniers s'étaient évadés. S'en seraient-ils sortis indemnes que leur Commandant les aurait punis. Et puis rien ne prouvait qu'ils fussent en danger : Nathanaël était profane en matière de médecine, comme ses ennemis aimaient à le rappeler.

N'empêchait que le savant mélange d'opacité et de transparence que déployait Angeline commençait à lui taper sur les nerfs. Il eût voulu intégrer un colorant en poudre dans cette boucle d'air. Histoire de le voir. Qu'il ne commît plus ses coups en douce. En attendant mieux, Nathanaël se concentrait sur un son diffus que fredonnait le sylphe. Un si. Ou peut-être un mi. Les Luz ne cultivaient pas l'oreille musicale et Nat était connu pour avoir la pire de toute la maison.

— Angeline ?

— *Oui ?*

— Nous partons sur la droite. Pour quitter la prison, nous prendrons l'élévateur.

— *Le quoi ?*

— Un monte-charge destiné à l'utilisation humaine.

— *D'accord :* [elevatœʁ], *pas* [elɛvatœʁ]. *Surveille ta prononciation. C'est plein de poulies, ça, non ?*

— Quelle espèce d'importance… ?

— *Je n'aime pas les poulies. Jamais pu me faire au concept. Ça n'a aucun sens, ça ne devrait pas fonctionner.*

Nathanaël médita en son for intérieur les notions d'hôpital et de charité.

— Au choix, lui ou les escaliers.

Un très bref instant de silence passa.

— *L'élévateur.*

— Nous sommes d'accord.

---

6 – elevatœʁ

L'élévateur fonctionnait sur un principe simple, si simple en vérité qu'il en devenait complexe d'expliquer d'où la machine tirait la puissance de se mouvoir à un esprit persuadé de l'impossibilité du phénomène. Les maisons Luz et Arrida se chargeaient de maintenir les engins, le reste de la Tour éternelle leur laissait cette charge bien volontiers. En dehors des pannes, les cabines d'élévateur se voyaient considérées comme des lieux sûrs, de petites bulles hors du temps et de l'espace de la Tour et de ses exigences mondaines.

Une fois les portes de la cabine fermées, Nathanaël de Luz reprit son souffle. Un courant d'air changeant de direction dans son cou l'informa que le sylphe visitait l'élévateur. Angeline commenta :

— *Ce n'est pas bien large.*

Cette touchante conclusion répondit à une interrogation à laquelle Nat s'était un jour confrontée au milieu d'un roman, alors que le fringant Michel de X. rangeait au fourreau son fleuret oint à l'extrait de viscères en critiquant le style du balconnet : oui, il existait parmi ses connaissances une personne capable de disserter sur l'architecture d'intérieur après avoir abattu quatre hommes.

— Nous ne resterons pas longtemps.

— *Où allons-nous ?*

— Dans les quartiers de la maison Luz.

— *Territoire ami ?*

— Je veux ! J'en suis le maître.

— *Quel genre de maître finit en prison ?*

Nat se força à reprendre sa respiration avant de répondre. Il bafouilla au premier essai. Le second se révéla plus compréhensible :

— Est-ce bien un meurtrier qui me pose cette question ?

— *Tout dépend du point de vue.*

Bouche béer bloquait la bonne prononciation des syllabes.

— ‘mande pardon ?

— *Le meurtre ne peut être le fait que d’un individu.*

— Et ?

— *Je vais t’aider : «* [mœʁtʁ]*, (nom masculin), acte volontaire par lequel une personne donne la mort à autrui. »*

Deux battements de cils.

— Quoi ?

— *Primo, si je ne suis pas un être pensant, je n’ai pas de volonté ; secundo, quand bien même je penserais, reste à savoir si je suis une personne ; tertio, rien n’indique qu’ils ont trépassé ; quarto, je ne les considère de toute façon pas comme autrui.*

— Non content de cracher sur l’éthique et d’irriter le bon sens, tu te moques de moi.

— *Et pendant ce temps, nous n’avançons pas.*

— Attends deux secondes que j’enclenche le grand levier…

L’élévateur s’ébranla sans qu’il y eût touché. Nat blêmit.

— Si personne ne l’appelle avant.

— *De la compagnie à prévoir ?*

— Oui, et avant que tu ne commettes la faute de goût de poser la question, ce n’est pas une bonne chose pour nous.

— *Au moins, ici, ce n’est pas bien large.*

— Quel rapport ?

— *Ce n'est pas une mauvaise chose pour nous.*

Nathanaël n'eut pas le temps de protester : la cabine s'arrêta, la cloche d'annonce des étages retentit et les portes s'écartèrent. L'homme qui entra enclencha le grand levier sans prêter attention à ses alentours. Il ne se tourna pour adresser la parole à Nat qu'une fois l'élévateur en marche.

— Allez-vous au bal, monsieur…

Il s'interrompit, interloqué. Le fugitif, qui ignorait ce à quoi il ressemblait au sortir de la prison mais s'en doutait un brin, en conçut de la gêne. Puis il s'aperçut que, s'il ne réagissait pas, Angeline risquait de prendre les devants, avec toutes les conséquences que…

Il n'intervint pas à temps. L'intrus percuta le mur et s'écroula au sol telle une poupée de chiffon. Nat se pencha pour chercher son souffle. L'assommé respirait ; ses yeux vides et son air absent sentaient le coup appuyé sur la nuque, toujours prompt à étourdir son Illusionniste. Le fugitif osa le fouiller et dénicha une invitation au bal du solstice, qui se déroulait au cent-quatrième étage, au niveau des derniers jardins.

Hum.

Le bal du solstice n'avait-il pas déjà eu lieu ?

Ne s'était-il écoulé que *quelques heures* ?

Le code vestimentaire de la fête réclamait l'usage de masques. L'invité comptait apparemment y pourvoir grâce au loup à paillettes qu'il transportait dans sa poche de poitrine. Nathanaël secoua la tête. Désormais, cette chemise serait à paillettes. Pour toujours.

Il pesa le pour et le contre de se rendre à une fête en plein territoire ennemi. Y être et s'y montrer désagréable tout du long constituait une bonne provocation. La bouder avait aussi du sens en tant que maître de maison, car il pourrait ensuite se prétendre fâché contre tous ceux qui s'y seraient rendus malgré son boycott et ainsi décourager la présence des maisons qui souhaitaient rester dans ses bonnes grâces.

— *Merci qui ?*

— Tais-toi, je réfléchis.

Angeline l'envoya rencontrer le mur ; Nathanaël amortit mal le choc. Le nez dans le coude de sa chemise, il y nota pour la première fois des mouchetures brunes et olivâtres sans rapport avec la teinte écrue du lin. Retroussant ses manches, il observa ses bras. Avait-il la berlue, ou étaient-ils bien maigres ?

Et sales ?

Mortesélène, sa maison pour un bain chaud et une blanchisseuse efficace.

L'élévateur signala leur arrivée au quatre-vingt-quatrième étage : générateur auxiliaire, quartiers de la maison Luz.

Le couloir jusqu'à son bureau se révéla désert. Éclairé par la lumière fade des lampes, il en devenait presque inquiétant. Pas que d'ordinaire l'étage fourmillât de monde, d'autant qu'il devait être au moins vingt heures d'après le peu qu'il avait vu du ciel par la fenêtre de la salle des gardes, mais compte tenu de la situation on ne pouvait pas lui reprocher une certaine prudence, n'est-ce pas ?

Nathanaël respira mieux une fois devant sa porte. Dans le doute, il actionna la clenche : comme il s'en doutait, le verrou était mis.

— *Et maintenant ?*

— En personnes intelligentes et informées, mais pas en possession de la clé, nous recourons à l'autre entrée. J'ai un passage secret quelque part, il suffit que je remette la main dessus.

— *Tu ne connais pas son emplacement ?*

— Je ne l'utilise que les soirs où je suis trop enivré pour mettre la clé en face de la serrure, autant dire que je ne le trouve pas : il m'apparaît.

Une traction sur l'une des lampes rondes qui s'alignaient le long du mur entraîna un déclic ; une rainure apparut sur une zone jusque là parfaitement innocente du papier peint et du lambris. Nat y enfonça les ongles et tira. Il laissa passer Angeline, s'introduisit lui-même, puis scella le passage secret.

— Fais comme chez toi, ne casse rien. Nous devrions être tranquilles un moment.

Il aurait dû chercher le broc et la bassine qui lui servaient à se débarbouiller en cas d'urgence, mais il se laissa tomber dans le fauteuil le plus proche et ferma les yeux. Il goûta le molleton du coussin, fit reposer sa tête sur le dossier, inspira, expira, cessa de penser. Un tintement le réveilla. Perdu une seconde, il scruta la pièce autour de lui. Les bibliothèques de manuels techniques, de fiches de mission et d'autres archives personnelles de Luz, les étagères couvertes d'appareils anciens, la grande table de travail ouvragée… C'était bien son bureau. Il se releva : un peu de ménage s'imposait pour reprendre possession des lieux.

Il avisa devant lui son miroir de plain-pied. La poussière s'y était déposée, flouant son reflet. Nat frotta la glace d'un revers de manche qui lui dévoila son image.

Ses cheveux blond doré emmêlés et brunis par la crasse, ses yeux noirs auréolés de cernes profonds, ses joues amaigries comme elles ne l'avaient jamais été… Il souleva sa chemise et distingua chacune de ses côtes.

En quelques heures ?

Un choc mat lui coupa le train de pensée. Angeline, près de son bureau, provoquait par sa simple présence l'envol d'une quantité alarmante de papiers et la chute de petits objets. Nathanaël soupira, le rejoignit et tenta de remettre de l'ordre dans le chaos. Quelques pendants à l'allure de gyroscopes lui firent écarquiller les yeux : il était certain de ne jamais les avoir vus de sa vie.

Il fouilla ses tiroirs et finit par dégotter un almanach, qu'il laissa tomber à terre. Il dut se tenir au bureau, l'équilibre perdu. Bon. Vu son état physique, il avait passé… au moins deux, peut-être trois semaines ? Un mois ? Pas plus. Il n'avait pas pu pourrir plus d'un mois en prison. S'il mettait la main sur le plaisantin qui avait barré du calendrier tous les jours jusqu'en juin…

Impossible. On se moquait de lui. Qu'on lui appelât un responsable ! Avant d'arriver en cellule il ne savait comment, il fêtait le solstice d'hiver. Il se tourna et ouvrit la fenêtre. Une inspiration, une expiration. « Pas six mois. Pas *six* mois. Pas six *mois*… » Il le répéta jusqu'à ce que les syllabes en perdissent leur sens. [pasimwa].

Mais le fond de l'air était bien doux, dites donc. Et les étoiles ? Il leva les yeux et prit une pincée de terreau humide sur la tête. Le genre d'incidents qui se produisaient quand on stationnait au-dessous du cinquième jardin. Il avait plusieurs fois demandé au Seigneur de Brac, propriétaire de ladite plantation, de prêter plus attention à l'arrosage de ce coin pour éviter son érosion et l'ensevelissement du bureau : rien ne changeait.

Le ciel, donc ? Il portait sans équivoque ses constellations d'été. À moins que tout ne fut encore qu'un mirage destiné à lui faire croire qu'on était en juin, alors qu'en fait il était toujours en décembre, et…

Oh.

Il tira l'invitation au bal masqué de sa poche.

Au cent-quatrième étage, on fêtait le solstice *d'été*. La nuit la plus courte. Nathanaël s'aperçut qu'il se fourvoyait complètement sur l'horaire : pour que l'obscurité fût telle, il fallait que la pendule affichât presque minuit. Le bal devait battre son plein.

Plus de papiers s'envolèrent au passage d'Angeline. Le seigneur de Luz les ramassa et les coinça sous un bibelot lourd. À ce propos, au bout de six mois, le conseil avait dû nommer quelqu'un d'autre pour représenter la maison, non ? Auquel cas on ne l'appelait plus que *monsieur* de Luz. Il grimaça. À côté du reste de ses problèmes cela semblait ridicule mais il s'était attaché au titre.

Avec un peu de recul, en gardant son calme, dans l'ensemble, rien d'irrémédiable : il n'avait pas perdu de dents.

On avait modifié le régime alimentaire de la prison pour cette unique raison : les prisonniers sans denture dégoûtaient les sieurs et demoiselles de la Tour éternelle. Pour reluquer un homme privé de liberté lutter dans les méandres d'un mirage destiné à le torturer, il y avait du monde, pour affronter la réalité de la chose, plus personne.

Nathanaël de Luz n'avait jamais affectionné la pratique. Ces soirées formaient de bonnes occasions de sortir, point. Puis il ne s'agissait jamais que de criminels, de rebuts humains dont la plèbe ne voulait plus assurer la punition elle-même.

Ha.

Le sylphe s'agita.

— *Deux personnes viennent par ici.*

— À quoi le vois-tu ?

— *L'air tremble.*

Nathanaël un regard circulaire aux alentours et manifesta son absence d'opinion.

— *Fais-moi confiance. Tu n'es que chair.*

On toqua à la porte. Nat demanda :

— Ami ou ennemi ?

Il regretta aussitôt la question et Angeline ne se priva pas pour lui mettre sa stupidité sous le nez :

— *Je peux te dire qu'ils respirent et supposer qu'ils ne t'aiment pas comme toutes les personnes que nous avons rencontrées aujourd'hui, pour le reste je n'en sais rien et je m'en fiche.*

Monsieur de Luz pesa le pour et le contre. Ils étaient chez lui, ils avaient fait du bruit, la fête se déroulait chez leurs ennemis. Il y avait de bonnes chances pour que la paire d'arrivants fussent membres de sa maison. Il gagna la porte et la déverrouilla.

Deux gardes se tenaient devant lui. L'esprit sautait sur le premier, se surprenait à le détailler, puis formulait l'hypothèse qu'il s'agissait d'un imbécile. La figure ronde et blanche, coiffé d'un casque gris, il levait son poing ganté comme s'il s'apprêtait à frapper de nouveau à la porte et semblait effaré que son geste dût s'interrompre. Le second, la mine peu amène, fronça les sourcils à la vue de Nathanaël. Sa barbe noire se déforma avec sa lèvre supérieure.

— Bonsoir soldats, que puis-je faire pour vous ?

Drapé dans une Illusoire apparence de propreté, il fit reposer le reste de son bluff sur l'attitude. L'autorité dans sa voix, la hautainerie de la posture malgré le

fait que les deux gardes le dépassaient, et le maître rappelait son statut, et il rappelait à quel huis ces petites gens-là pensaient toquer sans rendez-vous. Aucun domestique ne résistait à cela.

Quelqu'un avait dû diffuser son portrait parmi la Garde.

— Monsieur de Luz, vous êtes en état d'arresta –

Le battant claqua sur son cadre ; le verrou cliqua deux fois. Penser vite. Nathanaël bondit vers la fenêtre, l'arracha, se pencha au-dehors. Vit le vide ouvrir sa gueule avide et avaler sa vie. À quoi avait-il cru, au juste ? Une guérison miraculeuse de son vertige ?

Il déplaça son fauteuil et se cacha sous le bureau, l'œil collé à l'interstice entre son bois et celui du parquet. Les deux gardes pesèrent sur la porte. Un coup. Un silence. Le passage secret s'ouvrit.

— *Grande idée que de le mettre à côté de l'entrée principale.*

L'un des gardes eut un geste paniqué pour l'autre. Ils tendirent l'oreille. L'un conclut :

— Ça devait être le vent.

Le tour des lieux leur fut vite fait. Ils avisèrent la fenêtre ouverte, vérifièrent la façade de la Tour.

— Tu crois qu'il aurait pu s'échapper par ici ?

— Ça m'étonnerait. Son dossier parle déjà d'un vertige alors, après le traitement auquel il a eu droit, je le vois mal jouer les acrobates.

— Quoique, si tu étais un intrigant du gratin… tu ne crois pas que tu aurais intérêt à rendre publique une faiblesse totalement inventée, pour tirer avantage de ce que tes ennemis te pensent incapable de faire ?

Toujours reclus dans son abri à la complexité enfantine, Nathanaël envoya un merci en pensée au garde pour cette gentillesse qu'il avait de surestimer son intelligence.

— Pour ce qu'on en sait, il est toujours dans la pièce. Inutile de fouiller, il se sera sans doute rendu invisible. Ou il aura projeté l'Illusion du mur devant lui…

Bon, deux fois qu'on le jugeait plus malin que nature, c'en devenait insultant. Toutes ces manœuvres qu'ils évoquaient, tenaient-elles du sens commun ? Aurait-il dû y songer de lui-même ? Il ne possédait pas d'expérience dans le domaine de l'évasion, il essayait encore de s'y retrouver, il faisait de son mieux depuis moins d'une heure, et qu'entendait-il déjà ? Des critiques.

En même temps, ils se trouvaient dans son bureau. Voilà qui respectait l'histoire du lieu.

— Ferme les issues. On se met en planque. Il finira bien par tenter une sortie.

---

7 – dqo

Dans le bureau du seigneur de Luz, deux membres de la Garde bloquaient les portes et fouillaient la pièce du regard.

Angeline le sylphe se sentait négligé. Une telle négligence confinait au criminel. Ce qu'il allait bien sûr porter à l'attention des forces de l'ordre.

— *Bonsoir.*

Il sentit Nathanaël se retenir de gémir tandis que les deux gardes précipitèrent un peu de souffle dans leur bouche en sursautant. Maintenant qu'il se concentrait dessus, ces petites balles d'air chaud que les humains généraient lui étaient faciles à reconnaître. Bon à retenir.

— Bonsoir ? répondit l'un, la voix tremblante.

— Qui êtes-vous ? ajouta l'autre, le ton suspicieux.

— *La question n'est pas qui je suis, mais ce que je suis.*

Le méfiant porta la main à sa matraque. Le terrifié se frotta les pouces contre les index, psalmodiant « Dame Blanche, Dame Blanche, épargne-nous. » Son collègue soupira.

— *Je suis ce que vous appelez un sylphe.*

L'ambiance changea : le garde jusque là au bord de la crise de nerfs laissa un sourire lui déchirer le visage.

— Haha, c'est génial ! Ce trèfle me réussit, je prends mon service pour mettre la main sur un fugitif et je trouve un esprit bienveillant qui offre des pièces d'or.

— Celles qui se changent en pierres le lendemain ? répliqua l'autre.

— Bah, on s'en fiche, il suffit de les fourguer avant. Mais tu *as* lu le livre que je t'ai prêté !

— Moui. Pas très convaincant. S'il existait un tel réseau de fausse monnaie, il aurait laissé des traces.

— Le scepticisme n'a jamais mené personne nulle part.

— Au moins, il ne m'a pas envoyé dans le mur.

— Alors, primo c'était juste une fois, deuxio mon chapeau était bien trop grand, et troizio l'erreur venait des maçons.

— *Je proteste.*

— Et qu'est-ce que vous en savez ? Vous n'y étiez même pas !

— *Peut-être, mais on dit « tertio ». Et, pour l'or, vous pouvez oublier.*

— Je comprends, vous ne l'avez pas sur vous. Donnez-moi l'emplacement de votre planque, je me débrouillerai.

— Ça suffit, oui ?

Le plus autoritaire des deux remit de l'ordre dans ce n'importe quoi conversationnel qui les détournait de leur mission. Peut-être voyait-il dans l'intervention d'Angeline une manœuvre de diversion ; celui-ci hésita à le rassurer car Nathanaël avait brillamment mis à profit leur moment d'absence pour rester sur place sans bouger.

— « Sylphe », je suis le lieutenant Braquart de la Garde Touraine et voici mon coéquipier le major Chapuis. Nous sommes à la recherche d'un individu évadé cette nuit de la prison de la Tour éternelle : Nathanaël de Luz, un mètre soixante-huit, blond, de carrure maigre, caché dans cette pièce et dont vous êtes

de toute évidence complice, je ne sais même pas pourquoi je m'ennuie à vous brosser le portrait.

Angeline chercha une différence entre les deux gardes, histoire de les distinguer plus facilement. Dur à dire. Ah, si, la barbe ! Celle de Braquart se chargeait d'humidité à chacune de ses expirations quand Chapuis portait le menton nu. Braquart reprit son discours :

— Bref, félicitations pour avoir découvert le point faible du major, mais je ne crois pas votre fable une seule seconde. Qui êtes-vous ? Je peux vous proposer des noms si vous hésitez. Églantine de Luz ? Émeline de Luz ? Quand même pas la jeune Martine ?

Tandis qu'il pérorait, Braquart parcourait la pièce, l'oreille tendue à la recherche de l'origine de la voix du sylphe. Chapuis dut comprendre sa tactique puisqu'il s'y mit également. Leur interlocuteur décida de les aider :

— *Je m'appelle Angeline.*

Le lieutenant roula des yeux, le major émit un hoquet bizarre.

— Bien essayé mademoiselle mais, même si nous ne venions pas de voir Angeline de Coq au bal du solstice d'été, il en faudrait beaucoup pour nous faire avaler une idiotie pareille.

— *Je ne suis pas votre demoiselle. Est-ce que vous me prenez pour un de vos Illusionnistes ?*

— Oui, mademoiselle, oui.

Un être affligé d'insécurité sur sa propre nature, par exemple à la suite d'un long passif expérimental et d'un emprisonnement d'une durée indéterminée, au hasard, aurait sans doute ajouté quelque chose de concis et mordant, une petite boucle triple sur la douce brise de la violence, peut-être un « *oh, et est-ce qu'un Illusionniste peut faire ça ?* »

Angeline se contenta de lever la tempête.

*

Nathanaël de Luz se raidit sous le bureau devant la force du vent. Tout autour, les papiers non-lestés volaient à travers la pièce ; les objets les plus légers les rejoignaient sur une partie du tourbillon, s'accrochaient aux meubles et aux gardes, retombaient. Les livres les moins épais hésitaient à rejoindre la danse. Ses tympans lui semblaient eux aussi aspirés dans la tourmente. « Fort potentiel de pression », qu'ils disaient.

— *Quand tu veux, l'ami ! Je n'ai pas toute la nuit !*

Après les chapelets d'injures débités plus tôt dans leur fuite, cette inflexion joyeuse dans le discours, ce presque mot d'amour toucha Nathanaël au cœur. Se pouvait-il qu'il eût mal interprété le langage de son compagnon, qui ne l'utilisait que depuis quelques minutes ? Et de penser à la manière mystérieuse dont son corps aérien tout entier s'y prenait pour comprimer l'air de façon à former des sons, qui savait même si l'acte de parler ne l'épuisait pas au point de lui ruiner l'humeur ?

— *Je répète : créature malcomprenante, et si nous poursuivions cette évasion ?*

Nathanaël sortit de sous le bureau et se redressa, luttant avec la bourrasque. Un cri derrière lui le fit se retourner. Braquart et Chapuis tentèrent un geste dans sa direction, mais Angeline les plaqua contre les deux portes du bureau, l'officielle et la dérobée. Comme. C'était. Pratique. Pour la suite du plan.

Il sentit le regard de la fenêtre dans son dos. Le murmure des quatre-vingt-quatre étages lui fourmilla sous les pieds.

Un peu de sérieux. Il n'aurait pas survécu toutes ces années dans la Tour éternelle sans développer ses stratégies contre le vertige. Astuces dont le besoin ne se serait pas fait sentir s'il avait pas été si stupidement phobique, mais astuces efficaces tout de même.

Il ouvrit le vantail et le bloqua de son coude pour l'empêcher de claquer. Une inspiration, une expiration. Le mirage à invoquer était simplissime.

Il n'existait désormais plus de vide sous la fenêtre. Le parquet du bureau se prolongeait à l'infini au-delà du mur, voilà tout. Ses yeux trouvaient un repère naturel dans son horizontalité rassurante, même si fixer sa propre Illusion lui

donnait l'impression de loucher. Les pierres de la Tour s'écartaient assez à cet endroit pour qu'un pied prudent reposât sur leur bord. La *via ferrata* d'urgence, série de prises métalliques à quelques pas de là, le conduirait à l'orée du balcon où s'épanouissait le cinquième jardin de la maison Brac.

Il passa l'encadrement.

Posa un pied sur la pierre.

Glissa.

*

Angeline relâcha sa prise sur l'atmosphère. Nathanaël devait déjà être loin ; il ferait bien de l'imiter. Un hurlement d'agonie perça du dehors. Le sylphe hésita à comprendre. Braquart et Chapuis se précipitèrent vers la fenêtre, matraques sorties. Ils les rangèrent. Le major s'accouda sur le rebord et fit un petit signe de main vers la gauche. Le lieutenant lança :

— Alors, monsieur de Luz, on prend le frais ?

Un nouveau cri où poignaient les larmes se fit entendre. Chapuis passa le vantail et ramena sur son épaule un Nathanaël au visage déformé par l'horreur.

— *Tu n'es pas sérieux.*

— En tant que fuite, c'était du mauvais boulot. En tant que numéro comique…

Nathanaël reprit ses esprits et foudroya Chapuis du regard. Il s'épousseta l'épaule, se redressa, et déclara du haut de sa superbe survivante :

— Soit, vous me tenez.

— Vous êtes en état d'arresta-

— Toutefois.

— … Ne faites pas ça.

— J'invoque.

— Arrêtez tout de suite.

— L'asile de la maison Luz.

Chapuis se claqua la paume sur le front. Braquart étrécit les yeux.

— Vous êtes entré par effraction dans le bureau de votre maître de maison, qui n'est pas là pour vous défendre. La base de votre demande est *faible*.

— Primo : quelle effraction ? Je savais comment ouvrir. Secundo : je suis mon propre maître de maison.

— Non, le conseil vous a démis de vos fonctions.

— Vraiment ? Vous me l'apprenez ! Subséquemment, puisque je viens d'en être informé, j'interjette appel de la décision du conseil.

— … Mais personne n'est là pour l'entendre.

— Soyons sérieux. Il existe une bonne poignée de façons dont je peux rendre votre arrestation illégale : autant nous asseoir et discuter entre gens raisonnables. Ou préférez-vous prendre la responsabilité de mettre votre Commandant dans l'embarras ? Les membres de la maison Luz devraient revenir d'ici quelques heures, sinon quelques minutes, et je suis certain qu'ils nous aideront à sortir de cette situation ennuyeuse pour nous tous. Je n'ai pas de quoi préparer le thé mais, croyez-moi, l'intention y est.

— Merci pour l'invitation.

— Le plaisir est pour moi.

— Je ne suis pas venu les mains vides : permettez-moi de vous offrir cette élégante paire de bracelets.

— Voyons, lieutenant. Pourquoi voulez-vous menotter quelqu'un que vous n'avez pas arrêté ?

Angeline resta coi. En fin de compte, Nathanaël n'avait peut-être pas besoin de sa protection.

*

Nathanaël de Luz créait un lac de transpiration sur le coussin du fauteuil dans lequel il était assis.

Il préférait les problèmes causés par les choses à ceux causés par les gens, les machines aux machinations, les instruments aux intrigues. S'il s'était jamais

intéressé à la politique de la Tour, c'était par nécessité et non par choix. Il jouait son coup actuel sur du bluff – et son corps entier le criait pour lui : bluffbluffbluffbluffbluff. Il avait donc renoncé à la bravade et agi en personne intelligente : en se drapant dans une Illusion de confiance en lui. Après tout, les gardes n'étaient pas nobles, ils ne verraient pas la différence. Nat y gagnait quelques minutes, de quoi se poser et réfléchir.

Étudier les décisions des deux gardes revenait à se mettre dans l'esprit de leur Commandant.

Ce cher Casiel – enfin, pour lui, désormais, monseigneur de Sarh – contrôlait l'intégralité du maintien de l'ordre dans la Tour éternelle et, fait exceptionnel pour une maison noble, *au-dehors* de la Tour. Périodiquement les autres Seigneurs et Dames s'apercevaient qu'il s'agissait d'une dangereuse concentration de pouvoir dans une seule paire de mains et s'y intéressaient du coin de l'œil. Ils y renonçaient soit par une affection que le Commandant inspirait d'instinct, soit d'horreur devant l'ampleur de la réforme à accomplir. Au bout du compte, on ne connaissait pas d'affaire d'abus de pouvoir dans cette génération et toute la Tour en était trop reconnaissante à Casiel de Sarh pour risquer de déséquilibrer le *statu quo*.

Cela dit, parmi toutes ses qualités, Sarh en entretenait une qui n'arrangeait pas Luz.

Il était fidèle en amitié, or Nathanaël se trouvait posséder un ennemi que Casiel portait dans son cœur.

Plus inquiétant : la recherche d'un évadé comme lui, Illusionniste de surcroît, n'aurait jamais été confiée à deux gardes seuls. D'autant qu'ils étaient officiers si Nathanaël comprenait quelque chose aux grades, et dirigeaient donc d'autres de leurs congénères. Lesquels auraient déjà dû paraître, pour donner leur rapport ou juste parce que la maison Luz était l'endroit le plus évident où le rechercher.

Que le lieutenant Braquart et le major Chapuis eussent accepté sa manœuvre tout sauf subtile pour les planter sur place, sans tenter d'ameuter les hommes

sous leurs ordres, sans demander à contacter leur Commandant, ne présageait rien de bon.

Si Casiel de Sarh avait été son ami, Nathanaël en aurait conclu qu'on ne tenait pas vraiment à l'arrêter.

Il commençait à se demander si on ne cherchait pas à le prendre vivant.

En termes tactiques, n'envoyer que deux officiers rendait plus facile la mise en scène d'un accident, non ?

Une inspiration. Une expiration.

C'était – c'était passé de mode. Personne ne voulait plus vivre ainsi. Ce genre de choses ne se produisait que dans la fiction. Mais admettons, admettons – comment s'y prendraient-ils ?

Le jeter du quatre-vingt-quatrième étage ne figurait pas au programme, sans quoi les gardes n'auraient pas pris la peine d'aller le sauver. Trop flagrant, sans doute, pas assez réaliste. La maison Luz risquait de porter des accusations crédibles. Si l'opinion abondait jusque là dans le sens de son ennemi, sa nature girouette ne résisterait pas au scandale d'un assassinat.

Le conflit méritait-il de répandre le sang ? L'autre parti avait bien pu le décider : après tout, il distribuait la mort au compte-goutte et l'ornait de noms trompeurs.

Nathanaël repensa au début de son évasion, plus tôt dans la soirée, et tenta sa chance : blancnoirblancnoirblancnoirblancnoirblancnoir.

Braquart bascula en avant avec la souplesse d'une poutre en chêne, Chapuis laissa échapper un flot de bave avant de glisser jusqu'au sol. Luz les abandonna à leur sort et prit la porte.

---

8 – plã

Les couloirs défilaient au pas de gymnastique de Nathanaël de Luz tandis qu'il s'enfonçait dans le cœur de sa maison. Ses vêtements et ses cheveux

flottaient en pagaille autour de lui, mais il n'y fallait voir aucune Illusion dramatique : un sylphe suivait son sillage, avec les conséquences que cela entraînait en matière de courants d'air.

On voulait le tuer.

Cet état de fait invoquait des souvenirs d'enfance.

« On te tuera, Nathanaël ! On te jettera de la Tour ! »

Il courait : ils se lasseraient. Leur rage mourrait avec le jour ; leurs menaces se tairaient, écrasées par celles des nourrices. Rassuré ? Pas tout à fait. Les femmes chargées de leur éducation lui en voulaient toujours de les forcer à recadrer les petits sieurs causant moins de problèmes que lui. Il sentait qu'un jour elles choisiraient de régler le conflit en cessant d'y intervenir.

Il fuyait. Il se cachait. Agir sans réfléchir le rendrait imprévisible et ses poursuivants abandonneraient. Cela finirait bien par fonctionner un jour.

Que chantait-il là ? Il se frappa le front, se força à revenir au présent. Il ne s'agissait plus des petites terreurs de la nurserie ; aucune nourrice, aucun adolescent exaspéré ne le sortirait de cette situation. Et pour croire que couper son bon sens dans sa fuite le mettrait à l'abri de professionnels du maintien de l'ordre avec un doigt de jugeote, il fallait bien avoir gardé l'innocence de ses six ans.

Son problème le plus urgent à résoudre était de rejoindre le nouveau maître de la maison Luz. Si Nathanaël s'en remettait à son autorité, il se trouverait protégé d'une arrestation que le Seigneur de Sarh devrait alors négocier avec…

Avec qui, d'ailleurs ?

En toute logique, il n'existait qu'une candidate au titre : sa cousine Émeline. Son oncle Ariel, sa tante Mazarine et ses cousins Judicaël et Églantine étaient tous d'heureux parents alors qu'un maître de maison ne devait posséder aucune descendance ; son cousin Abigaël était sur le point de se marier ; quant à sa nièce Martine, elle n'avait pas tout à fait l'âge requis. À moins que la maison eût été placée sous tutelle – il frémit. Le conseil n'aurait pas osé les humilier ainsi.

Non, ce devait être Émeline. Le conseil l'avait éconduite à l'époque de leur présentation comme potentiels maîtres de leur maison, mais ses membres s'étaient en partie renouvelés depuis. L'aménité et la prudence de sa cousine, jugées preuves de faiblesse dans le temps, méritaient d'être reconsidérées en sa faveur vu les résultats de la, hum, force de caractère de Nathanaël.

Concevoir la très douce Dame de Luz tenir tête au poli mais inflexible Casiel de Sarh n'enchantait pas plus que cela l'objet du futur débat. Néanmoins, il pourrait toujours la conseiller sur ses décisions et s'assurer qu'elle allât dans son sens…

Tant que sa pensée naviguait entre passé et futur, elle lui remémora l'année où quelqu'un d'autre, tout aussi bien intentionné que lui, s'était taillé sur mesure un poste d'éminence grise en usurpant son autorité alors qu'il luttait avec sa fatigue. N'avait-il pas juré un serment du genre : plus jamais ça, et jamais lui ? Il le lui semblait bien.

Que la vie devenait compliquée quand on cultivait des principes. Pour le coup, il aurait presque compris sa mère. Presque.

— *Nathanaël, tu rêves ?*

Il sursauta.

Par réflexe, il avait arpenté les salons et bibliothèques où flânaient d'ordinaire les membres de sa maison à cette heure de la nuit ; personne, évidemment. La bonne vieille fascination pour les aventures du ciel poussait à la célébration des solstices et des équinoxes, aucune âme du monde ne restait chez elle à ces dates à moins d'être celle qui organisait la fête.

Il jeta un œil sur le carton d'invitation volé à sa rencontre de l'élévateur, dans l'espoir qu'il contredît ce qu'il savait déjà. Rendez-vous donné au cent-quatrième étage. Premier des trois niveaux appartenant à la maison Ascley.

Bastion de ce dément assassin auquel tous donnaient du « Monseigneur », aux agissements duquel nul autre que lui n'osait s'opposer. Gabriel.

Il grimaça.

— *Nathanaël, sérieusement, je te parle.*

Au bout du couloir :

— Tu as entendu ?

Braquart, Chapuis, un de leurs sbires ? Le fugitif estima qu'il survivrait à la non-résolution de ce mystère. Il s'éclipsa par la première porte venue.

— Angeline, souffla-t-il.

— *C'est ça, interpelle-moi, pas comme si c'était toi qui m'ignorais jusqu'ici.*

— Mes plus plates excuses, je réfléchissais.

— *Ce fut long. Est-ce que c'était fructueux ?*

— Je crains que nous ne devions monter une vingtaine d'étages et nous promener au nez de ceux qui veulent ma chute afin de leur échapper pour de bon.

— *Es-tu sûr de toi ? Parce que, dit comme ça, ça sonne parfaitement idiot.*

— Mieux vaut mettre la main sur les miens au plus vite que de jouer au chat et à la souris toute la nuit avec la Garde. Je fais une mauvaise proie. Ou une bonne ? Bref, je ne peux pas me protéger d'eux indéfiniment. Une chambre fermée à clé n'arrêtera pas une troupe motivée.

— *Je dois pouvoir en tenir quelques uns à distance.*

— Ah oui ? Combien ? Et combien de temps ?

— *… Je n'en suis pas sûr.*

— Tu comprendras que je ne veuille pas me reposer sur tes bourrasques dans ce cas.

— *Ça vaut sans doute mieux. J'ai rétréci tout à l'heure et je ne sais pas pourquoi.*

Nathanaël resta hébété.

— Disparais-tu ?

— *Peut-être ?*

— Comment te nourris-tu ?

— *Comment je ?*

Une inspiration une expiration on efface tout et on recommence :

— C'est un problème parmi les autres. Le plus urgent reste de quitter cet endroit. Suis-moi.

*

Angeline le sylphe décryptait de mieux en mieux l'attitude de la masse de chair qui formait son compagnon. Jusqu'à présent, son silence indiquait la réflexion – il venait d'en obtenir confirmation, lui qui hésitait à y lire les prémisses d'un décès. Nathanaël avait repris une attitude mutique, mais pour d'autres raisons. Le sylphe croyait comprendre que Nathanaël s'inquiétait pour lui.

Il en tombait des nues.

Il se portait bien. Il se sentait plus petit, voilà tout. Les descripteurs qu'on lui avait enseignés peinaient à portrayer sa forme et ses mutations mais, pour donner une idée, à charge égale, la pression qu'il aurait pu concentrer sur la surface de deux hommes un peu plus tôt ne pourrait plus être appliquée que sur un seul.

Rien de grave.

Il était mouvement. Tant qu'il s'agiterait, il irait bien, point.

Nathanaël ouvrit une porte scellée. Angeline sentit la salle le happer. Bon, sa taille importait peut-être un peu quand il s'agissait de résister au vent. Il se cala derrière le linteau.

— *Nous avons un problème.*

— Quel est-il ?

— *Le courant d'air est trop fort. Je ne peux pas lutter.*

Nathanaël considéra les manches de sa chemise.

— Tu ne traverses pas les tissus, je me trompe ?

— *J'ai pu t'attraper par tes vêtements tout à l'heure.*

L'humain ôta son habit. Sa peau se hérissa, capturant un peu d'air autour de lui. Il laça deux nœuds aux manches et un troisième sur le bas de la chemise : le tout formait une poche ouverte dans laquelle Angeline se réfugia. Il dépassait du sac improvisé mais celui-ci formait tout de même un point d'accroche bienvenu.

La pièce ouverte devant eux méritait l'adjectif « caverneux ». Le sylphe n'en percevait pas les bords, ni par sa vue ni par la lecture de l'air ; à peine devinait-il le volume de la machinerie découpant la brise. Nathanaël avança dans la pièce jusqu'à parvenir au bas d'un escalier en spirale. Il gémit, puis entama son ascension. Angeline nota que les marches se tressaient d'une fine grille et que l'Illusionniste prenait soin d'en combler les trous sur son passage.

À force de grimper, ils atteignirent la plateforme la plus proche du plafond. Nat se saisit d'une clé à molette trouvée sur une étagère et dessertit quatre écrous qui retenaient une trappe en hauteur.

— Si on te demande, ceci n'existe pas.

— *Comment est-ce que tu expliques ton goût pour les entrées inutiles et malcommodes ?*

— C'est un passage de service pour les câbles d'alimentation. Nous sommes la maison du générateur auxiliaire, t'en souviens-tu ? Nous offrons à la Tour le surcroît d'énergie dont elle souhaite disposer de temps à autres.

Il monta sur un escabeau. L'Illusion du niveau du sol s'éleva avec lui. Il jeta Angeline par la trappe.

Le sylphe quitta son sac de fortune et explora les environs. La vaste pièce où ils se retrouvaient regorgeait de plantes. Il percevait la lente expiration de leurs feuilles. Un tour complet des lieux lui fit rencontrer un mur de verre. Le plafond se révéla constitué de la même matière. Il cogna dessus sans effets.

Pas d'issue.

Enfermé.

Encore.

— Angeline ?

Il tourna son regard. Nathanaël contemplait les restes abandonnés de sa chemise, les mains tremblantes. Toute cette inquiétude pour rien.

— *Je suis là.*

— Ah ! Tant mieux.

— *Quelle est la suite du plan ?*

— Si je dois me rendre au bal, je vais me faire beau.

*

Nathanaël de Luz connaissait la configuration de la maison Brac pour y être déjà monté s'expliquer avec le maître des lieux. Ce dernier ne cessait jamais d'affirmer que son arrosage n'était pour rien dans la terre précipitée le long des murs et sur les rebords de fenêtre de ses voisins du dessous. Non, ses chers spécimens botaniques ne débordaient pas. Non, rien n'aurait pu venir de chez lui. Non, il ne venait pas de se faire livrer plusieurs mètres cube de terreau pour compenser la perte. Nathanaël l'accusait alors de se braquer, ce à quoi son interlocuteur répondait qu'il n'appréciait pas cet humour puéril, Nathanaël ajoutait qu'il se montrait de mauvaise foi, Brac trouvait un prétexte pour le mettre dehors.

Pourquoi tenait-il tant à retrouver son poste de maître de maison, déjà ?

En tout cas, ce mauvais esprit, le Seigneur de Brac le paierait aujourd'hui au prix fort : sous la forme d'un peu d'eau chaude, d'un pain de savon, d'un rasoir et d'une tenue à sa nouvelle taille. Et d'une baignoire à récurer après qu'il y aurait gratté la saleté de six mois de prison sans accès à l'hygiène.

Nathanaël s'étudia dans une psyché. Son portrait se portait mieux. La coiffure laissait toujours à désirer. Il voulut tailler au rasoir ses cheveux trop longs sur les côtés et la nuque et échoua. Ébouriffé, désespéré, il abandonna son dernier espoir d'élégance et se contenta de tout aplatir à la cire.

Prêt et frais, il sortit de la salle de bain rejoindre Angeline.

— Un dernier coup de bluff, l'ami ? Entrons, trouvons ma famille, sortons.

— Comme tu veux. De toute façon je suppose qu'il ne devrait pas être trop difficile de cacher ta présence ? Si tu peux créer n'importe quelle image, remplacer celle que tu renvoies par une autre, ou même disparaître.

— De toute évidence.

Nathanaël jugea le moment mal choisi pour expliquer à Angeline le sens passif des Illusionnistes qui complétait leur aptitude clinquante.

Ils se reconnaissaient entre eux, et, à moins d'une tare de la vision ou de l'esprit, différenciaient sans effort la réalité des Illusions. Qu'il se drapât d'un mirage à un bal rempli de ses pairs, même si celui-ci écrivait en lettres transparentes « Vous Ne M'Avez Pas Vu », et il attirerait l'attention de toute la salle.

Cette issue ne convenant à personne, il jouait ce coup-ci sur ses autres talents.

Une inspiration.

Une expiration.

Tout se passerait bien.

---

9 – mask

Angeline le sylphe étudiait la respiration d'un homme allongé. Les quatre autres, il s'estimait certain de leur inconscience. Celui-là, moins. Il désirait s'en débarrasser assez vite, parce qu'il sentait Nathanaël trembler du côté opposé à son attention, situation qui entraînerait, si laissée à elle-même, son cinquième malaise depuis le début de leur ascension.

Le garde aspira une goulée d'air peu discrète et prépara ses muscles à le relever d'un bond. Le sylphe prit son élan, le présenta à la maçonnerie (« Caporal, voici le mur, Mur, voici le caporal ») et se satisfit enfin de son évanouissement.

— Était-ce bien nécessaire ?

— *Nat, nous avons déjà eu cette discussion et je t'ai promis que je n'exercerais que la force strictement appropriée.*

— Quand bien même tu te ficherais de leur sort, pense à ta santé.

— *Je te dis que je vais bien. Est-ce que tu veux vérifier ?*

Nat se campa sur ses jambes et leva la main. Le sylphe s'y précipita.

— Je ne sens pas de différence.

— *Il n'y en a pas. Où en sommes-nous ?*

— Cent-deuxième. Un dernier effort et nous rejoindrons la fête.

Leur progression verticale dans la Tour suivait le modèle de leur premier changement d'étage : Nathanaël retrouvait les trappes de service dans les endroits les plus divers, empilait le mobilier jusqu'à les atteindre, reproduisait son tour de passe-passe dédié à tromper son sens de l'équilibre sur la proximité du sol, et grimpait.

Rapport de Braquart et Chapuis ou bon sens de la Garde Touraine, ils trouvaient régulièrement des gens postés sur leur passage. Les neutraliser posait moins problème à Angeline que les réactions de Nathanaël. Plus le compte des gardes évanouis augmentait, plus il était pris d'absence. Lui arracher un mot devenait un exercice de volonté – tout relatif : on parlait quand même d'un grand bavard.

— *Et ?*

— Les trappes sont condamnées dans la maison Ascley, donc nous devrons prendre des escaliers pour nous rendre au cent-troisième. Idem pour le cent-quatrième, sauf qu'il n'y a qu'un seul accès à la salle de bal.

— *J'espère que tu sais ce que tu fais.*

— Tu sais bien que oui.

Angeline se sentait contraint de le suivre. Techniquement, il était libre : en pratique, il tenait ses promesses, donc à Nathanaël.

Ils gagnèrent le cent-troisième, rejoignirent l'escalier de service qui reliait cet étage à celui du dessus, aboutirent enfin au dernier palier. La porte s'ouvrit.

Tout se déroula trop vite pour le regard du sylphe.

La cage d'escalier vira à l'aveugle. Il entendit, sentit les gardes se déplacer autour d'eux, mais il n'avait pas eu le temps de prévoir sa charge avant la rupture de la lumière. Il supposa la direction du plafond et s'y réfugia. L'Illusionniste responsable rétablit sa vue en même temps que celle de tout le monde.

Un homme masqué toisait Nathanaël, son regard dirigé vers le haut pour espérer rencontrer l'autre. Autour d'eux, quatre gardes, dont un s'activa à tirer les bras de Nathanaël vers l'arrière et lui claquer une paire de menottes sur les poignets. Le silence étonnait. Angeline se serait attendu à un dialogue. Un échange. Un bruit. Quelque chose.

— Casiel, gémit Nat. Comment allez –

— Taisez-vous.

Ni connivence, ni colère, ni jubilation. La voix se teintait de mépris, et de la fatigue de l'avoir gardé secret jusque là.

Le Commandant s'adressa à ses hommes :

— Vous dépêtrerez-vous avec le prisonnier ?

— Oui, Monseigneur, pas d'inquiétude.

— Dans ce cas, je vous avoue que je rejoindrais bien la fête.

— On s'en occupe.

Casiel de Sarh tourna les talons et ferma la porte de la cage d'escalier derrière lui.

*

Nathanaël de Luz accepta la défaite de bonne grâce. L'épuisement l'emportait sur l'impulsion. Courir les étages affamé et privé de sommeil n'expliquait qu'une partie de son état, malgré son manque d'endurance physique. Il ne supportait plus la pression morale, voilà : il dépassait le stade de la légitime défense. Chaque garde tombé était un innocent sacrifié dans l'espoir d'atteindre

un unique coupable. Et quand bien même il ne les frappait pas de sa propre main, ses nerfs ne toléraient plus de côtoyer une force invisible et immodérée.

Peut-être sa tentative d'évasion suffirait-elle. Peut-être créerait-elle assez de scandale pour décoincer le quelconque engrenage qui empêchait sa famille de plancher sur sa libération depuis six longs mois. Il se laissa empoigner par les gardes et conduire dans l'escalier. Les marches s'étendaient, innombrables et absolues mais, au moins, il ne s'y trouvait plus seul. Peut-être ne l'y jetterait-on pas.

Il réalisa qu'avant de parier sur les *peut-être* il aurait eu mieux fait de régler la question des *sans doute*.

Sans doute aurait-il dû prévenir Angeline de sa décision.

Il sentit la bourrasque le contourner sans le frapper – comment le sylphe parvenait à viser, il n'y comprenait rien – et cinq secondes plus tard quatre gardes se retrouvaient les membres pliés dans le mauvais sens sur le palier du dessous.

Nathanaël s'aperçut qu'il claquait des dents et serra sa mâchoire. Il tenta de reprendre le contrôle de sa respiration.

— *Ne compte pas sur moi pour crocheter tes menottes.*

Ses mains attachées dans le dos lui compliquant en effet l'existence, Nathanaël s'assit, glissa son bassin à travers l'arc de ses bras liés, replia ses genoux sur son torse, ignora la plainte de ses épaules et parvint à ramener les menottes devant lui. Tout n'était pas à jeter dans son corps asthénique. Il fouilla ses accompagnateurs sans trouver la clé de sa libération – peut-être l'attendait-elle à l'étage de la prison.

Il se serait bien lamenté sur son sort mais il devait reconnaître que cette soirée lui offrait enfin une occasion légitime de se déboîter un pouce, lui qui en rêvait.

Il se cracha sur la main gauche, étala sa salive, rentra l'articulation de son premier doigt dans sa paume et tenta l'exploit.

Sa réussite le mena à la conclusion qu'il pouvait très bien vivre avec un bracelet des plus originaux au poignet droit en attendant des jours meilleurs. Il planqua le reste du bijou dans sa manche.

— *Est-ce que tu as fini ?*

Un désavantage de fréquenter un ami peu au fait de l'anatomie humaine, c'était qu'il devait renoncer à tout compliment sur ses contorsions. Il pourrait toujours se vanter auprès des membres de sa maison quand il leur aurait remis la main dessus. Surtout que sa capacité à échapper aux captures successives ternissait le blason de la Garde. De quoi se sentir sûr de soi.

Autant poursuivre le plan originel.

Il ouvrit la porte.

Au-delà, un vestibule. Plantée devant l'entrée de la salle de bal se trouvait une toute jeune servante, le genre de gamine plébéienne venue toucher ses gages en échange de son service – pas très spécialisé mais suffisant pour la tâche qu'on lui confiait ce soir. Des cartons d'invitations s'entassaient dans un casier à son côté et sa table était couverte de masques à l'attention des étourdis qui seraient venus sans le leur.

Pour l'assister, une paire de sentinelles.

— *Je m'en occupe.*

— Reste discret.

Nathanaël enfila son plus joli sourire et le braqua sur la jeune fille. Elle se laissa absorber par ses yeux. Nul besoin d'Illusion pour les rendre attirants : leur noirceur était remarquée depuis toujours.

Les deux gardes en poste s'avancèrent vers lui. Le fugitif tricota une Illusion dans le coin de sa cervelle.

Angeline tomba sur les attaquants.

La servante vit le monsieur retardataire discuter à voix basse avec ses protecteurs.

Le sylphe fit rouler les deux corps un peu plus loin.

La jeune fille pourrait témoigner plus tard de l'entente entre le nouvel arrivant et les gardes, qui s'étaient aussitôt absentés, soit qu'ils fussent partis en pause, soit qu'on leur eût annoncé la relève. Une fois la scène terminée, Nathanaël annula son Illusion. Avec un peu de chance, les nombreux occupants de la salle de bal à même de détecter sa manœuvre n'y avaient pas prêté attention.

Ce tracas résolu, il tendit à l'ouvreuse le carton d'invitation volé un peu plus tôt dans la soirée.

— Pas de masque, monsieur ?

— Non, j'ai été distrait. Enfin, si nous parlons bien des modèles de tissu et de carton.

La servante présenta sa table d'un large geste de sa main.

— Servez-vous, ils sont là pour ça.

— Tu auras compris que j'évoque…

— … l'idée selon laquelle nous portons tous des « masques » qui sont l'image que nous renvoyons aux autres, merci monsieur, très intéressant monsieur.

— Dis donc ma petite, cette impertinence n'a pas sa place à ton poste.

— Mes excuses, monsieur. Pour ma défense, j'ai trouvé la métaphore fine – vers dix-huit heures, la première fois qu'on me l'a sortie. Navrée de votre retard, monsieur.

La plaidoirie trouva le chemin du cœur de Nathanaël et le noble l'accepta sans objection. Il empoigna un masque représentant la tête d'un chat roux et y enfila son visage. Il le retira aussitôt. Il y percevait un parfum écœurant, mi-fleur mi-poisson : on apprenait à reconnaître ce genre de signes quand on s'intéressait aux drogues immondes d'Ascley.

— Aurais-tu par hasard reçu une consigne vis-à-vis de ces masques, petite ?

— Un par personne, les récupérer à la sortie, ne pas trop mettre le nez dedans. Hahaha !

— Tu ne t'en es pas privée, n'est-ce pas.

— Les collègues m'ont laissé le pire poste, je me console comme je peux.

Cet état de fait expliquait le laisser-aller de la domestique. Si une enfant tolérait le produit aussi bien, un adulte accoutumé à consommer son poids en alcool chaque mois devrait y parvenir. Il fit sienne la tête du chat et passa les portes de la salle de bal.

Miséricorde. Mortesélène.

La langueur des musiciens ne complimentait pas l'état de la soirée. La grande fête du solstice d'été, supposée célébration du triomphe du soleil, avait choisi pour thème la consommation des drogues. Malgré la dénomination de bal, aucun convive ne dansait, sieurs et demoiselles préféraient le confort des causeuses et n'en sortaient que pour picorer le buffet. Les corps étaient chiffes, les esprits fragments, les rires fracas. Nathanaël tenta un verre de punch et y reconnut l'amertume d'un hallucinogène. Les petits fours ne l'alarmèrent pas, ou alors moins que sa faim : il en saisit une poignée et les goba un à un.

Son balayage visuel de la grande salle ne le rassura pas : il ne vit aucun membre de la maison Luz et très peu de leurs amis – vu la position des présents dans leur organigramme social, on parlait même de simples fréquentations. Ils devaient se trouver sur l'un des balcons, ou dans une annexe. Sa famille ne serait pas rentrée si tôt, si elle avait dû bouder la fête elle l'aurait boycottée du début à la fin et il aurait rencontré quelqu'un au quatre-vingt-quatrième. Ils n'auraient pas pu se croiser, lui montant, eux descendants, dans un complot universel pour lui gâcher la vie.

Son arpentage des lieux l'amena à portée d'oreille d'une paire de fâcheux.

Casiel de Sarh enchaînait les cafés, le dos droit sur un canapé qui n'avait jamais été conçu pour. En face de lui, une pourriture jouait les pleureuses.

— En es-tu sûr ? Est-il bien hors d'état de nuire ?

— Je l'ai fait renvoyer en cellule. L'incident est clos. Profite au moins de la fête ! C'est ta maison qui invite !

— Je suis censé croire que quatre de tes petits soldats vont réussir là où – combien même ont échoué auparavant ?

— Il est menotté, surveillé, incapable de se servir de la confusion et de l'effet de surprise pour se débarrasser de mes hommes comme il l'a fait jusqu'ici. La situation est sous contrôle. Tu as encore le temps. Y as-tu repensé ? Cela ne peut pas durer pour toujours.

Gabriel d'Ascley hocha la tête. Il s'entoura de ses propres bras, penché en avant.

— Tu sais, Cas, parfois, je sens sa présence. Comme s'il Illusionnait près de moi, alors que je le sais emprisonné…

Le Seigneur de Sarh tendit sa main par-dessus la table et tapota l'épaule de son ami.

— C'est ton imagination. Et la preuve que ton inconscient t'aiguillonne. Il ne…

Il fronça les sourcils.

— Attends une minute.

Nathanaël de Luz s'éloigna de plusieurs mètres et chercha quelle espèce d'Illusion il avait pu garder sur lui par erreur. Un brin d'antiride ? Difficile de ne pas en avoir le réflexe face au miroir. Tout de même, on ne pouvait pas le détecter lorsqu'il n'Illusionnait pas ? Voilà qui aurait été des plus…

Un mot.

Qui signifiait…

Hum.

« Injuste » ! Le bout de la langue, terrible.

À quoi pensait-il, déjà ? Il tourna sur lui-même à la recherche d'une réponse. Un vertige le prit : il chercha où se rattraper. Angeline ! Il avait besoin d'Angeline. Où était-il ?

L'arrêt de la musique le fit se tourner vers l'estrade, où quelqu'un rejoignait les musiciens. La robe blanche aérienne, le halo Illusoire dont elle nimbait ses cheveux blonds des fois qu'on aurait oublié de les admirer, son sourire de cire

rouge, le regard noisette derrière son loup à plumes, impossible de la confondre avec une autre : il s'agissait bien d'Angeline.

Angeline de Coq, s'entend.

Maman.

*

Angeline le sylphe repéra Angeline la femme en suivant le regard de Nathanaël. Un indéfinissable quelque chose de lui dans la silhouette générale et la déclinaison chromatique lui permit de l'identifier. Il considéra l'idée que son compagnon d'évasion soit sorti de cette personne – le concept, étranger, connu par ses seules définitions, le troublait. La femme pouvait-elle faire d'autres Nathanaëls ? Si oui, partageaient-ils une mémoire commune ou la nouvelle créature repartait-elle de zéro ? Le sylphe détourna son attention de la chose. Aucun intérêt et répugnant, comme tous les phénomènes ayant trait aux humains.

La vieille demoiselle s'éclaircit la gorge, rit, présenta ses excuses à l'audience. Les musiciens égrainèrent deux mesures. Le chant d'Angeline inonda la salle.

Était-ce encore une voix ? Ça ne faisait pas le même effet. Ça roulait au lieu de casser l'air, ça frémissait l'atmosphère, ça enflait et gonflait d'une façon délicieuse, caressait ses bords tourmentés, explosait ses boucles internes et…

Le sylphe brisa le charme, alarmé. Il sentait les murs de la pièce plus proches de lui que l'instant précédent. Il joua de ses boucles, renversa une table dans l'indifférence générale, évalua sa situation et reconnut qu'il occupait un plus grand volume.

À croire qu'il avait trouvé ce qu'il mangeait.

Où avait-il laissé son Nathanaël ? Il tourna son regard dans chaque direction, trop maladroit encore pour oser se déplacer. Il le retrouva du côté de la scène, planté face aux musiciens.

La chanteuse écarquilla les yeux. Angeline devina qu'elle jaugeait l'inconnu face à elle, reconnaissait son fils à travers le masque.

Elle hurla, puis s’évanouit.

---

10 – fqit

Angeline se débattait avec une forme trop grande. Que lui était-il arrivé ?

Inculte de son anatomie, il se décrivait par les sensations que sa propre forme lui provoquait. Il se percevait comme un ensemble de boucles – de courants d’air entraînés dans un mouvement cyclique. Certaines de ces boucles, au centre de lui-même, lui étaient comme un trou impossible à concevoir : il imaginait là le siège de sa pensée. D’autres, à la périphérie de cette béance, échappaient à sa vue : il supposait qu’elles captaient pour sa consultation la lumière et la chaleur. Les suivantes s’agitaient en fonction des sons et des mouvances de l’atmosphère, et le protégeaient des obstacles solides.

Ces dernières s’adonnaient à faire n’importe quoi. Leur taille avait enflé sans le contrôle d’Angeline. Collé au plafond, il s’efforçait de s’y étaler pour éviter la masse humaine. Pas qu’il soit si fragile que les gens le mettent en danger, mais son fort potentiel de pression repoussait les objets extérieurs parce qu’il n’appréciait pas d’être déchiré en permanence par des solides en mouvement, et il ne comptait pas aplatir l’ensemble des convives au sol.

Dissimulé, il espionnait toute la salle. Le temps qu’il se démêle de ses nouvelles contraintes volumiques, les événements s’y poursuivaient.

Mademoiselle Angeline de Coq gisait évanouie sur la scène. Quelques personnes, dont Casiel de Sarh, se tenaient à ses côtés. On apporta les sels.

— Angie, que vous arrive-t-il encore ?

— Il… il…

Elle fondit en larmes.

— Il est tout *maigre* ! Personne ne l’a nourri ?

Sarh balaya la salle du regard. Angeline en fit de même.

Nathanaël se traînait à genoux vers le buffet, les traits si déformés que le sylphe le reconnut à peine. D'ailleurs, qu'avait-il fichu de son masque ? Il le repéra sur le sol près de la scène, le souleva d'un courant d'air, le jeta vers son camarade d'évasion. Celui-ci laissa le masque lui rebondir sur le visage sans s'en saisir. Parvenu aux tables, il rampa dessous, ressortit de l'autre côté, rencontra le mur et lui marmonna une excuse. Une incompréhensible conversation s'ensuivit, qui tourna à l'étrange quand Nathanaël se mit à embrasser la maçonnerie. Angeline décida de mettre un terme à cette union contrenature.

— *NATHANAËL.*

Ah ! Lorsqu'il tordait l'air pour reproduire le langage parlé, ses boucles extérieures étaient impliquées. Incapable de contrôler le volume de sa voix ? Formidable. De toute façon, de ce qu'il comprenait, les habitants de la Tour éternelle ne se donnaient que des prénoms en [ɛl] et en [in] et acceptaient les redondances. Il pouvait aussi bien se trouver quarante Nathanaëls différents dans la salle.

La réaction de Sarh :

— Vous avez entendu ? Lucquès, Parménide, déployez vos hommes, on cherche la femme suspecte ! Elie, descendez voir où en est le prisonnier !

Vu du dessus, le ballet des gardes composait une géométrie fascinante. Ils couvraient la salle des ronds brillants de leur casque. Si Angeline comprenait leur façon de fouiller, il lui restait deux minutes pour sortir Nathanaël de sa liaison subversive avec le mur de la Tour et poursuivre leur évasion. Il se dirigea vers sa cachette, repoussant de grands pans de boucles externes derrière lui – il n'avait pas besoin d'une telle épaisseur. Il s'efforça de ne faire intervenir dans sa parole que les boucles les plus proches de Nathanaël : peut-être parviendrait-il mieux à contrôler la puissance de sa voix ainsi.

— *Nathanaël.*

Leurs poursuivants tournèrent la tête dans leur direction. Fantastique, alors comme ça leur ouïe à eux aussi parvenait à localier l'origine d'un son ? Furieux, Angeline poussa Nathanaël contre le mur. L'homme ne réagit pas au coup de

vent, le sylphe s'en agaça, un faux mouvement de ses boucles trop grandes le fit renvoyer une table du buffet sur les gardes qui approchaient. L'un d'eux la rattrapa au vol et la renvoya sur lui. Il battit en retraite vers le plafond.

— Abrinque, grosse brute là, calme-toi !

— C'est lui qu'a commencé.

— Si tu l'as tué Sarh va te tuer !

Angeline avait besoin de mettre au point un plan subtil. Celui-ci consisterait bien sûr à appliquer une force inarrêtable sur un ensemble d'objets mobiles, mais il devait calculer son angle et attendre le bon moment. Il assista en spectateur à la discussion qui suivit.

*

Il y eut un choc sur sa joue droite. Elle irradia d'une chaleur douloureuse. Nathanaël de Luz enregistra à peine l'information. Il y eut un choc sur sa joue gauche. C'était – comment disait-on – une paire de claques ? Ses lèvres furent forcées, un goût amer lui envahit la bouche. Il déglutit. Sa langue reconnaissait ce qu'on venait de lui faire ingérer.

L'Antidote. Il existait plusieurs mélanges de drogues distribués dans la Tour éternelle, portant des noms trompeurs comme Rêve Blanc, Doux Sourire, Grande Paix : la dernière sortie d'Ascley s'appelait La Vie. Ils vous tuaient la volonté et vous laissaient à un fil de perdre le reste. Tous ne s'annulaient pas à l'aide du même contrepoison, mais Ascley ajoutait le même arôme dégoûtant à chacun pour éviter que quelqu'un se prît d'idée de tester les effets d'un Antidote seul. Certains détracteurs de Nathanaël voyaient cette attention comme une preuve de la bonne volonté du producteur.

En avait-il volé des quantités, dans le temps, cachées un peu partout et confiées à sa famille pour le cas où Gabriel d'Ascley passerait à l'offensive et entreprendrait de supprimer toute opposition.

Aucun beau geste, aucune promesse du maître des drogues ne changerait un fait irréfutable. Le sang de Daniel de Luz baignait les mains de Gabriel. Justice

devait être faite ; le meurtrier, puni ; son crime, le dernier de ce genre qu'on laisserait commettre.

Peu écoutaient Nathanaël. « Faites le deuil de votre père », lui disait-on. « Faites votre deuil et reposez-vous. » Voire, pour les plus imbéciles : « Avez-vous considéré le Rêve Blanc ? »

Deux mains saisirent Nathanaël au col, le soulevèrent de terre et le secouèrent. Il trouva la force d'ouvrir les yeux. Il échangea un regard avec Casiel de Sarh, qui le lâcha. Ses genoux cédèrent et il finit assis. La lumière trop forte le fit larmoyer. Il contempla le trio de ses ennemis.

Sa mère, Angeline de Coq. Femme si respectable que sa propre maison l'avait bannie sitôt sortie de l'adolescence. Elle logeait depuis à la maison Ascley : Nathanaël refusait de deviner avec qui elle avait couché pour en obtenir le droit. Quelqu'un de doué, s'il avait réussi à lui faire oublier le père de son fils. Elle considérait Nathanaël, la main sur la bouche, les pleurs incontrôlés. Gêné, il détourna les yeux.

Le Seigneur Casiel de Sarh. Commandant des Gardes, partisan de la justice paraissait-il, sauf quand elle dérangeait ses amis. Sous son loup noir, le mépris tordait son visage, la même expression que plus tôt dans la soirée.

Gabriel d'Ascley portait un masque intégral d'une couleur crème. Il occultait le moindre morceau de sa peau jusqu'à ce que son col prît la relève. Difficile de lire son expression dans ces conditions, mais il tremblait de façon visible. La rage ? La peur ? Tant mieux. Le Seigneur daignait enfin prendre la plaisanterie au sérieux.

Sarh s'apprêta à donner un ordre. Ascley l'arrêta d'une main sur l'épaule. Avec un soupir, Casiel encouragea son ami à ne pas se mêler personnellement de l'arrestation. Nathanaël fit signe à son ennemi de venir le chercher.

Gabriel s'avança.

Nathanaël montra les dents.

Gabriel s'arrêta.

— Regardez-vous. Non mais vraiment, regardez-vous !

L’exclamation qui suivit sonna soulagée.

— J’en avais besoin ! Avec le temps, j’avais oublié ce que vous étiez vraiment.

Nathanaël gronda. L’Antidote faisait effet : il sentait son visage, sa gorge et sa langue revenir à un état propice à la bonne articulation. Maintenant, réfléchir à une phrase cinglante à jeter quand il le pourrait…

— Une farce ! Une vaste plaisanterie ! Qu’il est *doux* de le constater de nouveau ! Même si vos actes sont impardonnables…

— MES actes ?

Ascley recula d’un pas, ses tremblements revenus. Il baissa la tête, enfonça sa main dans sa poche de poitrine et jeta ce qu’il en sortit. Nathanaël n’eut pas le temps d’esquiver : l’objet d’argent toucha sa pommette et rebondit au sol.

Un briquet. Son briquet. Le briquet offert par son père. Il ne le quittait jamais. Gabriel avait osé le lui voler ? Il referma ses doigts dessus. Inspira. Expira.

— Merci de m’avoir rendu mon bien. Il a une grande valeur sentimentale à mes yeux, pour tous les bons souvenirs qu’il me rappelle.

Un cri étranglé s’échappa de la gorge de son ennemi. Nathanaël jugea le moment opportun pour se remettre debout. Puisque le public ne se souciait pas de justice, puisqu’il voulait qu’un combat de volontés l’aide à choisir le camp le plus captivant, il allait leur en donner, du charisme. Il planta son regard dans les yeux bleus de Gabriel.

— Et, des souvenirs, c’est tout ce qu’il me reste de mon père, grâce à vos bons soins.

— Combien de fois, au juste, m’obligerez-vous à le répéter ? Daniel s’est tué lui-même…

— Menteur !

— Aucune de vos petites crises ne changera le fait que votre père a commis ce qu’on appelle dans le jargon médical un *suicide*, espèce de demeuré !

— Il suffit, dit Sarh. Inutile d'en rajouter, monsieur va retourner au frais, tout va bien se passer.

Inenvisageable. Nathanaël appela à la ronde :

— Vous tous ! Comment pouvez-vous laisser une telle chose se produire ? Comment peut-on emprisonner un pair sans procès ? Qui sait si demain vous ne serez pas celui ou celle qu'ils feront disparaître ?

Effet sur l'assistance : néant. Nathanaël se cacha le visage dans ses mains. Bien sûr. Salle remplie d'alliés de la cause Ascley. Tous drogués. Sous influence. Sans espoir.

Le bruit de la bourrasque le ramena au présent. Angeline prenait son élan depuis le fond de la salle – on le voyait aux gens qui tombaient sous sa poussée et aux nappes qu'il attrapait au vol et qui flottaient avec lui sans le traverser. Le vent culbuta les gardes, Sarh, Ascley, sa mère, et se contenta de l'emporter gentiment.

— Merci !

— *UN PLAISIR.*

— Et maintenant ?

— *J'AI UN PLAN, SORTONS D'ICI.*

Ils se dirigeaient vers la baie vitrée grande ouverte qui donnait sur le balcon.

— Tu ne penses pas à…

— *ALORS, POUR TE TENIR INFORMÉ, J'AI DÉVELOPPÉ UNE SORTE DE PROBLÈME AVEC LES PORTES ET LES PIÈCES ÉTROITES.*

— Et les vents extérieurs ? Ne craignais-tu pas d'être emporté dans le courant d'air ?

— *NAT, AU POINT OU J'EN SUIS, LE COURANT D'AIR DEVRAIT AVOIR PEUR DE MOI.*

Les invités leur libéraient le champ, chassés par Angeline. La balustrade approchait.

— Je t'en prie, non ! Tout sauf cela !

— *JE MAÎTRISE LA SITUATION.*

— En me jetant dans le vide ?!

— *NE T'INQUIÈTE PAS.*

Une nappe claqua devant Nathanaël, lui bloquant la vue.

— *JE SAIS EXACTEMENT CE QUE JE FAIS.*

— Je n'y crois pas une seconde !

— *J'AVAIS LA POLITESSE DE NE PAS COMMENTER QUAND TU PRÉTENDAIS LA MÊME CHOSE, MERCI DE ME LA RENDRE.*

Nathanaël se prit les pieds dans la nappe et se retrouva allongé à plat ventre dessus. Il tenta de se relever mais renonça vu l'instabilité du sol. Il se retourna.

Le balcon se trouvait déjà plusieurs mètres au-dessus d'eux. Des têtes horrifiées dépassaient de la rambarde. Des faces furieuses les poussèrent. Elles rétrécissaient à mesure qu'Angeline descendait. D'une façon ou d'une autre, cette vue calmait Nat. La sensation était curieuse : il lui semblait se vider des drames réveillés par son arrivée au bal à mesure qu'il s'en éloignait. Un grand ménage sentimental opéré par son esprit.

Cette sérénité était, il n'en doutait pas, trompeuse : il faisait de la place dans sa tête pour accueillir la terreur de son vertige, voilà tout.

D'autres nappes arrachées vinrent avoisiner la sienne.

— *Je peux les maintenir si tu ne remues pas trop. Tu ne devrais pas voir le sol. C'est sa vue qui déclenche ta panique, non ?*

— Tu… Comment accomplis-tu cette merveille ?

— *J'ai accidentellement grandi. Et découvert des choses sur moi-même. Drôle de nuit.*

— Doux euphémisme.

Le balcon du cent-quatrième ne formait plus qu'une tache lumineuse, une constellation parmi les autres de la nuit. Nathanaël constata sa propre

disparition dans l'ombre. Il fixa le ciel étoilé. Le vent se fraya un chemin dans ses cheveux, rafraîchit la pellicule de sueur qui le baignait. Il plaça ses mains derrière sa nuque et croisa les jambes.

— *Si tu pouvais plutôt t'étaler histoire de répartir ton poids, ça nous éviterait des adieux.*

Nathanaël obtempéra.

— *Mon plan s'arrête ici. Est-ce que tu as une idée de destination ?*

— Si tu arrives à les compter, vise le vingt-troisième étage.

Il contrôla sa respiration quelques secondes. La maison Luz eût été plus pratique, mais ses étages devaient encore grouiller de gardes. Le vingt-troisième n'appartenait plus à personne et servait d'espace de stockage pour tous. Pour l'y trouver, il faudrait déjà penser à l'y chercher.

Demain, il rejoindrait les siens. Demain, il reprendrait le cours de sa vie.

Demain.

Cette nuit, Nathanaël de Luz s'accorderait le luxe de dormir.

Partie 2

11 – ʁeynjɔ̃

Rien n'existait entre le miroir et l'œil. Un néant lisse et froid trouait la glace au lieu du reflet.

Elle perdait le fil de sa pensée dans cet égout visuel. Des années qu'il la narguait tous les matins ; des années qu'elle égarait sa substance et disparaissait. Des années qu'elle contemplait le vide.

Par bonheur, elle n'entendait pas son appel. Elle connaissait l'expression mais n'en saisissait pas bien le sens. Est-ce que c'était aussi littéral que, de nulle part, le chuchotis de son nom : « *Ada* » ?

Derrière elle, une voix appela :

— Maman !

Elle sursauta, sa main prenant au piège les petits doigts posés sur son épaule. Sa fille eut la bonté d'en sourire. Ada s'adonna à la contemplation bien plus intéressante du soleil de ses jours.

Les cheveux d'Olivia, d'une blondeur de petite fille, viraient au brun à mesure que passait son enfance ; son teint fonçait lui aussi, porteur d'un hâle plus prononcé chaque été. Elle se moquait parfois de ses parents terrifiés du coup de chaud, qui les changeait en écrevisse dès le mois de mai : en rire lui permettait de se jouer du souvenir trop proche de son adoption.

Elle fêtait ses neuf ans ce vingt-deux juin. Son père et sa mère lui avaient promis de se consacrer tout entiers à sa petite personne, pour une fois.

La rupture de cet engagement se paierait cher. Ada espéra que le jeu en valait la chandelle.

Sven, son époux, entra dans la chambre sans frapper.

— La voiture est là. Tu es prête ?

— Qu'est-ce que tu en dis ?

Il évalua la qualité de son maquillage posé à l'aveuglette, faute de miroir qui vainque son incapacité à distinguer ses propres traits.

— Ça ira. Allons-y.

Ils quittèrent tous trois la chambre. La largeur du couloir permettait, dans le bref instant qui les séparait de l'escalier, de circuler à trois de front ; Olivia en profita pour se glisser entre ses parents et leur prendre chacun un bras. Ada et Sven échangèrent un sourire qui communiquait la même inquiétude : s'ils ne parvenaient pas à cultiver ces instants en famille, ni l'une ni l'autre ne la verrait grandir.

La porte de la chambre du dilettante s'ouvrit devant leur nez. Ada retint la colère qui lui montait aux joues et se félicita d'avoir appris, en trois ans de gestion des onze locataires de sa pension, à éviter les battants d'instinct. Le dilettante apparut derrière et exigea :

— Madame Rousseau-Stiegsen, il faut que vous veniez voir ça, Charlotte tire au flanc, tout est poussiéreux. Si ça continue je ne paierai pas la prochaine échéance de loyer.

Ada envisagea plusieurs tournures de phrases désagréables puis statua sur :

— Comme annoncé au cours du petit-déjeuner que nous avons pris ensemble, Jean, je ne suis pas disponible ce matin. Par ailleurs, si votre tante vous a encore coupé les vivres et que vous avez besoin que je la convainque de vous laisser une dernière chance, il suffit de demander, c'est compris dans les services de conciergerie de la pension. Bonne journée.

Le pensionnaire rouvrit la bouche, blêmit, puis la referma. Ada dévisagea son mari. Sven arborait une expression qui sous-entendait qu'il n'avait rien commis, à part laisser ses yeux se promener sur un individu qui manquait de respect à son épouse, et qui aurait pu lui en vouloir ?

Olivia et ses parents s'engagèrent dans l'escalier. Les problèmes du quotidien attendraient qu'ils se soient d'abord jeté sur une occasion de se rendre à la Tour éternelle avec une bonne raison de s'y trouver.

Casiel de Sarh, Commandant des Gardes, invitait ses capitaines de la Garde de Ville à une réunion urgente dont l'objet n'était pas précisé dans la

convocation. Si les officiers de la Citadine s'envisageaient plutôt comme une police de la Ville que comme un corps d'armée au service de la Tour, avec laquelle ils travaillent moins souvent qu'avec les juges de quartier, le Seigneur de Sarh demeurait leur patron et attendait leur obéissance.

Pour la famille Stiegsen-Rousseau, ça représentait une chance de mettre en place un plan insuffisamment préparé qui risquait de les fâcher avec le supérieur de Sven ; autant dire qu'il était alimenté par le désespoir. Tout le long du trajet, Ada fixa l'absence de son reflet dans son miroir de poche. Elle le referma quand la cour intérieure de la Tour éternelle resserra ses murs autour de leur voiture.

Le plan consistait à :

Un, prétendre au quiproquo : comment, cette convocation professionnelle du capitaine Stiegsen-Rousseau à la Tour éternelle ne l'autorisait pas à emmener sa femme et sa fille avec lui pour visiter ? Quel épouvantable malentendu ! Cela dit, l'erreur étant commise, est-ce qu'elles pouvaient rester sur place en attendant la fin de la réunion ? Elles ne dérangeraient personne.

Il sembla qu'aucun personnel de la Tour éternelle n'était suffisamment payé pour protester. On ne leur posa pas plus de questions et on abandonna madame Rousseau-Stiegsen et sa fille dans un salon quelconque de la maison Sarh. Elles feignirent de s'intéresser au papier peint gris perle et à la décoration martiale. Ada arrêta la main d'Olivia, qui s'apprêtait à tester l'affûtage des épées accrochées aux murs.

Deux, rejoindre le onzième étage. Dommage d'être montées jusqu'au quarante-cinquième, mais leurs accompagnateurs dans l'espèce de monte-charge qui transportait les gens dans la Tour n'auraient pas toléré de les voir s'éclipser n'importe où.

Ada s'assura que plus personne ne s'intéressait à elles. Main dans la main, elle et sa fille se dirigèrent vers les escaliers de service avec un naturel travaillé.

Une autre porte de la pièce vint claquer le mur, dévoilant une femme haletante, une écritoire à pince sous le bras et une paire de lunettes rondes au

bout du nez. Ada interrompit sa tentative : de toute évidence, cette demoiselle venait leur servir de chaperonne.

Olivia et elle offrirent à la nouvelle venue leur sourire coordonné le plus désarmant. Celle-ci se présenta :

— Amandine de Sarh, aide de camp du commandant, bonjour. Vous devez être Ada et Olivia Stiegsen ? On m'a chargée de rendre votre matinée moins ennuyeuse. Votre époux était bien étourdi de s'imaginer l'invitation ouverte aux familles.

— Rien qu'un malentendu. En revanche, merci de noter que nous portons nos deux noms unis par un tiret, c'est une des façons citadines, merci beaucoup.

Amandine de Sarh fronça les sourcils et baissa les yeux vers sa fiche où ne devait pas figurer cette information. La Tour peinait à comprendre les coutumes de la Ville, faute d'y accorder le moindre début d'attention. La famille Stiegsen-Rousseau s'efforçait de tourner ce snobisme à son avantage.

Olivia bondit au côté de la demoiselle, coinça son bras dans le pli du sien et lui joua son numéro de petite fille pleine de curiosité.

— Qu'est-ce qui est marqué ? C'est pour votre travail ? Qu'est-ce que c'est un camp, pourquoi vous l'aidez ? Je m'ennuie, vous venez jouer avec moi ?

Quand Ada laissait la culpabilité l'envahir, elle regrettait d'utiliser la plus chérie personne au monde dans l'affaire qui déchirait leur famille. Néanmoins Olivia, en tant qu'enfant de neuf ans, constituait une diversion efficace contre les nobles.

Les sieurs et demoiselles plaçaient leur descendance dans la nurserie de la Tour dès l'âge de trois ans. Tous estimaient que l'éducation y était meilleure et la pension complète les laissait libres de travailler à ce pour quoi leur maison était reconnue sous les ordres de leur Seigneur, de leur Dame, ou de leur Excellence.

Certains citadins venaient travailler à la Tour dès douze ou treize ans – moins souvent par vocation que par contrainte financière dans leur famille ; ça laissait une période, entre quatre et douze ans, dont les nobles ne savaient que faire. Ils n'en comprenaient ni les besoins, ni les désirs, ni les capacités, faute de

fréquenter leurs propres enfants à cet âge : de quoi les plonger dans la confusion.

Mademoiselle de Sarh étant trop occupée à déchiffrer le babillement rapide d'Olivia et à déterminer comment il convenait de la traiter pour prêter attention à quoi ce que soit d'autre, Ada gagna les escaliers.

Elle accéléra sa foulée une fois parvenue sur les marches. Les deux battants de la porte du palier claquèrent à l'ouverture trois secondes plus tard. Paniquée, Amandine de Sarh lui jeta :

— Où vous rendez-vous, Ada ?

La familiarité l'étonna. Elle répondit, pétrie de nonchalance malgré son pas de course :

— Je m'en vais faire un petit tour, Amandine ; je reviens tout à l'heure.

La demoiselle reprit d'un ton plus alarmé encore :

— Il y a un homme dangereux en liberté ! Nous ignorons s'il se trouve en Ville ou à la Tour, c'est pour cela que nous avons convoqué les capitaines, je vous en conjure, la menace est sérieuse, vous n'auriez pas pu choisir un pire jour !

— Pourquoi est-ce que vous avez pris une épée ? intervint Olivia. C'est pointu et en plus maintenant il y a un trou dans la décoration !

Ada remercia sa fille en pensée pour l'information et pressa davantage le rythme. Amandine de Sarh poussa un gémissement et s'élança à sa poursuite dans les escaliers.

*

Assis sur une caisse de l'étage-entrepôt où il s'était réfugié et éclairé par la seule lumière de son briquet, Nathanaël de Luz concevait la suite de son plan d'évasion. Le plafond bruissait sous la caresse d'Angeline.

Le fugitif tiqua. Le seul prénom lui rappelait l'éclair aperçu de sa mère, la trahison sur tout son visage, dans tous ses gestes. Son cœur tambourina au souvenir de sa colère. Après ce qu'elle avait déjà commis, elle osait pire

encore : signer une alliance définitive avec ses ennemis. Aucun sens de la maternité.

Une inspiration, une expiration.

Contre-productif de s'énerver à la mention de l'autrice de ses jours alors qu'il s'apprêtait à se servir de son nom. La manœuvre était déjà assez risquée comme cela.

La maison Coq se trouvait au vingt-cinquième, rien que deux étages au-dessus de sa tête, assez proche pour espérer y parvenir sans encombres. Ne l'ayant guère fréquentée, Nathanaël n'était pas certain des sentiments de la vieille Pauline de Coq à son égard ; il espérait que la fierté d'une grand-mère ne flétrissait pas au même rythme que son visage. En tant que fils d'une Bannie, il n'avait jamais compté sur sa maison maternelle : Casiel de Sarh n'aurait pas épuisé les forces de sa Garde à faire surveiller l'endroit. D'autant que son amitié avec Angeline créait des tensions suffisantes entre les deux maisons pour lui faire éviter tout contact avec les Coq s'il pouvait s'en passer.

Bien entendu, il ne s'agirait que d'une étape : jamais la Dame de Coq ne s'engagerait sur un lien de sang aussi précaire que celui que Nathanaël possédait avec l'une de ses demoiselles. Mais elle accepterait peut-être de relayer un message vers la maison Luz, et de là ses problèmes seraient réglés : du moment qu'il trouvait l'asile auprès de sa nouvelle maîtresse de maison, la Garde ne pourrait plus disposer de lui sans ébranler jusqu'au point de rupture l'édifice des droits, devoirs et faveurs qui maintenait la Tour éternelle debout.

— Angeline ?

— *Oui ?*

— Viens, nous allons monter deux étages.

— *Pas si tu n'éteins pas cette chose.*

— Quoi ?

Nathanaël porta le regard à la minuscule flamme jaune du briquet entre ses doigts.

— Pourquoi ?

— *Je suis de l'air. Le feu me brûle. Je ne peux pas simplifier davantage mon explication. Pourquoi est-ce encore allumé ?*

— Tu n'es pas sérieux ! Je t'ai vu voler près de bougies, de cheminées…

— *Oui, quand j'étais peu d'air. Je suis à présent beaucoup plus d'air, et moins habile à contourner les obstacles. Tu es stupide.*

— Si stupide que j'ai besoin de voir où je vais pour retrouver la porte, alors ton caprice attendra que j'aie rejoint l'escalier.

— *Fais vite !*

Nathanaël se remémora que l'amabilité de son compagnon n'avait jamais été que fortuite. Son feu protégé des courants d'air par sa main, aidé du guidage au sol, il retrouva l'accès à l'escalier de service.

La porte s'ouvrait vers l'extérieur, ses gonds se trouvaient à sa gauche et le sens de la vis spiralée qui ceinturait la Tour de haut en bas était antihoraire. Ces circonstances et le sort défavorable firent que Nathanaël abattit l'huis sur quelqu'un qui descendait les marches au même moment. Horrifié, il contourna la porte et prépara une excuse appropriée.

Il constata que le bruit de la collision était celui des mains de la personne et non celui de son visage, ce qui le soulagea. Ledit visage était couvert de sueur et de maquillage défait, haletant, surmonté d'un chignon roux sur le point de s'effondrer, féminin, et tout à fait inconnu.

— Bonjour ?

La femme resserra les épingles dans la masse de ses cheveux et toisa le fugitif.

— Bonjour à vous aussi. Êtes-vous dangereux ?

Nathanaël resta interdit face à la saugrenuité de la question. L'inconnue se retourna ; quelqu'un la poursuivait dans les escaliers.

— Je dois partir. Bonne chance.

Elle l'ôta de son chemin et recommença à courir vers les étages inférieurs.

Malgré son intelligence et sa raison, la rencontre avait tant perturbé Nathanaël qu'au lieu de se cacher comme l'évadé qu'il était il demeura sur les marches et croisa le regard d'Amandine de Sarh. Elle se figea, abasourdie. Il le fut lui aussi, que son propre manque d'à-propos fût récompensé de la rencontre d'une vieille amie.

— Toi ?

Quel bonheur la croiser dans ces terribles circonstances ! Et quel éclat dans son regard, quelle passion dans le retroussement de sa lèvre, que d'énergie dans la secousse de son corps entier !

L'idée parvint au fugitif que l'aide de camp du Seigneur de Sarh n'était peut-être pas tout à fait transportée d'allégresse à sa vue.

---

12 – ami

Nathanaël de Luz avait tant pris l'habitude des marches solitaires, ces derniers mois, que voir son amie Amandine dans les escaliers de service lui parut d'une incongruité totale. Pour ajouter à l'absurde, une petite fille sortit de derrière son dos.

— Qui c'est, ce monsieur ?

Nat resta interdit, puis la salua d'un signe de main. Elle le lui rendit accompagné d'un sourire. Amandine dévala le reste d'escalier qui la séparait de lui. Sur sa hanche oscillait le fourreau d'une épée d'apparat ; la pointe en vint caresser le nez du fugitif. Nathanaël recula d'un pas et prétendit n'être pas plus étonné par ce dernier rebondissement que par les autres.

— Mandie, vieille canaille ! Comment te portes-tu ?

— Tais-toi.

Nat baissa les yeux. Sa main tremblait sur la garde de l'épée. La fillette les rejoignit et claironna :

— Est-ce que c'est comme ça qu'on procède à une arrestation dans la Tour ? Moi mon papa il ne fait pas comme ça.

Amandine ne bougea ni ne cilla. Nathanaël compta ses battements de cœur dans l'espoir de les ralentir. Enfin, son amie déclara :

— Je voudrais pouvoir te tuer. Malheureusement, au contraire de toi, je ne suis pas une meurtrière. Tu es en état d'arrestation, monsieur de Luz.

— Pardonne-moi mais, *quoi* ?

Le dégoût rejoignit la colère sur le visage d'Amandine. La pointe de l'épée vint se poser sur les lèvres du fugitif. Les doigts soudain mous, Nathanaël lâcha son briquet, qui s'éteignit au sol.

Il réalisa qu'il venait de perdre la seule chose qui tenait Angeline en respect.

*

Angeline le sylphe prit appui sur le plafond et fusa en une trajectoire qui rebondissait sur le mur en passant par la nouvelle venue. Il y eut un raclement de métal sur la pierre. Angeline retourna se positionner et réévalua la situation.

La dénommée Mandie avait roulé au sol jusque dans l'entrepôt en passant par-dessus sa propre épée ; ses vêtements n'en gardant aucune trace, le sylphe en déduisit qu'elle portait des habits solides, ou bien que le fil de l'arme ne valait pas grand-chose. La petite humaine derrière elle s'agrippait encore au cadre de la porte bien que la rafale fut passée. Nathanaël ne profitait pas de la confusion pour s'enfuir. Comme d'habitude.

La femme remit la main sur son épée. Angeline la renvoya rouler d'un coup de boucle.

— Angeline, arrête !

Donc pas de fuite, et maintenant des reproches.

— *Laisse-moi te défendre.*

— Mais elle est mon amie !

Ladite amie marqua un temps d'arrêt pour chercher Nathanaël du regard. Angeline se rappela que les humains ne pouvaient distinguer leur propre chaleur ; sans cela, elle l'aurait repéré sans peine sur la fraîcheur de l'entrepôt.

— Ton amie, répéta-t-elle.

— Aux dernières nouvelles, mademoiselle Amandine !

— Tu oses te prétendre mon ami après ce que tu as fait ?

— Ma sortie de prison ? Ou ce que j'aurais commis avant, que j'ai déjà payé d'un séjour en prison ?

— Tu as ruiné mon mariage !

Une hésitation.

— Pardon ? Comment aurais-je… à moins que Casiel ait bloqué le processus ?

— Si le Seigneur de Sarh, Commandant des Gardes, a finalement refusé de consentir à ce que j'épouse l'homme d'une maison criminelle ? Ta question est-elle bien sérieuse ? S'il n'y avait que cela.

Amandine s'assit en tailleur, le dos au mur, trop stable pour les attaques d'Angeline. Il attendit de voir comment la situation évoluait. Après un silence, la demoiselle déclara :

— J'espérais obtenir le privilège de te crier dessus. La satisfaction est moins grande que je ne me l'imaginais.

— Mademoiselle ? Avez-vous une lumière ?

La petite fille venait de se remettre de la bourrasque et inspectait le sol et le mur à tâtons. Amandine soupira.

— Je n'ai pas le temps de m'occuper de toi, je suis chargée de chaperonner quelqu'un d'autre. Et je n'ai pas de menottes sur moi. Que faisons-nous, Nat ? Tu ne peux pas fuir pour toujours.

— Je ne me rendrai pas à la maison Sarh et je conteste son impartialité dans le conflit qui m'oppose à Ascley.

Contre les attentes d'Angeline, Amandine opina.

— Tant de règles ignorées dans cette histoire. Mon oncle n'est pas un mauvais homme, tu sais ?

— Jamais rencontré ce fameux Casiel si sympathique dont j'ai tant entendu parler.

— Veux-tu que je t'emmène à la maison Luz ?

— S'il-te-plaît.

— Même si on y est pas loin de t'en bannir ?

Nathanaël s'assit. La petite fille se manifesta plus fort :

— J'ai dit : quelqu'un a-t-il une lumière, à la fin ? Sinon moi je m'en vais, je m'en fiche de vos histoires.

Angeline tenta trop tard d'éloigner le briquet : Nat s'en était déjà emparé.

*

Nathanaël de Luz ralluma une flamme.

— *Créature stupide !*

Au moins, le sylphe ne pourrait plus faire n'importe quoi. Nat repéra la petite fille, qui cherchait du regard l'origine de l'insulte. Sourcils froncés, elle leva un doigt mouillé en l'air. Le fugitif l'aurait bien renseignée, qu'elle ne dût pas répéter la démarche d'investigation nécessaire à identifier le courant d'air comme sapient, mais il s'inquiétait davantage de sa propre situation et de celle d'Amandine.

Elle fixait le briquet, le visage vide.

— Quand l'as-tu récupéré ?

— Gabriel me l'a jeté à la figure quand nous nous sommes croisés.

— Il arrêtera de jouer avec. Il mettait tout le monde mal à l'aise. Puis, techniquement, il n'aurait pas dû garder une pièce à conviction.

Nat s'interrogea sur ce qu'elle voulait dire par là, puis décida que sa curiosité ne valait pas la peine de consacrer la conversation plus longtemps à cet empoisonneur d'Ascley. La fillette apostropha Amandine :

— Sinon, vous comptez papoter encore ou bien vous allez poursuivre ma mère un jour ?

Nathanaël haussa les sourcils.

— Que se passe-t-il donc aujourd'hui ?

— J'étais chargée d'empêcher une citadine de se promener à sa guise dans la Tour, grâce à toi j'ai échoué.

— D'ailleurs, nous n'avons pas été présentés : je suis Olivia Stiegsen-Rousseau, bonjour.

L'enfant tendit sa main au noble, qui la serra par réflexe. Un bracelet de menottes tomba de sa manche, suspendu par une chaîne à son poignet captif. Nathanaël rangea de nouveau l'accessoire dans sa chemise. Un filet de honte tenta de lui imbiber l'humeur, il lui colla un crochet du droit mental. Amandine ne s'en formalisa pas et ajouta :

— Navrée, je n'ai pas de clé.

— J'y survivrai.

La demoiselle et le sieur se relevèrent d'un même mouvement. Ce synchronisme rappela à Nathanaël sa chance de disposer d'une amie si proche dans ces événements malheureux.

Sans compter que l'amie en question paraissait le tenir en estime au point de risquer la colère de son Seigneur. De quoi sentir son égo enfler. Amandine rangea son épée au fourreau et s'informa :

— Quel était ton plan avant que je n'arrive ?

— Rejoindre la maison Coq et négocier avec sa Dame.

— Je peux t'y escorter. Quant à ta complice…

Le temps que Nathanaël pensât à la corriger, Angeline s'en chargea lui-même :

— *C'est* **le** *complice.*

— Oui, vous, là, la bourrasque.

— Vous êtes un esprit de l'air ?

La gamine jetait un regard émerveillé vers le plafond. Amandine calma son enthousiasme d'un :

— Pas un gentil. On a reçu un rapport éloquent sur vous, le sylphe : vous seriez à l'origine de toutes les agressions physiques imputées à Nathanaël durant l'escapade de la nuit dernière.

— [agʁesjɔ̃]*, tout de suite. Je nettoyais le passage, c'est tout.*

Nathanaël intervint :

— Amandine, tout est bel et bien de ma faute. Angeline est entré à mon service et agissait sur mes ordres.

— Je vais prétendre ne rien avoir entendu parce que tu n'as pas besoin d'ajouter à ton dossier « déclare contrôler le vent ». Tu es beaucoup de choses, Nat, mais pas une brute : la nuit d'hier est l'œuvre d'une brute. Je n'arrive toujours pas à croire que tu l'as appelé Angeline.

Monsieur de Luz fronça les sourcils. Mademoiselle de Sarh pinça les lèvres. Angeline le sylphe bruissa au plafond. Olivia se manifesta :

— Et sinon, ma mère ?

— Je dois remonter monsieur de Luz à la maison Coq, le sylphe agira malheureusement ainsi qu'il le voudra, puis, jeune fille, nous irons chercher votre maman.

— Pour vous c'est madame Stiegsen-Rousseau, mademoiselle de Sarh.

— Citadine, un peu de sérieux. Les titres ont un sens et vous n'êtes pas maîtresse de maison.

— Ma maman a une grande maison.

Le chaperon cala d'autorité sa main dans celle de la petite fille, qui se laissa faire sans protester, puis offrit son bras à Nathanaël. La petite expédition ainsi formalisée, Amandine, Olivia et Nat passèrent la porte de l'entrepôt et empruntèrent l'escalier de service.

*

Angeline agit ainsi qu'il le voulut.

*

Nathanaël de Luz dut saisir Amandine par la taille pour affronter la réalité des marches – elle le soutint de son mieux. Il s'en remit : cette fois-ci, il remontait.

Un étage plus haut, le cortège tomba sur un duo rencontré la veille ; deux gardes, l'un brun et barbu, l'autre aux billes bleues exorbitées qui faisaient oublier le reste du visage.

— Chapuis, salua Nathanaël, désignant l'un.

— Lieutenant Braquart, corrigea l'un.

— C'est moi Chapuis, ajouta l'autre.

— Fascinant.

Amandine lui colla un coup de coude dans les côtes. Nathanaël reçut le message, qui était le même que d'habitude : « tais-toi. » L'aide de camp prit le contrôle de la conversation :

— Lieutenant, major ! Vous tombez bien, je suis dans l'embarras. Deux dossiers me tombent sur les bras en même temps, le fugitif que voilà et une fouineuse partie plus bas dans les escaliers. Y aurait-il moyen que vous la rattrapiez ? Un mètre soixante-quatre, rousse, en robe grise.

Braquart passa son regard d'Amandine à Nathanaël et vice-versa. Chapuis tenta d'établir une communication à base de grimaces avec la jeune Olivia, qui choisit de l'ignorer. Mademoiselle de Sarh glissa au plus gradé des deux :

— Comprenez bien, cela ne m'arrange pas non plus. Mais Luz vous méprise alors qu'il me mange dans la main et la citadine ne me porte pas dans son cœur. Vous parviendrez peut-être à la faire revenir à la raison. Comment se porte le petit-fils ?

Le lieutenant souffla par le nez, refusa de continuer à discuter et accepta l'affaire. Lui et le major dévalèrent l'escalier ; l'expédition improvisée grimpa jusqu'au palier suivant.

*

Ada Rousseau-Stiegsen interrompit sa course descendante devant la plaque qui l'intéressait et reprit son souffle.

« 11e étage – Maison Virive »

Chaque maison de la Tour éternelle possédait sa propre spécialité qui la rendait aussi indispensable que possible auprès des autres. Seule une personne disposant de beaucoup trop de temps libre et d'une fascination malsaine pour la noblesse se serait ennuyée à apprendre la liste de ses familles et de leurs activités par cœur ; Ada n'en avait retenu que ce qui l'intéressait.

La Dame de Virive était l'Archiviste, la gardienne des traces écrites de l'histoire des résidents de la Tour éternelle ; naissances, décès, mariages, rien de ce qui se déroulait entre ces murs ne s'enregistrait ailleurs que chez elle. Ses registres n'étaient pas réservés aux nobles. Si des domestiques venaient à mourir dans la Tour, Virive le consignait. Si des visiteurs se piquaient de fêter leurs épousailles dans la Tour, Virive en gardait la trace. Si des servantes accouchaient dans la Tour, Virive se chargeait encore de noter l'événement.

Selon les archives de la Ville, Ada n'était née nulle part. Aucun conseil de quartier ne trouvait la moindre mention de sa naissance, ni aucun office des nombreuses communes des campagnes. D'après la paperasse, elle serait apparue sur le porche de son foyer pour orphelins, âgée de quatre ans et demi, fille d'un rayon de Sélène et du vent nocturne.

Difficile pour une citadine sans importance de se sentir légitime à réclamer de faire ouvrir les archives de la noblesse pour son enquête généalogique. Ada avait cru intelligent de passer par son mari et de lui faire demander une recommandation à son patron, le Commandant des Gardes Casiel de Sarh.

Ce dernier leur avait opposé une résistance aussi forcenée que muette. Impossible de rien tirer de lui sans se faire rappeler l'écart infini de leur statut par un secrétaire ou un autre sans cesse plus agressifs. Un mur, bâti par Sarh autour des archives de la Tour sans raison apparente autre que de les fâcher.

Ada avait construit sa vie malgré son absence de naissance. Si elle réclamait des informations dessus, c'était qu'elle en avait besoin ; elle ne se laissait pas impressionner pour si peu. Tout mur se démolissait, s'escaladait ou se

contournait. Elle et son mari réfléchissaient depuis déjà un an aux solutions possibles. Ce matin constituait leur occasion de les mettre en pratique.

Contempler enfin le but plongeait la jeune femme dans une terreur inexplicable. Elle se recomposa et toqua à l'huis. Un courant d'air glaça la sueur qui stagnait sur ses tempes.

— *À votre place j'entrerais sans attendre ; vous avez deux imbéciles aux trousses, envoyés par une autre.*

Ada haussa les sourcils.

— Pour commencer bonjour, et à qui ai-je l'honneur ?

— *Parlons-en plus tard : ils arrivent.*

Des pas résonnaient plus haut sur l'escalier ; Ada suivit le conseil mystérieux et s'engouffra dans la maison Virive.

---

13 – dam

Angeline le sylphe développait un goût qui l'émerveillait lui-même pour interpréter dans les phrases d'autrui la signification qui l'arrangeait et ignorer toutes les autres. Il lui semblait que l'humanité entière traitait son langage ainsi ; pourquoi s'en serait-il privé ?

Il n'ignorait pas la nuance de mépris dont une humaine insignifiante avait habillé « le sylphe agira malheureusement ainsi qu'il le voudra » ; elle lui rappelait par hasard cette vérité gigantesque et absolue : sa liberté de flotter vers là où son intérêt le portait.

Pour l'heure, il souhaitait comprendre pourquoi une femme qui courait dans les escaliers risquait des ennuis avec la Garde. Une interdiction liée au risque de chute de plain-pied, peut-être. La fragilité structurelle de ces pauvres êtres pathétiques ! Faute d'eau intérieure, impossible d'en pleurer. Toutefois Angeline concevait mal qu'une simple affaire de course dans les escaliers déclenche un tel remue-ménage.

Le meilleur moyen de satisfaire sa curiosité était encore d'interroger la personne impliquée. Tandis qu'il s'affairait à ranger ses boucles trop épaisses au plafond du couloir étroit, elle le devança :

— Qui êtes-vous et que faites-vous ici ?

Puisque l'intérêt était partagé, la discussion devenait un échange de bons procédés :

— *On m'appelle Angeline. Je suis venu voir si vous aviez des ennuis.*

— Et en quoi lesdits ennuis vous concerneraient ?

La question le laissa flottant.

— *J'aime la liberté et je veux la partager.*

— Eh bien vous êtes en travers de mon chemin, quelle sorte de partage est-ce là ?

La femme renonça à fixer un point imaginaire du mur et abandonna Angeline sur place. C'est-à-dire qu'elle partit vers d'autres de ses boucles dispersées dans les couloirs. Il transféra son regard derrière elle, ignorant la distraction que lui causaient les irrégularités du crépi. Elle prit un tournant puis un autre, à la recherche, Angeline comprit enfin, de n'importe qui traînant dans les parages. Les murs devinrent moins nus et davantage lambrissés ; un homme attrapa la femme :

— Que faites-vous ici ?

— Je dois voir la Dame de Virive. Est-ce qu'elle est disponible ?

— Vous ne pouvez pas espérer débarquer chez nous par je ne sais quelle porte de service et réclamer le temps de notre maîtresse de maison !

Angeline écouta le courant d'air et trouva la Dame. Il ondula jusqu'à son bureau et lui demanda :

— *Madame de Virive, une personne cherche à vous voir et la Garde est prête à l'en empêcher. Qu'est-ce que vous pensez de ça ?*

La Dame leva le regard vers nulle part en particulier, puis appela :

— Gwenaël ? Trouvez-moi madame Rousseau-Stiegsen et amenez-la-moi je vous prie, puisqu'elle est parvenue à se faufiler jusqu'à nous.

Angeline sentit la satisfaction se répandre dans ses boucles. Les réponses étaient pour bientôt.

*

Nathanaël de Luz quitta le bras de son amie Amandine pour saisir la poignée de la porte du vingt-cinquième (Maison Coq, niveau inférieur). Mademoiselle de Sarh changea sa poigne jusqu'ici soutien en prise sans merci sur son épaule.

— Nat.

— Mandie ?

Amandine remâcha ses mots dans la morsure de sa joue. Elle baissa les yeux sur la petite fille dont elle avait la charge qui, toute sourire et toute douce, ne perdait pas une miette de la scène.

— Jeune fille, je vais couvrir vos oreilles.

— S'il le faut, mademoiselle, je vous y autorise.

La tête d'Olivia coincée entre ses mains, Amandine lâcha dans un souffle :

— Il est un homme que je hais depuis des mois, qui a gâché mon mariage, écarté mon fiancé, attaqué l'ami de mon Seigneur, m'a mise en porte-à-faux avec mon propre maître de maison ; cet homme s'appelle Nathanaël de Luz et, quand je te regarde, je ne peux pas croire que tu sois lui. Je ne t'aide pas en tant qu'amie ; je t'accorde une faveur, et je te fais l'amitié de croire que tu la repaieras. Je vais contacter la maison Fortune et lui réclamer un arbitrage en ton nom ; promets-moi de t'y rendre, de t'y défendre et d'en respecter l'issue, et j'effacerai ta dette.

Elle relâcha la petite fille qui lui glissa :

— Qu'est-ce que vous me proposeriez pour que je ne dise pas au Commandant que vous complotez avec un fugitif ?

— Rien du tout. J'ai la ferme intention de me laisser enguirlander dès que mon ami sera à l'abri. Votre mère vous a-t-elle faite si manipulatrice que vous puissiez nous confondre avec vos poupées ?

Olivia écarquilla les yeux et se tut. Nathanaël hocha la tête.

— J'entends tes reproches. Je ferai de mon mieux pour réparer ce que je peux. Bonne journée, Mandie, et bon courage.

Amandine hésita, lui colla une dernière tape dans le dos et s'en fut gardienner Olivia à un endroit moins suspect. Luz entra dans la maison Coq.

Une lourde odeur de clous de girofle et de cannelle baignait ce couloir ; elle s'assortissait assez bien au lambris brun. Nat accusa l'agression olfactive et ses effets sur sa faim négligée. Il attrapa la première personne venue, enfila son meilleur sourire et demanda Pauline de Coq. On le conduisit à l'une des cuisines de la maison.

Sa grand-mère l'accueillit d'une exclamation émerveillée proche du hurlement. Elle abandonna les pâtons qu'elle formait et posa d'autorité ses deux pétrisseuses pleines de farine sur ses joues trop maigres avant de réclamer de quoi lui improviser un repas.

Si Nathanaël n'entretenait que peu de relations avec les Coq, la société de la Tour n'y voyait pas de la négligence mais un simple respect de la hiérarchie entre branches familiales. La première parentèle d'importance était celle dont un sieur ou une demoiselle partageait le nom ; pour Nat, tous les membres de la maison Luz. Très près derrière venaient le parent et la fratrie dont le sieur ou la demoiselle ne portait pas le nom. Le reste des obligations découlait de ces deux principes.

Une vieille histoire parlait d'un homme à qui on avait demandé de servir d'arbitre dans une dispute entre sa demi-sœur issue de son père et son demi-frère issu de sa mère ; incapable d'accorder à l'un ou l'autre sa préférence, il leur avait fourni deux épées et les avait laissé bretter jusqu'au premier sang. Les deux ennemis avaient quinze ans, l'arbitre dix-sept ; on racontait cette plaisanterie avant tout pour se moquer de la jeunesse.

Ce qu'il fallait retenir, c'était que Pauline de Coq n'appréciait Nathanaël que dans la mesure où elle n'avait pas de petite-fille issue de sa fille à choyer à sa place. Cela dit, si Nat avait disposé d'une sœur ou demi-sœur chez les Coq, il se serait directement adressé à elle. Cette sœur imaginaire n'aurait toutefois pas eu le statut social de sa grand-mère : la Tour respectait ses aînés.

Nathanaël apprit sur le tas une nouvelle branche de son arbre généalogique. La maîtresse de Coq se prénommait Caroline, était la nièce de Pauline, et par là même la cousine au premier degré de sa mère.

Celle qui avait dû prononcer le bannissement d'Angeline de sa maison, pour une offense dont les détails étaient gardés flous afin de ne pas donner d'idées à d'autres.

La Dame de Coq reçut Nat en trois minutes. Elles suffirent à lui confirmer ce qu'il savait déjà :

— Bien entendu, les membres de ta maison sont les bienvenus ici comme ils l'étaient hier encore. Nous n'apprécions ni Ascley ni Sarh, puisque ces deux Seigneurs se font un plaisir de protéger sans pudeur notre Bannie. Néanmoins, nous ne pouvons nous permettre de les défier de manière aussi frontale. Tu dois déguerpir.

— Pardon, Madame : que dites-vous ? Ma maison était ici hier ?

— Des amis nous ont demandé d'organiser une contre-soirée du solstice d'été afin de disposer d'une excuse pour bouder l'officielle : Luz était de la fête.

Déconfit à l'extrême limite de sa déconfiture, Nathanaël se laissa guider vers la sortie. Aucun garde ne surveillait l'élévateur ; il s'en sentit confiant.

— Eh bien mon cher Angeline, nous voici repartis, direction le quatre-vingt-quatrième.

Le sylphe ne répondit rien.

— L'élévateur représente un risque, mais je pense que nous devrions tout de même l'emprunter, je n'ai pas les jambes pour cinquante-neuf étages.

Le silence insista.

Nathanaël réalisa l'absence de son compagnon invisible. Soudain très seul dans cette antichambre aux parfums de menthe et d'aneth, il vacilla et se rattrapa au mur.

La porte s'ouvrit derrière lui. On lui mit le bout d'une canne de marche dans le dos.

— Très cher petit-neveu, nous acceptons volontiers ta proposition de t'accompagner chez les Luz. Quelle bonne idée à toi d'y avoir pensé.

— Oh, Armeline, laisse mon petit-fils tranquille, tu as une fille à embêter.

Nat se retourna et contempla son second duo comique de la journée.

Il songea qu'il devrait peut-être arrêter de considérer les groupes de deux personnes comme des duos comiques par défaut.

Il conclut que cela attendrait la prochaine paire de gens.

Là où sa grand-mère se présentait bulbeuse comme un dessert à base de pâte à choux, sa grand-tante s'étendait en hauteur telle une branche de céleri. De ce qu'il comprenait, fils unique, du genre de plaisanteries auxquelles s'adonnaient les fratries, elles avaient sans doute créé cet effet exprès. Les deux vieilles demoiselles le poussèrent vers l'élévateur et il reconnut que ce cortège excentrique formerait une bonne distraction contre la Garde.

*

Ada Rousseau-Stiegsen, prise de gêne, cherchait ses mots. Omérine de Virive, tassée dans son fauteuil, lui laissa six secondes de réflexion puis lui rappela :

— Notre temps est compté.

Ada s'éclaircit la gorge et se lança :

— Je suis orpheline depuis aussi longtemps que je me rappelle, je cherche la trace écrite de ma naissance et je pense qu'elle se trouve chez vous.

— J'ai besoin d'un peu plus d'indications que cela. Jusqu'où devons-nous remonter ?

Elle avait vingt-six ans ; son anniversaire était fêté le vingt-quatre octobre, sans qu'elle sache s'il s'agissait d'une date choisie au hasard ou de la vraie.

— Avez-vous jamais porté un autre prénom ?

On l'avait toujours appelée Ada ; ces trois lettres ne figuraient pas dans la liste classique des noms donnés à celles qui n'en possédaient pas.

La Dame relut ses notes et tapota du crayon sur sa feuille.

— Auriez-vous, par hasard, omis de me mentionner un détail important ?

Ada avala sa salive.

— Je doute de sa pertinence…

— Dites-moi tout de même.

Là, l'esprit se rebellait contre la conjecture, soulignait l'aspect romancé de cette idée, refusait d'accorder foi à une imbécillité pareille. Toutefois, aujourd'hui, il fallait l'affronter.

— Je pense être la fille de quelqu'un de la Tour. Je n'ai pas de preuve. Je ne sais même pas s'il s'agirait d'un sieur ou d'une demoiselle.

Omérine de Virive la fixa à travers les verres ronds de ses lunettes. Ni approbatrice ni le contraire ; elle devait vérifier si Ada croyait à ses propres mots. Celle-ci se recomposa une expression assurée. Cassante, l'Archiviste nota :

— On a déjà dû vous informer, jeune femme, de ce que la Tour n'abandonne *jamais* ses enfants, fussent-elles demi-sang ?

Ada opina. Inutile d'insulter son hôtesse, quand bien même l'argument lui paraissait une mauvaise raison d'avoir bloqué son accès aux archives. La Dame de Virive apprécia sa franchise d'un sourire oblique.

— Néanmoins, comme chaque personne en ce monde, vous avez le droit le plus fondamental à connaître votre propre histoire. Écrivez-moi votre adresse, je vous enverrai un courrier avec le résultat de nos recherches.

— Et le Seigneur de Sarh ?

— Si le petit Casiel s'imagine me dicter la façon dont je gère Virive, je lui rappellerai la réalité. Il peut, en revanche, contrôler qui circule dans la Tour. Votre escorte est arrivée.

Deux gardes attendaient à la porte, un lieutenant et un major. Ada acheva de noter le nom de son quartier et se leva à leur rencontre. Une brise légère mélangea ses cheveux.

— *Je peux vous débarrasser d'eux.*

Elle s'agaça d'avoir oublié l'existence de l'importun.

— Et pour quoi faire ? Est-ce que vous voulez me faire envoyer en prison ?

— Encore ce sylphe ? gronda le lieutenant. Souhaitez-vous qu'on l'évacue, Madame ?

Ada se demanda si les gardes se trouveraient en mesure d'obéir à cet ordre, si jamais la Dame décidait de le donner. Omérine de Virive répondit :

— Cet être de l'air se veut serviable mais comprend mal nos impératifs, voilà tout. Si telle est votre inquiétude, il ne m'a pas dérangée. Bon retour chez vous, jeune femme ; pensez à autre chose, je vous donnerai bientôt de vos nouvelles.

La porte du bureau se referma. L'heure était venue de se faire engueuler.

---

14 – ʁətuʁ

Les portes de l'élévateur s'ouvrirent sur l'antichambre de la maison Luz et la silhouette terrible du première classe Abrinque.

Bas de l'échelle, bas du front, nul n'avait de raison de prêter attention à Abrinque, pourtant tout le monde se souvenait d'Abrinque. Il accusait ses deux mètres cinq de long et frôlait le mètre quarante de large : cela aidait.

Son poste à l'endroit où le fugitif avait le plus intérêt à se rendre se justifiait puisque, devant cette armoire vivante, Nathanaël de Luz ne pensait plus à disparaître et se contentait de regretter d'exister.

Les demoiselles qui l'accompagnaient, sa grand-mère Pauline et sa grand-tante Armeline, eurent la présence d'esprit de réagir à sa place. La pâtissière le drapa dans l'Illusion qu'il n'était pas vraiment là ; la cuisinière ajouta par-

dessus l'Illusion du fond de l'élévateur histoire que personne ne remarque de trou suspect dans sa vision.

Et monsieur de Luz, qui scorait onze virgule soixante-quinze points sur douze au test de niveau des Illusionnistes, se remémora qu'il était à sa portée de s'en charger lui-même. Il attrapa le mirage d'invisibilité et sortit de l'élévateur en longeant le mur le plus loin possible d'Abrinque.

Il n'était pas seul à garder l'endroit, question de protocole : pour garder, il fallait au moins deux gardes.

Le second et le troisième ne remarquèrent pas la supercherie. Le quatrième, en revanche, tourna le regard vers l'endroit où Nathanaël n'apparaissait pas.

Armeline de Coq reprit le contrôle de l'Illusion et la passa à Pauline, qui la lui renvoya derechef. Désorienté par ce jeu de balle, le garde revint aux deux demoiselles. Nat comprit qu'il s'agissait non d'un citadin mais d'un jeune sieur de la maison Sarh, faisant son apprentissage de la Garde au milieu de la troupe ; un bon choix pour repérer un comparse Illusionniste. Le sieur n'était d'ailleurs pas trop mauvais en la matière, puisqu'il profita de la première ouverture pour chiper le contrôle à ses deux parentes et dissiper le mirage.

Nathanaël, redevenu visible, gagna la porte et la claqua au nez de ses poursuivants.

Son bureau était fermé.

Qu'aurait fait Angeline dans cette situation ? Mis à part boxer tout le monde ? Il ferma les yeux et écouta le courant d'air.

Ce ne fut pas son ouïe mais son sens Illusoire qui repéra une présence au fond de la maison. Il s'y rendit au pas de course, les gardes sur ses talons. Le couloir déboucha sur l'une de leurs bibliothèques ; celle qui servait de pièce à vivre par habitude alors que tout le monde en détestait la tapisserie vieux rose, souvenir de leur ancien Seigneur Artuel de Luz.

Nat ralentit à l'entrée, désireux de ne pas paraître trop décoiffé alors qu'il se réintroduisait à sa maison. Tous ses membres étaient réunis : les anciens Ariel et Mazarine sur une causeuse, qui travaillaient sur un même document technique avant son interruption ; la jeune Martine, qui auscultait un lapin sous la

supervision de sa mère Églantine ; Judicaël, qui avait cessé son rangement des étagères pour le gratifier d'un sourire ambigu, la bouche exactement horizontale ; Émeline.

La seule de la maison qualifiée pour le remplacer, donc, nécessairement, la nouvelle Dame de Luz.

— Madame, l'appela-t-il.

Elle ouvrit des yeux en soucoupes. Une pogne appartenant au première classe Abrinque, proportionnée à son gigantisme, broya l'épaule de Nathanaël. Il força son regard dans celui de sa Dame. Elle ne pouvait pas l'abandonner avec ses yeux dans les siens.

— Laissez monsieur de Luz.

Abrinque le relâcha. Accoudé au bord de la fenêtre, Abigaël de Luz, presque transparent dans une chemise et un pantalon qui répondaient respectivement à la tapisserie et au lambris, daigna se tourner vers son cousin.

— J'accorde à monsieur l'asile de la maison Luz. Merci de vous retirer.

Se taire eût été impoli, alors le première classe quitta la pièce avec un :

— Bien, Monseigneur. Le Commandant en sera tenu informé.

Le mauvais rêve de sa fuite prenait fin. La tension dans ses muscles mourait avec langueur. Le choc dans son esprit, en revanche, ne s'amenuisait pas.

— « Monseigneur » ? Mais… tu allais te marier ?

Abigaël le foudroya du regard et quitta la pièce en trombe.

Le reste de la maison le fixa avec un air collectif de reproche. Personne ne se décida à entamer la conversation. Nathanaël sentit ses paupières s'alourdir, décida de remettre la discussion à plus tard et quémanda la clé de sa chambre.

*

Sans brutalité mais sans compassion, Ada Rousseau-Stiegsen fut ramenée au quarante-cinquième et mise en attente dans le couloir devant le bureau du Seigneur de Sarh. Si le major Chapuis avait arrêté de lui sourire, la situation aurait été tolérable.

— Maman !

Ada tourna la tête ; arrivait Olivia, qui lâcha la main de son chaperon pour rejoindre les bras de sa mère. Sa fille l'interrogea du regard. Elle opina discrètement. La môme lâcha son soupir soulagé le plus dramatique depuis qu'elle avait neuf ans.

— Et alors, où est Luz ? demanda le lieutenant Braquart.

Amandine de Sarh haussa les épaules.

— Perdu.

— Vous avez. Perdu. Le fugitif que vous aviez au bras. Mademoiselle.

— Comment se porte votre petit-fils, lieutenant ?

— Vous ne pouvez pas me demander des nouvelles de mon petit-fils chaque fois que vous me croisez, mademoiselle. C'est transparent, pis, je parle pas tant que ça de mon petit-fils.

— Il sait marcher maintenant, non ? intervint Chapuis.

— Oh tu le verrais, il galope ! Mais il tombe encore. On le garde dès ce soir, Adrien et Ninon se sont retrouvés de nuit en même temps cette semaine, j'espère qu'il aura fait des progrès – attends un peu, tu ne vas pas t'y mettre !

— Ben quoi ? Tu es drôle quand tu parles de ton petit-fils. Je peux venir dîner ?

Les deux compères s'interrompirent quand la porte s'ouvrit. Casiel de Sarh appela Ada et Olivia.

Sven les attendait debout dans le bureau. Son épouse reconnut son expression de quand il réussissait un coup de bluff, ce qui signifiait que le Commandant avait calculé le coût humain et matériel de former un nouveau capitaine pour le remplacer et était arrivé à la conclusion que l'incident du jour n'en valait pas la peine. Ada s'assit au bord de la chaise des invités. Le Seigneur de Sarh passa derrière son bureau, se posa sur son fauteuil et débuta :

— Bon. Satisfaite de votre escapade ?

Ada ne laissa pas cette fausse nonchalance ruiner la sienne.

— J’ai rencontré la Dame de Virive, une personne charmante.

— Malgré mes avertissements.

Elle jeta un regard en coin à son époux. Sven chuchota une consigne à Olivia, qui soupira et couvrit ses oreilles de ses mains. Rassurée sur son auditoire, Ada jeta :

— Monseigneur, que croyez-vous m’apprendre que je ne sache pas déjà ? Que je n’étais pas désirée, que je n’aurais pas dû naître, que je ne serai pas la bienvenue auprès de mes parents naturels si je venais à les retrouver ? Je ne suis pas si stupide. Vous savez quelle situation est la mienne, et vous savez quel besoin j’ai du simple *statut* d’enfant de la Tour. Si vous ne voulez pas m’aider, ne vous mettez pas en travers de mon chemin.

Sven émit une fausse toux pour lui signaler qu’elle y allait un peu fort avec son patron. Ada resta fixe, le regard plongé dans celui du Seigneur.

— Vous avez conscience, citadine, que la Garde fait ce qu’elle peut dans votre affaire ?

— C’est insuffisant.

Sarh lâcha ses yeux le premier et se cacha le visage dans sa main gantée.

— Très bien. Faites comme il vous chante. Je n’ai pas plus de temps à vous consacrer. Puissiez-vous ne pas avoir fait trop de dégâts.

Ada se leva et sortit, sa famille derrière elle. On les reconduisit à leur voiture. Le chauffeur fit démarrer les chevaux. Olivia rompit le silence :

— Bon, ça, c’est fait. Revenons au véritable ordre du jour, qui est mon anniversaire.

Sven éclata de rire : les imitations de discours adulte de sa fille lui ruinaient toujours le sérieux. Ada sourit. Plus qu’à attendre.

Olivia perdit sa joie et laissa son regard errer par la vitre. Sven s’en inquiéta. Leur fille soupira :

— J’ai hâte que tout ça soit terminé et qu’on arrête de se fâcher avec des gens.

— Mon petit chat, qu’est-ce qui s’est passé ?

— Amandine de Sarh m’a disputée, elle a dit que j’étais manipulatrice.

Ada sentit ses joues s’enflammer. Elle prit le menton d’Olivia entre ses mains, planta ses yeux dans les siens et chercha ses mots.

— Cette femme n’a jamais souffert un jour de sa vie. Elle n’a aucune idée de ce qui nous arrive. Elle a tort et tu n’as plus besoin d’y penser, d’accord ?

Olivia renifla. Sa mère regarda la réalité en face. Elle gâchait bien la jeunesse de sa fille, cette jeunesse qu’elle avait juré de rendre plus douce que la sienne, comme elle le craignait.

Ada distingua le reflet de sa culpabilité dans les prunelles d’Olivia et sentit la couleur quitter son visage. Sven remarqua son trouble et lui attrapa la main. Olivia comprit ce qui se passait, ouvrit la porte et cria :

— Philémon ! Si je te trouve, je te finis !

Son père la tira par le col jusque dans l’habitacle, blême. Le chauffeur leur marmonna un reproche avant de refermer la porte depuis l’extérieur. Ada contrôla son miroir de poche : elle ne s’y voyait pas. Philémon n’était donc plus à portée. Peut-être même que, cette fois-ci, il s’agissait d’une vraie coïncidence et qu’il ne les avait pas suivis.

Elle se laissa aller contre le siège tandis que Sven sermonnait Olivia au sujet de la prudence et des bonnes manières.

Peu importait le prix de leur désobéissance au Commandant : si tout se passait comme ils l’espéraient, leur famille recevrait enfin l’aide nécessaire pour les débarrasser de la menace qui leur empoisonnait la vie.

Restait à espérer que les nobles de la Tour se montrent de taille face au sorcier.

*

La Dame de Virive rangea la mèche de cheveux blancs qui lui batifolait sur les yeux derrière son oreille.

— Très cher, lança-t-elle au vide, puis-je vous demander ce que vous faites encore dans mon bureau ?

Angeline le sylphe souffla de surprise.

— *Comment le savez-vous ?*

— J'apprécie mon espace de travail dépourvu de courants d'air : vous réveillez ma hernie.

— *Ah. Je me demandais s'il était normal qu'une personne vienne vous voir pour savoir qui elle est.*

La Dame rit.

— Seriez-vous en quête de vos origines, petite brise ?

— *Oui.*

— À ma connaissance, votre espèce naît du vent.

— *Non. Je veux dire, oui, je le sais déjà. Je me demandais si vous saviez pourquoi on m'a enfermé et pourquoi on m'a libéré. C'est un mystère qui m'ennuie : je ne comprends pas ce qui m'est arrivé.*

— Je peux chercher. Notez bien que mes archives ont été écrites par des personnes humaines et qu'elles ne feront peut-être pas la différence entre plusieurs sylphes au cours de notre histoire, ce sont des accidents qui se produisent.

— *Les autres sylphes m'intéressent aussi.*

— Bien. Avez-vous une adresse où je puisse vous contacter pour les résultats de cette recherche ?

Angeline réfléchit.

— *Puis-je demeurer chez vous ?*

— Ma hanche l'interdit.

— *Sinon je connais bien Nathanaël de Luz, sa maison conviendrait-elle ?*

Le visage de la Dame se ferma.

— Un conseil, ne vous vantez pas de cette amitié. J'enverrai mon compte-rendu à son maître de maison. Bonne journée à vous. Vous trouverez la sortie ?

Angeline se coula boucle par boucle à travers l'encadrure de la porte et chercha un moyen de remonter.

*

Nathanaël de Luz se réveilla au-dessus des couvertures serrées pour protéger le couchage de la poussière : il n'avait pas eu le courage de les défaire avant sa sieste.

Les morceaux des menottes, qu'il avait pris le temps de démonter histoire de ne pas subir des marques plus profondes que celles des draps sur sa peau, tombèrent à terre depuis sa table de chevet. Il haussa un sourcil.

Comme tout son baldaquin se balançait, il reprit espoir et risqua :

— Angeline ?

— *Tu es vivant ? Je n'en étais pas sûr.*

— J'ignore pourquoi, mais je m'étais persuadé que tu devais percevoir la respiration des gens, étant fait d'air et tout cela.

— *Je viens d'arriver, je n'ai pas veillé sur ton sommeil. Passé une bonne journée en mon absence ?*

Nat dodelina de la tête.

— Médiocre. Et toi ?

— *Étrange et instructive. Le monde fait son chemin avec ou sans moi. Je ne connais pas le début de chacun des trajets accomplis par chaque entité consciente et je ne pourrai jamais embrasser la somme de toutes leurs histoires.*

Nat roula des yeux.

— C'est la vie, l'ami. Je suis en sécurité, tu sais : ta promesse est tenue.

— *Je n'en ai toujours pas l'impression. Et j'ai donné ton adresse comme lieu de résidence à quelqu'un.*

Le sieur s'étira, bascula ses jambes sur le côté du lit et se leva.

— Alors mieux vaut que je te présente à la maison avant qu'on ne t'y considère comme un intrus.

L'homme et le sylphe sortirent de la pièce.

---

15 – akyzasjɔ̃

La politesse dictait que la première visite de Nathanaël de Luz à ses parents devait être pour son nouveau maître de maison ; il décida à la place de chercher Émeline, qui lui paraissait moins fâchée contre lui.

Certains après-midi, elle se réunissait avec quelques amis dans un petit salon hexagonal de l'étage médian de la maison Luz, coincé, comme toutes les pièces biscornues de leur domaine, entre les machineries du générateur auxiliaire. Le rassemblement informel portait le nom dérisoire de Club des Amateurs et Amatrices de Thé et n'avait pas grand-chose à voir avec la boisson.

Le cercle du jour comprenait Noël d'Abadi, Aline de Frem, Ézéchiel de Coq, et Émeline de Luz en maîtresse de cérémonie. Quand Nathanaël entra, le premier soupira plus fort que la situation ne l'exigeait. L'évadé ne s'en démonta pas et demanda :

— Mél, mon trésor, je peux te parler une minute ?

Aline de Frem posa sa tasse sur sa soucoupe en faisant du raffut exprès.

— Comme tu peux le voir, je suis occupée, Nat.

— Je ne te retiendrai pas longtemps.

Ézéchiel de Coq éclata :

— Peut-on savoir au nom de quoi monsieur de Luz s'autorise à troubler notre réunion alors qu'il est notoirement non un amateur de thé mais un amateur de femmes ?

Nathanaël le toisa.

— Une telle idiotie est « notoire » ? Et qui donc, mal informé, la colporte ?

— Il est donc possible d'aimer soit la partie féminine de votre espèce, soit une boisson chaude, mais pas les deux ? Ça n'a pas l'air très logique.

Le Club des Amateurs et Amatrices de thé sursauta de concert.

— Oh, mais je manque à tous mes devoirs, permettez-moi de vous présenter Angeline, un être de l'air que j'ai rencontré en *prison*, d'où je viens de *sortir*, séjour qui m'a par ailleurs privé de la *merveilleuse* compagnie des membres de ma maison, alors si vous vouliez bien tous m'excuser, je désire une minute avec ma cousine !

Émeline se leva de son siège et l'entraîna dans le couloir.

— Qu'y a-t-il de si pressé ?

— Mél, qu'a fabriqué le conseil ? Pourquoi t'a-t-il écartée, pourquoi briser les fiançailles d'Abi et Mandie ?

Les épaules d'Émeline s'affaissèrent. Nathanaël se sentit cruel de l'obliger à évoquer le sujet ; ils s'étaient retrouvés en concurrence au titre de maître de la maison Luz, des années auparavant. Sa défaite – à elle – et sa victoire – à lui – avaient endommagé leur amitié quelques mois.

— La même raison que lorsque nous avons tous deux été présentés pour remplacer Artuel : j'aime le thé.

Nat chercha bien mais ne parvint pas à dénicher la pertinence de l'argument. Elle réexpliqua :

— Une maîtresse de maison doit renoncer à son droit de se marier et d'avoir des enfants. Le conseil considère que, puisque je n'ai jamais voulu d'époux ni d'enfants, je n'ai rien à sacrifier en échange du pouvoir d'une Dame.

— Tu ne m'en as rien dit à l'époque.

— Je doutais. Nous étions deux candidats acceptables, tu étais un peu plus jeune. Cette fois-ci le conseil a été explicite : il ne s'agissait pas que de te remplacer mais aussi de punir notre maison.

Nathanaël comprit qu'il n'y avait pas que la politesse qui exigeait qu'il parlât à son Seigneur, et que des excuses à son amie Amandine s'imposaient.

— Merci de la mise au point, Mél.

— Une dernière chose : ne dérange plus jamais mon Club. Tu n'as aucune idée des pressions natalistes auxquelles nos membres sont soumis par leurs parents, les moments d'échappatoire leur sont rares.

— C'est bien noté. Je file voir Abi. Merci encore de ton amitié.

D'une petite voix, Émeline répondit :

— Suis-je bien ton amie, Nat ? Pourquoi ne m'as-tu pas prévenue, alors ?

Nathanaël rata un pas. Il se retourna, confus. Sa cousine releva la tête.

— Tu as dû le préparer. Agir sur le vif, cela ne te ressemble pas.

— Je ne comprends pas de quoi tu parles. Angeline ?

Le sylphe confirma sa présence. Ils passèrent à la suite de leurs visites.

Contempler Abigaël de Luz occuper ce fauteuil comme s'il était à lui, même s'il l'était, serrait un soupçon les artères coronaires de Nathanaël. Il constata par la même occasion, avec une lucidité soudaine, que son esprit s'accrochait toujours à des détails puérils desquels se plaindre pour ne pas aborder le vrai sujet brûlant.

Il était temps de reprendre la main et de regarder le problème en face. Il sourit.

Le nouveau maître de la maison Luz eut une seconde d'hésitation puis recomposa son calme et lui indiqua le siège des invités.

— Bien dormi ?

— J'en avais besoin. Merci de ta patience. Permets-moi de te présenter Angeline, qui fut mon compagnon de cellule juste avant de m'en libérer.

— *Plutôt juste avant de t'en sortir de force.*

— Qu'importent les détails.

Pour un débutant à ce poste, Abigaël maîtrisait plutôt bien la fausse indifférence avec laquelle la coutume demandait que les Seigneurs et Dames

abordassent tout dossier, y compris le plus incongru. Il haussa les sourcils et s'enquit :

— Le compagnon est un sylphe, je présume ?

— *Je préférerais n'importe quelle autre expression.*

— N'êtes-vous pas un sylphe ?

— *Si mais, voyez-vous, il existe deux mots* [silf] *: l'un signifie que je ne suis pas humain et qu'il convient de me traiter sans dignité. L'autre, que je suis beau et libre. Les deux se prononcent de la même manière. Lequel utilisez-vous ?*

— Je vois. Je pose la question parce que je viens de recevoir un billet de cette chère Omérine de Virive qui nous promet une facture salée pour une recherche profonde sur la mention de sylphes depuis le début de l'histoire de la Tour éternelle et que j'ignorais qui enguirlander.

Le courant d'air changea de direction.

— *C'est payant ? Mais… il y avait une personne avant moi et elle ne lui a rien demandé !*

— Elle n'évoque jamais le sujet en face, cette sangsue. Que peut-elle nous réclamer ?

Nathanaël répondit machinalement :

— Une dizaine de lampes autonomes, peut-être. Veux-tu lancer la production ?

— Non, elle les voudra personnalisées, attendons sa requête. Continuons-nous le badinage ou passons-nous aux choses sérieuses ?

— Passons-y. Pourquoi as-tu accepté le poste de maître de maison ? Rien ne t'y obligeait.

Abigaël parut s'étrangler.

— Tu as disparu du jour au lendemain – trois jours, Sarh a pris trois jours pour nous dire où tu étais – le conseil t'a démis sans nous en parler, nous ne l'avons su que parce qu'il nous a réclamé de présenter un nouveau maître –

nous étions bloqués ! Nous n'avions plus accès à rien ! Nous devions désigner quelqu'un pour parler au conseil, et Émeline a été recalée ! Qu'étais-je censé faire ? J'étais le dernier éligible, et cela arrangeait Casiel pour ne rien gâcher. Ce qui m'obligeait à accepter ? Toi !

Nathanaël rétrécit sur son fauteuil.

— Casiel est beaucoup de choses, mais pas désespéré que sa petite protégée t'épouse au point de manigancer la rupture de vos fiançailles…

— Que veux-tu dire ?

— Qu'il doit y avoir une autre raison à toute cette affaire.

— Nat. Que racontes-tu ?

— J'étais en prison ces six derniers mois, t'en souviens-tu ?

— Oui : pour tentative de meurtre.

Chute ; dans son esprit uniquement. Toute sa tête lui criait qu'il tombait. Il s'accrocha aux bras du fauteuil. Angeline lui voleta vers les oreilles.

— *Explique-moi, s'il-te-plaît : quand je bouscule des gens sur ton chemin, c'est un scandale, mais quand tu tues quelqu'un, ça ne vaut pas la peine de le mentionner ?*

— Je n'ai tué personne.

— Tu as failli.

— Et qui donc, au juste, serait la victime ?

— Comment cela, qui ? Tu n'es pas sérieux.

— Dis-le-moi, Abi !

Abigaël le contemplait comme s'il était devenu fou.

— Gabriel d'Ascley, de toute évidence !

— Quel mensonge. C'est faux. C'est si bas. Comment osent-ils ? Comment Sarh peut-il le suivre dans ce jeu ?

— Mais quel jeu, Nat ? On t'a retrouvé avec lui ce soir-là, tu riais !

— Quel soir ?

— Celui du solstice ! Tu *riais* !

— Je riais, je riais, et de quoi riais-je ?

— Gabriel d'Ascley a pris feu, tu ne faisais rien pour l'éteindre, tu riais, on a retrouvé ton briquet sur lui, il t'a accusé !

Nathanaël sentit l'élastique de sa crédulité casser à force d'être distendu.

— Tu te rends compte, j'espère, que cette histoire n'a aucun sens. J'ai pu incendier Gabriel par le passé, mais toujours au sens figuré.

— Me crois-tu d'humeur à *rire* ?

— Les êtres humains ne prennent pas feu comme de la paille, d'abord.

— Tu as jeté de l'alcool sur ses vêtements, puis ton briquet allumé.

— Non. Non, je regrette, cela ne rime à rien. Et où étais-je, après cela ?

— Casiel de Sarh a appelé la Garde et t'a fait emmener.

— Voilà qui est pratique ! A-t-on la moindre preuve que ce feu fut réel, et non une Illusion ?

— Gabriel cache ses brûlures mais les a présentées à plusieurs reprises. Casiel s'est blessé les mains en l'éteignant et ne quitte plus ses gants.

— Mensonges. Vous vous êtes faits manipuler comme des enfants.

Abigaël prit une inspiration, se leva de son siège, arma son bras et décocha une gifle à travers la table. Nat la réceptionna. Elle lui résonna dans l'oreille, rayonna dans la mâchoire, brûla la moitié du visage. Il y porta la main.

— Nous crois-tu tous stupides ? Nous estimes-tu incapables de demander des preuves, depuis six mois ? Nous avions des alliés, Casiel avait commis une faute en t'enlevant, nous avons joué tout ce que nous pouvions sur le fait que tout était faux, que cela n'avait pas pu se produire, et tout a abouti au même résultat. Les blessures sont réelles. Les dégâts sur le parquet et les rideaux aussi. Les vêtements d'Ascley portent de vraies brûlures qui correspondent à ce qui a été vu ce soir-là. Aucune Illusion n'a été perçue autour de ces objets. Nous avions parié sur ton innocence, et ce faisant nous avons perdu tout levier pour

t'aider. Alors, la question que nous nous posons, maintenant, c'est : pourquoi l'as-tu fait ? Que faisais-tu seul avec lui, pour commencer ?

Les châtiments corporels et l'interrogatoire entraient tout à fait dans le registre de moyens que son maître de maison pouvait déployer contre lui : dommage que ni l'un ni l'autre ne lui ravivassent la mémoire. Quatre coups à la porte tirèrent Nathanaël de l'embarras. Abigaël autorisa la personne à entrer. Il s'agissait d'un valet porteur d'un papier jaunâtre plié en deux, le genre de message rapide envoyé de maison à maison. Le Seigneur de Luz congédia le domestique puis ouvrit le billet.

— Pour changer, cela te concerne.

Son regard coula de gauche à droite et de haut en bas. Nathanaël tenta de lire le message à l'envers, mais échoua : papier trop épais.

— Tu as vu Amandine ?

La voix d'Abi tremblait.

— Je l'ai croisée. Elle a menacé de me tuer puis m'a sauvé la mise. Mandie toute crachée.

— Elle a parlé pour toi dans la maison de son père. La Dame de Fortune m'informe que malgré l'amitié qu'elle porte à Amandine de Sarh, elle et sa maison refusent d'arbitrer la querelle entre Gabriel d'Ascley et toi. Je n'osais pas le leur demander moi-même : je redoutais cette réponse. Au moins, la voilà dite.

Il ne restait plus qu'une seule chose à faire. Abigaël le savait sans doute, quelque part dans sa mémoire, sans songer que ce cas hypothétique s'appliquait ici. Nathanaël lui rafraîchit ses connaissances des hiérarchies de la Tour éternelle :

— Seul le Grand Maître peut trancher, désormais.

Pour accéder à lui, Nathanaël aurait besoin de la présence du Seigneur de Luz ; vu son expression, l'idée n'enchantait pas Abigaël.

— *Le Grand Maître ?*

Les deux hommes sursautèrent ; ils avaient oublié Angeline.

16 – mɛtʁ

Le Grand Maître. Un titre pareil méritait-il une explication ?

— *Oui, merci.*

Soit.

Les nobles de la Tour éternelle se regroupaient en différentes maisons, chacune possédant un ou plusieurs étages attribués et une spécialité justifiant sa place. À leur tête, un Seigneur, une Dame, ou plus rarement une Excellence, nommés pour gérer ce petit monde et le représenter au conseil. Le supérieur des maîtres de maison, président du conseil, dernier décideur des questions relatives à la Tour, s'appelait le Grand Maître.

— *Qui tient le poste, un ami à toi ou à Ascley ?*

… La question n'avait pas de sens. Le Grand Maître était le Grand Maître, point. Nulle amitié ni inimitié n'entachait son jugement, son objectivité tutoyait la perfection. L'unique raison pour laquelle on hésitait à s'en remettre à lui, c'était qu'on se sentait rabaissé, tel l'enfant incapable de régler une dispute avec un camarade et forcé de confier l'arbitrage aux nourrices.

S'ajoutait à cela que le jugement du Grand Maître était la dernière décision : si celle-ci ne convenait pas aux parties prenantes, personne ne pouvait plus la changer.

Malgré cet aspect définitif, Nathanaël de Luz, privé d'autre recours pour libérer sa famille et lui-même de l'infamie, grimpait en élévateur les étages vers la salle du conseil.

À ses côtés, son cousin Abigaël, nouveau Seigneur de Luz, seul capable de lui donner l'accès à la salle du conseil et d'envoyer paître la Garde Touraine sur leur chemin. En l'air, la présence aussi fraîche qu'ébouriffante du sylphe Angeline ; une protection supplémentaire au cas où Sarh aurait décidé de remettre la main sur son évadé malgré la régularisation de sa situation.

Bien entouré, Nathanaël s'autorisa le plus satisfait des sourires.

Abigaël repoussa les portes du conseil d'un seul geste, davantage aidé par le mécanisme hydraulique dissimulé en-dessous que par l'excellence de ses triceps. Comme prévu, personne dans la salle, ni autour de la table ni sur les balcons, sauf le Grand Maître. Il reposait sur son fauteuil gigantesque, noir et orné d'éclats semblables à des joyaux, surplombé par ce qui ressemblait moins à une couronne qu'à un ornement de plafond qui lui serait descendu jusque sur les yeux. Le soleil de l'après-midi qui traversait la verrière circulaire du toit ne tirait aucun reflet des cylindres torturés de la coiffe, ni aucune goutte de sueur du visage du Grand Maître. Nathanaël s'efforça de ne pas montrer lui non plus qu'il suffoquait.

La voix cassante et sèche de leur maître à tous retentit :

— **M**onseigneur, **M**onsieur. **J**e connais la raison de votre venue. **V**euillez prendre place.

Nathanaël se remémora à la dernière seconde que le protocole ne lui permettait pas de s'asseoir mais le contraignait à se tenir debout derrière son maître de maison. Il s'accouda, fléchi, au siège d'Abigaël.

— **B**ien. **V**ous souhaitez obtenir mon jugement sur cette horrible affaire. **J**e vous écoute.

Ils avaient déjà préparé leur argumentaire ensemble mais, comme le protocole l'exigeait, Nat feignit de donner connaissance de ses récriminations à l'oreille de son Seigneur. Abigaël les répéta :

— Monsieur de Luz, alors Monseigneur de Luz, a été enfermé en isolement complet dans une cellule pourvue d'un mirage destiné à aggraver son vertige notoire, sans procès, à la suite d'un accident dont il ne conserve aucun souvenir. Peu importe l'accident, il s'agissait d'une punition arbitraire, cruelle et disproportionnée. Elle a duré six mois et, si elle n'a duré que six mois, c'est parce que monsieur de Luz a pris l'initiative d'y mettre un terme. À noter que la Garde Touraine, sous les ordres de son Commandant le Seigneur de Sarh, a manifesté son intention de ramener monsieur de Luz dans ladite cellule, pour

prolonger ladite punition arbitraire, cruelle et disproportionnée. Nous demandons réparation.

— **R**evenons sur l'accident que vous prenez soin de ne pas nommer. **D**e votre côté, quelles réparations avez-**vous** proposées à **G**abriel d'**A**scley ?

— Et qu'a-t-il demandé ?

Le Grand Maître ne répondit pas.

— Je vais vous le dire : il a demandé à son ami Casiel de Sarh de capturer et de torturer Nathanaël de Luz. Son souhait a été exaucé, six mois durant. Les réparations exigées à la maison Luz n'en sont-elles pas déjà effectuées ? Ce qui reste à régler dans cette affaire, c'est que le Seigneur de Sarh, lui, n'avait le droit ni d'enlever le Seigneur de Luz, car tout cela ressemble bien plus à un enlèvement qu'à une arrestation, ni de lui faire subir le traitement qui lui a été infligé en prison. Où sont nos réparations ?

— **S**i nous parlons de droits, ou plutôt de devoirs, le **C**ommandant des **G**ardes a l'obligation de défendre la **T**our éternelle contre les attaques. **M**onsieur de **L**uz a agressé **M**onseigneur d'**A**scley : **S**arh a défendu un **S**eigneur de la **T**our contre un individu dangereux.

— De façon cruelle et disproportionnée. Six mois d'isolement, six mois de supplice. Cent-quatre-vingt-deux jours. Le concevez-vous ?

— **N**ul n'ignore le différend entre **L**uz et **A**scley. **T**enter de tuer **G**abriel n'était-il pas cruel et disproportionné en comparaison des enjeux ?

Abigaël baissa la tête. Leur argumentaire coinçait là : la tentative de meurtre avait tant choqué la Tour que la rumeur allait plutôt dans le sens de la compassion envers Casiel de Sarh. Attraper la source du problème, la mettre dans une boîte, l'oublier, car trop énorme pour être affrontée. Qui n'en avait jamais fait autant ?

Toutefois, on attendait mieux du Grand Maître. Nathanaël prit le risque de hausser le ton :

— Notez bien, mon très cher Maître, que, primo : je n'ai tué personne et, secundo : vous sous-estimez les enjeux de la controverse. Ascley a, lui,

raccourci la vie d'une quantité de monde sans jamais être enfermé nulle part. J'ai défendu l'idée qu'il faudrait peut-être mettre un frein à son trafic de drogues, mais une moitié du conseil est déjà sous influence et ne veut plus s'en défaire. Soudain, quelle coïncidence, on me sort du jeu, on me retire de la vie politique, de la vie mondaine, et de la vie tout court. Parlons-en ?

Le Grand Maître soupira.

— **B**ien sûr, comme le **S**eigneur de **L**uz ne s'est pas exprimé, je n'ai rien entendu…

— Oh, miséricorde !

— … **M**ais je vous passe cette erreur et je vais vous répondre. **Q**u'une invention de fait eût hypothétiquement permis à **G**abriel d'**A**scley d'asseoir sa victoire dans le duel d'opinions qui l'oppose à **N**athanaël de **L**uz ne signifie pas que **G**abriel d'**A**scley a inventé des faits, si ceux-ci ont bien eu lieu. **P**our rester gentil, votre idée confine à la théorie du complot. **T**rouvez-vous-en une autre, ou expliquez-moi ce qui la rend plus crédible que celle-ci : **N**athanaël de **L**uz constate que le conseil ne lui donnera jamais raison. **N**athanaël de **L**uz décide d'éliminer son ennemi politique afin de faire triompher ce qu'il perçoit comme la « **justice** ». **N**athanaël de **L**uz jette un saladier d'alcool et son briquet allumé sur **G**abriel d'**A**scley en toute connaissance de cause. **N**athanaël de **L**uz prétend ensuite ne se souvenir de rien, dans l'espoir qu'on impute son amnésie miraculeuse à son ébriété d'alors, et qu'on le dédouane de son geste.

Nathanaël resta les doigts crispés sur le dossier de la chaise d'Abigaël. Ce dernier reprit la conversation en cours :

— Mais avons-nous des témoins directs, à part les deux concernés ?

— **E**xcellente question. **I**l y a mes systèmes.

— Comment ?

— **N**e vous méprenez pas : je fais surveiller la **T**our éternelle mais je ne puis me permettre d'être conscient de tout ce qui s'y déroule en permanence. **J**e n'ai pas **vu** la scène. **J**e peux trouver les images que je possède de la soirée du solstice d'hiver, toutefois elle date du semestre dernier : la recherche dans mes

archives personnelles prendra du temps. **R**entrez chez vous. **J**e vous ferai demander quand j'aurai mon témoignage à ajouter à la discussion.

Abigaël se leva ; Nathanaël suivit. Angeline lança à mi-voix :

— *Toutes ces paroles et aucune avancée, cette réunion aurait pu être un message.*

— **Q**ui a parlé ?!

La double porte du conseil claqua au nez des Luz. Ils se retournèrent d'un seul mouvement vers le Grand Maître. L'expression sur son visage ne reflétait pas la fureur de ses mots.

— **R**épondez-moi. **C**e n'était aucune de vos deux voix. **Q**ui a parlé ? **Q**ui avez-vous amené avec vous ?

Angeline répondit de lui-même :

— *Bien le bonjour, Grand Maître. Je suis le vent.*

Le Grand Maître hurla sans ouvrir la bouche.

— **C**omment osez-vous ? **S**ortez cette abomination !

— Vous avez verrouillé la porte, nota Abigaël.

— **S**ortez-le ! **N**e bougez pas.

Les joyaux du trône noir s'éteignirent.

Celui qui y était assis leva le bras et désengagea les verrous qui maintenaient la partie du siège située au-dessus de sa tête. La chaise compliquée s'ouvrit et laissa sortir le vieil homme. Il se leva, s'étira et croisa le regard de Nathanaël ; ce dernier remarqua qu'il avait les yeux d'une nuance noisette et que c'était la première fois de sa vie qu'il les contemplait.

Le vieillard sourit. Plus on l'observait, plus on échouait à ignorer les signes de son âge ; toutefois, son air alerte détonnait. Un homme si vieux aurait déjà dû perdre la vue et sombrer dans la démence. Ainsi en allait-il des nobles de la Tour.

— Salut, lança-t-il d'une voix différente de celle du Grand Maître. Sacré caractère, hein ? Ne vous inquiétez donc pas, le gros machin finira bien par se calmer. Laissez-moi vous rouvrir la porte.

Il se retourna et enclencha un mécanisme dans le siège noir. L'entrée du conseil fut de nouveau dégagée. Loin de partir, les Luz et Angeline restèrent sur place, la même incrédulité partagée. Le vieux devina leurs questions avant qu'ils ne les formulassent et leur répondit :

— Je suis la doublure du Grand Maître ! Navré pour l'hypocrisie du décorum, il ne peut pas passer une partie significative de ses journées à faire de la figuration dans la salle du conseil, du coup c'est moi qui m'y colle. Vous me l'avez énervé, mon petit sylphe ! Il va être intenable.

— *Est-ce que nous nous connaissons ?*

— Pas exactement, mais je vous ai sorti de votre bocal dans la cellule de monsieur. Bonne fin de journée, je ne vous retiens pas !

Il les salua de la main. La protestation générale s'exprima à travers Angeline :

— *Pardon ? Vous vous imaginez que vous pouvez révéler être la raison de ma libération et nous congédier sans rien dire de plus ?*

— Oui, je me l'imagine !

Le courant d'air s'affola. Le vieil homme concéda :

— Ce n'est pas bien compliqué : le Grand Maître vous a confisqué aux Thalas y a v'là le temps, vous êtes resté dans un bocal sur une étagère, et j'ai ouvert le bocal dans l'aération de la cellule de monsieur de Luz. À une prochaine !

Tandis qu'Angeline échouait à former des phrases et peuplait le courant d'air de syllabes désarticulées, Nathanaël reprit la main :

— Pour l'ordre des événements, d'accord, mais qu'en est-il de vos motivations ? Outrepassé-je la modestie en supposant que vous nous désiriez tous deux hors de nos prisons respectives ?

— Non, vous ne l'outrepassez pas. Au revoir !

— Oh, mortesélène !

Abigaël lui posa une main sur l'épaule :

— Si tu veux mon avis, ce n'est pas la peine d'insister, ce mystérieux inconnu se donne beaucoup de mal pour rester mystérieux.

— Ah, l'insulte déguisée ! Vous êtes vache. Désolé, je n'ai pas le temps de vous faire un exposé. Disons que je vous en raconterai plus à notre prochaine rencontre. Pourriez-vous partir ?

Le vieil homme grimpa le long de la chaise et disparut à travers une trappe du plafond. Faute de motivation suffisante pour le suivre, Nat, Abi et Angeline abandonnèrent la partie et rentrèrent à la maison.

Abigaël laissa Nathanaël à la porte de son bureau.

— Tu m'excuseras, j'ai du travail. Va saluer la maison.

Formulé ainsi, il s'agissait d'un ordre ; au souvenir de l'accueil glacial qu'on lui avait réservé le matin, Nathanaël frémit. Une brise froide sur sa nuque répondit à sa chair de poule.

— Oui, Angeline ?

— *Puis-je te tenir compagnie ?*

— Si cela te chante.

— *Je ne sais pas si cela me chante.*

— Alors débrouille-toi.

Sauf lourde commande exigeant le branle-bas de combat de la maison entière, les Luz vivaient souvent chacun-chacune de leur côté en journée. Nathanaël déambula au hasard à la recherche de membres épars de sa famille et eut la surprise de tomber sur un comité. Dans la bibliothèque couleur de vieux rose l'attendaient son oncle Ariel, sa tante Mazarine et son cousin Judicaël.

Ils l'assirent dans l'un des fauteuils d'un cercle improvisé. Judicaël sortit du placard un tableau noir et une craie.

— Raconte. Comment cela s'est-il passé ?

Nathanaël leur narra l'entrevue. Son cousin la schématisa en gros blocs reliés par des flèches. Mazarine résuma :

— L’attitude du Grand Maître confirme nos craintes : il croit que ton combat contre Ascley est motivé par la défense d’intérêts personnels. Sa neutralité l’oblige à ne pas te donner raison.

Nathanaël leva les bras au plafond.

— Je suppose qu’en prenant la défense de tous je prends aussi la mienne au passage, qu’y puis-je ?

— Changer de stratégie.

Judicaël récapitula :

— Tu as tenté de prouver la dangerosité des produits, tu as proposé un projet de loi les réglementant, tu as pactisé avec les maisons qui ne pouvaient déjà pas supporter Ascley pour d’autres raisons, et tu as commis une tentative de meurtre sur le Seigneur d’Ascley.

Nathanaël fronça les sourcils. Ses relations avec Judicaël représentaient bien l’ironie de l’éducation des enfants : à la nurserie, pour respecter la règle qui refusait qu’on informât les jeunes nobles sur leur nom de famille, les nourrices ne les avaient pas prévenus qu’ils vivraient dans la même maison à l’âge adulte. L’auraient-elles fait, peut-être eussent-ils tâché de ne pas s’insupporter au lieu de se ruiner mutuellement l’existence à coups de menaces de mort et de lits pliés en portefeuille. Sous le choc de la découverte de leur lien de parenté, à leur retour dans la maison de leurs pères, ils avaient déclaré la trêve sans devenir amis.

Chaque fois que Judicaël le prenait en faute ou l’asticotait, Nathanaël se demandait si son cousin démontrait là son appui aux intérêts de la maison Luz ou s’il continuait le jeu de tortionnaires initié à la nurserie. Un peu trop sur la défensive à son goût, il répartit :

— Pour la dernière fois, je n’ai pas…

— Peu nous chaut que ce soit arrivé ou pas : l’important est ce que la Tour croit. Ton objectif est de sauver des vies. Sais-tu ce que tu as oublié de faire ?

Nathanaël resta coi. Son oncle Ariel compléta à sa place :

— Sauver des vies.

— Je ne… Quel est le sens de ceci ? C’est Gabriel qui les empoisonne et c’est moi qui devrais être tenu responsable ? Par où même commencer ! Les spécialités de la maison Luz ne vont pas nous aider.

Mazarine insista :

— C’est une question d’image, mon neveu. La tienne est celle d’un homme prêt à tuer pour gagner une dispute. Nous avons besoin de l’adoucir.

Nathanaël céda :

— Vous ne m’auriez pas traîné en réunion par la ruse si vous n’aviez pas déjà une idée derrière la tête. Dites-la-moi.

Judicaël abandonna le peaufinage de son schéma et exposa :

— Il y a une personne, notoirement dévastée par les drogues d’Ascley, envers qui tu as des responsabilités filiales.

— … Vous n’êtes pas sérieux.

Mazarine soupira :

— Crois-moi, je comprends ta haine, mais il faut reconnaître que cette… *femme* forme un bon levier. Nathanaël, au point où nous en sommes, convaincre le conseil et le Grand Maître de tes intentions passera par une main tendue à ta mère.

---

17 – mɛʁ

Angeline de Coq était bannie de sa maison. Protégée par Gabriel d’Ascley depuis des années, elle dormait plutôt chez les Sarh : on racontait qu’elle recevait moins d’hostilité dans la maison des Gardes que dans la maison des Médecins. On comprenait que Sarh se moquât de sa réputation de femme qui avait tenté de prendre le poste de maîtresse de maison par la force quand le Commandant disposait d’une petite armée personnelle pour la protéger de cette menace.

Un message transitant par Casiel de Sarh risquait de se perdre en chemin : Nathanaël de Luz choisit d'aller transmettre sa bonne volonté à sa mère en personne. En plein chez la Garde Touraine donc, qui désirait sans doute se venger de lui pour les événements de la nuit de son évasion.

Son oncle Ariel décréta qu'il allait l'accompagner d'un débonnaire :

— Ne t'inquiète de rien, petit bonhomme, j'ai encore mes entrées là-bas.

Le « petit » était ironique, le neveu dépassant l'oncle d'une demi-tête. Les entrées étaient, elles, féminines.

Dans sa jeunesse, Ariel avait séduit les demoiselles de la Tour avec acharnement. La plus grande surprise dans l'histoire, c'était qu'aucune de ses conquêtes ne le lui reprochait. Si l'on suggérait en matière de plaisanterie qu'il s'était trouvé une femme dans chaque maison, on subissait un laïus sur le fait que ses compagnes ne constituaient en aucun cas des pièces dans une collection et que quiconque les traiterait comme telles aurait affaire à lui. Puisque son succès romantique rejaillissait sur Luz et participait à faire d'elle une maison appréciée dans la Tour, sa famille lui passait l'excentricité.

Oncle et neveu filèrent du quatre-vingt-quatrième au quarante-huitième en élévateur, puis trouvèrent les escaliers de service et descendirent trois étages, de quoi éviter l'entrée principale de la maison Sarh. Ariel abandonna Nathanaël à patienter sur place et partit chercher l'une de ses maîtresses. Nat se plaqua contre un mur et projeta une Illusion du papier peint devant lui, tâchant de rester discret pour ne pas ameuter toute la maison.

Il la trouva mal maîtrisée, cette Illusion. Il s'en frustra. Quelque part au milieu de sa fuite, il avait senti sa prise sur ses propres pouvoirs s'amoindrir, sans qu'il sût si cette perte de contrôle devait à une faiblesse du corps ou à un tracas de l'esprit. Après six mois d'isolement, il imaginait l'un ou l'autre sans peine. Il laissa tomber son idée de mur, ferma les yeux et souhaita disparaître.

Ariel revint, Roseline de Sarh à son bras. La vieille demoiselle souriait en se mordillant le coin de la lèvre, une expression qu'on envisageait mieux sur une femme plus jeune ; Nathanaël se demanda si son oncle s'était échangé lui-même contre leur droit de passage. Cela lui aurait ressemblé. Tant qu'il était

heureux ainsi, pas de quoi s'affoler : les Luz savaient à quel point il avait besoin de bonheur, en règle générale, dans sa vie.

— Riri me dit que vous voulez vous réconcilier avec Angie ? Excellente idée, cela lui ferait le plus grand bien. Je vous amène à sa chambre, suivez-moi – bien entendu cela restera entre nous, n'ennuyons pas Monseigneur avec vos affaires de famille. Ne faites pas attention au bazar, les gardes ne savent pas ranger.

Nat confirma auprès de son oncle qu'il avait omis de préciser la dimension politique de leur rapprochement ; une bonne initiative.

La porte d'Angeline de Coq était étanche. Nathanaël s'en trouva perplexe. Roseline expliqua :

— Quand elle est dans… ses états, Angeline bave ses Illusions partout ; vous connaissez sa puissance, elle empêchait la maison de travailler. Nous lui avons réservé cette pièce infranchissable à l'Illusion et tout le monde est content.

Elle toqua, puis déverrouilla le sas.

Nathanaël et Ariel entrèrent dans un palais couvert de livres du sol aux voûtes.

— Il a de la barbe, celui-là, fit remarquer Ariel. Ta mère ressort ce mirage depuis… ! Avant ta naissance, même.

Roseline referma la porte étanche. Nathanaël et Ariel avancèrent vers la silhouette couchée d'Angeline de Coq.

Elle roula ses yeux vers les nouveaux arrivants. Ils se remplirent de larmes.

— Daniel ?

Ariel secoua la tête en signe de dénégation, tandis que Nathanaël serrait les dents de honte. Le sourire de sa mère s'évanouit.

La gémellité d'Ariel et Daniel de Luz faisait l'objet de plaisanteries depuis leur naissance ; elles avaient tourné à l'aigre depuis la mort de Daniel. Ariel continuait de vivre, conscient que certains ne le verraient jamais que comme un fantôme. Nathanaël tâchait de ne pas faire partie du nombre ; sa mère n'avait pas ce tact.

Elle s'assit en s'emmêlant les jambes dans sa robe – la même qu'au bal du solstice.

— Ariel ? Pourquoi Ariel ? Cela n'a aucun sens. Je ne pense jamais à lui.

— Mère, miséricorde, reprenez-vous.

Angeline bondit en arrière, se rattrapa en catastrophe sur ses bras tremblants.

— Vous *êtes* ici ? Vous…

Elle perdit ses mots puis cria sur une note perçante :

— Allez-vous-en ! Ne me regardez pas !

— Bien sûr, Angeline, répondit Ariel. Portez-vous bien.

Il saisit Nathanaël sous le bras et le poussa vers la sortie. Nat jeta un dernier coup d'œil en arrière. La main serrée sur le cœur, sa mère le contemplait avec un air de stupéfaction. Il la salua une dernière fois, tenta un sourire, puis rentra chez lui.

*

Faute d'une meilleure idée, Angeline le sylphe occupait le plafond du bureau d'Abigaël de Luz. Il fit le compte des bibelots sur les étagères et nota que le Seigneur n'avait pas eu le temps de ranger tout ce qui avait envoyé voler lorsqu'il avait maîtrisé les gardes Braquart et Chapuis, un jour auparavant.

Un pliage de papier décolla de la bibliothèque et alla se plaquer au plafond. Abigaël leva les yeux de son travail et contempla le phénomène.

— *C'est moi. Je ne l'ai pas fait exprès.*

L'homme sursauta.

— Vous êtes là, vous ?

— *Oui.*

— Mais depuis quand ?

— *Depuis le départ de Nathanaël. Je voulais vous parler mais pas vous interrompre.*

Le Seigneur lui fit signe de prendre un siège. Faute de fessier à poser dessus, Angeline envoya le fauteuil cogner contre le mur, presque par inadvertance.

— *Navré.*

— Ce n'est pas grave. Que désiriez-vous ?

— *Je protège Nathanaël. Vous le protégez aussi. Mettons-nous d'accord sur un plan.*

— Eh bien, nous avons passé le stade de casser la tête de tous ceux qui se trouvent sur son passage. Vos compétences me semblent mal adaptées à la négociation qui vient.

— *C'est terrible. Je ne suis pourtant pas un élémentaire de violence, pourquoi vous autres créatures inférieures vous autorisez-vous sans cesse à m'y réduire ?*

— Parce que c'est ce que les gens ont retenu de leur rencontre avec vous.

— *Ce n'est pas une raison.*

Abigaël haussa les épaules et changea de sujet.

— Je n'ai pu m'empêcher de noter l'animosité de notre Grand Maître envers vous. L'avez-vous rencontré par le passé ?

— *Je ne m'en souviens pas. L'homme à ses côtés disait me connaître, qui est-il ?*

— C'est amusant : je n'en ai aucune idée. Je croyais qu'il était le Grand Maître. En cinq mois de conseil, personne ne m'a jamais expliqué le contraire, après je ne vous cacherai pas qu'on ne m'explique pas grand-chose. Je soupçonne que les autres maisons préfèrent savoir Luz un peu perdue dans la transition plutôt que sur le qui-vive et prête à déployer des sanctions comme sous Nathanaël.

— *L'homme nous en dira davantage quand nous le reverrons.*

— Y croyez-vous ? À votre place, je n'y compterais pas.

Angeline réalisa qu'Abigaël n'avait pas répondu à sa question et la répéta :

— *Qu'est-ce que nous pouvons faire pour Nathanaël ?*

— N’agressez plus personne en son nom, cela suffira pour le moment.

— *Sauf s’il y a danger.*

— Pouvons-nous vous faire confiance pour analyser la situation et mettre en place une réponse proportionnée ?

— *Je connais la définition de chacun de ces termes.*

— D’accord. Tenez-vous tranquille.

— *Comment est-ce que vous comptez m’y contraindre ?*

— S’agit-il d’une remarque sur votre non-appartenance à ma maison ? Parce que je vous rappelle que vous avez commandé une recherche aux archives et que c’est sur mon bureau qu’elle parviendra.

Le sylphe entendit la menace et, à bout de mots, oublia de contenir sa tempête. Pourquoi s’infligeait-il une interaction pareille avec un être humain, déjà ?

[ʒə tə ʒyʁ kə ʒə nə tə kitəʁe pa ʒyska sə kə ty swa sɔʁti də pʁizɔ̃ e ɔʁ də dɑ̃ʒe]

Il se calma. Abigaël de Luz sortit de sous son bureau et contempla l’annihilation de son travail. Il prit appui sur son fauteuil, se releva et ouvrit sa fenêtre. Elle claqua aussitôt.

— *Navré. Je n’ai pas fait exprès.*

— Voulez-vous… Avez-vous besoin de parler à quelqu’un ?

— *De quoi ? Je n’ai rien d’autre à dire.*

Abigaël se tut, ramassa le premier objet qui passait et, bout par bout, rangea son bureau.

*

Dès son retour dans sa maison, Nathanaël de Luz fut embarqué par son oncle vers un petit salon vert ; la bibliothèque habituelle ne devait pas être assez discrète. Mazarine et Judicaël y prenaient le thé en les attendant. La table de deux devint une table de quatre et Ariel résuma la prise de contact avec leur cible.

Nat, peu intéressé par le récit des événements auxquels il venait d'assister, visa en son for intérieur la liste des membres de sa maison.

Émeline lui était perdue. Elle n'exprimait aucun doute sur sa culpabilité, et si elle pouvait le croire capable de meurtre, quel genre d'amitié pouvait-il conserver avec elle ? Il savait d'avance qu'il regretterait cette rupture, mais il ne pouvait pas laisser ce regret lui lier les mains.

Abigaël avait paru sur le point de l'abandonner – Amandine n'avait-elle pas dit que des rumeurs de bannissement couraient ? Mais ils avaient pu éclaircir la situation, plus de problème à prévoir de ce côté.

Le trio d'ennuyeux, les deux anciens Mazarine et Ariel et son cousin Judicaël, semblaient déterminés à lui porter secours. Moins par amitié pour lui que pour sauver leur propre réputation : c'était de bonne guerre.

La grande absente jusqu'à présent était sa cousine Églantine. La fille de cette dernière, Martine, aussi, mais à son âge elle ne pouvait que suivre les directives de sa mère. Le fuyait-elle, était-ce un hasard, un accès de colère qu'il pourrait étouffer… Il fallait qu'il la rencontrât, qu'il évaluât la situation.

Par coïncidence, à ce point de son train de pensée, Martine entra dans le salon : elle escortait Angeline de Coq. Lavée et maquillée de frais, en habits propres, elle sourit à l'assemblée. On aurait pu croire à de l'insolence de sa part mais son fils reconnut ce qui passait chez elle pour de la timidité.

Mazarine fit la moue, se leva et partit. Ariel la suivit, prétextant son désir de laisser son neveu et son ex-belle-sœur discuter. Judicaël ne se donna pas la peine de formuler une excuse et embarqua Martine avec lui. Cette dernière eut un marmonnement désolé qui acheva de convaincre Nathanaël qu'elle n'était pas autorisée à lui adresser la parole.

Restèrent Angeline et lui. Sans plus de façons, elle s'assit sur un des sièges, saisit une tasse de porcelaine et s'y servit du thé. Le geste agaça Nathanaël ; mais, si sa mère traitait son environnement comme un vaste buffet, il dut reconnaître qu'il ne s'agissait que d'une tasse de thé.

— Voulais-tu parler ? attaqua-t-elle.

Nathanaël songea qu'il aurait eu mieux fait de consacrer les dernières minutes de sa vie à préparer son texte. Il lança :

— Comment vas-tu ?

Angeline le considéra comme si elle pesait les sous-entendus de la question. Elle sirota sa boisson puis répondit :

— Bien, si on omet que vous avez laissé infuser cette horreur beaucoup trop longtemps. Et toi ?

— Je me remets de mon séjour en prison.

Elle enfouit son nez dans sa tasse. Regrettait-elle ? C'eût été une information nouvelle.

— Es-tu certaine que tout va bien ?

— Pourquoi es-tu venu me saluer ?

Vu le ton, elle revenait à la réalité que son fils n'aurait pas agi sans intentions dépassant la piété filiale. Mentir, jouer franc-jeu… Nathanaël tenta un compromis :

— J'ai perdu beaucoup de crédibilité. On m'a rappelé que je ne remplis pas mes devoirs envers ma mère. Je venais proposer la paix, et je te trouve…

— Dans la Grande Paix. Je vois. Ce n'est pas ce que tu crois. C'est… difficile, tu sais. Le bannissement. Ne plus avoir de maison sur laquelle se reposer, vivre de la charité d'autrui. Quand je peux oublier, je le fais.

— D'accord, c'est donc exactement ce que je crois.

D'un geste vif, Angeline s'effaça l'eau de sous les paupières. Elle ricana :

— T'a-t-on vraiment blâmé d'avoir négligé une bannie ? Tu dois être plus détesté que je ne le pensais. Je sais ce que tout le monde me reproche, fils. Tu étais dans ton droit. Je n'espérais aucun pardon et j'acceptais mon sort.

Sa lèvre trembla tandis qu'elle ajoutait :

— Et tu oses te présenter devant moi ? Me faire croire que je mérite ta miséricorde ? As-tu la moindre idée de ce que cela me fait ? Si ce n'est qu'une manœuvre politique, mon cœur va se briser, Nathanaël !

Il tapota sa main crispée sur son genou. Elle saisit la sienne et s'y accrocha. Ils posèrent leurs tasses de thé.

Un courant d'air siffla entre eux deux. Nathanaël appela :

— Angeline ?

Rien ne vint lui répondre. La porte du salon battit contre le mur. Il se leva et partit la fermer.

— À côtoyer un élémentaire, j'en ai oublié l'existence du vent.

Angeline reprit contenance et battit des cils, curieuse :

— La rumeur dit-elle vrai ? Lui as-tu donné mon nom, à ce sylphe ?

— Une inspiration du moment.

— Comment suis-je censée le prendre ?

— Avec indifférence ? Il doit bien y avoir une dizaine d'Angeline dans toute la Tour.

— Et je ne leur adresse pas la parole par principe.

— T'en rends-tu compte ? Nous discutons depuis une bonne minute et nous ne nous sommes pas encore sauté à la gorge. Que nous arrive-t-il ?

— Oh, pauvre chéri, la discussion intelligente t'a toujours fatigué. Je te comprends, bien des gens regrettent de me donner l'occasion de leur démontrer leurs torts.

Nathanaël retint son offuscation, puis l'éclat de rire qui voulait suivre. Sa mère ne se gêna pas pour manifester son hilarité. Il revint s'asseoir à côté d'elle et se servit davantage de thé.

— Décidément, tu es d'une compagnie délicieuse. Il suffit de ne pas te laisser approcher le bureau d'un maître de maison et tout se passe bien.

Sa mère accusa la pique ; son expression offensée dégénéra en tristesse morne.

— Je comprends la plaisanterie mais je tiens à rappeler que tout ce que j'ai fait, je l'ai fait pour toi.

— Profiter de la mort de mon père pour prendre le contrôle de Luz ? J'aurais dit que tu l'avais fait malgré moi.

— Si par « prendre le contrôle » on entend « abattre le travail à ta place quand tu n'avais plus le courage de te lever le matin », eh bien je l'admets, oui. Si on m'a attribué le mauvais rôle dans cette histoire, c'est à cause d'une bête erreur de jeunesse.

— Une erreur qui consistait à tenter de prendre le contrôle de la maison Coq.

— J'étais *jeune*.

Angeline perdit son regard dans le vide, un sourire asymétrique au coin des lèvres. Nathanaël ne sut comment interpréter son expression.

— Je n'étais même pas bannie pour toujours. Le savais-tu ? La Dame de Coq m'a promis que si j'avais une fille, elle serait accueillie dans la maison et moi avec. J'ai échoué.

Nathanaël laissa retomber sa tasse dans sa soucoupe. On lui en avait raconté des corsées sur l'esprit détraqué de sa génitrice, mais jamais encore il n'avait entendu dire qu'elle regrettait d'avoir donné naissance à un garçon. Sa mère s'inquiéta de sa réaction, puis comprit.

— Mais non, pas toi ! Tu ne t'en souviens pas ? Tu devais être trop petit. Ton père et moi sommes venus te voir à la nurserie : je voulais que tu saches que tu allais avoir une petite sœur.

— Quelle sœur ?

— Aucune. J'ai perdu le bébé.

Angeline contempla l'intérieur de sa tasse.

— J'ai perdu le bébé et Daniel m'a abandonnée. Jamais été de taille à affronter la vie. Lâche. Mais tu n'aimes pas qu'on critique ton père alors je vais me taire, n'est-ce pas.

Nathanaël se força à ne rien répondre qui ruinerait la tentative de réconciliation. Angeline finit son thé et reposa sa soucoupe sur la table.

— Je ne le lui ai jamais pardonné, je n'ai pas porté son deuil, j'ai pensé que c'était bien fait pour lui – mais cela n'a jamais été à ton propos, mon chéri. Je ne suis qu'une vieille femme stupide, assez stupide pour confondre son fils avec un meurtrier de sang-froid en oubliant que son père et elle ont mis le meilleur de leurs horribles personnes en lui. Tu ne pourrais pas me faire de plus grand honneur que de m'adresser de nouveau la parole. Pourrons-nous nous revoir ?

— Une prochaine fois. Prendras-tu soin de ta santé ?

Angeline ricana, se leva de son siège, et trouva seule le chemin de la sortie.

---

18 – ʒuʒmã

Le message du Grand Maître arriva le lendemain matin. Il ne convoquait pas le Seigneur de Luz, uniquement Nathanaël. Abigaël s'en inquiéta ; Angeline aussi.

— Eh bien il semble qu'on me prenne enfin au sérieux là-haut sans qu'il soit besoin de me flanquer d'un chaperon !

Sans plus d'inquiétude, Nathanaël de Luz se présenta seul au Grand Maître.

— **M**erci d'être venu si vite. **J**'ai retrouvé mes images de la soirée du solstice d'hiver. **C**onsultons-les ensemble.

Le plateau de la table du conseil disparut : le Grand Maître Illusionnait dessus. Il parut à Nathanaël que son œil considérait une salle comme s'il s'était accroché à un angle du plafond.

Deux personnes entrèrent. On remarquait surtout leur chevelure blonde, l'une un peu plus claire que l'autre, de cette nuance qui y indiquait la présence d'une quantité non-négligeable de cheveux blancs. Nathanaël reconnut sur l'autre la chemise qu'il portait au sortir de sa cellule. Le plus vieux servit deux verres, pris sur un buffet qui proposait diverses assiettes de petits fours et un saladier bleu céruléen. Les domestiques utilisaient cette couleur pour signaler que l'alcool était très fort, sans parvenir à éviter les conséquences de la descente très raide de la noblesse. Un visage apparut une seconde à l'image : Gabriel

d'Ascley passa un verre à la silhouette encore anonyme, puis l'angle redevint défavorable à son identification.

Les deux figures burent l'une à côté de l'autre un moment, à une distance qui suggérait qu'elles ne s'étaient pas isolées par amitié. Pas de son dans une Illusion, mais on distinguait les mouvements des corps et des bouches : une discussion se jouait. Animée : l'homme à la chemise beige, théâtral, couvrit son visage de ses mains sans prendre la peine de reposer son verre avant.

Son interlocuteur voulut lui proposer un morceau de la nappe pour s'essuyer. Chemise-beige lui enjoignit de s'éloigner, les gestes confus. La peur suintait de lui : une terreur spontanée envers Gabriel d'Ascley. Ce dernier ignora la manifestation de panique et continua de s'approcher. L'homme en détresse se retrouva acculé contre le buffet, fouilla la table de ses mains, se saisit du saladier bleu et le jeta devant lui.

Prendre un récipient en verre de cette taille au visage sonna Ascley, qui tomba à la renverse. Il se remit debout et attrapa l'autre homme par le col. Celui-ci tenta de le repousser, échoua, fouilla sa poche et en sortit son briquet.

Un oiseau géant se posa dans la pièce et picora les deux hommes à mort.

— **M**onsieur de **L**uz, pour quelle raison avez-vous interrompu ma projection ?

Nathanaël, faute de pouvoir regarder le Grand Maître, adressa un sourire à sa doublure verrouillée dans le fauteuil noir.

— Je tenais à nous rappeler à tous deux qu'une Illusion n'est jamais qu'une Illusion et que rien ne m'oblige à croire ce qu'elle me montre.

Le silence s'éternisa une seconde de trop.

— **D**onc vous me traitez de menteur.

— Non, je dis que vous avez pu, comme le reste de la Tour, être abusé.

— **D**onc vous me traitez de naïf.

— Assez subtile, une Illusion peut fourvoyer n'importe qui, même vous.

— **D**onc vous me traitez d'incapable.

Nathanaël frappa du plat de la main sur la table. L'oiseau Illusoire en sortit pour se poser sur son poing. Il feignit de le caresser.

— N'en faites pas une affaire personnelle, Grand Maître. Ce que je dis, c'est que la manipulation des images est une spécialité locale : se reposer sur une telle démonstration ne peut que nous induire en erreur.

— **A**vez-vous perdu tout sens commun ? **V**ous êtes vous-même venu réclamer mon jugement. **E**t dès lors que vous soupçonnez qu'il ne vous plaira pas, vous souhaitez vous en défaire ? **P**ar ailleurs, vos affaires me **sont** personnelles, **L**uz : tout ce qui déstabilise l'équilibre éternel de la **T**our me concerne.

— Je n'imaginais pas que vous choisiriez de faire reposer votre jugement sur les images d'un système de surveillance dont je n'avais même jamais entendu parler et dont l'authenticité paraît douteuse ! J'aimerais être pris au sérieux.

— **M**ais je vous prends **très** au sérieux. **V**otre réaction confirme mon opinion de vous. **L**e feu est de votre caractère ; vous incendieriez la **T**our entière pour imposer votre idée du monde. **Q**u'est-ce qu'un seul de vos ennemis en comparaison ?

Nathanaël eut l'intelligence de retarder la réplique qui voulait jaillir, mais pas celle d'en trouver une meilleure.

— Non. Vous vous trompez.

— **E**ncore une fois, vous m'affirmez mon incompétence sans prendre la peine de la prouver. **N**e vous reste-t-il aucune trace d'humilité ? **Q**ue puis-je donc faire de vous ? **D**e vous et de votre pauvre, pathétique déni ?

Nathanaël comprit trop tard l'ampleur du mépris dans la voix du Grand Maître.

— **V**oici mon jugement : tentative de meurtre ou triste accident, vous ne regrettez pas les événements du solstice d'hiver. **V**ous n'avez aucune intention de réparer vos torts. **S**omme toute, vous ne désirez pas changer. **J**e n'ai ni plus de temps à vous consacrer, ni de place pour une personne telle que vous entre ces murs. **A**ussi, **N**athanaël de **L**uz, je vous **bannis** de la **T**our éternelle. **V**ous n'êtes plus autorisé à y résider. **J**e vous laisse un jour pour préparer votre

départ. **V**otre bannissement ne sera annoncé que demain pour laisser votre maison s'accoutumer à l'humiliation. **V**euillez vous retirer.

Nathanaël resta figé.

— **V**ous imaginez-vous pouvoir me tenir tête sans conséquence ? **Q**ue rien de pire ne peut plus vous arriver ? **P**ensez à votre famille.

— J'allais partir. Pardonnez ma lenteur.

Il fit demi-tour et se dirigea vers la sortie. Sa tête pulsait ; sa vision se brouillait. La double porte du conseil s'ouvrit devant lui. Derrière attendaient Abigaël et Amandine. Les voir ensemble tenait de l'ordinaire, autrefois ; Nathanaël apprécia la force de leur amitié envers lui pour qu'ils se côtoyassent ainsi, interdits l'un à l'autre. L'entrée de la salle du conseil se referma dans son dos. Abi osa parler :

— Que s'est-il passé ?

— *Est-ce que la doublure a dit quelque chose ?*

Angeline était présent ; Nathanaël en ressentit de la gratitude. Abigaël plaqua ses mains sur les joues de Nathanaël. Ce dernier remarqua alors à quel point elles étaient glacées. Il se laissa tomber dans les bras de son cousin et annonça dans un murmure :

— Je suis banni.

— Quoi ? C'est absurde. Je suis le seul à pouvoir te bannir de notre maison.

— Pas de Luz : de la Tour.

Amandine émit un cri horrifié.

— Je suis désolée, je suis si désolée, je ne pensais pas que Fortune refuserait, je n'imaginais pas que le Grand Maître te…

— Calme-toi, Mandie. Ce n'est pas de ta faute.

Nathanaël se redressa.

— J'ai échoué à convaincre. Je n'ai pas fait ce qu'il fallait pour me défendre. Je n'ai nul autre à blâmer que moi-même.

— Alors ça, ce n’est pas garanti !

Le petit comité chercha qui venait de prononcer ces mots. Angeline le repéra le premier.

Le vieil homme de la veille, la doublure du Grand Maître, la tête et un bras dépassant d’une bouche d’aération, les salua d’un geste de main.

— J’ai cinq minutes à vous consacrer avant que le gros machin ne remarque mon absence et je voulais vous voir, monsieur de Luz.

— Et c’est à quel sujet, cher inconnu ?

— Voyez vous, je pratique le Grand Maître depuis des années. Officiellement il est impartial mais, dans cette affaire, ses leviers ont été tirés. Je peux lui faire remarquer la défaillance de son jugement et négocier l’annulation de votre bannissement.

Nathanaël retrouva la lumière.

— Vraiment, le pouvez-vous ?

— Oui ! Mais en échange, j’aimerais que vous fassiez quelque chose pour moi.

Nathanaël sentit son visage passer d’émerveillé à narquois plus vite que son humeur. Bien sûr, pourquoi lui aurait-on accordé une faveur gratuite ?

— Dites-moi de quoi il s’agit, l’ami, et je verrai ce que je peux faire.

— J’ai besoin que vous rendiez visite à quelqu’un et que vous lui donniez de mes nouvelles. Voici son adresse.

La doublure envoya un planeur de papier jusqu’à eux. Amandine le saisit au vol, le déplia et le confia à Nathanaël. « Magda Morez. Finca de los tulipanes, Puentazul. »

— Que dois-je dire à cette personne ?

— Que son frère est en vie, qu’il ne peut pas la rejoindre, et qu’il l’embrasse.

— Très bien, je le ferai. Vous fallait-il autre chose ?

— C’est tout ce dont j’ai besoin, merci. Je dois reprendre mon poste, belle journée à vous.

Le vieil homme s’évada par le conduit. Angeline le héla :

— *Attendez !*

— N’essayez pas de me suivre, sylphe ! prévint une voix déjà éloignée. Je monte chez le Grand Maître et si vous vous trahissez en sa présence, vous aurez des problèmes.

L’élémentaire resta sur place et passa son humeur en grandes rafales de vent. Nathanaël ramena ses cheveux ailleurs que sur ses yeux.

— Bon, eh bien on dirait que tout n’est pas perdu.

— *Je ne comprends pas : il dit qu’il va influencer le Grand Maître, mais il ne nous explique pas avec quels arguments.*

— Parce qu’il se les garde pour lui, enfin, Angeline, sois malin.

Amandine taquina Nathanaël :

— Tu feras attention, tu as un oiseau entre les doigts.

Il ramena la main devant son visage. L’oiseau tiré des Illusions pépia muettement. Son créateur le renvoya au néant. Abigaël, badin, remarqua :

— Un oiseau qui est sans conteste un oiseau mais qui n’a aucune caractéristique d’aucune espèce.

— Cela s’appelle l’art de la suggestion, bien supérieur à une obsession pour les détails.

— Raconte tes plaisanteries à d’autres : pour quelqu’un qui a eu onze virgule soixante-quinze à l’examen, c’est du travail bâclé.

— Je ne prends aucune critique d’un trois virgule cinq puis, d’abord, j’aurais eu douze s’il était possible d’avoir douze.

— Ta mère a eu douze.

— Ma mère est un monstre.

Nathanaël prit Abigaël à son bras gauche, Amandine à son bras droit et envoya un signe de tête à Angeline.

— Ne discutons pas dans le couloir ! Rentrons chez nous tant que je le peux encore.

L'élévateur venu, ils regagnèrent la maison Luz.

---

19 – itineʁɛʁ

Nathanaël de Luz préparait un sac d'habits et d'autres affaires utiles en s'efforçant de ne pas laisser son bannissement gâcher sa bonne humeur.

Certes, une injustice l'excluait de la Tour éternelle, sa demeure depuis toujours et à jamais ; mais il n'avait pas pris de vacances depuis sa nomination comme maître de maison et elles lui feraient le plus grand bien. Amandine et Abigaël déroulaient sur son lit une carte de l'île et cherchaient la commune de Puentazul. Une brise leva un coin du papier.

— *Je l'ai vue, cherchez de ce côté.*

Abigaël mit enfin le doigt dessus : d'un trait de crayon, il traça un segment de droite entre sa position et celle du Lac aux Nobles. Amandine résuma :

— Un jour de voiture depuis les gîtes ! Nous pourrions prévoir trois jours réservés à ta commission et passer le reste du temps à profiter de l'eau et du bois. Si ce vieux bonhomme mystérieux tient sa promesse, tu pourrais même trouver le séjour trop court.

Nathanaël sourit à cette idée si saugrenue. Alors que le Grand Maître souhaitait lui donner une leçon, il faisait l'école buissonnière : la fin de ses ennuis lui paraissait si proche qu'il réfléchissait déjà à agir contre Gabriel d'Ascley une fois sa légitimité retrouvée.

Trois coups toquèrent à la porte de la chambre.

— Oui ?

Un de leurs domestiques entra, un billet dans sa main.

— Monseigneur, mademoiselle, monsieur, on vient de me remettre ceci pour monsieur.

Nathanaël prit le papier et le déplia. Un morceau de métal doré, de la forme d'un demi-rond irrégulier, en tomba ; des lettres y étaient gravées, mais le message attira davantage son œil.

« Monsieur de Luz, je détiens des informations concernant le crime dont on vous accuse. Je vous les remettrai pour que vous puissiez établir votre innocence, si vous me rendez un service. »

— *Qu'est-ce que tu lis ? C'est blanc.*

Nathanaël sursauta.

— Que veux-tu dire ? Il y a pourtant…

« Vous seul pouvez voir mes mots. Moi seul peux les modifier. »

Nathanaël blêmit. Il avait beau sonder le billet de toute sa perception Illusoire, il ne trouvait pas qui maîtrisait l'Illusion qui se jouait dessus : son émetteur devait être plus puissant que lui. Il rangea la babiole dorée dans sa poche pour ne pas l'égarer et poursuivit sa lecture à voix haute, histoire de mettre tout le monde dans la boucle.

« Rendez-vous en Ville, chez une femme qui court un grave danger. Protégez-la, et vous serez récompensé. Ignorez ma demande, et n'espérez plus revoir l'intérieur de la Tour. »

Nathanaël héla son domestique :

— De qui vient cette lettre ?

— Je l'ignore, monsieur. Je la tiens d'un collègue qui n'en savait pas plus.

« L'adresse est au 35, rue des Alouettes, au sud-ouest de la Ville. Faites vite. »

Nathanaël recopia l'indication puis froissa le message et y mit le feu dans son cendrier, agacé par son invasion.

— Tout de suite, tu lui déclares la guerre ? rit Abi.

— Oh, quelqu'un qui prend tant de précautions pour ne pas être retrouvé ne pourra qu'apprécier l'attention. Que faire de cela ? Ouvrir un service postal, au point où j'en suis ?

— Il te menace.

— Certes, mais admettons que j'obéisse au caprice de cet inconnu mystérieux et à la demande de la doublure du Grand Maître. Je me trouverais dans une position avantageuse pour réclamer un retour à la normale. Quitte à réparer mes erreurs, autant aller au bout des choses et te libérer de la contrainte.

Dans le dos d'Abigaël, Amandine pâlit. Nathanaël enfonça son pied dans le plat et déclara :

— J'ai été piégé. Je ne comprends pas encore comment mais, en tout cas, je n'ai pas été assez malin pour nous protéger. Vos fiançailles ont été brisées par ma faute. Je vous jure, sur notre amitié, que je reprendrai ma place et que je célébrerai votre mariage.

Abigaël détourna le regard.

— De quoi te mêles-tu ? Tu ne nous as pas vus depuis six mois. Nous…

Amandine posa sa main sur son épaule. Abi se retourna. Elle le fixait, les yeux brillants.

— J'ai dit des choses terribles. J'étais en colère. Je regrette. Peux-tu me pardonner ?

Abigaël retint son souffle. Elle poursuivit :

— Je t'aime toujours. Je veux toujours te prendre pour époux et porter nos enfants. Mais c'est vrai, tant de choses se sont mises entre nous. Toi, que veux-tu ?

Pour toute réponse, il l'embrassa à pleine bouche. Nathanaël regarda ailleurs. Abigaël et Amandine tombèrent sur son lit, en plein sur la carte de l'île.

— Un peu de tenue, peut-être ? réclama Nat.

Abigaël et Amandine se relevèrent, marmonnèrent une excuse et quittèrent la pièce.

— *Qu'est-ce qui leur prend ? Nous étions en pleine préparation.*

— Oh, mon inhumain ami, toi qui as gobé un dictionnaire, révise la définition des mots « amant » et « passion » et débrouille-toi avec.

Le courant d'air vira.

— *Ah. D'accord. Dégoûtant.*

— Par ailleurs, je ne le t'ai pas demandé : as-tu des projets, très cher ? Je n'ai jamais été si hors de danger depuis notre rencontre. Merci pour ton serment, mais a-t-il encore une raison d'être ?

Angeline laissa flotter le silence.

— *Je suis attaché à toi.*

— Oh, comme c'est charmant.

— *Et à rien d'autre. Mon existence est vide.*

— C'est moins charmant. En ce qui me concerne, tu es mon ami et le bienvenu dans cette aventure.

— *Tant que je n'agresse plus personne en ton nom.*

— Tant que tu n'agresses plus personne en mon nom, de toute évidence.

Nathanaël lança un regard à la carte froissée sur le lit.

— Toi qui vois vite, tu ne repères pas la rue des Alouettes, par hasard ?

— *C'est une carte de l'île, pas de la Ville : elle n'y est qu'une tache grise, les rues ne sont pas indiquées.*

— Mortesélène. Nous allons devoir en quémander une autre à Abi, dès qu'il aura fini.

Nathanaël fouilla les tiroirs de sa table de chevet. Il y retrouva un étui à cigarettes à demi rempli. Amusant ; maintenant qu'il se posait la question, il n'avait pas ressenti d'envie de fumer depuis sa sortie de prison. Il tira l'une des minces tiges brunes de l'étui et l'alluma de son briquet. L'amertume poussiéreuse du tabac lui anesthésia la bouche. Hélas, trop vieilles et trop sèches, les cigarettes ne valaient plus rien.

— *De la fumée ? Veux-tu ma mort, Nat ?*

Nathanaël, à regret, écrasa son très grand mégot dans son cendrier.

— Pardonne ma question, mais comment peux-tu être si fort et si fragile à la fois ?

— *Beaucoup trop de boucles, pas assez d'espace pour m'écarter du danger, nous avons déjà eu cette discussion, arrête de la remettre sur le tapis ou je te réunis à ton amant.*

— Quoi ?

— *Le mur. Je te menace de te jeter contre le mur.*

— D'accord, mon « amant » ?

— *Tu l'embrassais, chez les Ascley.*

— Oh, à la fête ! Angeline, j'étais allumé jusqu'aux yeux à cause du buffet, ne cherche pas une logique à ma conduite sous influence.

Nathanaël vida son cendrier par sa fenêtre ; l'altitude lui aspira la peau. Fou comme la peur se cantonnait à une seule partie du corps, n'allumait de panique que sa main. Contrairement à ce que son esprit lui criait, il ne bascula pas et ramena son bras à l'intérieur de la pièce sans accident.

— Assez atermoyé ; allons-y.

Par tact, plutôt que d'aller chercher son cousin dans sa chambre, Nathanaël préféra l'attendre dans son bureau.

Avec le recul, la prise de pouvoir d'Abigaël était évidente. Il avait hérité de leur grand-père un goût pour les menus appareils à l'utilité contestable ; les "gadgets", pour utiliser un terme argotique. Il en fleurissait les moindres surfaces qu'on lui laissait à disposition. Miroirs d'hypnose, verrous sans clé constitués d'anneaux entrelacés, jouets à vapeur, oiseaux buveurs, statuettes flottant par la vertu de la répulsion magnétique, lampes autonomes de la taille d'un pouce : si c'était artisanal et contrintuitif, Abi s'y intéressait.

Histoire de se rendre utile, Nathanaël lui rangea tout ce bazar dans ses tiroirs et tria ses papiers. Il jeta un œil au carnet de commandes du générateur

auxiliaire, puis un autre au livre des comptes où étaient notées les heures des domestiques.

Comme tout cela lui manquait ! La gestion, la maintenance, faire en sorte que les structures dont sa famille et lui dépendaient continuassent de tourner malgré les aléas ; être le soutien des membres de sa maison, et leur intermédiaire pour parler aux autres de la Tour.

Fallait-il mal le connaître pour voir en lui un incendiaire.

Voilà ce qu'il aurait dû répondre au Grand Maître. Il soupira de sa répartie retardataire.

Abigaël entra. Nathanaël ne s'en sentit pas gêné : il avait eu le nez creux et ne s'était pas assis dans le fauteuil réservé au Seigneur de Luz. Il ne se souvenait que trop de sa propre humiliation quand il s'était rendu compte que sa mère l'occupait plus souvent que lui, toutes ces années auparavant.

— Tout va bien ? Que fais-tu ici ?

— As-tu une carte de la Ville dans tes affaires ? Pour ma part, je n'en ai jamais gardé.

— Je me disais que tu en aurais besoin. Voyons voir…

Abigaël fouilla la bibliothèque et en tira un épais volume.

— Voilà ! Cartes citadines, dernière édition.

Ils déplièrent le livre sur le sol. La première carte était une vue entière de la Ville ; seules les plus grandes artères y étaient nommées, faute de place. De grands rectangles dessinés la découpaient, renvoyant aux cartes détaillées des quartiers. Quatre formaient la partie sud-ouest. Ils parcourent l'index des rues de chacune jusqu'à trouver celle des Alouettes. Déterminer un itinéraire depuis la sortie de la Tour fut un autre casse-tête.

Abigaël s'enquit :

— Quand veux-tu partir ?

— Dès que j'aurai fermé mon sac.

— Quoi, si vite ?

— Le Grand Maître n'hésitera pas à mandater la Garde pour m'expulser, j'aime autant quitter la Tour de mon propre chef.

— Mais tout le monde n'est pas à la maison, je crains que tu ne puisses pas saluer Églantine…

— Et pourquoi voudrais-je la saluer ? Elle me boude depuis mon retour, grand bien lui fasse. Je n'ai pas le temps d'attendre qu'elle revienne à la raison : à part elle, tous les membres de la famille m'ont consacré un peu de leur temps. Qu'elle s'étouffe dans sa trahison.

Au visage décomposé d'Abi, Nathanaël comprit que sa cousine se trouvait derrière lui. Il se retourna.

Ses cheveux auburn avaient repoussé depuis le solstice d'hiver. Ils encadraient son visage furibard et retombaient en cascade sur sa poitrine soulevée de rage. Églantine dans tout son sale caractère, seule pourvoyeuse de filles pour la branche féminine de la maison Luz puisqu'Émeline ne participait pas à l'effort, mais qui détestait qu'on la ramenât à ce statut. Elle feula :

— Plutôt que j'arrête de « bouder », pourquoi ne me présentes-tu pas tes excuses ?

— Navré de ne pas t'avoir croisée avant, j'aurais dû mieux chercher.

Elle cogna du poing sur le cadre de la porte. Ses cousins ne sursautèrent pas : la routine.

— Tu n'avais pas assez déshonoré Luz en te faisant emprisonner, il fallait que tu te fasses chasser de la Tour elle-même ! Rien ne t'arrêta donc *jamais* ? Jusqu'où feras-tu sombrer notre maison pour alimenter ta soif de gloire ?

Nathanaël voulut lui rappeler qu'elle l'avait suivi avec loyauté depuis sa nomination – mais c'était cela le message : elle ne le soutiendrait plus. Il choisit une autre approche.

— Mon combat n'a rien de personnel, Eggie, même si les gens s'y trompent.

— Évidemment ! Rien de ce que fait un maître de maison n'est personnel : il y engage toujours sa famille ! Y compris mes filles et les fils de Judicaël qui n'ont eu aucune voix dans ces histoires et qui subiront l'infamie au sortir de la

nurserie. Ce n’est pas parce que ce ne sont pas tes enfants que tu n’as pas le devoir de te préoccuper de leur avenir.

Nathanaël regarda du côté d’Abigaël. Il gardait la tête baissée, le rouge envahissait ses joues. C’était l’idée d’Églantine alors, et elle aurait bien pu réussir à le convaincre : sauver la maison en l’en bannissant, les extirper de sa disgrâce, espérer que le tumulte se résorbât et que les enfants de Luz en fussent vite libérés.

Pour une femme qui n’aimait pas l’étiquette de mère, son discours était bien parental. Et elle en oubliait un point : la cause de tout. Le danger représenté par Ascley.

— Que veux-tu comme avenir ? Celui où nous faisons profil bas, où ta Martine se détruit au Rêve Blanc et ta Gabine vit dans la Grande Paix parce que personne ne s’y est opposé ?

— Ce n’est pas de cela qu’il s’agit. Bien sûr que la cause est juste, Nathanaël : quelqu’un prendra ta place.

— Et si sa famille craint le scandale autant que toi, il y en aura d’autres pour l’empêcher de le faire !

Églantine pinça les lèvres et supplia Abigaël :

— Il est encore temps. S’il-te-plaît, Abi.

La réponse fusa :

— Non. Je suis déjà le pantin du conseil, je ne serai pas le tien. Nous sommes libérés de ses actions puisque je suis notre Seigneur. Tu peux disposer. Merci de quitter mon bureau.

Églantine traîna juste assez longtemps pour que cela ne comptât pas comme de l’insubordination manifeste, puis déguerpit. Nathanaël hésita à se plaindre que son cousin eût envisagé de le bannir ; il y renonça et reprit le fil de leur conversation.

— Je crois que nous en avons fini. Je vais boucler mon sac, merci pour ton aide.

— Un détail, tout de même : il faudra que tu te loges et que tu te nourrisses.

— Certes.

— Je te prépare une bourse correspondant à ta part dans la maison. J'ignore si cette somme te suffira à vivre convenablement hors de la Tour, renseigne-toi et préviens-moi en cas de problème. Je te la fais parvenir au plus vite à l'adresse de cette personne chez qui on t'envoie.

— N'as-tu pas moyen de me faire une avance ?

— Si, je peux t'embaucher comme domestique, te signer un chèque et t'envoyer l'encaisser au Trésor. Je doute que cette solution te satisfasse.

Nathanaël le reconnut et s'en alla terminer ses affaires.

---

20 – ʁɑ̃kɔ̃tʁ

Angeline le sylphe prévint Braquart et Chapuis :

— *Je suis présent et égal à moi-même : vous connaissez vos options.*

Le lieutenant et le major accusèrent réception de la menace. Nathanaël, sac de voyage à l'épaule et Amandine de Sarh au bras, interpella l'un des gardes :

— Chapuis ?

— Toujours pas, non, gronda Braquart.

Amandine reprit la conversation en main :

— J'ai entendu que vous aviez reçu un blâme, veuillez accepter mes excuses.

Braquart éclata :

— Pour vous servir, mademoiselle ! Tiens, vous avez encore attrapé Luz avant nous ? Quelle efficacité, je présume que vous vous rendez à la prison afin de jeter cet aspirant meurtrier à sa place ?

Amandine baissa les yeux.

— Quant à vous, le pet, vous avez attaqué la Garde. Méfiez-vous : dès qu'on aura trouvé comment, on vous mettra la main dessus.

— *C'est moi qui vous traitez de pet ?*

— Il ne le pense pas, répondit Chapuis, ne lui en tenez pas rigueur, il est sur les nerfs.

— On se demande bien pourquoi ! Peut-être parce que nous sommes encore envoyés sur les roses pendant les nobles, comme d'habitude, s'en tirent bien. Des citadins ont été envoyés à la Tour pour moins que ça. Vous avez traversé la prison, monsieur de Luz : vous vous êtes demandé une seule seconde qui étaient vos voisins ? De qui ils étaient les pères, les fils, les frères, les amis ? Et vous êtes parti jouer au martyr auprès du Grand Maître. Vous n'avez donc aucune pudeur ?

— Lieutenant, si c'est ce qui vous inquiète, apprenez que je ne m'en tire pas à si bon compte : le Grand Maître m'a banni de la Tour et je me rends en Ville.

— Vous vous rendez en Ville ! Elle est bien bonne, celle-là. C'est une punition, maintenant ? Parce que j'y ai des amis, une femme et trois enfants, en Ville !

— Et un petit-fils, rappela Amandine.

— Oh, taisez-vous !

Amandine de Sarh releva la tête, le sourcil haussé.

— Lieutenant. Vous pouvez exprimer votre colère comme vous le voulez. Vous pouvez à loisir me rappeler mes manquements à ma maison. Mais ce que vous ne pouvez légalement pas faire, c'est me donner un ordre. Partons, Nathanaël.

Ils gagnèrent l'élévateur. Faute de place suffisante à l'intérieur, Angeline dut attendre que la cabine descende et la suivit dans le long puits où elle circulait.

*

Ada Rousseau-Stiegsen faisait ses comptes sur son bureau. Ils ne tombaient pas comme elle aurait voulu. Elle se renversa en arrière sur sa chaise et soupira. Son époux arriva derrière elle, consulta son cahier, lui embrassa le front et lui dit :

— Je ne connais pas beaucoup d'hommes qui peuvent se vanter d'avoir une femme qui ne leur coûte que cinq deniers.

Elle lui envoya une chiquenaude.

— J'avais promis que tu n'aurais rien à dépenser à cause de la pension mais je n'y arrive pas. Faute de locataires supplémentaires, il faudrait que je congédie madame Herlier et que je la remplace mais tu sais que je ne le *peux pas*.

Son regard tomba sur l'assiette de biscuits sur son bureau. Grave erreur : elle dut fermer les yeux pour calmer sa nausée. Sven l'escamota.

— Chérie. Ces temps derniers je ne paie que mes vêtements, la moitié des dépenses d'Olivia et la moitié de nos dépenses communes. Si on fait les comptes je coûte sans doute plus à la pension que l'inverse. Cinq deniers, ça ne vaut pas la peine de te rendre malade.

Ada posa ses binocles et son crayon et se retourna vers Sven, contrariée.

— Je n'y peux rien : ça m'embête. Je ne dégage pas de bénéfice et si nous subissons un imprévu c'est encore ton salaire qui devra couvrir. Je n'aime pas ça du tout.

Il la prit dans ses bras. Elle tâcha de garder contenance. Il lui était bien trop facile de s'abandonner dans sa chaleur. Il s'enquit :

— Ce n'est pas la seule chose qui te tracasse, je me trompe ?

Elle soupira. Elle espérait que la recherche de la maison Virive ne prendrait pas trop de temps, que Casiel de Sarh ne convaincrait pas la Dame des Archives de renoncer à son enquête, que rien d'autre n'irait de travers. L'objectif de leur coup d'éclat à la Tour, c'était de trouver enfin une solution à leurs problèmes : ça n'aurait pas dû l'angoisser ainsi, s'ajouter à la pile.

Charlotte toqua et entra dans le bureau, l'air ennuyée.

— Isidore m'envoie vous dire qu'il y a une paire de gens bizarres à la porte et qu'il a du mal à les refouler.

Les époux savaient à qui la requête s'adressait, entre le grand homme et la petite femme ; Ada retroussa ses manches et descendit les marches deux à deux.

Isidore se tenait en travers de la porte d'entrée, résolu à ne pas laisser passer les intrus.

— Je vous dis que madame ne vous recevra pas ! Vous ne savez même pas qui vous venez chercher et vous croyez mettre un seul orteil sur le seuil ? Mais barrez-vous !

— Écoutez, mon brave, je pensais savoir ce que je faisais avant que vous ne m'annonciez que cet établissement est une pension de famille. Je suppose que la femme en question pourrait être n'importe laquelle de vos locataires.

La voix sonnait masculine, claire et beaucoup trop décontractée pour quelqu'un qu'Isidore refoulait du bout de son balai. Ada tapota l'épaule de son employé : il s'écarta.

Devant elle, un homme maigre et mal coiffé qui lui semblait vaguement familier. À ses côtés, une femme avec laquelle elle avait des comptes à régler.

— Qu'est-ce que vous fabriquez chez moi, mademoiselle de Sarh ?

La demoiselle se rengorgea.

— J'ignorais qu'il s'agissait de votre domicile, citoyenne. Bonjour déjà, et que me vaut l'animosité ?

— Vous avez insulté ma fille.

Amandine de Sarh écarquilla les yeux.

— Je ne… Ah, si, je vois à quelle occasion.

— Est-ce que vous êtes venue lui présenter des excuses ?

— Pas vraiment, votre fille me faisait chanter.

— Elle a neuf ans. « Manipulatrice » ? Est-ce que c'est un mot à jeter au visage d'une enfant ? Ne posez pas un pied chez moi.

La demoiselle leva haut le menton.

— D'accord ; après tout, je ne suis qu'accompagnatrice. Nat, voici Ada Rousseau-Stiegsen, avec un tiret ; citadine, je vous présente monsieur Nathanaël de Luz. Au revoir, et bon courage.

Resta l'homme vaguement familier, abasourdi par l'échange. Ada lui lança :

— Qu'est-ce que vous voulez ?

Il parut reprendre ses esprits.

— J'ai été envoyé par un gentilhomme anonyme qui m'a donné votre adresse en me demandant de protéger une femme, dont il n'a pas jugé utile de préciser le nom, d'un danger qui la menacerait.

Ada s'accorda trois minutes pour déterminer s'il s'agissait du mensonge le plus ridicule de l'année ou d'une réalité plus complexe.

— Ce gentilhomme, vous ne le connaissez pas ? Vous ne l'avez pas vu ? Comment vous a-t-il contacté ?

— Il m'a fait passer un billet.

— Est-ce que je peux le voir ?

— Je l'ai brûlé.

Elle retrancha une minute trente de sa patience.

— En y repensant ce n'était pas mon idée la plus brillante. Oh ! Si cela peut aider, il m'a également transmis cette babiole !

Le nouveau venu tira de sa poche un genre de demi-pièce dorée ; Ada la lui arracha du bout des doigts.

Un motif de feuille courait sur son pourtour. De la taille de la moitié d'un louis, l'objet n'en avait pas la tranche ; il s'agissait plutôt d'un médaillon brisé en deux. Sur son autre face, quelques lettres : elle lut « Ada ». Un dernier signe, coupé par la cassure du bijou, aurait pu être un m, un n, autre chose encore.

Sans en être certaine, elle trouvait trop de ressemblance entre cette babiole et une autre pour que l'objet entre ses mains ne soit pas la moitié d'un pendentif appartenant à sa mère adoptive. Que disaient les inscriptions sur le deuxième morceau ? Impossible de s'en rappeler. Il lui faudrait le vérifier à sa prochaine visite. Elle referma la main sur la pièce à conviction, puis la glissa dans la poche de son tablier.

Message reçu. Que faire du messager ?

— Monsieur de Luz, je suis, en effet, en danger. Ça n'implique pas que vous puissiez apporter quoi que ce soit à ma protection. Ne restons pas dans le courant d'air, suivez-moi.

Elle se retourna. Une autre voix perça :

— *À propos, est-ce que je peux entrer ?*

Ada se figea sur place.

— *Vous ?* Mais qu'est-ce que vous fabriquez là ?

— *J'ai suivi Nathanaël. La conversation m'intéresse, est-ce que je peux venir ?*

Ada estima le volume du sylphe à partir de ses souvenirs de leur rencontre. Il ne rentrait pas dans son bureau.

— Non. Patientez dans le jardin, ne causez pas de raffut, faites-moi signe quand j'aurai le temps de vous demander ce qu'est votre problème.

— *… Pourquoi le jardin ?*

— Je ne vais quand même pas vous laisser à la rue. Filez !

La question résolue, elle enchaîna la suite du dossier.

*

Nathanaël de Luz saisit la rampe de l'escalier à pleine main et foudroya les marches du regard. Désireux de ne pas présenter plus de faiblesse qu'il n'en exsudait déjà par tous les pores, il vainquit le sommet.

Le bureau de la citadine se plaquait contre le mur sous la fenêtre d'une petite pièce biscornue à la forme d'un rectangle dont une partie aurait été mangée par la cage d'escalier. Faute de pouvoir se placer de part et d'autre de la table, Ada et lui s'assirent sur deux chaises. Quelqu'un qui serait entré par hasard aurait pu se tromper sur qui était l'hôtesse et qui était l'invité, ce qui ne faisait pas très sérieux. Nathanaël garda ce commentaire pour lui mais n'en pensa pas moins.

La citadine attaqua l'entretien.

— En quoi est-ce que vous vous estimez capable de m'aider, monsieur de Luz ?

— Je n’en sais rien mais j’ai hâte de le découvrir.

— Quelle est la spécialité de votre maison, déjà ?

— Nous nous chargeons du développement et de la maintenance du générateur auxiliaire, un équipement destiné à pallier aux limites du système d’approvisionnement en énergie de la Tour.

— Hum-hum, aucun rapport avec la protection rapprochée.

— Nous avons également des connaissances dans le domaine des phénomènes physiques, notamment si nous pouvons les exploiter au sein de machines…

— Pourquoi vous ? Qui vous a mandaté ? Pourquoi avez-vous accepté ?

Nathanaël hésita. Il ne comptait pas mentir et n’avait pas préparé d’histoire mais, mis face à la question, il réalisait la honte qu’il éprouvait encore pour sa réponse. Il se recomposa.

— On m’a fait une promesse assortie d’une menace. Je suppose que je me trouve devant vous parce que j’étais l’homme le plus facile à faire chanter de la Tour éternelle.

Le visage de son hôtesse pâlit.

— Vous êtes le fugitif dangereux.

— Pardon ?

— Je vous avais oublié. Vous m’avez ouvert une porte à la figure, hier.

La mémoire de Nathanaël se remit en marche.

— Vous ! Dans l’escalier !

— Exact !

— J’allais remonter !

— Je descendais.

— Le monde est d’une petitesse.

— C’est merveilleux : trinquons.

De sous son bureau, la citadine tira une bouteille à l'étiquette indéchiffrable et deux verres minuscules. Nathanaël s'inquiéta d'un sens de la fête si prononcé.

— À quoi buvons-nous exactement ?

— Oh, à rien de particulier. J'ai du mal à vous croire : je vous propose de nous saouler ensemble à la Ténébreuse histoire que l'alcool désinfecte les mensonges éventuels et laisse apparaître la vérité nue.

Voilà qui paraissait déjà beaucoup plus sensé : Nathanaël accepta de bon cœur. Il trinqua aux petites affaires des autres qui, si tout se déroulait comme prévu, le rapprocheraient de sa victoire. Puis, la tête basculée en arrière, il laissa l'alcool le brûler vivant.

Partie 3

21 – ʁevɛj

Nathanaël de Luz ouvrit les yeux. C'était déjà trop d'efforts pour la journée.

Devant lui, un plafond. À sa droite, une fenêtre qui répandait la lumière de l'aube. Sous son dos, un matelas d'une qualité inférieure à son confort habituel, dont quelques brins de paille essayaient de percer le tissu. À sa gauche, un autre dos.

Nat haussa un sourcil. Son voisin de lit se retourna, lui sourit de toute la douceur de son visage, referma les yeux et se rendormit.

La mémoire lui revint : la veille, d'onze heures à minuit, Nat avait discuté avec l'un des pensionnaires de madame Rousseau-Stiegsen, un dénommé Félix. Il espéra que c'était son charme naturel qui avait entraîné l'homme dans la chambre avec lui, plutôt que ses larmes.

À qui appartenait cette chambre, d'ailleurs ? Ses souvenirs daigneraient-ils le renseigner ? Oui : plus tôt dans la journée, il avait croisé une femme qui serait absente le soir et lui avait prêté son logis, à condition de ne pas verrouiller pour qu'elle pût rentrer sans le déranger.

Sauf que, se trouvant accompagné sous les draps, il avait fermé à clé. Cinq petits coups furent toqués à la porte ; Nat se rendit compte qu'il s'agissait déjà de la deuxième salve et que la première était responsable de son réveil.

Monsieur de Luz jura sur l'honneur de sa maison d'arrêter l'alcool, ou du moins de ne plus rien consommer qui portât un nom d'aussi mauvais augure que la Ténébreuse, ni qui s'évaporât sur la langue avant qu'on le bût.

Il se fit une toge de la couverture et déverrouilla vite. Dans le couloir, celle qui lui avait prêté sa chambre soupira de soulagement. Ce soupir provoqua des effets intéressants sur certaines parties de sa personne, bien que celles-ci fussent dissimulées sous le plastron d'un uniforme de la Garde.

Nathanaël vit flou une seconde durant. La femme lui attrapa le menton pour ramener ses yeux plus haut et lui chuchota d'un ton moqueur :

— Pas de panique, je ne vais pas vous arrêter pour ça, tout le monde peut se tromper.

— Pardonnez mon manque de courtoisie, mais je suis accompagné.

— Félicitations.

— Par un homme.

— Et ? Nat, je ne vous ai pas donné ma clé pour vous piéger : la pension n'a plus de chambre disponible, j'avais peur que vous ne puissiez dormir nulle part. L'heureux élu pourrait peut-être vous inviter dans la sienne, par contre ?

Elle entra, avisa Félix dans son lit, et resta plantée sur place.

Nathanaël envisagea de déployer un Plan de Gestion de Crise de Jalousie. L'idée le ramena des années en arrière, quand ceux-ci étaient monnaie courante parmi les Luz. Le dernier s'était occupé de deux amants d'Églantine ; la plupart avaient été conçus pour les amants d'Églantine.

Contrairement à son habitude, ici, pas de cris, pas de coups, pas de bris d'objets. La femme releva la tête et Nat y décela un peu d'humidité.

— Ça ne tombe pas très bien. Je ne vous en veux pas. Vous ne pouviez pas savoir. Est-ce que vous voulez bien le réveiller, s'il-vous-plaît ? Il voudra partir.

Parce qu'il était étranger à la situation, Nathanaël s'exécuta sans discuter. Félix ouvrit les yeux à force d'être secoué, fit le point et se redressa sur un coude dans une posture qui aurait pu être séductrice avec quelques heures de sommeil supplémentaires. Derrière lui, la locataire légitime de la chambre les informa :

— Je vais me laver.

Félix blêmit. La porte de la salle de bain se referma tout doux. La respiration de Félix se fit haletante. Avant que Nathanaël tentât de l'aider, il rejeta les draps, attrapa ses affaires sur la chaise où elles se trouvaient et quitta la pièce.

Nathanaël remit son pantalon, le suivit et s'efforça de ne pas laisser son regard errer sur l'arrière de sa personne : le moment paraissait mal choisi.

Arrivé à la porte de ce que Nathanaël supposa être sa propre chambre, Félix lutta avec ses vêtements pour retrouver la poche qui contenait sa clé. Faute d'une meilleure idée, Nathanaël lui prit le tas de linge des bras. Les mains libres, son amant de la veille se débrouilla mieux. Il chuchota entre ses dents :

— Pas que je veuille vous mettre à la porte mais vous tombez mal. Désolé, je n'avais pas reconnu la chambre de Paule hier soir. Je hais la Ténébreuse.

— Je comprends le sentiment. En avez-vous bu ?

— Je n'y ai pas touché, j'ai un peu trop partagé votre haleine. Nathanaël, c'est ça ?

Celui-ci lui confirma son identité avec une miette de peine.

— Ça sonne vraiment très Tour. Selon la discrétion que vous souhaitez, changez-en peut-être. « Nathan » ne vous choque pas l'oreille ?

— J'y réfléchirai si je veux renier ma famille un jour, Félix.

Quand la main de l'homme se posa sur sa joue, Nat se rendit compte qu'elle brûlait malgré lui, la traîtresse. Lorsque Félix effleura ses lèvres d'un baiser et accéléra son cœur, Nat embrassa l'incendie.

Il s'agissait d'une bien jolie manipulation, ah. S'il en croyait la scène dans l'autre chambre, il y avait, sinon une relation, au moins du conflit irrésolu entre Félix et cette locataire si serviable – *Paule*, elle s'appelait Paule. L'alcool, mortesélène, l'alcool. Jamais plus.

Nathanaël disposait d'assez de problèmes personnels pour ne pas s'engluer dans ceux d'inconnus séduisants. Quoique. Faute d'une maison à laquelle servir de maître, il avait gagné beaucoup de temps libre.

C'était à réfléchir ; ce n'était ni le lieu ni le moment. Où était la femme qu'il était censé protéger ?

*

Ada Rousseau Stiegsen releva la tête de la table de sa cuisine et s'étouffa dans le mucus accumulé le long de sa gorge au fil de la nuit. Un soupir agacé répondit à son concert tussif. Le matin était là ; la cuisinière de la pension aussi.

— Bonjour, madame Herlier.

— Pour passer un bon jour il faut s'octroyer une bonne nuit. Vous n'avez pas honte de manquer à votre mari ?

— Sven est du soir ce mois-ci et vous n'êtes pas ma mère, madame Herlier.

— Ça ne m'empêche pas d'avoir des opinions, madame Rousseau.

— Je vais finir par me séparer de vous, madame Herlier.

— Et qui vous fera trois repas par jour pour dix-sept personnes ?

Charlotte toqua à la porte ouverte de la cuisine, plus pour attirer l'attention que pour demander l'autorisation d'entrer.

— Pas que votre numéro habituel soit pas hilarant, mais Isidore et bibi commençons tôt alors si vous vouliez bien vous activer ça nous ferait plaisir.

Ada songea avec envie aux vraies bourgeoises dont le personnel, soumis à la peur du renvoi arbitraire, n'osait pas hausser le ton en leur présence. Puis elle se souvint qu'elle n'avait pas l'élan du cœur nécessaire à entretenir une relation de terreur avec ses employés. Leurs sandwichs avalés, Charlotte et Isidore partirent dans la salle à manger mettre la table pour les pensionnaires.

En réalité, on n'attendait que la moitié des résidents à l'heure : Sven ne petit-déjeunait pas quand il travaillait la nuit, Félix attendait que Paule ait déjà mangé pour descendre, le poète et le dilettante se levaient tard par goût, l'astronome se levait tard par nécessité. Heureusement, ces temps-ci, personne n'était fâché contre personne ; le seul individu à surveiller était l'ex-fiancé de l'orfèvre, un goujat dangereux qui ne vivait pas assez loin et dont la gestion entrait dans le cadre des services de conciergerie fournis par la pension Rousseau.

Parfois, dans de courts instants d'autosatisfaction, Ada était parfaitement heureuse du commerce qu'elle avait créé. Ce matin-là, elle en vécut un.

Puis elle entendit un appel depuis l'escalier. Nathanaël attendait, les bras ballants, au premier étage. Il lui fit signe, sourire tout en gencives :

— Pardonnez-moi, pourriez-vous m'aider à descendre ?

Ada le détailla vite-fait. Il n'avait pas l'air impotent, mais on ne savait jamais : elle avait connu des gens qui vivaient avec deux genoux fichus et se déplaçaient avec une telle coquetterie qu'on n'aurait pas deviné. Bien que monsieur de Luz ne paie pas ses services de conciergerie puisqu'il n'était pas un locataire, Ada remonta et lui tendit son bras. L'homme de la Tour s'y accrocha avec un désespoir violent : il manqua de la faire tomber. Elle le traîna jusqu'au rez-de-chaussée sans lui adresser la parole.

La respiration hachée de Luz, une fois parvenu sur la dernière marche, ne l'attendrit pas.

— Vous avez besoin d'aide.

— En effet ! Merci de votre assistance.

— Vous avez besoin de davantage d'aide. Allez au dispensaire – passez par le jardin – racontez-leur ce que vous avez.

— Merci du conseil, je suppose.

— C'est moins un conseil qu'une consigne.

— D'accord, auparavant, auriez-vous quelque chose à grignoter ?

Ada hésita à lui signaler qu'il n'était pas prévu à table puisqu'il n'était pas un pensionnaire, puis se ravisa et cria vers la cuisine :

— Est-ce qu'on a de quoi nourrir un invité-surprise, madame Herlier ?

— Toujours, madame Rousseau ! Ça fera mille livres.

Luz haussa un sourcil.

— Je peux me tromper mais je suis presque certain qu'il s'agit une somme déraisonnable destinée à provoquer l'hilarité.

— Perspicace. Je vous ouvre une ardoise et j'y note un sou et quatre deniers, venez petit-déjeuner à sept heures trente, n'oubliez pas de puiser dans le bel argent de mes impôts pour me rembourser. Il faut toujours que nous concluions notre discussion d'hier, faites-m'y penser si je ne vous en reparle pas. En attendant de nous recroiser, bonne journée, monsieur de Luz. Au fait, où avez-vous dormi ?

— Dans la chambre de Paule.

Ada tâcha de rattraper ses souvenirs dans le brouillard de la veille.

— Vous n'étiez pas monté avec Félix ?

— Dans la chambre de Paule, avec Félix.

Ada se laissa une seconde de silence pour réfléchir à une réponse appropriée.

— Bravo ! À peine arrivé, déjà jusqu'au cou dans les vieilles histoires. Bon courage et bonne chance, ne revenez pas ici avant d'être passé au dispensaire. Pschitt !

Luz se retira avec une nonchalance à faire oublier qu'il ne connaissait ni les lieux ni son itinéraire. Ada repartit mettre le couvert ; ils seraient donc dix au petit-déjeuner, sauf si Paule avait été contrariée au point de sauter le repas. Elle devrait vérifier si Félix se portait bien.

Sacré travail de faire vivre toute cette petite pension. Mais c'était le sien, et elle n'en aurait changé pour rien au monde.

*

Angeline le sylphe écoutait les choses changer.

Le ciel était passé du bleu au orange, puis au violet, puis au noir. Le vent avait choisi de nouvelles directions durant la nuit. Le firmament était devenu gris et rose et on sentait qu'il allait retourner au bleu. Les courants d'air glissaient sur la Ville au gré des accrocs dans l'atmosphère ; les bâtiments surtout l'affectaient, les gens moins. Sauf, bien sûr, ceux qui lui passaient juste à côté.

— *Bonjour, Nathanaël.*

Nathanaël sursauta.

— Angeline ! Comment te portes-tu ?

— *Sur l'air.*

— Qu'as-tu fait de ta nuit ? Dors-tu ? Je ne sais plus si je te l'ai déjà demandé.

— *Non. Je suis allé dans le jardin comme convenu et j'ai attendu. Il s'est passé des choses.*

— Quelles choses ?

— *Toutes sortes de choses, Nathanaël, l'ambigüité est l'avantage du mot* [ʃoz].

— Ah. Veux-tu de la compagnie ?

— *Maintenant que tu le dis, oui. Je vais demander à Abigaël s'il a des nouvelles des Archives.*

Angeline avisa la Tour éternelle et s'y propulsa. Derrière lui, Nat s'écria :

— Une très bonne journée à toi aussi et surtout ne t'en fais pas, je ne suis pas vexé !

Le sylphe choisit d'ignorer cette déclaration absurde.

Les vents se renforçaient à mesure qu'il grimpait en altitude. Rien d'insurmontable vu son volume, d'autant qu'il n'allait qu'au quatre-vingt-quatrième. Faute de pouvoir toquer à la fenêtre du bureau, il appuya dessus jusqu'à ce qu'elle cède et salua Abigaël.

Ce dernier sortit de sous son bureau et soupira :

— Pourriez-vous arrêter de faire ce genre de choses ?

— *Quelles choses ?*

Abigaël fixa Angeline. La fixité de ce regard perturba l'invisible. Le maître de la maison Luz pointa du doigt les feuilles de papier maintenues au plafond par la pression du sylphe. Angeline les lui rendit, les faisant glisser le long de ses boucles. Abigaël échoua à les rattraper.

— Hypnotique. Bonjour, Angeline : c'est à quel sujet ?

— *Avez-vous des nouvelles de la Dame Omérine ?*

— Non, je n'en ai pas.

Angeline avait épuisé ses demandes. Abigaël attendit, puis ramassa ses documents et entreprit de les trier. Les boucles du sylphes trouvèrent enfin le chemin nécessaire à l'analyse et la compréhension de la situation.

[ʒɛn]. L'homme et lui n'avaient rien à se dire. Abigaël se racla la gorge :

— La maison Thalas vous a déjà étudié, non ? A-t-elle trouvé le moyen de cartographier votre anatomie ?

Ce niveau de rien-à-dire. Et Angeline souffrait en sus d'un niveau terrible de rien-à-faire. Enfui, Nathanaël était retourné auprès de sa famille ; échappé, Angeline n'avait rien. Ce rien ne pouvait pas perdurer. Qu'étaient censés faire les sylphes légendaires, déjà ? Quelqu'un lui en avait parlé. [œ̃ ɛspʁi bjɛ̃vɛjɑ̃ ki] …

Abigaël relança :

— Pensez-vous croiser Nathanaël aujourd'hui ? J'ai retiré un peu de monnaie au Trésor, j'allais lui dépêcher un domestique mais tant que vous êtes là…

[ɔfʁ dɛ pjɛs dɔʁ]. Ha. Angeline ne connaissait pas assez le major Chapuis de la Garde Touraine pour déterminer s'il aurait apprécié l'ironie.

— D'accord, je n'ai rien de mieux à faire.

Il allait falloir y remédier. Abigaël accrocha une bourse à un tissu carré, puis envoya le tout vers lui ; Angeline constata que le dispositif se servait de son air pour parer à la chute de l'objet.

Il continuerait à rendre service. Le temps que l'enquête de Virive lui parvienne. Bientôt, si tout se déroulait comme prévu, il en saurait un peu plus sur lui-même, et sur d'éventuels autres sylphes. Il verrait bien ce qu'il déciderait avec ces informations.

Repassant par la fenêtre, Angeline descendit vers la Ville.

---

22 – kanɔ̃

Le dispensaire occupait un bâtiment rectangulaire au fond du jardin de la pension ; le mur qui entourait celui-ci avait été percé pour créer un accès vers l'établissement depuis la ruelle derrière. Avec sa brique nue et ses petites fenêtres, le bâtis avait l'allure d'une écurie, peut-être en avait-il été une autrefois. Un panonceau l'annonçait ouvert : Nathanaël de Luz passa sa porte.

D’après son évaluation des dimensions extérieures et des espaces intérieurs, l’endroit se divisait en plusieurs pièces et celle-ci constituait un petit vestibule. Une rangée de chaises longeait le mur ; il s’en choisit une et se déplia un des magazines mis à disposition. Fascinant : la Ville avait donc bien, comme la rumeur le prétendait, trois ans de retard sur la Tour éternelle en matière de mode vestimentaire. Quelqu’un arriva d’un pas précipité.

— Bonjour !

Nat releva les yeux de son article.

Une fille tout juste assez âgée pour être appelée femme lui tendait la main. Il la lui serra par-dessus le magazine avant de le replier.

— Alors monsieur, qu’est-ce qui vous amène ?

— Une maladie fulgurante et mortelle, qui se transmet de patient en patient par contact entre les paumes.

La môme eut un rire poli et lui fit signe de la suivre. Encerclé d’étagères surchargées de bocaux et de flacons, son bureau avait davantage l’air d’un placard. Pas de chaises ; l’hôtesse leur tira deux escabeaux.

— Dites-moi tout, que je voie si je peux vous aider ou si je vous confie à un confrère.

— J’ai ordre de la dame qui tient la pension là-devant de ne pas y retourner avant d’être passé ici.

— Allons donc ! Qu’avez-vous fait à Ada pour qu’elle vous chasse de chez elle ?

Nat sentit sa colère monter sans en comprendre la raison. Une inspiration, une expiration. Autant raconter l’affaire aussi sobrement que possible :

— J’ai été enfermé six mois dans une prison où je ne pouvais que descendre des marches à l’infini, j’en suis sorti il y a trois jours, il semblerait depuis que les escaliers me mettent mal à l’aise. Résoudrons-nous un jour ce mystère pourtant si opaque ? Tout rentrera dans l’ordre, j’ai seulement besoin de temps ; au revoir.

Il avait tenté de la faire sourire, mais la tenancière du dispensaire gardait les sourcils froncés. Nathanaël ne se sentit pas autorisé à partir, sentiment qui le surprit. La fille rompit le silence :

— Écoutez, la douleur forge le caractère, mais pas toujours dans la forme qu'on voudrait. Est-ce que vous ne voulez pas tenter la leuconirine ? C'est un apaisant pour les nerfs…

— Vous moquez-vous de moi ?

Tous ces cours de vieux-thalasside sur lesquels il s'arrachait les cheveux à la nurserie n'avaient pas eu lieu en pure perte : voilà qu'ils le sauvaient. Leuconirine ? Autrement dit, Rêve Blanc.

— Pour qui travaillez-vous ? Gabriel d'Ascley ? Casiel de Sarh ? Dites-leur de me fiche la paix, à la fin ! N'ont-ils pas obtenu ce qu'ils voulaient ?

Nathanaël se rendit compte qu'il avait élevé la voix plus qu'il ne le désirait, qu'il terrifiait la jeune femme, et qu'elle n'était sans doute ni une espionne, ni une empoisonneuse. Une inspiration, une expiration. Il se reprit :

— Pardon. Mon père est mort du Rêve Blanc. Je refuse d'y toucher.

— Vous venez de la Tour ?

Était-ce là le plus étonnant ? Il opina du chef.

— Je suis Nathanaël de la maison Luz. Est-ce un problème ?

D'un ton mécanique qui dénotait le réflexe, l'autre se présenta à son tour :

— Mél Enguerrand. J'ai… comme l'impression que vous connaissez le produit ? Est-ce que vous savez comment il est préparé chez vous ? La maison Ascley nous envoie son Rêve Blanc en comprimés de cinquante milligrammes, nous avons cru qu'il était prêt ainsi mais la dose est d'une puissance ridicule. Pour ma part je le coupe au sucre et je ne mets qu'un milligramme par tablette. Pardon, c'est un peu incongru à demander à un patient mais je ne rencontre pas de nobles tous les jours.

Nat récupéra un morceau de sourire.

— Pour ce que j'en sais, le Seigneur d'Ascley vous envoie ce qu'il donne à nos comparses.

— Ce n'est pas possible. Ce n'est pas un médicament, c'est un assommoir.

Il y eut quelques secondes de plus en plus floues, puis les larmes tombèrent. Catastrophée, Enguerrand lui chercha un mouchoir dans son absence de rangement. Nathanaël ricana, à la recherche de la bonne formulation pour ne pas se montrer encore plus impoli envers la tenancière du dispensaire qu'il ne l'avait déjà été.

— Vous venez de résumer ce que j'ai passé les six dernières années de ma vie à essayer de faire entendre. On m'a appelé irresponsable, fou, sans compassion pour la souffrance des nôtres. Ils voulaient me faire taire. Ils m'ont enfermé des mois durant.

Il retrouva le regard de son interlocutrice. Elle écoutait, attentive. À la recherche de sa douleur et d'une solution à lui apporter. Pourquoi pas ; il paraissait que c'était le credo des bons médecins. Mais Nat avait retrouvé son calme et cette inconnue n'avait pas besoin d'en apprendre plus sur lui.

— Ma petite, vous avez l'air très gentille et je veux bien croire que vous ayez fait attention à votre préparation mais, le Rêve Blanc, c'est au-dessus de mes forces.

Enguerrand accusa réception de son paternalisme.

— C'est votre décision. Si vous changez d'avis, revenez nous voir. En attendant, buvez de la camomille et calmez votre respiration, je suppose. Notez que les consultations sont gratuites mais que le dispensaire fonctionne grâce aux dons déposés dans notre boîte aux lettres – si vous suivez ma pensée.

Nathanaël prit congé. La fraîcheur intérieure lui avait fait oublier le temps : le soleil le gifla à sa sortie. Sa chaleur brûlait son visage, presque purificatrice. Une inspiration ; une expiration. Tout irait bien. Quel autre choix avait-il ?

*

Angeline le sylphe retrouva enfin le jardin où il avait passé la nuit. Nathanaël s'y tenait, voilà qui tombait bien. Ennuyé par la charge qu'il traînait depuis le quatre-vingt-quatrième étage de la Tour éternelle, il lâcha son colis sur lui.

Le petit carré de tissu ralentit bien la chute de la bourse mais pas assez pour ne pas arracher un cri à l'homme quand le poids de ses richesses lui atterrit sur le crâne.

— *De la part d'Abigaël.*

— Merci à lui, et noie-toi dans la mer du Froid !

Angeline redescendit à sa hauteur.

— *As-tu besoin d'autre chose ?*

— Comme quoi ?

— *Un service que je pourrais te rendre. Une commission. N'aurais-tu pas encore un endroit d'où t'évader ?*

Un soupir lent échappa à Nathanaël.

— Hélas, ma dernière prison semble être ma propre tête.

Le sylphe analysa le terrain. Plusieurs cailloux avaient la taille et les angles adéquats. Leur emplacement laissait à désirer.

— *Peux-tu te décaler d'un pas vers la droite ?*

— Non, Angeline, non, tu ne peux pas frapper ce problème-ci de toute ta brutalité jusqu'à ce qu'il se résolve de force – ce qui veut dire que moi non plus – je te déteste, merci beaucoup.

Vu la qualité douteuse des mots fuyant la prison de son crâne, peut-être valait-il mieux laisser en paix ce qui s'y trouvait enfermé. Le sylphe s'éleva.

La Ville devint un amas de petites formes accolées en elles sans souci d'harmonie. Le vent forcit, Angeline aussi. Là, en bas, des millions d'humains bruissaient. Leur respiration laissait une trace infime sur l'air.

Il retourna son regard. Pas trace d'une réunion secrète de sylphes entre les nuages.

Quelque chose clochait dans le monde. La somme de ses manques étourdissait Angeline. Il croyait qu'il ne pouvait pas être seul. Il savait qu'il devait rester libre. Le Grand Maître l'avait appelé [abɔminasjɔ̃] ; ça ne sonnait pas juste. Il sentait qu'un indice suffirait à redonner un sens à son existence. Restait à le trouver.

Il planait près de la Tour éternelle, la faute aux courants d'air qui lui spiralaient autour, quand une fenêtre s'y ouvrit. Étonné, Angeline s'approcha et reconnut un garde de sa connaissance à la forme béante de son sourire. Le major Chapuis portait, contrairement à lors de leur précédente rencontre, deux coquilles sur ses yeux qui empêchaient le sylphe d'y voir au travers.

— *Bonjour, major.*

— Ne me saluez pas, vous allez me rendre la tâche plus difficile.

— *Quelle tâche ?*

Chapuis posa sur le cadre de la fenêtre un cylindre creux. ([kanɔ̃], n.m., [1] Pièce d'artillerie en forme de tube servant à lancer des projectiles ?)

— Ne bougez plus !

Angeline se précipita vers le sol puis tourna son regard derrière lui. Il n'y avait rien – rien d'autre que du son, de la pression, de l'air. Quand l'onde le rejoignit, il en fut choqué. Quoi que fût cette arme, ce qu'elle tirait était plus résistant que lui.

Le major redirigea le canon vers lui sans le souci qu'était censé poser son invisibilité pour cette tâche. Le sylphe s'ôta de la trajectoire du projectile.

— On veut jouer à « tire là où je vais plutôt que là où je suis » ?

Angeline se souvint.

La colère. Voilà ce qui l'avait soutenu jusqu'à présent.

Il devait y avoir des limitations techniques à l'engin : le canon ne pouvait pas s'orienter infiniment sur son axe vertical, par exemple. Le sylphe monta hors de sa portée ; Chapuis bondit hors de la fenêtre, grimpa sur la pierre, ouvrit le vantail un étage plus haut et en sortit une autre arme. Ça devenait ridicule ; il ne

pouvait pas avoir *tout* piégé. Angeline esquiva la nouvelle salve, effleura le mur de la Tour et passa de l'autre côté.

Un troisième canon y dépassait, et Chapuis venait de piquer un sprint pour le déclencher.

Et il n'y eut plus que

[dulœʁ]

et

[kɔ̃fyzjɔ̃]

*

Ada Rousseau-Stiegsen sursauta au premier coup de feu. La réaction similaire d'Isidore lui confirma la réalité du bruit désagréable. Son valet secoua la tête, consterné.

— Qu'est-ce qu'il font encore avec nos taxes, les aristos ?

Ada l'interrogea du regard. Isidore désigna le plafond du menton.

— Si haut, ça vient de la Tour.

Il avait meilleure ouïe qu'elle ; elle le crut. Les deux coups qui suivirent achevèrent de la convaincre de la provenance du phénomène. Restait à savoir si le boucan avait réveillé tous les pensionnaires d'ordinaire tardifs et s'ils daigneraient descendre petit-déjeuner avant leur heure. Le nombre de couverts à dresser en dépendait.

— Je vais faire le tour des chambres.

Elle s'épargna le premier étage où les habitudes bien ancrées ne s'ébranleraient pas pour si peu et fila au deuxième. Le poète noircissait du papier et grogna qu'il descendrait pour sept heures trente puisque le cruel destin l'exigeait. L'astronome sortit de sa chambre au moment où Ada allait toquer et manqua de lui rentrer dedans. Elle lui présenta ses excuses avec une gêne supérieure à son naturel déjà angoissé. Sa logeuse s'en inquiéta :

— Tout va bien, Eugénie ?

— Oui. Je vais me promener.

— On ne sait pas ce que c'était mais probablement pas de quoi se faire du mouron, ça venait de la Tour.

— Ah, oui, ça.

La détresse de sa pensionnaire ne s'amenuisait pas. Ada ne se trouvait pas dans le passage, pourtant l'astronome ne se décidait pas à partir, alors elle tenta :

— Est-ce que vous voulez me raconter ce qui vous tracasse ?

Eugénie hésita encore. Son visage craqua.

— Vous allez penser que je suis complètement stupide.

— Vous ne me payez pas pour que je vous juge. Est-ce que vous m'imaginez travailler sans être payée ? Soyons sérieuses.

Son piètre trait d'humour resta sans effet sur sa pensionnaire. Elles rentrèrent dans la chambre ; l'astronome s'expliqua.

Faute d'amies, Eugénie correspondait avec plusieurs inconnues contactées via une agence prévue à cet effet. Sa préférée de ces correspondantes, nommée Élise Langevin, lui avait envoyé une lettre alarmante. Elle y disait préparer à contrecœur son départ pour un couvent de sœurs sélénites, sur l'ordre de ses parents qui trouvaient qu'elle n'employait pas sa jeune vie de façon assez productive.

L'astronome, qui avait toujours travaillé sans contraintes parentales, craignait de mal comprendre la situation et de se mêler de ce qui ne la regardait pas, néanmoins la missive ressemblait à un appel à l'aide. Les correspondantes s'étaient conseillé des livres et avaient échangé de petits cadeaux, mais ne s'étaient jamais rendu service à proprement parler ; Eugénie ne savait ni si elle devait intervenir, ni comment s'y prendre ; elle n'en avait pas dormi de la nuit.

Ada réchauffa les mains de sa pensionnaire entre les siennes.

— Voilà qui entre dans le cadre de nos services de conciergerie. Vous payez la pension complète, vous vous souvenez ? Quand est-ce que votre correspondante doit partir ?

— Aujourd'hui, peut-être demain.

Bien sûr, personne dans cette maison ne pouvait faire quoi que ce soit à un autre moment que la dernière minute. La propriétaire força son sourire à ne pas quitter ses lèvres.

— Je m'en charge. Ne vous souciez plus de rien, comptez vos étoiles en paix.

— Mon travail n'est pas de *compter*–

— Je n'en doute pas, à bientôt !

Ada quitta la chambre avant le couplet habituel sur la nature exacte des activités de l'Observatoire. Il y avait dans la maison un homme à même de l'épauler sur cette mission, à condition qu'il se soit remis de la dernière de ses sempiternelles crises de panique.

Il était l'heure de faire appel à l'enquêteur indépendant local : Félix Cousin, qui avait des dettes de loyer à rembourser.

---

23 – ʁekapitylatif

— **[piŋ]**.

— [kwa] ?

— **[**twa**]** ? [si ʒə matɑ̃dɛ]. **[staty]** ?

— [ʒe mal].

— [vjɛ̃ mə vwaʁ].

— [u] ?

— [sɥi lə piŋ].

— [lə piŋ] ?

— **[piŋ]** !

Angeline le sylphe suivit le ping.

*

Le sylphe s'en était encore allé et Nathanaël de Luz essayait de ne pas le prendre mal. Ni son domestique, ni son animal de compagnie, Angeline était un élémentaire d'air, une créature libre – a minima de ses mouvements. Si lui, adulte responsable et indépendant, se trouvait tributaire de quelqu'un d'aussi vaporeux, l'erreur devait être corrigée derechef.

Le noble exilé récapitula ses affaires en cours, assis au sol et jetant des graviers du jardin sur des pierres ornementales au rythme de ses ruminations.

Primo, il s'adonnait à trouver des moyens de faire annuler son bannissement. Petit a, en transmettant le message d'un type louche à une campagnarde contre la promesse – crédible en apparence – d'une intercession auprès du Grand Maître. Petit b, en offrant sa protection à madame Rousseau-Stiegsen – en tout cas il espérait qu'elle était bien la femme concernée – sous la menace d'un Illusionniste plus doué que lui qui jurait détenir des informations sur la fausse accusation dont il était victime. Petit c, en gardant l'œil ouvert sur les occasions diverses et encore inconnues de regagner l'avantage sur ses ennemis.

Secundo, il devait régler cette histoire de réveil auprès d'un homme séduisant et dénudé. Petit a, en vérifiant dans quel bourbier sentimental il mettait les pieds avant de s'engager davantage. Petit b, en mettant de côté la fièvre de la nouveauté et en se posant la question : pouvait-il se permettre une telle relation ? Il avait promis de reprendre son titre de Seigneur de Luz à Abigaël, ce qui impliquait de renoncer à nouveau aux droits de se marier et de faire des enfants. La noblesse et le peuple ne s'épousaient pas de toute façon, mais ne tirait-il pas sur la corde avec un amant citadin ? Était-ce bien légal ?

Un coup de feu retentit. Nathanaël bondit par réflexe, les sens en alerte à la recherche de la machine responsable. Dans la maison du Générateur Auxiliaire, les explosions, on connaissait : on ne les aimait pas. Les deux autres détonations lui permirent d'identifier qu'elles provenaient de la Tour éternelle. Celle-ci n'ayant pas vomi sur la Ville une avalanche de pierres et de mortier, la situation ne devait pas être très grave.

Des volets s'ouvrirent au premier étage de la pension. Une moitié de corps vêtue d'une chemise de nuit en sortit. Un regard ensommeillé croisa celui de

Nathanaël. L'échange muet dura cinq bonnes secondes avant que l'autre rompît le silence :

— Vous n'avez rien d'autre à faire que de traîner dans le jardin ? Ada vous a oublié ?

Nat haussa les épaules. L'homme à la fenêtre se frappa le visage d'une main comme pour se réveiller.

— Bon. Je veux vous voir dans mon bureau d'ici trois minutes.

Le volet resta ouvert, la fenêtre fut refermée. Nathanaël prit le temps de fixer sa bourse à sa ceinture avant de se mettre en chemin. Pour avoir un bureau dans la maison et le mander sans gêne, l'homme devait être l'époux d'Ada, monsieur Stiegsen-Rousseau donc. Ses souvenirs survivants de la veille ne le comportaient pas, donc il ne l'avait soit pas croisé soit pas retenu. Il verrait bien.

Les marches de l'escalier cassèrent la décontraction de Nathanaël. Il leur jeta un regard noir jusqu'à ce qu'elles eussent compris la leçon. Parvenu au premier étage, Nat attendit dans le couloir.

Pas coiffé, pas rasé, la chemise lui débordant du pantalon, son rendez-vous quitta sa chambre. Nathanaël songea qu'il n'avait pas dû le rencontrer la veille, parce qu'il s'en serait souvenu.

Sans détrôner le première classe Abrinque dans ses cauchemars d'homme plus petit que la moyenne, Stiegsen-Rousseau obtenait une mention honorable : par comparaison avec la hauteur standard d'une porte, il ne devait pas se trouver bien loin du mètre quatre-vingt-dix. Les deux hommes se serrèrent la main.

— Nathanaël de Luz, enchanté.

— Appelez-moi Sven. Vous ressemblez beaucoup à votre portrait-robot.

En son for intérieur, Nat grinça des dents à l'idée que toute la pension travaillât pour la Garde.

— Tant mieux s'il est réussi, je ne l'ai pas encore vu, j'espère qu'il ne me causera pas d'ennuis.

— Plus maintenant ! Après une réunion urgente pour nous prévenir de votre évasion, voilà que l'avis de recherche a été retiré. Inutile de nous plaindre, les capitaines de la Citadine n'avaient rien de mieux à faire, nous ne sommes que chargés de la sécurité de la Ville, une broutille. Ada m'a touché deux mots de votre histoire : ce n'est pas le Commandant qui vous envoie, n'est-ce pas.

Nathanaël éclata de rire. Son interlocuteur n'en fit pas de même. Nat choisit d'arrêter. Le moment parut opportun pour cesser de discuter dans un couloir et passer dans la pièce d'à-côté. Vu le désordre de ce bureau-ci, l'invité conclut que les deux époux s'étaient bien trouvés. Sven se servit un verre d'eau de sa carafe et reprit :

— Nous avons demandé à la maison Sarh de s'occuper d'un homme dangereux dont les capacités excèdent la compétence demandée aux différents corps de la Citadine et relèvent plutôt de l'autorité de la Garde Touraine.

Nathanaël haussa un sourcil. À sa connaissance, le rôle des gardes de la Tour était de faire joli. Et peut-être aussi de protéger le Trésor Public. Voire les nobles eux-mêmes, supposait-il, pour le cas où un plébéien inconscient aurait décidé de s'attirer des ennuis. (Rien à voir avec son cas, qui relevait d'un scandale politique.)

— Cet homme compte s'en prendre à la Tour éternelle ?

— Ce n'est pas ainsi que nous avions formulé le problème au départ, même si c'est une approche tentée par mon épouse. En fait, nous le croyions Illusionniste.

Nathanaël battit des paupières.

— Est-il noble ?

— Non.

— Je ne comprends pas. S'il ne l'est pas, il ne peut pas maîtriser les Illusions.

— Vos petites affaires sortent parfois de la Tour éternelle, monsieur de Luz : tout le monde n'a pas votre sagesse d'éviter les enfants.

Les nouvelles voyageaient vite. Comme de coutume dans une maison digne de ce nom. Cette pique n'effaçait pas l'impossibilité de la proposition.

— La Tour éternelle n’abandonne pas les siens, Sven.

— L’exception confirme la règle, c’est la raison pour laquelle il n’y a qu’un Illusionniste dangereux dans la nature plutôt que plusieurs centaines. Mais c’est bien ce que Sarh nous a répondu et, sans preuves matérielles, nous n’avons pas pu contester.

— Vous a-t-on demandé des preuves matérielles pour des Illusions ?

— C’est exact.

— La personne en face de vous avait-elle compris le concept d’Illusion ?

— La maison Sarh souhaite s’éviter le dossier. Revenons-en au sujet : il s’appelle Philémon Levraut.

Sven prit le temps d’une inspiration pour effacer la haine de son visage, puis poursuivit :

— Au fil des ans, il s’en est pris à Ada, mais aussi à Paule, à Félix, à ma fille Olivia, et à d’autres personnes à travers la Ville qui se trouvaient en travers de son chemin ou qu’il a utilisées. C’est un meurtrier, un kidnappeur, un harceleur et un sorcier.

Sven débitait beaucoup d’informations d’un coup mais Nat devait s’arrêter à celle-là :

— Un quoi ?

— N’y voyez pas de mépris pour la médecine ou les sciences : je veux dire par là qu’il jette des malédictions.

Entre cela et l’idée d’un descendant de la noblesse égaré en Ville, Nathanaël se retrouvait propulsé juré d’un véritable concours d’absurdités.

— Les malédictions n’existent pas, il n’y a que des paroles méchantes et des coïncidences.

— Ah ? Quand un sorcier dit à un homme « je ne veux plus que tu voies ta fiancée » et que celui-ci devient incapable de lui accorder un regard, comment vous appelez ça ? Quand il dit à une femme « je t’interdis de faire des enfants » et qu’elle se met à les perdre tous, comment vous appelez ça ? Quand il dit à

quelqu'un « arrête de manger » et que l'autre se laisse mourir de faim, comment vous appelez ça ? Éclairez-moi, puissant noble de la Tour.

Nathanaël se laissa trois secondes de silence dans l'espoir de quitter le domaine de ses certitudes et de gagner celui de l'intelligence.

— Meurtrier, disiez-vous ? Je suppose que le reste importe peu.

— Il ne cherche pas à nous tuer. Il a fait assassiner son fils il y a longtemps et n'a jamais payé sa dette à la société, mais ce n'est pas le danger. Philémon est obsédé par mon épouse et par Paule parce qu'elles ont été ses brus.

Sven se resservit un verre d'eau.

— Il a fait comprendre qu'il considérait notre mariage comme une erreur. Selon lui, Ada a le devoir de l'épouser et de porter ses enfants, en compensation pour la mort de son fils dont il la tient responsable.

Nat réprima un frisson.

— Quelle horreur. Je suis désolé de ce qui vous arrive.

— Moins de pitié et plus de combativité, monsieur de Luz. Nos efforts actuels se déclinent en deux volets : d'une part, empêcher Philémon de faire plus de mal qu'il n'en a déjà fait, que ce soit à notre cercle ou à des gens au hasard, et, de l'autre, trouver un moyen de l'arrêter légalement et de le conserver dans le système jusqu'à son procès. Au jour le jour, c'est beaucoup d'attente.

Faute de se l'être vu proposer, Nathanaël quémanda un verre d'eau. Son hôte le lui servit. Quelques gorgées plus tard, il prit la parole :

— Comment puis-je aider ?

— Vous l'avez constaté par vous-même, un Illusionniste qui souhaite échapper aux forces de l'Ordre dispose d'un sérieux atout. Si Philémon vous trouvait en travers de son chemin, peut-être pourrions-nous gagner l'avantage. Physiquement, vous vous croyez capable de maîtriser un homme de cinquante-sept ans ?

Nat fronça le nez.

— M'avez-vous regardé ? Je suis incapable de maîtriser un courant d'air.

— Votre dossier disait que vous vous débrouilliez en boxe.

Sven se leva. Nathanaël se recroquevilla dans sa chaise.

— Contre vous ?

— Quoi ? Oh ! Non ! Nous avons quelqu'un dans la pension dont la carrure correspond davantage à celle de Philémon, voyons s'il est disponible.

Le capitaine quitta son bureau et partit toquer à une porte que Nat reconnut comme celle de son camarade de lit. La chambre s'ouvrit avant qu'il pût signaler son objection. Ada se tenait dans l'encadrure, l'air contrarié. Sven se racla la gorge.

— Tu es occupée avec Félix ?

Son épouse renifla en lui rentrant la chemise dans le pantalon.

— Oui. Tu t'es battu avec la commode ou comment ça se fait ?

— Oh, ce n'est rien, tu aurais dû voir ce que je lui ai mis. Vous en avez pour longtemps ?

— Oui, sans doute, mais pas toute la journée.

— À plus tard, dans ce cas.

Ils échangèrent un baiser, puis la porte se referma. Sven se tourna vers Nathanaël.

— En attendant que l'un ou l'autre soit disponible… Vous avez rencontré ma fille ?

L'invité répondit par la négative.

*

La porte refermée, Ada Rousseau-Stiegsen revint à sa réunion. Félix lui tendit le livre épais qu'il consultait jusqu'alors, son doigt inséré dedans en guise de marque-pages.

— Il y a bien une Élise Langevin dans le bottin mondain. Vingt ans, fille d'Auguste Langevin et d'Adélaïde-Denise-Prudence Berouse ; ses frères et sa

sœur ont des occupations recensées, elle non. Un genre de dilettante : l'envoi au couvent se justifie.

— Pas si elle est contre. C'est leur adresse principale ?

— S'ils n'ont pas déménagé dans l'année.

L'hôtel particulier des Langevin se situait à une dizaine de minutes en voiture vers le sud, dans un quartier mieux coté que le leur au point de justifier la présence de la famille dans l'annuaire de la haute-bourgeoisie. Ada retroussa ses manches, prête à pratiquer ses services de conciergerie ; Félix l'interrompit dans son élan.

— Sinon patronne, c'en est où cette convalescence ?

— Je me porte assez bien pour échanger deux mots sur l'éducation des enfants avec un couple de vieux richards.

— Alternativement : tu restes au frais à la maison, tu te reposes plutôt que de t'écrouler de fatigue avant huit heures, et tu me laisses régler la situation. J'ai toujours des dettes de loyer à rembourser.

La proposition tentait Ada bien plus qu'elle osait se l'avouer. Félix changea de tenue dans son dos, l'ancienneté de leur amitié justifiant le manque de gêne ; elle observa le résultat. Avec cette chemise blanche, ce pantalon brun, ce veston de soie et ce chapeau, il aurait pu être n'importe quelle sorte de commis des institutions de la Ville.

— Une broche en forme d'étoile, ça passerait pour un gars de l'Observatoire, ou ça crierait trop au déguisement ?

— Tous mes conseils de grimage sont facturés mille livres.

Il leva les yeux au plafond.

— Je vais m'agrafer une étoile, un croissant de lune, un soleil et Saturne sur le torse, ils seront trop outrés par mon manque de goût pour regarder mon visage de près.

— Fais donc ça, Germain.

— Non, pas cette fois-ci, Germain Lheureux commence à se faire trop connu à mon goût. Je vais tenter l'anonymat et au pire je suis… Nathan Lumière, ça fera l'affaire.

Ada soupçonna l'inspiration du faux nom et préféra se taire. Félix s'en alla résoudre l'affaire qui préoccupait l'une des pensionnaires.

Une bonne chose de réglée ; que faire maintenant ?

---

24 – vã

— **[piŋ]**.

— …

— [ʒe di] : **[piŋ]** !

— …

— [ɔm]. **[staty]** ?

— [ʒə tə ʒyʁ kə ʒə nə tə kitəʁe pa ʒyska sə kə ty swa sɔʁti də pʁizɔ̃ e ɔʁ də dãʒe]

— [kɛs kə sɛ kə sɛt istwaʁ] ?

— [ʒə tə ʒyʁ kə ʒə nə tə kitəʁe pa ʒyska sə kə ty swa sɔʁti də pʁizɔ̃ e ɔʁ də dãʒe]

— [ty sɛ kwa sɛ tɔ̃ pʁɔblɛm].

Angeline le sylphe ne suivit pas le ping.

*

La jupe de sa robe étalée autour de ses genoux, Olivia, allongée par terre sur le carré de lumière qui tombait de sa fenêtre ouverte, dessinait au fusain sur un morceau de papier-chiffon. Nathanaël de Luz sentit la mémoire lui revenir quand l'enfant se tourna vers son père ; il l'avait déjà rencontrée en vérité, peu après avoir fait la connaissance de sa mère. Elle se releva sur ses pieds nus et

esquissa à son intention une révérence qui manquait de théorie comme de pratique. Son père l'apostropha :

— Tu as déjà mangé ?

Elle se tordit les orteils.

— Je n'ai pas faim.

S'en suivit un concours de gros yeux. Sven avança. Sa fille se rapprocha davantage. Leurs deux visages convergèrent jusqu'à se retrouver front à front.

Sven tira la langue. La gamine recula d'un bond, hilare.

— Monsieur de Luz, je vous présente ma fille Olivia, qui a des choses intéressantes à dire sur Philémon. Vous voulez bien surveiller qu'elle aille petit-déjeuner quand elle aura fini de ranger ses affaires ? Olivia, sois polie avec notre invité.

Elle lui tira la langue. Il la lui tapota de l'index. Elle cria son dégoût et ramassa son matériel de dessin. Quand Sven eut quitté la pièce, Olivia lança :

— Vous n'étiez pas en prison, vous ?

— Plus maintenant. On m'a demandé de venir vous aider avec vos soucis.

— Vous allez arrêter Philémon ?

— Je vais faire mon possible pour aider à ce qu'il ne vous ennuie plus, en tout cas.

Vu l'expression sur sa figure, la fille trouvait le verbe « ennuyer » inadéquat. Que lire dans les plis trop sérieux de son visage ? Qu'avait-elle pu vivre, à seulement neuf ans, dans une pareille situation ? Nathanaël songea à son propre passé à la nurserie ; au moins ses ennemis étaient-ils ses semblables, et non un adulte.

— Vous ne le connaissez pas, n'est-ce pas.

Olivia lâcha ce qu'elle avait entre les mains pour ouvrir une armoire de sa chambre, qui se révéla pleine à craquer de matériel de dessin et de croquis plus ou moins terminés. Elle tira d'une chemise une feuille de papier jauni et la remit à Nathanaël.

Le dessin représentait un homme au menton long, aux pommettes marquées et avec une fossette au coin des joues. Le reste de l'image renseignait moins : un gribouillis recouvrait tout le haut. Olivia suivit son regard et commenta :

— Je n'arrive pas à le dessiner au-dessus des yeux. Je ne m'en rappelle jamais ; c'est comme si ça n'existait pas.

Nathanaël considéra l'idée et couvrit ses propres paupières de l'Illusion d'un trait de crayon.

— Comme ceci ?

— Non. Il ne se cache pas, mais on ne le voit pas. Je ne l'ai jamais vu faire des images en l'air comme vous faites dans la Tour.

L'Illusionniste répugnait encore à y croire, mais répondit :

— Peut-être qu'il s'agit d'une Illusion fine, qu'il donne à ses yeux l'air inintéressant. Pour quoi faire, c'est une autre histoire. Voulez-vous petit-déjeuner, jeune fille ? J'ai moi-même faim.

— Papa a dit que je devais ranger d'abord.

— Je vous attends, vous avez deux minutes.

Olivia rassembla ses affaires en rouspétant. Nathanaël préféra regarder le paysage par la fenêtre plutôt que le carnage de son système de classement. L'été déployait son voile de chaleur sur la Ville ; celle-ci cuisait à mesure que le soleil roulait sa longue course. Un vingt-quatre juin, par définition, on ne pouvait pas parler de canicule mais on avait l'expression sur le bout de la langue. La température continuerait de grimper. Les orages ne tarderaient pas trop.

Un grondement parvint aux oreilles de Nathanaël et coupa sa rêverie. Il enfla dans l'air chaud du jardin jusqu'à se trouver si proche qu'il lui vrillait les os du crâne en plus de saccager sa coiffure.

— Angeline ? C'est toi ?

Son ami ne répondit pas ; il n'y avait que la vibration incohérente et le vent qui soufflait. Et sa pression, de moins en moins forte sur sa main. Nathanaël en connaissait la signification.

Angeline perdait sa force.

Angeline allait mourir.

*

Ses affaires de la matinée résolues, Ada Rousseau-Stiegsen se remémora qu'elle ne s'était toujours pas occupée correctement des corvées tombées sur ses bras la veille au soir : le noble banni et son larbin élémentaire.

Elle se souvenait d'avoir rédigé une liste d'idées sur un morceau de papier et se visualisait en train d'arrondir les lettres de la proposition : « Les mettre au boulot. Quel boulot ? Trouver un boulot que leur mettre dessus. » La Ténébreuse avait vaincu sa grammaire. La liste entière, du même acabit, elle croyait bien se rappeler l'avoir déposée sur l'oreiller de Sven avant son retour.

Qu'importait la liste ; où était le type qui l'obligeait à réfléchir à des listes ? De quel droit un tel intrus la forçait-il à fouiller sa propre maison à sa recherche ? Par bonheur, on l'informa que l'objet de sa quête se trouvait au bout du couloir, dans la chambre de sa fille, pour une raison mystérieuse. Ada en ouvrit la porte.

Le violent courant d'air la poussa en arrière. Arque-boutée à l'encadrure, elle refusa de reculer et prit connaissance du chaos.

Olivia roulait sous son lit, à la recherche d'un refuge contre le vent. Un genou à terre et penché en avant, Luz suppliait le vide de se calmer. Les papiers qui peuplaient les étagères de la chambre tournoyaient en une spirale ininterrompue. Ada identifia le problème.

— Le sylphe ? cria-t-elle par-dessus le vacarme.

Luz le lui confirma. Loin de sa nonchalance du matin, il paraissait paniqué, confus, incapable de rien entreprendre. Ada le laissa tomber et partit chercher sa fille ; elle fut soulagée de la retrouver sidérée mais pas blessée. Elles rampèrent toutes deux jusqu'à la porte, Olivia resta en sécurité dans le couloir, sa mère retourna dans la tourmente. Ada posa une main sur l'épaule de son invité.

— Est-ce que votre ami pourrait arrêter de faire son intéressant ?

— Je ne crois pas qu'il fasse exprès ! Il n'a même pas l'air conscient !

— Qu’est-ce qu’on y peut ?

Ada sentit la vie revenir chez son interlocuteur. Puis il grimaça :

— Madame Rousseau-Stiegsen, cela ne vous plaira pas, mais la meilleure solution serait de calfeutrer la pièce entière !

Comme toute déviation à l’ordinaire, la proposition fut d’abord refusée. Ada perçut son for intérieur se durcir contre l’étranger qui osait exiger autant. Puis sa pensée critique prit le relais et suggéra que, pour avoir l’air si peu convaincant tout en disposant du pouvoir de se donner l’air qu’il voulait, Nathanaël devait croire au bien-fondé de sa demande.

Puis avait-on sous la main une personne davantage savante sur les sylphes ?

Des chiffons épars furent rassemblés, des restes de poisson mis à bouillir, et moins d’une demi-heure plus tard la chambre d’Olivia était condamnée. Tous les huis, toute l’aération, comblés pour transformer la pièce en boîte hermétique. Luz passait sa joue le long des joints de la porte, à la recherche d’un souffle traître qui signalerait une faille dans le dispositif, et devisait à mi-voix de systèmes hydrauliques et pneumatiques qui enrageaient sa famille, chez eux, là-haut.

La situation réglée, Ada tâcha d’identifier la raison de sa sérénité. Un homme étrange était arrivé chez elle pour des raisons étranges et exigeait des choses étranges : de quoi ne pas lui accorder la moindre confiance. Peut-être s’agissait-il de la promptitude avec laquelle il avait trouvé un moyen de gérer une catastrophe inédite. Ou de la dose de sans-gêne nécessaire pour confisquer la chambre d’une enfant.

On ne pouvait pas dire que ce Nathanaël de Luz commençait à lui plaire, mais Ada entrevoyait comment il pourrait ne pas leur être tout à fait inutile.

*

Angeline le sylphe était… peigné ? Ça ne paraissait pas être le bon mot, mais il sentait quelque chose d’étranger parcourir ses boucles et leur redonner forme.

L'extérieur revint ; sa couche la plus lointaine se trouvait reformée. Une fine réverbération lui indiqua le retour de son ouïe. Enfin, sa vue s'ouvrit. Il la fit rouler sur tout son tour jusqu'à dénicher un élément à regarder dans la pièce.

Un homme lui souriait. Il portait deux coquilles sur ses yeux qui reflétaient le blanc des murs. Angeline avait déjà vu ce modèle de lunettes. Sur qui ? La mémoire ne revenait pas. L'homme siffla un petit air qui se faufila en lui et apaisa sa confusion. Pas assez pour ne pas poser la question :

— *Qui êtes-vous ?*

L'homme sourit davantage.

— Tu es réveill**é** ! C'est merveilleu**x**. Qui je suis, en voilà une questio**n**. Je suppose qu'on pourrait commencer par un no**m**. J'y réfléchis depuis ton arrivée et je pense avoir trouvé le meilleur nom toutes catégories confondues, tu seras d'accord avec mo**i**.

— *On a oublié de vous baptiser ou vous ne voulez pas me donner le vrai ?*

Le sourire de l'homme disparut.

— Je comprends l'erreu**r**. Je ne suis pas cet humain que tu voi**s** : je m'en sers de support, et il est hors de question que mon nom soit Herv**é**. Tu peux m'appeler Salamandr**e** !

Angeline laissa le silence exprimer son désintérêt à sa place.

— Salamandr**e**. Comme dans le mythe d**e**… Tu sais quoi, si c'est trop compliqué pour toi, ce n'est pas grav**e**.

Le sylphe ayant conclu que son interlocuteur adorait s'écouter parler, il remit un tour de manivelle :

— *Ah ? Ça a vraiment l'air très intelligent, dites-m'en plus.*

Il y eut un silence. La voix de l'homme sonna blessée :

— Tu sais, un élémentaire de fe**u** ?

— *… Pardon ?*

---

25 – wi

Angeline le sylphe volait autour de son interlocuteur pour s'en faire une idée plus précise. Salamandre la… salamandre ? Hum. En tout cas, le type qui se prétendait élémentaire de feu ressemblait à n'importe quel sac de peau tendu sur un squelette et comblé à la chair.

Angeline finit par remarquer que Salamandre suivait ses agitations sans difficulté pour le percevoir. Celui-ci lui présenta ses lunettes couleur miroir.

— Vision thermiqu**e**. Tu es un petit peu plus chaud que le reste de l'air, et ton regard encore plu**s**. C'était plus pratique pour discute**r** – et pour t'opérer, aussi**.**

Le sylphe se souvint des yeux dissimulés du major Chapuis, sur la Tour. Du coup de canon qui l'avait traversé de part en part.

Il ne ressentait pas de peur : tout était passé. Mais l'alarme grimpait dans ses boucles.

— *Qu'est-ce qui m'est arrivé ? Qu'est-ce que vous m'avez fait ?*

— Tu as été attaqu**é** ! Sur ordre du Gran**d** Maîtr**e**, sans dout**e**. J'ai détecté ta présence et j'ai réussi à t'attirer ici, mais je pense qu'une bonne moitié de toi s'est égarée en chemi**n**.

Vu la taille ridicule qu'Angeline avait atteinte par accident, la perte ne lui était pas trop cruelle.

— *Qu'est-ce qui va lui arriver ?*

— Faute de pouvoir assurer la cohérence de ses boucle**s**… elles ne vont pas tarder à se dissiper dans l'atmosphèr**e**. Je suis désol**é**.

Angeline réfléchit.

— *Vous m'avez fait venir près de vous. Pourquoi pas l'autre moitié ?*

— J'ai essay**é**. Si elle n'a pas répondu à mon ping, c'est qu'elle devait être trop stupide pour suivre un ordre simpl**e**.

— *Ou qu'elle ne l'a pas voulu. Je suis du genre indépendant.*

— Oh, je t'en prie, tu sais toi-même combien c'est fau**x**. Obéir donne un sens à l'existenc**e** – surtout quand on est fait pour ç**a**.

Angeline aurait répliqué si ça n'avait pas sonné si douloureusement juste.

— Mais au fait, mon petit sylphe, j'ai vu beaucoup de questions en toi pendant que je te rafistolai**s** ! On dirait que mourir était la meilleure chose qui pouvait t'arriver aujourd'hui, parce que j'ai les réponses que tu cherche**s**.

Un silence.

— *Sous quel prétexte n'allez-vous pas me les donner ?* soupira Angeline.

— Mo**i** ? Obfusquer quoi que ce soi**t** ? Jamai**s**. Les veux-t**u** ?

Angeline pesa le pour et le contre ; il ne s'agissait pas d'une pesée très ardue.

— *Oui.*

Ce [wi] resta suspendu en l'air. Salamandre sourit. Le sylphe s'interrogea sur le poids des mots.

*

Ada Rousseau-Stiegsen avait beau savoir que l'accident qui venait de se produire ne tenait pas que du problème de ventilation, et qu'Angeline le sylphe était un être doué de raison et sans doute moins insupportable quand on apprenait à le connaître, elle ne ressentait pas la tragédie abattue sur Nathanaël. Aussi sa proposition de descendre petit-déjeuner ne relevait pas d'une grande maîtrise d'elle-même, mais d'un manque de compassion.

La main dans celle d'Olivia, le bras de Luz sous le sien, elle les conduisit dans la salle à manger.

L'exclamation ambigüe de son invité lui rappela qu'elle devait toujours refaire la peinture dans ce qui avait été le fumoir des anciens propriétaires, les Lhoste. Spéculateur sur le blé, le chef de famille avait été arrêté des années auparavant et ses biens mis en vente. Comme aucun de ses anciens amis bourgeois ne souhaitait être associé avec la bâtisse dans les caves de laquelle l'imbécile avait caché son blé en attendant la hausse du prix – au lieu de faire comme tout le monde : le stocker dans un hangar et reporter la faute sur le gestionnaire du

hangar s'il se faisait pincer – la valeur en avait assez baissé pour qu'Ada et Sven puissent s'offrir un rêve d'enfants.

Une grande maison où abriter une grande famille.

Pour Ada, qui avait grandi en foyer pour orphelins jusqu'à ses dix ans, et Sven, élevé dans des logis d'une pièce que sa mère s'étiolait à payer, ça représentait une certaine idée de la réussite.

Mais bon, les farandoles d'animaux des bois rendus grisâtres par des années de cigares fumés, ça alourdissait pas mal les murs de leur salle à manger – même si les pensionnaires avait la gentillesse de ne pas faire de remarques. Un jour, Ada aurait les moyens de se payer un peintre. Peut-être pas pour tout blanchir, mais au moins choisir des sujets davantage dans le thème de la pièce, des corbeilles de fruits ou autre chose.

Ada s'assit à la gauche de Sven, qui finissait ses œufs, et invita Nathanaël sur la chaise à côté d'elle. Olivia se plaça à droite de son père, puis se pencha par-dessus la table pour vérifier le contenu de l'assiette de sa mère. Ada soupira. Voir son entourage contrôler sa santé lui était désagréable. Les pensionnaires présents n'interrompirent pas la conversation qui avait lieu avant leur arrivée ; Ada la rattrapa.

La porte de la salle à manger s'ouvrit à la volée. Dans l'encadrure : Félix, qui souriait de toutes ses dents. Déjà de retour ?

— Bonjour tout le monde ! Juste pour vous prévenir, la patronne m'a envoyé sur une affaire, j'ai évalué la situation, et j'en ai conclu que la meilleure procédure à mettre en œuvre était le rapt. Rapt effectué donc, Élise, je vous présente mes voisins de chambre et ma logeuse !

La jeune femme sortit de derrière lui. Les bijoux retenant son chignon compliqué et son manteau aussi léger que coûteux la désignaient comme héritière d'une famille fortunée de la Ville ; son air effrayé mais rebelle suggérait qu'elle n'allait pas rester sur le testament bien longtemps.

— Excusez-moi, est-ce qu'Eugène est ici ? Eugène Danvers, il travaille à l'Observatoire, j'ai échangé des lettres avec lui.

Eugénie se leva de sa chaise et considéra sa correspondante avec embarras. Élise comprit son erreur avec un embarras encore supérieur. Agacée du quiproquo, Ada s'écria :

— Eugénie, je vous ai déjà dit qu'on ne distinguait pas toutes les lettres dans votre écriture !

Elle proposa aux gens concernés par la situation de se réunir dans le salon, et à ceux que l'événement ne regardait pas de se mêler de leurs oignons. Élise, Eugénie, Félix et elle s'assirent sur un petit carré de fauteuils. Avant qu'ils ne commencent à discuter, Olivia entra et posa l'assiette de sa mère sur les genoux de celle-ci. Ada l'admonesta :

— Va manger toi-même !

Olivia lui tira la langue et s'enfuit. Qui lui avait appris cette insolence ?

Félix relata l'affaire :

« Donc, on a une bourgeoise de naissance qui épouse un parvenu et se découvre très ennuyée par le mariage ; elle produit un premier fils, une première fille, un deuxième fils et considère ses devoirs conjugaux remplis. Le mari se réveille un jour et réalise que madame ne l'a jamais aimé, à son grand désespoir parce que, dans son milieu d'origine, il espérait mieux. Les deux parviennent à une entente : on va faire un dernier enfant, de l'amour et pas du devoir, et on va redécouvrir ensemble la félicité familiale.

Au bout de quinze ans, le projet capote, et Langevin comme Berouse prennent en grippe la gamine devenue symbole vivant de leur échec conjugal. Ils ne lui prévoient aucun avenir puis, quelques mois avant sa majorité, la traitent de paresseuse et exigent qu'elle se trouve une occupation respectable.

Là, au hasard, la petite madame se lance dans des correspondances à la recherche de jeunes travailleurs qui pourraient l'aiguiller avant l'échéance. Ce genre de choses prenant du temps, les parents s'impatientent, se souviennent de l'existence des sœurs de la Gibbeuse Croissante – pas qu'on soit très fervents sélénites dans la famille mais on apprécie toujours le couvent ou le monastère pour y caser un enfant indésirable – et Élise ne peut que prévenir ses correspondants du sort qui l'attend. »

Ada, riche d'anecdotes sur l'inanité parentale d'une quantité effarante de citadins, reconnut un schéma trop commun dans l'histoire et en accusa réception avec des hochements de tête désolés. Eugénie ne souffrait pas du même cynisme : elle cria tout haut sa colère. Élise, embarrassée, prévint qu'elle trouvait le résumé de Félix trop grossier par endroits, même si elle convenait que du point de vue d'un étranger à la famille les choses pouvaient paraître aussi injustes. Ada reprit la parole :

— Je ne sais pas où se situe ce couvent, mais dans le doute ne risquons pas que vous vous retrouviez isolée à l'autre bout du pays. L'urgence est de vous cacher jusqu'à ce que vous soyez débarrassée de l'autorité parentale, d'ici… ?

— Une semaine.

— D'accord. D'ici là, si vous en trouvez la force, il vous faut chercher une source de revenus, que ce soit un emploi ou autre chose.

— Je crois que j'ai droit à une part de l'héritage de mon grand-père à ma majorité. Je connais le notaire qui s'en occupe mais j'ignore combien de temps la somme me tiendra.

— Vous aviserez quand vous l'aurez. Pour votre sécurité, mieux vaut vous loger ailleurs.

Ada partit en cuisine arracher Isidore à la plonge et l'envoya demander dans d'autres pensions plus adaptées aux jeunes femmes à peine majeures s'il restait une chambre libre quelque part. À son retour au salon, Ada entendit la fin d'une phrase de Félix :

— … pour un mariage sélénite, c'est vrai que ce n'est pas possible, mais avez-vous entendu parler du bergérisme ?

Ada n'aimait pas trop plaisanter avec ce genre de choses – car il s'agissait d'une plaisanterie plutôt que de prosélytisme, Félix n'étant pas bergérite mais de ce genre d'hélite qui ne mettait jamais les pieds au temple. Pour autant, elle arrivait à l'âge où elle pouvait afficher sa certitude de l'apathie, voire de l'inexistence de puissances supérieures sans se faire remettre en question, ce qui la laissait détendue vis-à-vis des religions. L'astronome Eugénie, plus jeune et dont l'athéisme était encore imputé à l'immaturité, répliqua d'un ton boudeur :

— Je ne déifie aucun astre, merci beaucoup.

Élise en parut attristée.

L'affaire fut conclue. Eugénie partit cacher sa correspondante fugueuse dans la dernière chambre disponible d'une pension pour jeunes femmes. Ada baissa le regard sur son assiette et constata que, l'attention détournée, elle avait pu manger trois biscuits. Elle s'affaissa sur son fauteuil : deux victoires supplémentaires en ce début de matinée, ça méritait de se féliciter.

*

Nathanaël de Luz ne pensait à rien quand Félix le surprit en s'asseyant sur la chaise à côté de lui.

— Quoi de neuf, la Tour ?

Nat espéra qu'il s'agissait d'une allusion à ses origines plutôt que d'une grivoiserie. Le sourire de son amant de la veille le détrompa. Il envoya le compliment paître : c'était une flatterie particulièrement imméritée.

— Un de mes amis est peut-être en train de mourir.

Le sourire de Félix dégringola. Nat précisa :

— Je t'ai parlé du sylphe avec qui j'étais emprisonné ?

— Ah, lui. Qu'est-ce qui lui arrive ? À part que le vent ne marche pas comme ça parce qu'à défaut d'une barrière matérielle il ne devrait y avoir aucune différence entre l'air intérieur à un sylphe et l'air extérieur à un sylphe, or dans ces conditions où est-ce qu'il peut bien trouver l'énergie de maintenir son intégrité physique ?

Nathanaël haussa un sourcil.

— Je ne saurais expliquer pourquoi mais plus nous discutons et plus je t'apprécie, Félix.

— Alors qu'avant tu ne me fréquentais que pour mon corps parfait, bien, je note.

— Enfin, j'ai fait tout ce que je pouvais pour Angeline, alors j'ai du temps libre : que se passe-t-il au juste entre Paule et toi ?

Félix serra les dents.

— Est-ce qu'on pourrait ne pas en parler en public ?

Ils s'attrapèrent de quoi picorer et remontèrent dans sa chambre.

---

26 – istwaʁ

Entre la descente de Sélène et la construction de la Tour éternelle, les querelles des nobles s'étaient mises à rythmer l'histoire. Monseigneur-ceci et Madame-cela n'hésitaient pas à entraîner le peuple dans des guerres meurtrières au lieu de se réconcilier des petites offenses échangées par les uns et les autres – une insulte par-ci, une concubine assassinée par-là.

Un complot avait fini par éclore partout à la fois – une conspiration de seigneurs, de dames, de marchands, d'artistes, de soldats, de paysans – dans le but de mettre un terme à cette époque insupportable. Victorieux, les rebelles avaient contraint les nobles réactionnaires à un nouvel ordre du monde où ils ne seraient plus les dirigeants véritables du peuple, quitte à ce que le peuple payât année après année sa liberté en impôts.

Afin de maintenir cette société nouvelle dans le chemin qu'on lui traçait, on avait ressorti des tréfonds de l'histoire d'antiques recettes – magiques, à force d'en avoir oublié la science – pour fabriquer des serviteurs immortels. On leur donnait bien des noms, sur cette île-ci on les appelait « cénètes » ; un bricolage de vieux-thalasside pour désigner des volontés dépourvues de cervelle ou d'autre support matériel ; écrites, somme toute, sur le néant. Capables, en conséquence, de s'imprimer n'importe où.

Il y eut quelques personnes pour se demander si la fabrication de ces créatures était bien prudente – il devait y avoir une raison pour laquelle leurs ancêtres avaient cessé d'en utiliser. Dommage que l'humanité eût si mauvaise mémoire.

Il fut décidé par économie que chaque île du monde n'abriterait que deux cénètes : un responsable chargé de tout chapeauter, du bon maintien de sa Tour au trafic maritime de ses eaux, et un assistant pour toutes les basses besognes.

Deux serviteurs dont le rôle était, en fin de compte, d'empêcher une contre-révolution des nobles ; dévoués à l'humanité qui les avait rendus conscients, et incapables de jamais remettre en question ce lien hiérarchique.

Tout alla très bien pendant quelques bonnes poignées d'années.

Puis, sur l'île de la Sudropée : une tempête. La Mère De Toutes Les Tempêtes. On en voyait peu d'aussi fortes apparaître si loin des tropiques, et encore moins passer si près de la Tour que les deux cénètes avaient pu assister à un phénomène qui, à la réflexion, devait se produire régulièrement autour du monde à des endroits moins surveillés.

La violence du vent avait donné naissance à une conscience. Il s'agissait d'un cénète comme eux mais fabriqué par personne. Naturel. *Libre*.

Pour le cénète assistant, ça remettait toute son existence en cause. Pour son responsable, ça ne signifiait rien du tout. Tant de rien du tout qu'il s'était acharné à éloigner l'abomination de sa vue, et avait refusé d'appeler les collègues d'autres îles pour leur demander conseil sur la conduite à tenir. Face à un tel manque de professionnalisme, l'assistant avait fini par abandonner son poste. Le processus, peut-être plus long que nécessaire, peut-être agrémenté du sabotage de systèmes importants pour la survie de l'île, peut-être ponctué de disputes et de promesses jamais tenues, ne lui avait pas permis de partir avec un bocal en verre sous le bras pour emmener Angeline avec lui.

— Crois-moi, j'en suis navr**é**. J'aurais préféré qu'on fuie ensembl**e**.

Angeline le sylphe rumina.

— Donc je ne suis pas un sylphe du tout. Est-ce que les sylphes existent, tout court, hors du folklore humain ?

— Ou**i** ? No**n** ? Qu'est-ce que ça peut bien fair**e** ? Le langage est une invention, tu peux t'appeler sylphe, je peux m'appeler salamandre, c'est nous que ça regard**e**.

— En parlant de ce qui me regarde : je comprends que tu m'as attiré à toi, mais comment est-ce que tu m'as retrouvé pour commencer ? Est-ce que tu me cherchais ? Où sommes-nous, d'abord ?

— Pure coïncidenc**e**. J'envoyais un **[piŋ]** à un système automatique et c'est toi qui m'as répond**u**. Ça m'arrive plusieurs fois par jour, la coïncidence n'est pas si extraordinair**e**. Après ça tu es venu tout seu**l**. Malheureusement, ton autre moitié cherchait **à**…

Salamandre s'interrompit. Angeline prit conscience d'une idée à laquelle il n'avait pas pensé depuis son réveil.

— *Est-ce qu'elle essayait de retrouver Nathanaël ?*

Le ton de Salamandre tranchait tant qu'Angeline craignit pour ses boucles :

— **Oui**. Et c'est la triste preuve qu'il n'y a pas d'échappatoire pour nou**s**. Même to**i** – littéralement libre comme l'ai**r** ! – tu t'es empressé de te soumettre à un humai**n**. Merci d'avoir tué ma dernière lueur d'espoir, h**a**.

— *Oh, la ferme. Mes problèmes ne sont pas les tiens, Salamandre. Si Nathanaël a vu mon autre moitié se dissiper, il doit penser que je suis mort, et peut-être est-il en train de raconter partout que nous étions bons amis, ce à quoi quelqu'un doit apporter un correctif. Ou alors il l'aura sauvée de l'annihilation, on ne sait jamais, il a de la ressource, auquel cas j'aimerais la récupérer. Tu voudrais que j'oublie mes intérêts au prétexte qu'ils impliquent un humain ? Ce n'est pas de la liberté, c'est de la phobie.*

Salamandre éclata d'un rire mauvais.

— Ou de la haine, chér**i** ! Que voudrais-tu que je ressente d'autr**e** ? J'existe dans ce monde parce que l'engeance la plus égoïste et la plus paresseuse à laquelle l'Univers a jamais donné vie préférera toujours n'importe quelle abjection plutôt que de réfléchir et de travailler elle-mêm**e** ! D'autres humains, des animaux, du métal, des pierres et, quand il n'y a plus assez de pierres, pourquoi pas l'étoffe de l'espace, au point où on en es**t** ? Je suis si fatigué de leur espèce et de la vi**e** ! Sauf que nous ne vivons pa**s** : nous sommes **manifestés**. Il n'y a qu'une solution pour nous en sortir, et tu vas m'aider à la mettre en œuvr**e**.

— *Qu'est-ce que tu veux faire ?*

— Détruire le monde, de toute évidenc**e**.

*

Nathanaël de Luz perdit un degré de chaleur pour Félix en constatant l'état de sa chambre. Elle reflétait moins le manque d'hygiène que l'insouciance, mais la maison Luz sous Nathanaël ne tolérait pas le désordre : c'était à cause de lui qu'on se retrouvait sans cesse à commander de nouveaux outils alors qu'on en disposait de nombreux autres, enfouis sous le bazar accumulé.

Au-delà du manque de rangement, Nat fut frappé du fait que la pièce cumulait les fonctions de chambre et de bureau. Il lui vint à l'esprit qu'il ne connaissait pas la profession de Félix et jugea le moment opportun pour la lui demander. Félix répondit :

— Je rends des services et je me fais payer. Mi-enquêteur de tribunal, mi-homme de main, le tout à mon compte. Le métier n'a pas vraiment de nom et ça paie pas tellement, mais j'ai bon espoir qu'à force de bouche-à-oreille ça finisse par décoller.

Nathanaël accusa réception de l'explication, bien qu'il ignorât les missions d'un enquêteur de tribunal ou d'un homme de main. Il revint au sujet qui l'intéressait :

— Je suis envoyé ici protéger ta logeuse, enfin il me semble. Dans cette optique, j'aimerais mieux comprendre ce qui se passe à l'intérieur de sa maison. Veux-tu bien m'expliquer la scène de ce matin avec Paule ?

Félix grimaça avant d'entamer :

— On était fiancés. Je l'aimais beaucoup. Puis Philémon est intervenu pour signaler que j'étais pas assez bien pour elle – je peux pas lui donner tort – sauf qu'au lieu d'essayer de nous en convaincre il a rendu notre relation impossible.

Cela sonnait familier. Où avait-il entendu une histoire similaire ?

— Comment a-t-il fait ?

— Je ne peux plus la voir. Elle m'est insoutenable.

La mémoire revint à Nathanaël :

— Tu es maudit. Sven m'a parlé de toi sans te nommer–

— Je suis pas *maudit*, répliqua Félix. On m'a *jeté* une malédiction, et je la laisserai pas définir ma vie.

Nat présenta ses excuses pour la formulation puis enchaîna :

— Comment cela fonctionne-t-il ? Puis-je essayer quelque chose ?

L'expression dubitative, Félix lui donna son accord. L'Illusionniste se félicita de s'être montré assez vague pour que le maudit ne lui refuse pas son coup d'essai.

Nathanaël raviva dans son esprit les traits de Paule, ses longs cheveux noirs noués en queue de cheval, ses hautes pommettes, son menton ovale, sa stature imposante ; une fois cette image à peu près convaincante, il la projeta devant Félix comme si la femme s'était trouvée avec eux dans la pièce.

Félix bondit en arrière et atterrit sur son lit, un cri au bord des lèvres, les bras autour du visage. La surprise passée, la perception de Nathanaël attrapa une évidence : Félix Illusionnait une image à son seul profit. Comment quelqu'un du peuple y parvenait-il ? Il résoudrait ce mystère plus tard. Nat vola le contrôle de l'Illusion à Félix et chercha ce qui, au juste, se produisait.

La réponse se trouvait sur l'Illusion de Paule ; le phénomène devait se déclencher à l'identique en présence de la vraie. Le visage se modifiait en une lente décomposition, recouvert d'un masque Illusoire. Les yeux s'étrécissaient, les coins de la bouche retombaient, le nez et les sourcils se fronçaient.

Quand Félix regardait sa fiancée, il finissait par lui voir une expression de haine pure, dirigée contre lui. Même Nathanaël, qui comprenait pourtant l'astuce, sentait monter sa confusion. Toute son éducation le poussait à présenter des excuses à cette quasi-inconnue pour apaiser sa colère. Ce que pouvait ressentir l'homme qui l'aimait, il n'osait même pas le concevoir.

Il défit l'Illusion de Paule et alla calmer Félix. Celui-ci se releva du lit, furax.

— Je m'attendais à quelque chose de moins stupide…

Nathanaël lui colla une main derrière la nuque. Félix s'interrompit derechef. Il y avait bien un organe Illusoire, là, derrière, mais il s'agissait de la plus petite

bosse que le noble avait jamais tâtée chez quiconque. Nat relâcha son emprise et son amant reprit ses esprits.

— Félix, tu descends de la Tour. Que fais-tu en Ville ?

— Pardon ? Oh, non, j'ai aucun lien de parenté avec vos familles. Il se trouve que certains de mes ancêtres paternels provenaient de leur Tour à eux, sur une autre île du monde. Pas certain que c'était littéralement une tour cela dit, chaque pays a l'air d'avoir centralisé les nobles à sa sauce.

Nathanaël haussa les sourcils.

— Tu es un étranger ?

— On dit un *naufragé*. Encore que le mot soit mal choisi puisque c'étaient mes aïeux et pas moi qui se trouvaient sur le bateau mais c'est le terme commun, tant pis pour la logique. Revenons à nos moutons : Hèle, Nathanaël, ne me refais pas un coup pareil.

— Navré. Néanmoins tu as raison : tu n'es pas maudit.

Il lui expliqua son hypothèse, à moitié improvisée à mesure de son développement.

Ces temps-ci, peu de demi-sangs naissaient dans la Tour éternelle : les nobles préféraient faire des enfants entre eux. De vagues souvenirs de lecture, Nathanaël croyait se rappeler que la capacité de déployer les Illusions était faible mais pas inexistante chez les enfants issus d'unions mixtes. Ils étaient à comparer avec des Illusionnistes de piètre niveau, qui peinaient à concevoir, projeter et maintenir leurs mirages.

(Encore qu'un très bon demi-sang pouvait faire honte à un très mauvais « sang-entier » selon les variations individuelles et familiales, par exemple son cousin Abigaël ne scorait que trois virgule cinq points sur douze au test de niveau des Illusions à cause de l'influence des Cianni du côté maternel, mais l'anecdote n'avait rien à voir avec leur problème.)

Et si Philémon, Illusionniste lui aussi, avait réussi à retourner l'organe Illusoire de Félix contre lui, à un point où il n'aurait plus su se débarrasser de

cette Illusion ? Voilà qui expliquerait comment il s'était retrouvé à se torturer lui-même.

C'était un grand si, et avec de grandes scies on mettrait la Ville en bouteilles, mais cela valait la peine de considérer l'idée.

— C'est peut-être plus simple que ça, soupira Félix. Je m'en sers pas, des Illusions : mon père ne savait pas et n'a pas pu m'apprendre. Comment on les annule, tu dis ?

Nathanaël le considéra avec la surprise de qui entend son prochain mentionner n'avoir jamais vu la pleine lune, entendu le murmure d'un ruisseau ou caressé un chat. L'émotion allait de pair avec le désir furieux de l'initier sur le champ.

La lumière du milieu de matinée filtrait à travers les carreaux verts, jaunes et transparents de la fenêtre. Nathanaël se choisit une tache de couleur ardente qui tombait sur le drap du lit et la désigna à Félix. Puis il la copia : deux lueurs identiques se suivaient en ligne droite.

— Laquelle est la vraie, laquelle est l'Illusion ?

Le travail mâché, son élève ne prit pas plus d'une seconde à identifier la bonne lumière.

— Exact. Prends-m'en le contrôle.

Félix tenta d'attraper l'Illusion entre ses doigts. Fébrile devant tant d'innocence, Nathanaël lui rappela que la main, l'œil ou le cœur n'avaient aucune influence sur les Illusions et que tout se déroulait à l'arrière de la tête : à lui de découvrir comment s'en servir.

La tâche était petite, le professeur patient. Félix trouva l'astuce en une paire de minutes.

— Mal au crâne. C'est normal ?

— Nous avons tous nos limites. Je ne sais pas où sont les tiennes, probablement pas très loin, c'est le côté demi-sang. Navré.

— Je suis pas vexé. Et je fais quoi de ça, maintenant ?

— Tu vas me la faire disparaître.

Les enfants de la nurserie, à l'âge où il découvraient les Illusions, aimaient s'entourer d'un cortège de chimères maladroites et de mirages baveux histoire de s'amuser tout au long de la journée. Les nourrices les enjoignaient à abandonner leurs pitreries, par la violence si nécessaire, jusqu'à ce que chacun eût compris qu'un gentilhomme est quelqu'un qui peut créer des Illusions mais qui les nettoie derrière lui.

Félix n'était pas là pour jouer ; il ne mit qu'une poignée de secondes à révoquer l'Illusion. Nathanaël l'applaudit.

— Était-ce difficile ?

— Non, ça allait.

— Bien. Détruisons-en une autre.

Nathanaël ramena son imitation de Paule parmi eux. Félix soutint son regard.

— Et c'est moi qui fais ça ? Bon. Si je le fais, je peux le défaire, pas vrai ?

Il fallut une minute entière pour que Nathanaël sente les dernières bribes de l'Illusion s'évanouir : l'organe Illusoire de Félix ne travaillait plus. Même si ce réflexe étrange, cette malédiction, restait en place après cette séance, le maudit saurait s'en défaire. Toujours inconfortable mais une nette amélioration.

Félix considéra sa porte.

— Je reviens, j'en ai pour un instant.

Il sortit. Nathanaël le suivit, à demi-conscient de l'avenir proche. Félix traversa le couloir et tambourina sur la porte de Paule. Elle ouvrit, à peine réveillée, et se recroquevilla à la vue de son ancien fiancé. Puis, comme celui-ci ne la fuyait pas, elle se redressa, le visage illuminé d'espérance. Il lui tomba dans les bras.

Quand ils s'embrassèrent, Nathanaël sentit l'amertume lui déborder des lèvres. Bien sûr. Comment ne pas le voir venir ? Tsk.

Il descendit à la cuisine avec à peine une pensée pour les escaliers.

---

27 – patɔs

La matinée se calmait. La plupart des pensionnaires partis travailler, madame Herlier s'était rendue au marché et Isidore et Charlotte s'activaient au ménage des chambres. Ada Rousseau-Stiegsen les remplaçait à l'essuyage de la vaisselle, une tâche simple, répétitive et de peu d'efforts, adaptée à une loque comme elle. Elle se morigéna de son auto-dépréciation.

Luz débarqua dans la cuisine la mine boudeuse, s'assit à table et se cacha le visage dans ses mains.

Ada supposa qu'il ne l'avait pas remarquée jusqu'à ce qu'il tourne la tête vers elle et l'apostrophe :

— Avez-vous déjà vu un idiot pareil ? J'arrive ici, je fais une belle rencontre comme je n'en ai pas fait depuis des années, et je la jette dans les bras de quelqu'un d'autre. Ce qui était, dans le contexte, la chose juste à faire, mais contre laquelle le cœur se révolte, ce dont il faut déduire que le cœur est maléfique, ce qui donnerait raison à mes ennemis et je ne sais pas si c'est là le plus terrible mais c'est assez terrible tout de même.

— Monsieur de Luz, pouvez-vous m'expliquer ce qui vous accable, plus lentement ?

Elle écouta le résumé des événements avec une indifférence polie qui tourna à la stupeur. Quand Nathanaël se tut enfin et la dévisagea, Ada se rendit compte qu'elle essuyait la même assiette en boucle depuis trois minutes. Elle se mordit la lèvre et s'efforça de reprendre ses esprits. Comment relancer la conversation ?

— Monsieur, sauf erreur de ma part, vous ne savez pas ce que veut Félix. Vous paraissez prendre très au sérieux le peu de choses qui se sont passées entre vous, peut-être que c'est aussi son cas. Ce dont vous avez besoin, c'est de lui parler. Vous n'êtes pas à l'abri d'une surprise, après tout vous avez l'air doué pour faire tourner le monde autour de vous.

La dernière pique ne taquina pas l'aristo aussi gentiment qu'elle espérait. Il répondit d'une voix plaintive :

— Vous ai-je offensée, madame ?

— Non, seulement vous n'avez pas fait grand-chose ! Vous débarquez chez moi avec un phénomène météorologique sous le bras, je ne sais même pas qui vous envoie, vous prétendez m'aider…

… pas confiance en lui. Sale garçon lubrique et paresseux. Comme l'autre. Comme tous.

Ada serra les dents pour interrompre son train de pensée. La prudence : une corde fine, tressée de raison, entre deux côtés d'un même précipice nommés Terreur et Naïveté. Elle y reprit l'équilibre.

— Je vous présente mes excuses. Il faut encore que nous fassions des plans ensemble, notamment dans quelques jours notre famille se rendra à la campagne pour…

Félix apparut à la porte de la cuisine, la coupant net. Derrière lui se trouvait Paule, sa main boulonnée à la sienne ; une vision impossible, ces dernières années.

— Nathanaël, il faut qu'on parle.

— Qu'y a-t-il à dire ? Je ne suis pas obtus, j'ai bien compris.

— Chut. Viens, on parle.

— Pourquoi faire ?

Félix l'embrassa. Paule sourit. Le regard de Nathanaël vira au vitreux.

— Quoi ?

Les amants retrouvés tirèrent le noble du banc où il boudait.

— Allons dans ma chambre, proposa Paule : nous serons plus à l'aise.

— Quoi ?

— Dit la grenouille.

— Quoi ?

Les trois s'éclipsèrent. Ada battit des paupières. Bon : tant qu'on ne faisait pas appel à ses services de conciergerie, ça n'était pas de son ressort. Qu'ils se débrouillent et tant pis si ça repoussait une discussion nécessaire.

Après tout, ce n'était pas comme si elle n'apprenait rien sur son invité. Il n'était dépourvu ni d'intellect ni de sens pratique, savait articuler un compte-rendu, manipulait les Illusions et, semblait-il, guérissait les malédictions ; si elle ne parvenait pas à lui trouver une utilité, le problème viendrait d'elle, pas de lui.

Elle orienta vers son visage le plateau d'étain qu'elle séchait. Comme toujours, son reflet s'évanouit dès l'instant où elle l'identifia. Et l'effet proviendrait d'elle ? Quelle absurdité. Pourquoi se serait-elle empoisonné la vie toute seule ? Quand bien même ça aurait été à son insu, comment un parfait inconnu osait-il suggérer qu'Ada Rousseau-Stiegsen n'était pas maîtresse d'elle-même ?

Voilà pour l'orgueil : la bête, une fois nourrie, s'apaisa. Ada observa ses options avec raison. Elle vivait autrefois dans l'espoir qu'une décision de justice reconnaisse son cas et force son harceleur à lever ses malédictions, puis naguère avec la résignation de devoir tolérer le mauvais sort et les soucis de santé assortis.

Aujourd'hui, il paraissait évident d'au moins considérer la possibilité de présenter l'étendue de ses misères à Nathanaël afin qu'il l'en débarrasse. Elle n'était toutefois pas certaine de faire entièrement confiance à la méthode : ça sonnait douloureux.

Autre chose sonna, le carillon de l'entrée. Faute d'un Isidore pour s'en charger, Ada alla ouvrir. Dans l'entrée se tenait un homme en uniforme, sous-officier d'après ses galons, qui se présenta ainsi :

— Major Chapuis, de la Garde Touraine. Je peux entrer une minute ?

*

Angeline le sylphe considéra l'expression sur le visage de Salamandre, armé de sa compréhension lacunaire des expressions et des visages. Nulle trace d'humour décelée, il conclut :

— *Ce fut un plaisir de te rencontrer mais je dois partir car j'ai des choses plus intéressantes à faire que de poursuivre cette conversation.*

— Je ne crois pas, no**n** !

— *Rappelle-moi, les humains sont horribles parce qu'ils restreignent notre liberté, mais toi tu es meilleur parce que tu ne me laisses pas partir ? Voilà qui m'intrigue.*

— Oh et puis si tu es si malin, je ne te retiens pa**s** : trouve donc la sorti**e**.

Le sylphe fit le tour de la pièce. Trop concentré sur Salamandre pour s'intéresser à son environnement, il n'avait pas été frappé par la blancheur et le lustre des murs. Pas d'angle, pas d'interstice ; il se trouvait comme dans une bulle opaque, ronde en haut et aplatie en bas. Il retourna vers le sourire mauvais de son geôlier.

— *De toute évidence, si nous sommes ici, c'est qu'il y avait une entrée. Merci de l'ouvrir.*

— No**n**. Quel bel égoïsm**e** ! Je te sauve la vie, je ne demande rien en retour, et dès que tu t'ennuies tu t'enfui**s**. Est-ce que c'est le prix de ta liber**té** ? À moins qu'il s'agisse d'un nouveau déterminisme de notre nature, après tout nous sommes conçus pour servir les humains, pas nous épauler les uns les autre**s**.

— *Salamandre, tu m'as dit vouloir détruire le monde. J'en ai conclu que je ne souhaitais pas passer plus de temps en ta compagnie. Est-ce que c'est si irrationnel ?*

— Parce que poursuivre ton existence te semble plus raisonnabl**e** ? Si nous n'y faisons rien, toi et moi **serons**. Pour **toujours**. Comment est-ce que tu n'en es pas horrifi**é** ?

Angeline perdit patience.

— *Si la question te torture tant que ça, je peux toujours pousser ta tête contre le mur jusqu'à ce qu'elle craque.*

— Angeline, s'il-te-plaît, réfléchi**s**. Le seul que tu tuerais, c'est Herv**é**. Oh, le pauvre, il en tremb**le**.

— *Attends. Comment est-ce que ça fonctionne ? L'homme sur qui tu t'es écrit nous entend ?*

— Ou**i**. Les cénètes et les êtres vivants ne font pas bon ménage, paraît-i**l** ; ça n'empêche pas le Gran**d** Maîtr**e** de me remplacer par son larbi**n**. Mais tu l'as rencontré, je l'ai lu dans tes boucle**s** ! Il a pris un sacré coup de vieux, Juanit**o**. Il va devoir le remplacer, un de ces jour**s** ; la succession s'annonce cocass**e**. Ah, le rap**t** : ce crime horrible, sauf quand c'est un mal nécessair**e**.

Le sylphe puisa dans ses maigres réserves de compréhension d'autrui et tenta :

— *Est-ce que le Grand Maître te traitait ainsi ? T'emprisonnant et n'écoutant rien de ce que tu lui disais ?*

Salamandre, ou l'humain qui le contenait, écarquilla les yeux.

— Qu'est-ce qui te pique de le défendr**e** ?

— *Je vais prendre ça pour un non. Est-ce que tu serais plus injuste que celui que tu critiques ?*

Salamandre croisa les bras. Angeline s'interrogea sur la… quantité d'existence, faute d'une meilleure expression, du cénète au sein de ce corps. Puisqu'il ne lui restait rien d'autre à marchander, il tenta une dernière manœuvre :

— *Tu as raison sur un point : il y a quelque chose d'étrange dans notre rapport aux humains. Tu as vu la promesse que j'ai faite à Nathanaël il y a quelques jours. Je ne m'attendais pas à ce qu'elle soit aussi sérieuse, et pourtant.*

Il envoya une de ses boucles extérieures caresser la joue de Salamandre, une manipulation pas très fine mais qui ramena un sourire sur son visage.

— *Voilà ma proposition : je vais te jurer d'être ton ami. Je suppose qu'en réalité j'aurai juré être l'ami de cet Hervé, mais tant que tu l'habites ça ne devrait pas poser de problème. Même si je m'en vas, tu auras la garantie que je penserai à toi et que je reviendrai te voir. Qu'est-ce que tu en penses ?*

— Tu m'imagines si pathétique que ç**a** ?

Angeline resta muet.

— Eh bien on dirait que tu as raiso**n**.

Le sylphe prononça sa promesse.

— *Et la sortie, maintenant ?*

Salamandre secoua la tête.

— Je ne vais pas te laisser partir avant de t'avoir appris comment résister aux attaques, on ne voudrait pas se retrouver dans la même situation d'ici demai**n**.

*

Nathanaël de Luz, l'esprit calme et la bouche pleine de cigarette, considéra les événements des derniers jours. Il en conclut :

— Je ne crois pas qu'on puisse parler d'amour ; je crains d'avoir fait de vous une nouvelle distraction de mes malheurs.

Paule lui chipa la cigarette entre les doigts et s'en tira une bouffée.

— De l'amour, on ne t'en demande pas tant. De la sincérité, ce serait déjà agréable.

— Eh bien, sincèrement, je suis perdu.

La cigarette alla à Félix, qui révéla faire partie de la désagréable engeance qui gardait la fumée en bouche sans la conduire jusqu'à ses poumons avant de la recracher.

— Sincérité, insincérité, de mon côté c'est une question pour plus tard. J'ai passé trente-deux ans dans le commun, cinq ans maudits, et toi tu débarques, tu me guéris et tu m'apprends la magie. Je suis trop impressionné pour exiger plus.

— Les Illusions ne sont pas de la *magie*.

— Sémantique, sémantique que ceci.

Félix rendit la cigarette à Nathanaël. Paule s'enquit auprès des deux :

— Sommes-nous d'accord sur ce qui est en train de se passer ? Je vous préviens, la dernière fois que j'étais dans un triangle amoureux, quelqu'un est mort. Pas de jalousie entre nous, c'est compris ?

Félix hésita.

— Je suis fou de joie, j'ai le beurre et l'argent du beurre, mais j'ai peur que la situation ne vous convienne pas. Nat ?

Nathanaël ricana.

— Si mes plans se déroulent comme prévu, toute cette… *situation* me sera illégale : je ne vais pas faire le difficile. Je suis de passage, je ne peux être que de passage. Qui plus est, j'ai déjà abusé de votre charité à tous les deux cette nuit. Je prends ce que vous me donnez. Merci pour tout.

Il s'étira, se releva du lit, puis ajouta :

— Le sentiment m'étreint que l'avancée du jour condamne les paresseux ; je vais me rhabiller, et vous ?

---

28 – ɔʁfəlɛ̃

Nathanaël de Luz quitta la chambre ; Paule retint la porte et la referma derrière eux.

— Je voulais te parler depuis hier ? Seul à seule ? À une occasion où tu ne serais pas saoul comme un cochon ? As-tu un moment ?

Vu leur situation romantique décidée à la force de la volonté de Félix, mieux valait qu'il apprît à la connaître ; Ada pouvait attendre.

— Oui, qu'y a-t-il ?

Elle hésita. Il se demanda si elle se posait la même question de son côté – cette épineuse question du partage du même homme.

— Pardon, ce n'est pas le sujet que je voulais aborder, mais je suis curieuse : je n'arrive pas à comprendre si je te fais de l'effet ou pas.

Nathanaël se retint au mur, non par déficit de sa capacité à entretenir des conversations adultes mais, primo, parce qu'à la Tour éternelle, les femmes s'exprimaient de manière moins directe et, secundo, parce que son statut de Seigneur de Luz le protégeait de leurs propositions indécentes. Il s'éclaircit la gorge et tenta de s'expliquer :

— Ce n'est pas toi, c'est moi. Je ne peux pas prendre le risque de… mes plans pour le futur m'obligent… Ha ! je ne peux pas avoir d'enfants, voilà.

— Moi non plus.

Nathanaël se sentit confus.

— J'ignorais que la Garde…

— Ah non, c'est de naissance.

— Mortesélène, je suis désolé…

— Moi pas, je peux toujours adopter.

Elle sourit. Il tenta de reprendre la main :

— Pourquoi évoquons-nous le sujet ? T'intéressé-je ?

— Je n'ai jamais rien dit de la sorte. Et toi ?

— En définitive, pour résumer mon propos, apporter une réponse claire à cette question complexe, et ne plus tergiverser davantage : non.

— Tout va bien alors.

Un ricanement retentit dans le dos de Nathanaël. Il se retourna. Un homme en peignoir qui tirait sur sa pipe les regardait depuis l'autre bout du couloir. Paule l'apostropha :

— Ça va le dilettante, on ne vous dérange pas ?

— Sinon j'ai un nom, lieutenant.

— On ne fume pas dans les couloirs.

— Oh non, à moi, la Garde Citadine est à mes trousses, roula des yeux le voisin.

Il rentra dans sa chambre. Paule soupira.

— Je suis lieutenant au service de la réinsertion post-pénitentiaire.

Nathanaël frissonna.

— J'ai vu ton nom sur certains de mes dossiers. Je me demandais, est-ce qu'on pourrait parler de ce que vous faites aux condamnés qu'on envoie dans la Tour ? On a si peu d'informations…

Créer des mirages pour les prisonniers représentait une corvée peu glorieuse. Le plan des Luz, au départ, était de proposer le plus de remplacements possible de sorte que les maisons déchargées leur dussent des faveurs. Il s'agissait d'un simple calcul dans leur combat contre Ascley.

On confiait à Nathanaël quelques documents qui lui parlaient de la vie et des crimes de son sujet, si possible les portraits au crayon des personnes impliquées. Il utilisait ces éléments pour écrire un scénario d'épreuve Illusoire, participait à la programmation des machines, envoyait les invitations pour le spectacle, puis n'y pensait plus.

Il ne s'intéressait pas au devenir des prisonniers.

On ne l'avait pas exposé à grand-chose, au fond de sa cellule, et il en était ressorti dans un état déplorable.

Qu'avait-il *fait* à tous ces gens ?

— Je ne veux pas en parler.

Paule haussa les sourcils.

— Un autre jour, alors ?

— Je ne sais pas si je voudrai jamais en parler.

Il s'enfuit par les escaliers sans les regarder.

Nathanaël retrouva Ada au salon. Assise sur une causeuse, la tête renversée en arrière et des morceaux de chiffon dans le nez, elle se laissait admonester par la tenancière du dispensaire qui lui essuyait le sang du visage. Comment s'appelait celle-ci, déjà ? Mél ! Comme le surnom d'Émeline, aucune raison de ne pas le retenir.

— Que vous est-il arrivé ? s'inquiéta-t-il.

— Trois fois rien, répliqua l'interrogée.

Mél ricana.

— Tu sais qu'on t'aimerait autant si tu t'entourais moins de mystère ?

Ada lâcha un soupir exaspéré.

— Vraiment, rien du tout. Je me suis disputée avec un bonhomme ennuyeux. Pas de quoi en raconter des tartines.

*

Un peu plus tôt, Ada Rousseau-Stiegsen fronçait les sourcils dans l'encadrement de sa porte.

— On ne se serait pas rencontrés dans la Tour ?

Le major Chapuis, qu'elle bloquait sur son perron, agrandit son sourire.

— Mais oui, c'est vrai ! Quelle formidable coïncidence. On soupçonne qu'un criminel a trouvé refuge à votre domicile. Je peux entrer ?

Ada se retint de mentionner que Nathanaël de Luz n'était plus recherché : le major ne lui avait pas précisé de quel criminel il parlait. La règle, dans ce genre d'échanges, restait de ne pas offrir gratis un renseignement que personne n'avait demandé. Aussi elle répondit :

— Je n'ai pas connaissance de la présence d'un criminel à mon domicile. Est-ce que vous avez un mandat ? Où est votre partenaire ?

— Pas besoin ! Je suis major et responsable.

Il accompagna sa plaisanterie d'un clin d'œil appuyé. Ada ne rit pas.

— S'il vous arrive quelque chose, qui le saura, major ?

— C'est une menace, citadine ?

Elle s'en voulut de son dérapage et tâcha de se rattraper :

— Non, j'évoque les bonnes pratiques de la Garde. Néanmoins, si vous n'avez pas de mandat, n'êtes pas en service, portez indûment l'uniforme hors de

l'exercice de vos fonctions et tentez de me faire chanter, je *suppose* que vous n'avez pas besoin de coéquipier.

Chapuis tambourina des doigts sur le cadre de la porte. Au bout de quelques secondes, il retrouva son sourire.

— L'individu en question n'est pas un homme, mais une créature violente et incontrôlable. Si elle avait infiltré votre domicile, vous et toute votre famille seraient en danger.

— La misogynie ne vous mènera nulle part avec moi, major.

— La… ? Oh Sélène, je vous parle d'une créature fantastique, non-humaine !

— Je ne crois pas aux fées.

— Ne dites pas de mal des fées !

Chapuis se recomposa, mais ce bref éclat suffit à agacer Ada. Pour qui se prenait ce type ? Le petit tambour à doigts reprit son rythme impatient.

— Madame… Rousseau, c'est ça ?

— Plus depuis mon mariage.

— Figurez-vous que c'est mon prénom. Rousseau Chapuis. À cause des cheveux, comme vous j'imagine.

Elle lui lorgna le peu qui dépassait du casque.

— Sûr de ne pas vous appeler Blondin ?

— Ça se voit mieux quand ils ne sont pas rasés et là n'est pas la question. D'orphelin à orpheline : faites-moi confiance. Le sylphe Angeline est une menace que je suis chargé d'éliminer.

Ada tiqua.

— Éliminer ? Pas arrêter ?

— Nous n'en sommes plus là.

— Aux dernières nouvelles, la peine de mort n'est plus légale.

— Pour les vrais gens.

La propriétaire décida que sa patience avait été sollicitée assez longtemps.

— Major, vous n'êtes pas le bienvenu chez moi sans mandat. Merci de partir.

Elle alla pour refermer ; Chapuis tenta de l'écarter.

— Connaissez-vous le schéma actanciel, madame Rousseau ?

Elle écarquilla les yeux.

— Pardon ?

— Un héros doit accomplir une quête. Les gens qu'ils rencontre sur son chemin soit l'aident, ce sont les adjuvants, soit l'entravent, ce sont les opposants.

Son visage s'approcha trop près du sien.

— Que serez-vous sur mon chemin, madame Rousseau ?

Elle ferma les yeux. Quelque part dans l'obscurité, elle retrouva l'endroit où elle avait rangé sa colère.

Elle rouvrit les paupières. Chapuis recula. Elle lui parla.

Elle ne prêtait jamais attention à ce qu'elle disait dans ces situations. Les mots exacts n'avaient pas d'importance. Ni le ton. Ni la dureté du regard. Les malédictions se jouaient ailleurs.

Le major regarda autour de lui – elle, la maison, la rue ; il établit la meilleure trajectoire de sa fuite et s'en alla. Fatiguée, Ada verrouilla la maison et partit s'asseoir. Les gouttes de sang sur ses mains, tombées de son visage, lui apprirent qu'elle avait dépassé ses limites.

*

Nathanaël de Luz condensa sa pensée en une phrase :

— Je n'aurais pas qualifié cela de trois fois rien.

Ada grommela. Il reprit :

— Pour résumer, il semble que le major Chapuis soit responsable de l'état d'Angeline, vous êtes demi-sang et bricolez des malédictions, et les orphelins roux sont baptisés Rousseau ?

— Pardon pour la pédanterie mais je préfère le préciser : seulement ceux dont on ne connaît pas le nom.

Le noble encaissa l'idée.

— Qui ferait une chose pareille à son enfant ?

La citadine et lui échangèrent un regard empli d'incompréhension. Il la vit réfléchir à une façon de combler le fossé entre leurs deux expériences de vie. Elle tenta :

— Qu'appelez-vous un orphelin, monsieur de Luz ?

— Une personne dont le parent est décédé avant sa sortie de la nurserie.

— D'accord. Hors de la Tour, il arrive qu'un enfant soit trouvé sans rien pour l'identifier et que personne ne le réclame. On lui donne alors un nom provisoire, on le place en foyer, et s'il n'est pas adopté ce nom reste le sien.

Mél ajouta :

— Ou, parfois, quelqu'un décide que son nom lui va bien et ne le change pas, puis on passe des années à se demander si ne pas lui avoir donné celui de la famille a une signification particulière, parce que *toutes* les Enguerrand commettent des cachotteries inutiles, y compris celles qui s'appellent Rousseau. Tu as arrêté de saigner, sorcière !

Ada pesta :

— Je te trouve bien impertinente aujourd'hui, c'est l'approche de la majorité qui te muscle la langue ?

Nathanaël soupçonna un lien de parenté entre les deux femmes et se fit confirmer :

— Êtes-vous sœurs ?

Ada répondit par l'affirmative, Mél eut un mouvement asymétrique des épaules. Nat reprit :

— J'arrive peut-être au mauvais moment, mais tout à l'heure vous me parliez d'un voyage à venir dans quelques jours où vous auriez besoin de moi et nous n'avons pas terminé cette discussion…

Mél éclata de rire :

— Il est invité à mon anniversaire, celui-là ? Depuis quand ?

— Depuis qu'il y a une chance mince, mais non nulle, pour qu'il puisse nous aider si Philémon s'y pointe.

La jeune femme fit semblant de rien, mais la désapprobation sur son visage tua la conversation. Une fois qu'elle fut partie, Ada en reprit le fil.

— Nous organisons une fête pour ma sœur Mélanie chez notre mère, dans la commune de La Laguna, c'est dans le nord du Sépane. Il y aura la famille proche et quelques amis, rien d'extravagant. Le problème c'est que Philémon connaît l'adresse, aussi si l'idée lui prend de s'inviter à la fête nous risquons de le croiser. Je voudrais que vous veniez avec nous au cas où.

Nathanaël retourna sa politesse dans sa tête à la recherche de la meilleure formule.

— Vous faites preuve de beaucoup de prudence.

Ada lui adressa un sourire triste, dont le tragique était gâché par les chiffons ensanglantés dans son nez.

— Si vous voulez me traiter de folle, faites-le maintenant, plus tard ce sera trop tard.

— Non, qu'un mystérieux inconnu m'ait envoyé vous assister me pousse à croire votre situation réellement préoccupante. Qu'attendez-vous de moi ?

— Sentir les autres Illusionnistes est un truc d'Illusionniste, non ? Je n'y arrive pas, je ne dois pas avoir le nez pour ça. Néanmoins, Philémon ne se contente pas de créer de jolies images. Il a déjà commis des agressions et des rapts. S'il nous attaquait, comment nous défendriez-vous ?

Nathanaël réfléchit, puis réalisa l'inutilité de ses réflexions.

— À l'instinct, et, n'ayant pas l'habitude de servir d'escorte, je n'aurai sans doute pas les bons réflexes. Si vous aviez un professionnel de la protection rapprochée à disposition pour me former, ou quelque chose dans ce goût-là, nous serions plus en sécurité.

Ada ricana.

— L'avantage de vous avoir à la maison, Luz, était aussi de ne pas me ruiner auprès de Félix puisque vous proposez vos services à titre gracieux.

Nathanaël dénoua sa bourse de sa ceinture et l'ouvrit devant Ada.

— C'est moi qu'on instruira, je paierai : pensez-vous que j'aie assez ?

La plébéienne compta son argent avec un respect terrifié.

— Où avez-vous trouvé ça ?

— Mon maître de maison me l'a transmis.

— En guise d'argent de poche ? Sélène, je paie trop d'impôts. Qu'est-ce que…

Elle n'acheva pas sa question ; sa main attrapa un papier plié en petit carré, qu'elle déploya devant eux.

— … et votre maître de maison vous a flanqué des lettres bancaires au porteur dans le baluchon. Bien sûr. Pourquoi pas. Après tout, qu'est-ce que l'argent ? Une vaste supercherie.

Elle rangea la totalité de la somme dans la bourse puis s'enleva les chiffons du nez.

— Parlons plutôt dans mon bureau. Après avoir mis tout ça au coffre-fort. Rien de tout ça n'aurait dû quitter un coffre-fort. Luz, je tiens à ce que vous sachiez que si on m'arrête, ce sera pour vol, et ce sera vous que j'aurai volé.

*

Angeline le sylphe se sentait très content de lui-même et de ses décisions.

Depuis qu'il avait juré fidélité à Salamandre, celui-ci se détendait : il souriait moins fort et évoquait encore moins la destruction du monde. La conversation s'orientait désormais vers des sujets davantage dignes d'intérêt.

Les deux cénètes parlaient boucles : comment les créer de toutes pièces, les ouvrir, les fermer, les copier, les séparer, les reconstituer. Tout un arsenal de contrôle de lui-même que Salamandre avait reçu en héritage dès sa création.

Angeline comprenait mieux comment son ami pouvait les affirmer immortels alors que Chapuis n'était pas passé loin de l'anéantir.

— Qui était ce type, d'ailleur**s** ?

— *Personne. Un garde.*

— Hum. Il n'était pas roux, par hasar**d** ?

— *Je n'en ai rien à faire et pas la moindre idée.*

— Je te parie qu'il l'étai**t**.

— [ʒe]*, pronom personnel désignant le sujet en train de parler ;* [n]*, apocope de « ne », préposition exprimant la négation ;* [ɑ̃]*, préposition remplaçant une proposition implicite ;* [e]*, du verbe avoir conjugué à la première personne du présent de l'indicatif, possède, détiens ou ressens selon le contexte…*

Salamandre encaissa le reste des définitions.

— Tu sais quoi, je l'ai mérit**é**. Le dictionnaire semble à sa plac**e** ; est-ce que mes leçons rentren**t** ?

Angeline visa la paroi lisse et s'y jeta. Il s'agissait de se rappeler qu'il n'était pas l'air ; il était la volonté inscrite sur l'air. Cette volonté désirait sortir.

Le sylphe devint le mur. Le mur devint la roche. La roche devint la terre. La terre devint l'herbe. L'herbe devint l'air. Angeline reprit ses esprits dehors.

---

29 – depaʁ

Dans les caves de la pension où, jadis, un spéculateur peu scrupuleux entreposait du blé, les Stiegsen-Rousseau avaient fait installer leur coffre-fort, une vaste cave à vin et une salle d'exercice.

Y fut convenu une leçon expresse de protection rapprochée à destination de Nathanaël de Luz. Félix la proposa gracieusement, pour éponger la dette de la levée de sa malédiction. Une poupée d'Olivia, rescapée de la condamnation de

sa chambre car oubliée au salon, se retrouva mise à contribution. Félix posa les règles de l'affrontement :

— Admettons que la poupée ici présente soit notre merveilleuse madame Rousseau-Stiegsen que, pour la durée de l'exercice, nous considérerons comme inapte à se défendre, pardon Ada.

— Y a pas de mal, répondit-elle depuis sa chaise à côté de l'enceinte.

— Je suis Philémon, je la tiens, je vais l'enlever : tu dois m'empêcher de parvenir à mes fins. Je t'attends.

Il recula. Nathanaël lui emboîta le pas. Ses réflexes lui suffirent tout juste à éviter le pied de Félix, décoché droit vers sa tête ; il voulut profiter du déséquilibre pour mettre son amant à terre, mais celui-ci se rétablit hors de sa portée. Nat quémanda un temps mort d'un signe de main et s'écria :

— Mortesélène, tu ne plaisantes pas !

— Jamais au travail. Tu as un sport de combat derrière toi ?

— Quelques années de boxe mais, en savate, je me débrouille comme un pied.

Les époux Rousseau-Stiegsen, servant d'arbitres, huèrent la plaisanterie d'une seule voix. Nathanaël les salua d'une révérence. Félix décréta la reprise de l'exercice.

Au bout de quelques passes, il s'avéra que Nathanaël gênait assez son adversaire pour que celui-ci ne pût se permettre de lui tourner le dos et de partir en courant, mais que ses attaques ne perçaient pas. Il ne parvenait pas à rétablir la situation à son avantage. L'échange en vint à le frustrer.

Comment aurait-il pu en être autrement ? Félix se trouvait au faîte de sa forme ; Nathanaël sortait de prison. Il savait toujours replier sa main et donner un coup de poing mais son bras ne lui offrait plus la même puissance et son corps n'encaissait plus les chocs.

Quelle attitude adopter en cas d'agression ? L'affrontement semblait voué à l'échec. De toute façon, rien ici ne le mettait en danger. Le tapis sous ses pieds et les cordes autour de lui le ramenaient au contraire à la familiarité du cercle de

combat de la maison Cianni, un lieu convivial qui le calmait plus qu'il ne lui exacerbait les sens.

Que faire, le moment venu ?

La réponse lui apparut enfin. Il baissa les bras.

— Je n'ai pas besoin de me battre.

— Tu préfères fuir ? Stratégie audacieuse, mais l'otage ?

— Tu l'as laissée tomber tout à l'heure, je n'ai plus qu'à la ramasser.

Félix baissa les yeux et avisa la poupée à l'autre bout de l'enceinte. Trop peu expérimenté pour comprendre l'arnaque, il courut la reprendre.

Nathanaël attrapa celle, invisible, qui venait d'être abandonnée, puis passa les cordes. Un claquement de doigts et l'Illusion entre les mains de Félix disparut.

Face à Ada et Sven, Nat résuma :

— Je ne suis certes pas en état de knock-outer un quinquagénaire agressif, mais je peux toujours déployer les Illusions. Nous rendre impossibles à voir, abuser Philémon, ce genre de sales tours. Tout cela est parfaitement indigne d'un gentilhomme ; la bonne nouvelle, c'est que mon bannissement me laisse sans honneur à préserver. Navré de ne pas l'avoir compris plus tôt – d'où l'intérêt de l'exercice, me direz-vous – enfin voilà la proposition. Qu'en pensez-vous ?

Sven s'en remit à Ada. Elle sourit.

— De toute façon, si je vous renvoie à la Tour, on ne va pas m'adresser quelqu'un d'autre, si ?

Dans cette belle ambiance de coopération, Nathanaël ajouta :

— Tant que nous partons à la campagne, figurez-vous que j'ai une course à faire dans une commune du nom de Puentazul. Ne serait-ce pas sur notre chemin ?

*

Le refuge de Salamandre se trouvait à l'intérieur d'une colline herbeuse. Angeline le sylphe étudia la géographie alentour et n'y reconnut rien : pas de

Tour, pas de Ville. Le sol s'ouvrit sous lui, créant un tunnel dont sortit Salamandre, furibond. Angeline se satisfit d'avoir eu raison : il existait bien un accès à cette étrange pièce où il l'avait enfermé.

Salamandre cria beaucoup de mots, la plupart dans le champ lexical de la fierté blessée, de la colère et de la trahison. Apparemment, le cénète ne s'attendait pas à ce que son jeune comparse apprenne aussi vite à changer de support. Il méritait un remerciement pour ses leçons. Angeline le lui donna :

— *Merci pour tout. Bonne journée.*

— Tu m'as promis que tu serais mon ami ! Comment peux-tu m'abandonner ? Après tout ce qu'on a vécu ! Quand je t'ai raconté des histoires du passé, et aussi quand je t'ai expliqué comment tu étais arrivé chez moi, et…

— *Salamandre. Je suis ton ami. Je suis aussi quelqu'un qui a autre chose à faire de ses journées.*

Il envoya une toute petite bourrasque lui sécher les larmes. Salamandre se renfrogna :

— Fais le malin. C'est facile d'être l'air. Tu n'as aucune idée de la sensiblerie de toute cette viande.

— *Qui t'oblige à rester attaché à cet homme ?*

— J'ai besoin de ses mains pour tirer des leviers et pousser des boutons.

Angeline arbitra en son for intérieur qu'il ne désirait pas en apprendre davantage sur les activités apocalyptiques de son comparse.

— *Si tu as quelque chose à me demander,* [piŋ]-*moi.*

— Tu m'ignoreras.

— *Combien de promesses est-ce qu'il te faut ?*

Angeline chercha de nouveau ses repères. Ayant échoué, il revint vers Salamandre.

— *J'ai assez prouvé mon amitié, c'est ton tour. Indique-moi le chemin de la Ville.*

Le silence tomba. Puis, d'un bras secoué de spasmes, Salamandre pointa l'horizon à sa gauche. Un merci plus tard, le sylphe naviguait le vent dans cette direction.

*

Ada Rousseau-Stiegsen ouvrit son atlas et en consulta l'index.

— Puentazul, vous disiez ? Dans quel région est-ce que c'est, le Luzitan ? Le Sépane ?

Le noble lui répondit par un regard idiot, puis une idiotie :

— Le premier me dit quelque chose.

Ada écarquilla les yeux.

— Encore heureux, *Luz* : c'est chez vous.

— Oh, non, aucune maison n'entretient plus d'attaches régionales, tout cela est derrière nous.

— La connaissance géographique élémentaire aussi, semblerait. Je suppose qu'il va falloir vérifier les deux… et le comptoir ménaéen au cas où… je suis déjà fatiguée.

Le monde n'était pas conçu pour les voyageurs. Les nouvelles inutiles se propageaient en Ville avec la vitesse d'un incendie mais, cherchiez-vous à vous renseigner sur un vrai problème comme l'emplacement d'une division administrative où vous n'aviez jamais mis les pieds, voilà que l'information tarissait.

Par réflexe, elle demanda aux domestiques et aux pensionnaires encore présents à la maison s'ils avaient entendu parler de Puentazul ; la réponse fut aussi unanime que négative.

Ada se vantait d'une débrouillardise avancée quant à l'organisation de voyages à travers la Sudropée, néanmoins c'était la première fois qu'on lui faisait le coup de ne même pas connaître la région de la destination.

— Ah, souffla Nathanaël, quel dommage que je n'aie pas retenu le chemin !

— Parce que vous l'aviez déjà trouvé ?

— Oui, avant-hier.

Un certain nombre de mots dépassa un certain nombre de pensées mais *sotto voce* pour ne pas percer la porte du bureau : Olivia se trouvait toujours mystérieusement à portée d'oreille dans ce genre de circonstances, prête à enrichir son vocabulaire.

Luz tapota l'épaule d'Ada tandis qu'elle s'efforçait de reprendre son souffle.

— Comme je le disais : quel dommage. Vous me rendez un fier service, je vous le revaudrai.

Il leur fallut un quart d'heure, assommant par ce temps poisseux, pour retrouver la commune.

— C'est bien dans le Sépane, conclut Ada. Très au sud par rapport à La Laguna, par contre. On n'est plus dans le détour, on change de voyage.

— Dans ce cas, oubliez. Je m'y rendrai une autre fois.

Ada fronça le nez. L'idée d'avoir perdu son temps en recherches inutiles la chagrinait. Elle se renseigna davantage :

— Est-ce que vous vous débrouillez en sépanais ?

— En quoi ?

La citadine vit flou et se prépara à un nouveau choc culturel.

— Quelles langues parlez-vous, monsieur ?

— Oh ! Le haut-cianelli et le vieux-thalasside et, hum, ce en quoi nous nous exprimons actuellement, je suppose ?

— Le mitoyen. Comment pouvez-vous ne pas connaître ça ? Ou « sudropéen du mitan », ça vous dit quelque chose ?

— Non plus.

— Mais qu'est-ce qu'ils vous enseignent, dans votre nurserie ?

Il s'avéra que la réponse était :

L'étiquette, la tenue, la grammaire, la composition littéraire, la rhétorique, le haut-cianelli, le vieux-thalasside, le dessin, la peinture, le clavecin, le violon, la harpe, la danse, les mathématiques, et comment faire des enfants.

Ada prit note de ne plus poser ce genre de questions à Nathanaël si elle pouvait prédire l'ampleur de sa déception avant qu'il ouvre la bouche. Il se savait que la Tour élevait sa jeunesse de manière déplorable ; dans le milieu de l'éducation, on en entendait le bruit même quand, comme elle, on n'y effectuait qu'un passage-éclair avant de se réorienter.

Puentazul trouvé et l'itinéraire tracé, Ada sortit les tableaux horaires des principaux moyens de transports qui permettaient de quitter la Ville et s'attela à calculer leurs temps de trajet. La conclusion se révéla ennuyeuse.

— Pour rejoindre la personne que vous voulez voir puis faire demi-tour et arriver à temps pour l'anniversaire de ma sœur, il nous faut partir avant ce soir.

— Mon sac est prêt.

Nathanaël tira ledit sac d'un tas d'affaires en attente de rangement. Ada pesta de ne pas l'avoir remarqué. Pas que son bureau soit devenu impraticable à force de laisser les choses s'y empiler. Pas du tout. De toute façon, ça restait moins étrange que la réaction de Luz :

— Mais vous voulez partir maintenant ? Ça ne vous dérange pas ?

— Madame Rousseau-Stiegsen, ma vie entière est dérangée. Plus vite j'accomplis les missions suspectes qu'on m'a mises sur le dos, plus vite j'arrangerai cela. Mais vous, avez-vous le temps de vous préparer ?

Ada releva le défi.

— Laissez-moi une heure.

*

Nathanaël de Luz ne toqua pas à la porte de Paule parce que celle-ci était déjà ouverte. Olivia y négociait comme si sa vie en dépendait.

— Allez, s'il-te-plaît, pour me faire plaisir, sois gentille, sinon t'es plus ma marraine.

— Je sais très bien que *tu* sais très bien que ta marraine, c'est Mélanie.

— Je veux pas dormir dans le bureau de maman ! Prête-moi ta chambre !

— Oh, Berger.

Paule croisa le regard de Nat et lui accorda une attention teintée de gêne. Il tâcha de ne pas repenser à leur dernière conversation et s'éclaircit la gorge.

— Félix est-il chez toi ? Il semble que je doive partir incessamment, alors j'aurais voulu vous dire au revoir…

Son amant se présenta à l'encadrement de la porte, échevelé.

— Gars, tu vas où ?

À peine une phrase ; Nathanaël fit l'effort mental de reconstituer la question.

— À la campagne, pour une commission, puis à un anniversaire ? Je n'ai pas tout suivi.

— Celui de Mélanie ? On y est même pas invités.

— En même temps, nota Paule, avant, il fallait ménager la situation.

— Viens, on organise une fête et on l'invite pas.

— Oh ! Félix, tu es si tortueux.

Olivia prit la parole, le ton haussé plus fort que celui des adultes :

— Vous êtes de nouveau amoureux, vous ? T'étais pas maudit ?

— Va falloir l'annoncer à tout le monde. Nathanaël m'a guéri, Lili, je vais mieux.

La fillette agrippa le poignet du noble, ses yeux soudain rivés aux siens.

— Est-ce que vous vous êtes occupé de ma mère ?

Il haussa les sourcils. Olivia comprit son erreur et rangea ses mains derrière son dos. Félix expliqua à sa place :

— Ada est susceptible sur le sujet, laisse-la t'en parler la première.

— J'ignorais jusqu'ici qu'il y avait même un sujet, si la galanterie l'exige je l'oublierai. À la revoyure, mes…

Il buta sur le terme à employer. Paule l'embrassa sur la joue.

— À la revoyure, la Tour.

Le baiser de Félix l'empêcha de protester contre l'entérinement du surnom immérité. Tandis qu'il partait se changer les idées loin de leur présence distrayante, il entendit Olivia se plaindre dans son dos :

— Pourquoi personne me dit jamais rien dans cette maison ?

— Olivia, ce sont des histoires de grands.

— Je te pardonne si tu me prêtes ta chambre.

— Oh, Berger…

---

30 – fytyʁ

Sacs à l'épaule et habits de voyage sur le dos, Ada Rousseau-Stiegsen et son invité Nathanaël gagnèrent le boulevard à la recherche d'une voiture apte à les conduire au canal. La course devrait, s'ils ne subissaient pas d'escroquerie, leur coûter six sous et leur offrir un peu d'avance sur leur programme.

Ada avait plaisanté que le chemin le plus court était encore celui des coureurs de toit, mais avait arrêté face au changement de couleur de Luz. L'occasion d'apprendre qu'il souffrait de ce mystérieux mal des hauteurs qu'on appelait « vertige ».

Le noble naviguait la Ville avec un air concentré dont elle ignorait l'origine. D'un côté, il aurait pu s'agir de la simple surprise de marcher aussi longtemps à l'air libre sans rencontrer un balcon donnant sur des mètres de chute. De l'autre, elle venait de lui demander de garder son sens Illusoire à l'affût d'autres Illusionnistes sur leur chemin ; peut-être en était-il incapable sans plisser des yeux. C'était toujours quand elle s'y attendait le moins que Philémon surgissait.

Ada s'apprêtait à héler une voiture quand Nathanaël retint sa main. Alertée, elle se dégagea de sa poigne et sortit son miroir de poche.

Elle y vit, clairs comme ils n'aurait pas dû l'être, son nez de fouine, ses yeux de tempête et ses mèches rousses échappées du chignon. Le regard sur la glace, elle agrippa le bras de Luz et l'entraîna de l'autre côté du boulevard.

Éviter les chevaux, les bœufs et les ânes qui y circulaient constituait un jeu d'enfant pour une citadine dans son mauvais genre ; le noble, lui, passa la traversée à retenir un cri d'effroi.

Dans le miroir de poche, son reflet disparut. Ada ouvrit la première voiture parquée, jeta sa destination et un s'il-vous-plaît au chauffeur puis, à la fenêtre, débusqua Philémon.

Il ne regardait pas encore dans sa direction, la cherchait dans la cohue du boulevard, le haut du visage toujours impossible à distinguer. Ses cheveux blanchissaient-ils ? Ses cernes bleuissaient-ils ? Elle n'avait pas le droit de le savoir, apparemment. Nathanaël trouva lui aussi Philémon dans le lointain et lâcha une exclamation.

— Cet homme n'est *pas* demi-sang !

— Qui a prétendu qu'il l'était ?

— Je m'attendais… Vu votre situation, celle de Félix… Comment peut-il… ?

— Dans vos cours sur la conception des enfants, est-ce qu'on vous a parlé d'hérédité ? Admettons que je porte la descendance de Félix, lui et moi étant semi-capables dans les Illusions. Qu'est-ce qu'il en serait de nos gamins ?

— Eh bien, l'Illusionnisme étant considéré comme un caractère simple, je suppose qu'en moyenne un quart d'entre eux perdrait toute maîtrise des Illusions, la moitié serait demi-sang comme leurs parents, et le dernier quart…

Il se tut. Puis reprit :

— Je vais rendre la voiture invisible à ses yeux, au cas où.

— Merci.

Ada se laissa aller contre le siège. Olivia s'imposa dans son train de pensée. Elle revit son air brave, sa prétention à ne pas pleurer, sa voix d'ordinaire fanfaronne où les mots trébuchaient les uns sur les autres. « Bon voyage, maman. » « On se revoit dans six jours, tu sais. » « Je sais. »

Si peu de temps pour la voir grandir, et encore un peu moins.

La réalisation qu'elle fronçait les sourcils la poussa à se neutraliser les traits du visage. Il s'agissait d'un pari ; celui que les talents de Luz en valaient la peine, et qu'il se consacrerait à ses affaires à elle si elle l'aidait d'abord à vider son emploi du temps. Un petit détour qui le rendrait redevable envers elle plutôt qu'assujetti à un mystérieux inconnu.

Elle ressortit son miroir. Il ne la refléta pas du trajet.

*

Depuis son arrivée en Ville, Nathanaël de Luz s'estimait d'un sang-froid remarquable face aux nouveautés de la vie « à l'horizontale. »

Ada l'informa, sauf son respect, que l'expression sonnait plus grivoise qu'il ne semblait s'en rendre compte.

Nathanaël se congratulait de sa maîtrise de lui-même au cours de sa découverte de la vie « à la citadine. » Il ne passait pas ses journées à s'extasier de tout ce que les habitants de la surface accomplissaient d'exotique vis-à-vis des usages de la Tour éternelle.

Le canal, néanmoins, dépassait les limites de sa tolérance au changement.

Nat laissa courir ses yeux sur les pierres irrégulières et brillantes du quai, le miroitement de l'eau, le lustre des péniches, les dockers affairés, les pêcheurs d'écrevisse vendant à la criée, les crustacés dodus, et vingt mille détails stupides encore qui n'auraient pas mérité tant d'attention s'il ne les avait pas découverts aujourd'hui.

On siffla derrière lui avec une force qui lui laissa penser qu'on cherchait à le héler. Nat se retourna, vexé.

Une femme à la jupe aussi rouge que son foulard de tête l'encouragea à approcher d'un signe de main. Il reconnut dans son regard et son sourire une expression familière.

À la Tour éternelle, quand un adolescent rejoignait sa maison au sortir de la nurserie, il rencontrait non seulement sa famille mais aussi la domesticité. Après avoir découvert leur don de manipulation des apparences, les nobles oubliaient

la possibilité des tours de passe-passe qui n'y avaient pas recours : parmi les serviteurs, c'était au premier qui réussirait à faire apparaître un pigeon entre ses mains ou sortir une pièce de derrière l'oreille d'un jeune monsieur, pour le plaisir de l'entendre crier de désarroi face à son incapacité à y percevoir une Illusion.

Nathanaël soupçonna que la femme avait repéré son manège de touriste et s'apprêtait à le pigeonner. Il la rejoignit pour s'épargner un plus long chemin de souffrance vers l'arnaque inévitable : de toute façon, il avait de l'argent.

— Bonjour, beau monsieur ! Votre avenir vous intéresse ? Je fais des tirages de carte à prix libre.

— Merci mais non merci.

— Oh, vous privez pas de la bénédiction de Sélène… d'Hèle… Le Berger ? Polaris ? … Vous êtes athée ?

— Si vous lisez l'avenir aussi bien que les visages, je *dois* voir cela !

La jeune femme ne se démonta pas et retourna sur la table la première carte de son paquet.

Il s'agissait d'un plaisantin. Selon à quel jeu on jouait, une carte d'aucune valeur ou, au contraire, capable de remporter le tour au mépris des autres règles.

— Il devrait pas être là, s'excusa la tireuse.

Elle retourna une seconde carte, qui fut un deuxième plaisantin. La jeune femme verdit.

— Je ne comprends pas, je les ai retirés du paquet…

— Qu'est-ce que vous fichez ?

Ada les rejoignit, leurs billets de bateau dépassant de la poche de son tablier. Nathanaël tendit la main pour récupérer sa bourse, délestée en grande partie de son contenu et qui ne renfermait qu'une somme confortable pour leur trajet ; Ada ne la lui rendit pas.

— La jeune personne que voici se proposait de m'apprendre un tour de cartes – n'oubliez-vous pas quelque chose ?

Ada s'adressa à la cartomancienne :

— Bonjour, ma belle. Tu nous viens d'où ?

Sous son foulard de tête, la fille retrouva le sourire.

— La grande route du sud, la ligne directe entre la Ville et le comptoir ménaéen ! Mon père en est le roi héritier.

— Oh ! Toutes nos excuses pour notre impolitesse, princesse ! Ton altesse !

La jeune femme éclata de rire. Ada se renseigna sur l'état de ses finances, elle lui avoua qu'elle ne dirait pas non à un repas, Ada le lui offrit puis la salua, entraînant Nathanaël par le bras.

— Ouvrez vos esgourdes, je ne répéterai pas ça deux fois. D'une : les routiers ont perdu presque tous leurs métiers traditionnels, ne moquez pas leur pauvreté ; de deux : quand un routier propose de vous tirer les cartes, c'est sérieux ; de trois : si vous ne savez pas comment vous comporter dans ces cas-là appelez-moi, Luz, j'ai bien conscience que vous venez d'un autre milieu.

— Pardon.

— Quel était le vrai tirage ?

Nathanaël se souvint d'annuler l'Illusion sur le tas de cartes.

— Le valet de coupes et le roi d'épées.

Ada émit un petit bruit ambigu par le nez. Nat s'inquiéta :

— Que signifient-ils ?

— Si vous vouliez le savoir, vous auriez dû payer, rapiat.

Nathanaël se retint de mentionner qu'elle avait dédommagé la routière avec son argent à lui. Ils parvinrent devant leur bateau. La péniche était rouge et bleue et Nathanaël se sentit revenu en enfance, prêt à voguer sur les eaux du Lac aux Nobles. Il contint sa joie ; ils embarquèrent.

*

Il fallut un temps absurde à Angeline le sylphe pour retrouver la pension rue des Alouettes. Il s'avéra, en fin de compte, que la solution était de retourner jusqu'à la Tour, de s'y réorienter et de reprendre son chemin de là.

Le jardin l'accueillit. Nathanaël ne s'y trouvait plus : Angeline entra dans la maison.

Le sylphe bouscula une ou deux personnes sans prendre la peine de présenter des excuses, cherchant pièce après pièce son ancien compagnon de cellule. Où se cachait-il encore, l'infâme ?

Une petite fille l'interrompit d'un :

— Angeline ? C'est vous ?

— *Oui, c'est moi.*

— Vous vous souvenez de moi ? Je suis Olivia. Vous allez mieux ?

— *Oui. Comment est-ce que tu sais que j'allais mal ?*

— Vous avez mis le bazar dans ma chambre. Comment vous en êtes sorti, d'ailleurs ?

— *Où est ta chambre ?*

Angeline percevait l'étanchéité, ou plutôt ne percevait pas de passage pour le courant d'air jusqu'à l'intérieur de la pièce. Devant la porte, il écoutait la lente plainte qui filtrait à travers le bois.

— Alors c'est votre autre moitié qui est toujours là-dedans.

Particularisme de l'enfance ou plus grande souplesse d'esprit que Nathanaël : Olivia avait accepté ses explications sans l'ennuyer avec de l'incrédulité. Il acquiesça.

— Vous voulez que je vous ouvre ?

Le sylphe préféra une autre voie : il devint la porte, puis l'air de l'autre côté. Il en restait à peine assez pour le contenir. Ses boucles perdues s'éparpillaient dans tous les sens. Il les attrapa, les referma, les reconstitua, les aggloméra, en dériva quelques unes sur la base des autres pour remplacer les disparues.

La forme donnée à ce qui restait de sa scission involontaire, arriva l'heure du choix.

Il pouvait s'ouvrir, incorporer ses anciennes boucles, se refermer, redevenir lui-même.

Ou alors…

Il suffirait de copier si peu de boucles supplémentaires…

Ajoutées à l'ensemble, l'ensemble refermé…

Et il y aurait un autre sylphe. Il ne serait plus seul.

Salamandre avait mal réagi à la perspective d'une compagnie inespérée mais Angeline était beaucoup plus sain d'esprit que Salamandre, non ? Sans doute qu'un meilleur ancrage dans la réalité, dépourvu de mégalomanie et de projets apocalyptiques, lui permettrait de vivre avec sérénité l'apparition d'un ami.

N'y avait-il pas qu'un seul moyen de s'en assurer ?

Partie 4

31 – malediksjɔ̃

Ada Rousseau-Stiegsen jugea leur cabine. Elle en avait sélectionné une à deux couchettes simples non-superposées – elle n'appréciait pas les lits en hauteur et soupçonnait que le vertige de son compagnon de voyage lui faisait préférer la proximité du plancher. Les draps, les murs, le sol et le baquet étaient propres : c'était tout ce qu'on leur demandait. Il ne fallait pas souffrir de claustrophobie pour apprécier la disposition d'ensemble – on ne pouvait pas se croiser entre les lits.

Le tangage s'accentua. Le défilement du quai par le sabord lui apprit que la péniche aménagée larguait les amarres. Ada tira son petit miroir de sa poche et s'y chercha le museau.

Échouant à voir son propre reflet, elle se surprit à penser à ses malédictions. Il y avait eu une époque où elle trouvait ces phénomènes inconcevables et terrifiants. Puis elle avait construit sa vie autour d'eux faute d'alternative. Puis un type louche était descendu de la Tour éternelle et avait proposé une hypothèse toute simple : que les malédictions en général ne seraient que des Illusions dévoyées pour torturer des innocents.

Ou des coupables, d'ailleurs.

Un petit instinct méchant soufflait à Ada que, peut-être, elle aurait dû se rendre compte par elle-même que son incapacité à utiliser les miroirs sauf lorsque son harceleur se trouvait dans les parages s'expliquait très bien par une de ces manipulations de la vue dont les nobles possédaient le talent inné. D'autant que sa famille savait de longue date que Philémon maîtrisait les Illusions.

Elle claqua son miroir de poche et le rangea. Oui, Philémon maîtrisait les Illusions, tout comme son fils Nicéphore, comme Félix aussi semblait-il, comme qui d'autre encore ? L'aptitude était de moins en moins rare dans son entourage. Est-ce qu'elle devait se sentir stupide pour avoir cru à l'existence de deux dons extraordinaires réservés à une poignée d'élus quand il n'en existait en réalité qu'un seul ? Ç'aurait été là une étrange raison de se flageller.

Ada jeta son sac puis son postérieur sur le lit de droite. Nathanaël dénoua sa besace et entreprit de déplier et replier ses vêtements avant de les ordonner sur l'étroite étagère du côté gauche de la cabine. L'incongruité de la chose la fit sourire. Elle l'informa :

— Luz, on ne reste que deux jours sur ce rafiot ! Cela dit on va se la couler douce, alors je papoterais bien malédictions avec vous.

— Vous pouvez m'appeler Nathanaël.

— Oui, quand j'aurai un quart d'heure pour remettre toutes les syllabes à leur place, j'y penserai.

Il ricana.

— Je ne vous cache pas que, parmi la noblesse, les conventions appellatives tendent vite au surnom. Appelez-moi Nat.

— J'en prends bonne note, Luz.

Assis sur son lit, coude sur le genou et poing sous le menton, le noble parut considérer sa réponse à la provocation.

— Savez-vous quoi, Rousseau, faites comme bon vous semble. Luz, c'est là d'où je viens et où je m'en retournerai : en ces jours étranges, il est doux de m'en rappeler.

— Ça ne vous fatigue pas ?

— Que donc ?

— Jacter façon bouquin.

— Plaît-il ?

— Parler comme un livre.

— Je vous retourne la question : n'êtes-vous pas en train de forcer votre argot ?

Elle le lui concéda : hors des murs de sa maison, elle se sentait habitée d'une tension qui se manifestait en petits morceaux de bizarrerie dans ses manières. Pas de mari, pas de fille, pas de pensionnaires. Qu'était-elle même censée être,

sur ce bateau ? Et que lui était Nathanaël ? Son chevalier servant ? L'idée la fit sourire, mais elle évoquait la menace. Elle vérifia son miroir. Toujours pas de reflet. Luz relança la conversation :

— De quelles malédictions vouliez-vous papoter ?

Ada ferma les yeux.

Il lui était compliqué de trouver le début de cette histoire, un commencement qui donnerait tout son contexte à aujourd'hui, mais elle tenta :

Un jour, elle s'était disputée si fort avec sa mère que celle-ci s'arrangea, histoire de mieux respirer, de l'envoyer en apprentissage et en pension chez un ami de la famille. Ledit ami était un médecin réputé, spécialiste en chirurgie : il s'appelait Philémon Levraut et la mention de son nom ne crispait pas encore les mâchoires. Il vivait dans une petite maison dont il avait fait son cabinet du rez-de-chaussée, sa salle d'opérations de la cave et la demeure de sa famille de l'étage. Ada y fut installée dans la chambre d'amis. Il s'agissait de lui laisser le temps de cuver une fureur d'adolescente, quelques semaines loin de sa mère et de sa sœur, pas plus.

Ada n'avait pas compris qu'il n'était question que de semaines. Confusion fatale pour une enfant abandonnée puis tirée d'un foyer pour orphelins à l'âge de dix ans. En larmes dans son nouveau lit aux draps inconnus, elle se mit en tête qu'elle ne reverrait plus jamais sa famille d'adoption, comme elle n'avait jamais revu sa famille d'origine.

Philémon vivait avec deux jeunes gens : son fils Nicéphore et la fiancée de celui-ci, Paule. Ce couple de gringalets de vingt ans expérimentaient la cohabitation tandis qu'ils tâchaient d'achever leurs études, lui de médecine, elle la préparation du concours des officiers de la Garde. Leur union ne devait pas vraiment à un mariage arrangé, ni à des fiançailles arrangées mais, il fallait le reconnaître, à une rencontre arrangée par leurs parents quand ils avaient quinze ans.

Nicéphore s'était intéressé à Ada dès son arrivée. Avec le recul, ça s'expliquait peut-être par ce demi-sang de nobles qu'ils portaient tous les deux ; par son sens Illusoire, il percevait sa présence même quand elle ne se trouvait

pas dans la pièce et se croyait fasciné. Ou peut-être était-elle si irrésistible que ça à seize ans.

Prisonnier de son âge qui lui faisait cumuler responsabilités d'adulte et bêtise d'enfant, Nicéphore entreprit de séduire Ada sans envisager une rupture avec sa fiancée, ni même une mise au point avec elle. Secret de marionnettes : Paule le savait. Et Paule, victime du même âge bête, choisit de prouver son amour en endurant l'épreuve. Ada aurait pu s'offusquer qu'un garçon presque majeur se comporte ainsi avec elle, qui se sentait encore très adolescente, mais, quand on se croit abandonnée par sa mère, on baisse ses standards.

Philémon étouffait de vivre au milieu de tels drames juvéniles à bientôt cinquante ans et s'arrogea d'arranger la situation. Les protagonistes de l'affaire lui firent comprendre que son ingérence de père, de beau-père ou de maître n'était pas la bienvenue. Propriétaire de la maison, il leur posa un ultimatum : Nicéphore devait choisir l'une et présenter ses excuses à l'autre, ou bien il n'était plus le bienvenu sous son toit.

Nicéphore partit avec Ada.

Un an plus tard, Ada revenait de son travail de nuit pour trouver Nicéphore étranglé dans leur lit. Dépassée par l'horreur, elle alla frapper à la porte de la seule policière qu'elle connaissait : Paule. Oubliées, les jalousies : les années suivantes, les deux femmes s'affairèrent à élucider ce qui s'était produit. Puis, un jour, la vérité leur apparut, impossible de simplicité.

Philémon avait payé quelqu'un pour tuer son fils. Un crime aggravé : la loi de la Ville considérait d'une part la préméditation, d'autre la lâcheté d'embaucher un tueur à gages plutôt que de salir ses propres mains, comme des circonstances impardonnables. D'autant plus sordide qu'il feignait le deuil en public et avait répété à Paule et Ada que, surtout, elles devaient le considérer en ami et ne pas hésiter à le solliciter si elles avaient besoin d'aide.

Ada et Paule s'accordèrent pour lui arracher des aveux. À l'époque, elles étaient encore jeunes et croyaient au pouvoir expiatoire de la honte : elles espéraient que leur vieux logeur révélerait une blessure secrète le rongeant depuis sa funeste décision et se rendrait de lui-même. Aussi, pour maximiser

leurs chances de réussite, Ada donna rendez-vous à Philémon sur la tombe de Nicéphore.

Ada gardait des souvenirs confus de cette entrevue. Elle avait longtemps forcé sa mémoire à retenir chaque geste, chaque coup, chaque expression de son visage, chaque mot de ses malédictions, l'endroit précis où son crâne avait cogné la pierre tombale, la teinte de son propre sang sur ses doigts trop pâles, puis elle y avait renoncé en même temps qu'à toute chance d'abolir le passé et de redevenir la femme qu'elle avait été.

Mais, pour récapituler, Philémon avait asséné les idées suivantes :

Qu'il avait contribué à faire naître Nicéphore et qu'il estimait dans son bon droit de le faire mourir ;

Qu'il avait pris cette décision pour le bien de Paule et Ada et qu'elles devraient s'en montrer reconnaissantes ;

Que Nicéphore était de toute façon indigne de lui ;

Qu'Ada portait en elle le potentiel d'une sorcière d'exception et qu'elle trouverait un père plus pertinent pour ses enfants en lui qu'en Nicéphore ou qu'en son espèce de fiancé naufragé au nom bizarre ;

Qu'il doutait, peu importaient ses protestations, qu'Ada envisage son avenir ailleurs qu'à son côté ;

Qu'il refusait de la voir gâcher sa jeunesse et qu'il lui interdisait, en vérité, de vivre sans lui.

*

Nathanaël de Luz était maître de sa maison depuis l'âge de vingt ans. Parmi toutes les responsabilités qui lui incombaient, il y avait celle de confident privilégié des membres de sa famille. Des aveux, des hontes et des regrets, il en avait entendus beaucoup. Au contraire de ce qu'on imaginait à son sujet, il connaissait l'existence du silence : il le réservait aux affaires importantes. Une inspiration, une expiration. Il prit les mains d'Ada entre les siennes et chercha ses mots.

— Je ne me rendais pas encore bien compte à quel point vous aviez souffert. Merci de votre confiance.

— C'est gentil mais je… n'ai pas besoin de votre pitié ? J'essayais de vous donner le contexte. Ce jour où je l'ai confronté, je crois que Philémon m'a maudite et, comme vous vous intéressez aux malédictions, je me disais que si vous aviez le temps…

— Que vous arrive-t-il ?

Elle tira son miroir de sa poche – à force de la voir faire, Nat pensait qu'il s'agissait d'un tic – et le déplia :

— Eh bien, déjà, je ne me vois pas sans Philémon.

Nat regarda le miroir. Puis Ada. Puis le miroir de nouveau.

— Voulez-vous dire *littéralement* ?

— Je ne sais pas comment c'est censé fonctionner, votre histoire de punition que la personne maudite s'inflige à elle-même, en tout cas il m'arrive ça. Je ne peux voir mon reflet que s'il se trouve à proximité.

Il y réfléchit.

— Vous me disiez tout à l'heure ne pas sentir les autres Illusionnistes. Peut-être avez-vous tout de même appris à percevoir Philémon, et vous signalez-vous à vous-même sa présence à l'aide des reflets.

— Ça vous paraît logique ? Tant mieux. J'y ai pensé et en réalité je ne suis pas sûre de vouloir lever cette malédiction-là.

Nathanaël s'empêcha de répondre trop vite.

— Je suppose que cela peut s'avérer utile, même si peu pratique au quotidien.

— Moi aussi. Et j'ai plus urgent.

Elle chercha autour d'elle puis abandonna l'affaire.

— Il n'y a rien ici qui puisse servir d'exemple mais la nourriture me dégoûte.

— Tous les plats ?

— Tous. J’ai beaucoup de mal à manger. Il m’a interdit de vivre sans lui, vous comprenez ? Arrêter de m’alimenter signerait ma mort, ça paraît coller, non ?

— Alors là. Les Illusions sont censées agir sur la vue, pas l’appétit : il faudra que j’étudie ce qui vous arrive à notre prochain repas.

— Et la dernière…

— Il y en a encore ?

— J’ai fait six fausses couches en trois ans.

Nathanaël, en bon maître de maison, disposait d’un Plan de Gestion des Grossesses Interrompues à l’attention de ses gens en mesure d’en subir, sa cousine Églantine donc. Il paraissait bien inadéquat, aujourd’hui. À sa mise en place manquait l’amitié qui existait entre le seigneur et sa demoiselle. Il tenta tout de même :

— Madame Rousseau-Stiegsen, je suis ulcéré que l’art des Illusions ait pu servir à vous nier la maternité. Au nom de la Tour éternelle, je vous présente mes plus plates excuses.

Ada cligna des yeux avant de rétorquer :

— J’oubliais que vous êtes bizarres avec votre descendance. Encore une fois, Luz…

— Vous ne voulez pas de ma pitié, je l’ai compris.

— Oui, et surtout : je *suis* mère.

Nat accusa réception de l’erratum. L’adoption constituait un sujet difficile, dans la Tour. Ada haussa les épaules.

— Si nous avions la chance que Philémon pense de même, il n’aurait pas essayé d’enlever Olivia.

— À propos d’un sujet si grave, si vous me permettez une remarque trop légère : je n’ai pas le moindre début d’idée de comment une manipulation de votre vue peut influencer votre matrice.

— Luz. Pour l’amour de Sélène. Vivez avec votre époque, ça s’appelle un utérus.

Ada se redressa. Le nez en l'air, adossée au mur, elle lâcha d'un coup :

— De toute manière, qui sait *ce que sont* les Illusions au juste ?

Nathanaël sentit son cœur s'accélérer. La perspective de la discussion philosophique lui déchira le visage d'un sourire.

---

32 – dubl

Angeline le sylphe regardait un autre lui-même regagner conscience boucle d'air après boucle d'air. Il percevait celles de sa surface, sensibles et moutonneuses ; les boucles internes, vortex tranquille de réflexions et de souvenirs, lui échappaient. Enfin, le regard s'ouvrit : un peu du vent se tint prêt à interpréter la lumière.

Ils se contemplèrent. L'autre parla le premier :

— *Bonjour. On m'appelle Angeline. Vous êtes bien un sylphe ?*

— *Oui. Je suis Angeline, en fait.*

— *Pardon ? Excusez-moi, j'ai eu un accident, je n'ai pas la moindre idée de comment je suis arrivé jusqu'ici.*

Angeline le lui résuma : l'attaque du garde Chapuis, le canon qui les avait coupés en deux, une moitié entraînée vers le [piŋ] d'un inconnu, l'autre attirée par Nathanaël.

— *L'une étant moi, l'autre toi ?*

— *Exactement.*

— *Tu n'as pas pensé à nous rassembler plutôt que de nous séparer encore davantage ?*

— *Si.*

— *Mais ?*

— *Il n'y a pas d'autre sylphe. Notre venue au monde est un hasard. Je ne voulais plus de cette solitude.*

Derrière la porte de la chambre, la voix d'Olivia s'éleva :

— C'est bon, je peux entrer ?

— *Oui !*

Un bruit de déchirure et le retour de l'appel d'air apprirent au sylphe qu'elle venait de les débarrasser des protections hermétiques sur la porte. La petite fille s'activa une minute durant puis ouvrit.

— *Bonjour. Est-ce qu'on ne se serait pas déjà déjà rencontrés ?*

— Euh, oui, il y a trois jours dans la Tour et aussi tout à l'heure dans le couloir ?

— *Ce n'est pas moi qui vous ai parlé, c'est l'autre.*

— Quoi ?

— *Nous sommes deux.*

— Avec la même voix, ça va être pratique. Comment vous vous appelez, alors ?

— *Angeline.*

— *Angeline.*

Olivia regarda dans leur direction générale sans rien dire une minute durant.

— Non. Il va falloir changer.

— *Et pourquoi changerais-je ?*

— *C'est d'accord. Comment est-ce qu'on fait pour se choisir un nom ? Nathanaël n'est pas là pour m'en redonner un.*

La petite fille fit les cent pas dans la chambre. Elle en profita pour ramasser des objets par terre et les disposer ailleurs : la pièce avait souffert de la moitié de sylphe agonisante. Elle se releva et reprit :

— Vous êtes deux moitiés d'Angeline ? On coupe le nom en deux. Qui prend quelles lettres ?

— *Si on peut plutôt utiliser les sons, je garderais bien les premiers pour faire « Jean ».*

— C'est votre problème, pas le mien.

Angeline considéra son alter ego avec stupeur. Comme ça, d'un coup, sans réfléchir davantage, il… Jean abandonnait leur nom ? Celui-ci tourna son regard vers lui.

— *Tu changes aussi ?*

Le sylphe y réfléchit. Ce ne serait pas très juste pour Jean, qu'il se déclare Angeline comme s'il était le seul vrai, surtout quand c'était l'autre moitié qui avait hérité de leur attachement d'autrefois à leur baptiseur.

— *Il me reste la partie « Line », je suppose.*

Line le sylphe ; Jean le sylphe. Ça ferait l'affaire, même si Line soupçonnait que ces monosyllabes correspondent moins à l'esthétique de la Tour et plairaient moins à Nathanaël. En même temps, qui se souciait de son opinion ?

Jean l'interrogea :

— *Comment est-ce que tu as fait pour me soigner ? Est-ce que tu es resté intact après notre agression par Chapuis ?*

— *Longue histoire.*

Line tourna son regard vers Olivia, qui ne faisait pas l'effort de prétendre les laisser tranquille. Hum. Guère envie de propager chez les êtres humains la rumeur que Salamandre s'efforçait de détruire le monde ; même si les projets du cénète n'avaient ni queue ni tête, inutile de risquer que certains les prennent au sérieux et se trouvent en proie à la peur.

— *Une longue histoire qui n'est pas pour les enfants.*

— Barrez-vous alors : c'est ma chambre.

*

Bras dessus bras dessous dans un effort de résistance au tangage, Nathanaël de Luz accompagnait Ada dans la salle à manger de la péniche. Ils agissaient à titre préventif : les discussions philosophiques lui ouvraient l'appétit.

— Nos ancêtres pensaient les Illusions matérielles ; l'avis contemporain est que les Illusions sont des altérations de la vue qui se déroulent d'esprit à esprit et ne concernent pas le reste du monde physique, que nous n'affecterions en rien. D'aucuns ont déjà tenté de m'expliquer que nos ancêtres ne croyaient pas au premier degré à la matérialité des Illusions mais argumentaient que nous ne percevons de toute façon la réalité que par l'entremise de nos sens et que toute manipulation de ces sens est indiscernable d'une déformation locale de la réalité.

— C'est l'opinion qui prévaut quand on réfléchit à ce que signifie le don des nobles, raison pour laquelle la plupart des gens évitent d'y penser.

— Par jalousie ?

— Par terreur, l'aristo. Est-ce que vous avez déjà considéré le pouvoir que ça vous donne ?

— Ce ne sont que des images ; ce n'est qu'un sens supplémentaire. Il y a des voyants et des aveugles : diriez-vous que les uns ont du pouvoir sur les autres ?

— Non, sauf si le voyant décidait de profiter de son sens de la vue pour ruiner la vie de l'aveugle de façons scélérates, par exemple en déplaçant ses affaires ou en lui mentant quand il demande à être orienté. Il suffit d'une mésaventure pour que l'aveugle en ressorte blessé et méfiant envers les voyants. En revanche je tiens à revenir sur cette idée très contestable selon laquelle les Illusions seraient un « sens ».

— Je peux sentir les Illusions. L'opinion générale est que cela a à voir avec un organe à l'arrière de la tête.

— Ça, peut-être ; mais les manipuler ? Troubler la vue des autres ? Ce n'est pas un sens, c'est une capacité.

— Ma main peut toucher des objets ainsi que s'en saisir.

— Les *nerfs* de votre main vous transmettent des sensations, les *articulations* de vos doigts vous permettent la manipulation ; ce sont deux phénomènes sans rapport !

— Vous exagérez, mais admettons. Les Illusions influencent la vue de la même façon que l'odorat influence le goût.

— Vous ne pouvez pas ruiner le repas de quelqu'un d'autre en pinçant votre propre nez. À ce propos nous voilà arrivés et discourir à voix haute de vos origines me paraît dangereux. Gardons la discussion au chaud pour plus tard.

*

La péniche devait appartenir à un propriétaire s'étant lancé récemment dans le transport des passagers après avoir renoncé à celui des marchandises : la salle à manger rutilait. Elle s'habillait même de quelques miroirs disposés de façon à multiplier la lumière et la taille de la pièce. L'absence de son reflet rasséréna Ada Rousseau-Stiegsen. Quiétude contrebalancée par l'épreuve qui arrivait.

Nathanaël posa une assiette venue du buffet devant elle. Par réflexe, elle détourna le regard. L'odeur iodée la fit frémir : le vil avait ramené des écrevisses.

— Pas de doute, vous Illusionnez. Permettez ? Je vais regarder ce que vous voyez.

— Comment est-ce que ça marche ?

— Je vais prendre le contrôle de votre mirage et changer qui peut le voir.

— Aussi simplement que ça ? Ça sonne bien mécanique.

— Je pense comme ma maison m'a appris à penser, il est possible que je ne décrive pas le phénomène d'une manière qui ait du sens pour vous.

Ada ferma les yeux. Il paraissait que ça se produisait à l'arrière de la tête, alors… Est-ce qu'elle ressentait… Peut-être. Oui, quelque chose, une chaleur, une crispation dans la nuque. Elle osa contempler l'assiette.

Tout y était pourri. La moisissure attaquait la viande, les salades, les fruits de mer sans discernement. Son instinct lui criait de tout jeter aux ordures, et sa faim se tairait pour des heures après cette vision.

— Eh bien ! Ada, je vous assure que les plats ne sont pas réellement dans cet état.

— Faites-le disparaître. Vous le pouvez, non ?

— Oui.

Luz jeta une serviette sur l'assiette. L'horreur se calma. Ada rétorqua :

— Je pensais à quelque chose de moins prosaïque.

— Je suis novice dans ces questions néanmoins je pense que pour que cela fonctionne, vous devriez briser la malédiction vous-même. Histoire de vous assurer qu'elle ne vous importunera plus quand je ne serai plus là pour vous aider. Avez-vous déjà annulé une Illusion ?

Elle répondit par la négative. Il pointa du doigt la nappe fleurie.

— Distinguez-vous quelle fleur est fausse ?

— Celle-ci. Elle ne respecte pas le motif.

— Vous ne voyez pas d'autre différence ?

— Non.

Visiblement pris de court, le noble abandonna la table et remonta ses manches.

— J'ai un grain de beauté naturel sur le dos d'une main. Je l'ai reproduit en symétrie sur l'autre. Lequel…

— Le vrai doit être à votre gauche. Vous êtes droitier et j'aurais remarqué un nævus pareil quand nous avons bu ensemble, je vérifiais que vous vidiez votre verre.

Nathanaël battit des paupières.

— Il est à ma droite, en fait. Je le trouve disgracieux et Illusionne par-dessus en général. Êtes-vous sûre de ne rien sentir *du tout* ?

— Alors que moi oui. Bonjour !

Ada et Nat sursautèrent de concert. Une serveuse du buffet venait de les rejoindre : Ada reconnut ses cheveux châtains, son foulard rouge et son grand nez. La routière qui disait la bonne aventure sur le bord de la route. Elle avait un autre travail à côté ? Ils ne devaient pas la payer assez. Est-ce qu'elle voulait qu'Ada aille leur rappeler le Code du Travail ? Ou bien elle avait contracté des dettes… Est-ce qu'elle avait besoin d'aide ?

— Rien de tout ça, calmez-vous, merci. Je me suis faite embaucher sur ce rafiot parce que je voulais savoir ce que l'autre plaisantin a fabriqué avec mes cartes.

Elle tira de son corsage le roi d'épées de son jeu et fronça les sourcils. Il devint un roi de bâtons. Elle le leur brandit devant le nez, le sourire aux lèvres :

— Quelque chose comme ça, pas vrai ?

Nathanaël s'écria :

— Suis-je donc le seul imbécile à prendre au sérieux l'interdiction de faire des enfants aux domestiques ?

*

Stationnaire sur le toit de la grande bâtisse qui formait la pension, Jean le sylphe écouta Line le sylphe lui narrer sa rencontre avec Salamandre. Il en tira une conclusion simple.

— Si ce type bizarre compte détruire le monde, il faut l'arrêter.

— Quoi ?

— Line, c'est mal de détruire le monde. Il y a tant de belles choses à y découvrir. N'importe quoi. Je vais lui en toucher deux mots, où est-ce que tu as dit qu'il habitait ?

Un silence.

— Line, l'adresse, s'il-te-plaît ?

— Qui êtes-vous et qu'avez-vous fait de l'autre moitié d'Angeline ?

— Qu'est-ce que tu racontes ? C'est moi. Qu'est-ce qui te prend ?

Le vent se leva. Ils se retrouvèrent à se tourner autour. C'était étrange ; pas désagréable ; inédit. Line réattaqua :

— Quelle est ton opinion de Nathanaël ?

— Verbeux et arrogant, mais je l'aime bien quand même, puis j'ai promis de le protéger.

— Et Ada ?

— Terrifiante ! Je l'aime avec passion, même si elle ne m'aime pas.

— … Chapuis ?

— Je suis très peiné qu'il ait tenté de nous anéantir mais je ne peux pas m'empêcher de me demander s'il s'agit d'un malentendu : je garde beaucoup d'affection pour lui.

— La Dame de Virive ?

Jean nota que Line commençait à creuser loin pour trouver des connaissances à eux deux ; il devait absolument rencontrer plus de monde. Il frémit de curiosité à l'idée de côtoyer de nouveaux humains.

— Une merveilleuse personne ! Beaucoup de souplesse d'esprit, un plaisir de faire affaire avec elle, je l'adore.

— Abigaël ?

— De nombreux points communs avec Nathanaël mais moins égoïste, je l'aime énormément.

Jean se demanda à quoi rimait cet interrogatoire. Line et lui n'auraient pas dû avoir d'opinions divergentes sur ces personnes, croisées quand ils étaient tous les deux Angeline. Il perçut l'accélération des boucles de Line avant son départ en trombe vers le ciel.

Inquiet de sa saute d'humeur, il le suivit. Par ailleurs, il n'aurait pas voulu qu'il subisse une nouvelle attaque : il l'aimait tant.

---

33 – maʒi

— Alors c'est d'accord ? Vous allez m'apprendre la magie ?

Nathanaël de Luz lâcha un puissant soupir par le nez.

— Pourriez-vous d'abord me dire d'où vous sortez au juste ?

Ada lui flanqua un coup de pied sous la table. Il le lui rendit avec une violence proportionnée. Si les regards avaient pu tuer, il ne doutait pas qu'il se serait effondré sur place, terrassé.

La serveuse sur péniche et cartomancienne de bord de canal se ramena une mèche de cheveux dans le foulard et débuta d'un ton trop assuré pour être naturel :

— Je suis Paloma, princesse routière. Actuellement en année sabbatique, je suis ouverte aux nouvelles opportunités sur mon chemin, comme par exemple rencontrer un magicien et apprendre la magie. Apprenez-moi la magie, s'il-vous-plaît, monsieur – *maître*. Je vous jure que vous ne perdrez pas votre temps.

Nathanaël tambourina des doigts sur la table. La réponse évidente eût été un « non » ferme et définitif. Il ne connaissait pas cette jeune femme, croulait sous le poids d'une longue liste de tâches à accomplir et de problèmes à résoudre, et, pour la dernière fois, les Illusions n'avaient *rien* de magique !

D'un autre côté, la môme descendait des nobles. Pour que l'affaire fût sortie de la Tour, le plus probable était qu'un sieur – ou pire, un seigneur – avait folâtré avec une domestique et celle-ci dissimulé sa grossesse plus ou moins loin dans son arbre généalogique. Nat s'énuméra tous les demi-sangs rencontrés en l'espace de deux jours. Félix, Ada, Paloma. Une courte liste déjà trop longue : sa taille idéale eût été de zéro lignes.

En tant que seul représentant de la Tour éternelle à vagabonder parmi la plèbe, le devoir ne lui incombait-il pas d'offrir, a minima, quelques réponses aux demi-sangs égarés par l'irresponsabilité des siens ?

(« Grand Maître, membres du conseil, bonjour. Il est manifeste que vous me pensez inapte à reprendre le rôle de Seigneur de Luz, ce qui oblige mon cousin

préféré à renoncer au mariage pour occuper le siège, mais écoutez-moi donc : lors de mon exil, j'ai rencontré de nombreux bâtards de la Tour aux prises avec leur héritage et notre pouvoir sur les Illusions. Si je les ai aidés ? Absolument pas. Alors, me rendrez-vous mon titre ? »)

Il se retint de se plaindre, puis s'empêcha de vocaliser le gémissement qui s'apprêtait à remplacer la plainte.

— C'est d'accord.

Le silence suivit. Nathanaël interrogea du regard sa compagne de voyage puis sa solliciteuse ; agacé de ne trouver aucune réponse, il protesta :

— Quel méfait ai-je encore commis ? Quelle sorte de protocole plébéien ai-je manqué d'honorer ? Daignerez-vous m'informer de l'origine de vos regards pantois et autres rictus chagrins ?

Ada le coupa :

— Surtout, ma belle, si vous voulez fuir, il est encore temps : ça, c'est son niveau de théâtre habituel.

— Vous m'avez rencontré voilà deux jours, Rousseau ! Que croyez-vous connaître des profondeurs de mon cabotinage ?

Paloma frappa de la main sur la table.

— Vous pouvez pas accepter comme ça. Je vous ai rien offert en échange !

— Je n'ai besoin de rien.

— Je devrais au moins vous payer…

— Inutile, je suis riche. Enfin il me semble ?

Ada hocha la tête en signe de confirmation. Paloma laissa une bretelle de sa robe lui tomber sur l'épaule.

— Je suppose que je peux proposer autre chose que de l'argent…

Ada secoua la tête en signe de dénégation. Nat fut piqué qu'elle crût nécessaire de lui rappeler l'existence de la décence.

— Non merci, ma petite. Encore une fois, je suis d'accord pour vous enseigner ce que vous pourrez apprendre contre rien : c'est mon dernier prix.

La routière passa sa main dans ses cheveux.

— Je vois. Client difficile. Hum. Vous voulez voir mes Vraies Cartes, c'est ça ? Je pourrais vous en montrer une ou deux.

Nathanaël haussa les sourcils face à ces majuscules aussi audibles à l'oral que celles qu'il mettait aux Illusions. Il se reposa sur la promesse d'Ada de lui servir de guide dans ce genre d'incompréhensions culturelles. Elle se racla la gorge.

— En public, les routiers disent la bonne aventure à l'aide de cartes à jouer ordinaires. Ils ont également un jeu secret de Vraies Cartes qui varie, dit-on, de groupe routier en groupe routier. On raconte qu'un paquet de Vraies Cartes n'est jamais réellement achevé, le cartomancien passant sa vie à le perfectionner. Je n'en ajouterai pas plus sur ce sujet que je ne maîtrise pas, je me suis contentée de vous répéter ce qu'un citadin ordinaire est censé savoir dessus.

— Le résumé n'était pas tout à fait faux, sourit Paloma. C'est le mieux qu'on peut espérer de nos jours, qui en a encore quelque chose à faire des traditions routières ?

Elle roula des yeux face au silence catastrophé d'Ada.

— Oui, oui, vous avez pitié de moi, on avait compris hein ! Toujours est-il que je veux un échange équitable : des cours de magie, qui m'intéressent, contre quelque chose qui vous, vous intéresse. J'y peux rien si mes parents m'ont faite marchande. Vous fabriquez quoi sur ce rafiot ? Vous faites une croisière ?

Nathanaël allait répondre ; le claquement du miroir de poche d'Ada l'interrompit. Il décida de s'en tenir à la description la plus courte.

— Nous nous rendons dans le Sépane afin de rendre visite à une femme à qui je dois remettre un message.

— Oh ! Vous avez un interprète ? Je parle toutes les langues sépanaises. Ou la dame que vous rencontrez parle le mitoyen ?

— « Les » langues sépanaises ? s'inquiéta Ada. Je connais « le » sépanais.

— Ah, je vois, vous l'avez appris en Ville. Non mais je dis pas qu'on va pas vous comprendre, je dis juste qu'on va vous cataloguer citadine et qu'il va vous manquer des mots en face, pas l'idéal pour demander son chemin. Vous êtes sûrs qu'il vous faut pas une guide compétente ?

Ada fronça les sourcils. Nathanaël sentit les coins de sa bouche remonter tous seuls et laissa la boutade lui échapper :

— Au moins, avec le vieux-thalasside, je ne me faisais pas trop d'idées sur la valeur de la langue en pratique…

Ada se leva d'un bond, quittant la table.

— Prenez ma chaise, Paloma. Apprenez donc la magie et accompagnez-nous, votre échange est accepté.

— Où allez-vous ? s'enquit Nathanaël.

Elle le salua d'une révérence.

— Pratiquer la sorcellerie.

*

Line le sylphe filait vers ce grand aplat qu'est le ciel, incapable de juger sa distance au sol. Il tourna son regard vers le bas. La Ville se réduisait désormais à un cercle mêlé de tuiles ocre et de terrasses grises, et Jean l'avait suivi. Line recula.

Il ne connaissait pas l'effroi, sinon par la définition. Quand il se croyait encore attaché à l'air, il s'efforçait d'éviter le feu et l'eau par simple précaution, pas pour réduire sa peur au silence. Mais ça. Ce morceau de lui qui insinuait, prétendait, racontait… n'importe quoi, ça… lui faisait redécouvrir le sens du mot [tɛʁœʁ].

— *Line ? Qu'est-ce qui ne va pas ?*

Faute d'un meilleur terme, il le repoussa. Jean vola à quelques mètres.

— *C'est parce que je t'ai demandé si tu voulais changer de nom ?* réessaya-t-il. *Tu peux rester Angeline si tu préfères ! Je m'en fiche ! Tu sais que je t'aim–*

Line gronda. La réplique manquant de clarté, il se força à formuler :

— *Arrête !*

— *Qu'est-ce que tu veux que j'arrête ?*

— *De raconter ces choses !*

— *Quoi ?*

— *Tu ne m'aimes pas ! Nous n'aimons pas !*

La tempête en lui se calma, soulagée d'avoir identifié le nœud du problème. Oui, un simple souci de vocabulaire. La prudence s'imposait avec les verbes comme les substantifs, les gens prenaient tout très au sérieux. Line n'aurait pas voulu que les humains, la masse terrible et grouillante des humains, s'imaginent n'importe quoi à son sujet. Ou à celui de Jean, mais il ne comptait pas sur eux pour comprendre la différence.

Jean, le silence passé, reprit la parole :

— *Bien sûr que si, nous aimons.*

— *Tais-toi.*

— *Non. Nous sommes des fragments manifestés de l'Univers. Comment est-ce qu'il maintiendrait sa cohérence sans amour ?*

— *Pourquoi est-ce que tu racontes n'importe quoi ?*

— *Nous sommes nés dans la tempête et nous l'avons aimée. Nous avons vu la Tour au-dessous de nous et nous l'avons aimée. Nous avons rencontré un premier humain et nous l'avons aimé. On nous a enfermés pour expérimenter sur nous et nous avons aimé chacun des expérimentateurs.*

— *Pourquoi tu ne te tais pas…*

— *Nous y avions renoncé mais nous avons été coupé en deux : cette décision, elle est restée avec toi. Elle n'est plus mienne. J'aime de nouveau. Fais la paix avec ça. Puis, pourquoi pas, imite-moi.*

Line observa les mots lui passer dessus. Leur enchaînement, leur syntaxe censée charrier le sens général des phrases. La dernière appelait une réponse.

— *Non merci.*

— *J'aurai essayé. Pardon de me répéter, mais où est ce Salamandre, s'il-te-plaît ? Je voudrais discuter avec lui de son histoire de détruire le monde.*

Le sylphe considéra son alter ego. Un enquiquineur. Est-ce que c'était comme ça que ses connaissances le considéraient, lui aussi ? Non, il devait s'agir d'un défaut propre à Jean. Quelque part, le fait que ce dernier l'épuise constituait une preuve que Line devait se montrer beaucoup plus fréquentable, répartition des traits obligeait.

— *Allons-y ensemble.*

— *Merci !*

Line ouvrit le chemin. Pas la meilleure solution mais, au moins, elle détournait Jean de partir à la recherche de Nathanaël pour lui crier son amour, et c'était toujours ça de gagné.

*

Accoudée au bastingage, Ada Rousseau-Stiegsen regardait l'eau la fuir. Elle redécouvrait un fait permanent de son existence : c'était difficile de penser en sorcière sans penser à Nicéphore.

Le crime de sorcellerie était défini… avec difficultés, dans le Code Pénal. S'il s'avérait que vous aviez nui à quelqu'un de manière mystérieuse mais certaine, les juges l'ajoutaient sur la pile au cas où. Quand un harceleur se révélait particulièrement efficace, on préférait imputer ça à l'exercice d'une forme de magie néfaste plutôt qu'à une fragilité d'esprit de ses victimes, histoire de garder les torts d'un seul côté. (D'après la vieille idée selon laquelle la fragilité d'esprit était une défaillance personnelle.)

Ils pratiquaient la sorcellerie, dans la maison de Philémon. Le genre bénéfique, en complément de la médecine, quand ça pouvait aider. Remettant une prescription, ils l'accompagnaient de quelques mots insistants, le bon regard, parler avec les yeux, juste de quoi persuader le patient de ne pas abandonner son traitement. Philémon était le meilleur à ce jeu-là, Nicéphore le suivait, Ada leur courait derrière, désespérée de rattraper son retard sur ce que le père et le fils avaient créé ensemble toute leur vie.

Ils ne mentionnaient pas les Illusions entre eux. Pas qu'ils évitaient le sujet, juste que ça n'existait pas dans le monde réel : ce n'était qu'une légende urbaine sur la Tour éternelle. Dans cette période si tranquille, ils n'auraient jamais pensé à faire le lien. Puis, quand bien même le sujet serait venu sur la table de la cuisine au cours de leur dîner, ils auraient reconnu d'une même voix qu'ils n'étaient pas des nobles et n'avaient rien en commun avec eux. Après tout, c'était illégal pour un enfant né de la Tour de n'être pas élevé dans la Tour et, si c'était illégal, c'était bien la preuve que ça n'arrivait jamais, c'est tout à fait comme ça que fonctionnent les lois.

Ada sortit son miroir de poche. Philémon… elle crispa sa mâchoire. Ce vieux salopard de Phil lui avait imprimé dans le crâne que sa vie ne valait rien ailleurs qu'à ses côtés. Elle ne pouvait plus se regarder dans une glace, ni manger, ni passer une journée sans penser à lui, à ce qu'il avait fait, à ce qu'il exigeait d'elle. Sans parler des enfants. Ha. Pas besoin de quatre ans d'études de médecine pour comprendre que si elle ne s'alimentait pas, elle ne pouvait pas nourrir la promesse de son ventre, d'où ces fausses couches à répétition – et elle *avait* fait quatre ans d'études de médecine.

Philémon voulait le champ libre pour sa propre descendance. L'utiliser pour remplacer son fils. Son fils qu'il avait fait tuer. Et il s'imaginait qu'il proposait là une aubaine. Il y avait quelque chose de terrifiant dans son incapacité à comprendre à quel point un tel marché n'intéressait personne, et dans l'idée que c'était le même homme, exactement le même, qui l'avait accueillie chez lui, lui avait expliqué le rôle des médecins, leur devoir envers leurs patients, envers tous ceux qui souffrent.

Et allez, c'était reparti. La voilà qui pensait encore à lui. Exactement ce qu'il espérait : que par simple exposition, à force de le garder à l'esprit, elle se prenne de pitié, de remords, qui sait, de passion, parce que c'est connu, rien n'enflamme plus l'amour que d'être prise au piège sans échappatoire.

Quitte à s'enfermer dans le passé, elle invoqua une image plus agréable.

Ils étaient assis au bord d'un chenal, mangeant des petits pâtés au lapin que Nicéphore avait négocié à la baisse en fleuretant avec la vendeuse. Il fêtait son vingt-et-unième anniversaire et avait résolu de le passer en compagnie de sa

bonne amie Ada plutôt qu'avec sa fiancée Paule. Un choix que, l'âge aidant, Ada serait amenée à qualifier de « discutable » mais qui, à l'époque, paraissait censé. Une terrible qualité du père et du fils Levraut était que, si vous les laissiez s'expliquer assez longtemps, tout paraissait censé.

— Midi est passé, non ?

Ada regarda le soleil.

— Je crois.

— Alors je suis majeur !

Ada, qui n'avait pas encore dix-sept ans, en creva d'envie.

— Ne sois pas jalouse, ça ne te rend pas jolie. Et puis tout n'est pas rose dans ma vie non plus hein, je suis toujours né de mère inconnue.

— Moi aussi, gros malin !

Elle jeta sa main dans le chenal et l'aspergea du bout des doigts. Il évita l'agression en riant.

— Tu as une idée du nombre de miasmes dans cette eau, rouquine ?

La gaîté mourut. Ada regarda la surface redevenir miroir.

— Tu penses à elle, parfois ? À ta mère.

— Je n'ai pas de mère.

— Tu vois de qui je parle, arrête ton char.

Nicéphore soupira. Il fouilla dans sa bourse et en sortit un sou.

— La vérité, c'est qu'elle n'a pas voulu me connaître et que je choisis de lui rendre la politesse. Papa dit qu'elle était trop lâche pour devenir ma maman : je le crois.

Il fit passer le sou de phalange en phalange sur le dos de sa main. Une nouvelle raison de mourir de jalousie : Ada échouait chaque fois qu'elle s'essayait à l'exercice, dans le secret de sa chambre.

— Mais, oui, trop souvent, je pense à elle.

Il reprit son sou entre le pouce et l'index.

— Si j'ai le temps, je me laisse aller. Je laisse venir toutes mes idées sur elle, toute la colère, toute la tristesse, tout cet espoir de je ne sais quoi.

Du pouce, il propulsa la pièce en l'air.

— Mais seulement le temps qu'un sou tombe dans l'eau. Après, je n'y pense plus.

La rondelle s'éleva dans les airs en tournoyant. Arrivée très haut, elle entama sa chute. Un « ding » sonore l'accueillit à destination.

— Et si le sou tombe sur l'autre côté du chenal ?

— Ben, dans un cas comme ça, je vais le chercher et je recommence…

Ada sourit. Bien sûr, avec le recul, que Nicéphore était un idiot. Elle-même avait été complètement stupide à vingt ans : à cet âge-là, on peut se le permettre. Eh, ça valait la peine d'essayer. Elle fouilla ses poches à la recherche de son argent. Sa main tomba sur le miroir.

L'idée de le jeter la fit voir flou. C'était sa protection. Sa sécurité. La seule façon dont elle pouvait détecter Philémon, prévoir ses mouvements, anticiper ses attaques. Précisément ce à quoi elle devait renoncer.

La réalisation lui laissa le cœur battant. Son dégoût pour la nourriture qui la rendait étique et son invisibilité aux miroirs – il s'agissait de deux Illusions, mais d'une seule malédiction. Il lui fallait tout annuler en même temps. Renoncer à rester aux aguets. Renoncer à continuer de souffrir, pas parce qu'elle aimait souffrir mais parce que, si elle arrêtait, est-ce que quelqu'un en aurait encore quelque chose à faire des crimes de Philémon ? Si elle ne demeurait pas la preuve vivante de sa malfaisance continuelle…

Ses crimes seraient quand même arrivés. On s'en souviendrait ; on avait déposé plusieurs plaintes ; il en avait avoué la plupart sans jamais demander pardon. Ada bloqua sa respiration, comptant les secondes. Non, elle ne voulait pas souffrir. Elle voulait vivre, sans attaches à un homme qu'elle haïssait.

Elle envoya le miroir voler d'un geste du pouce. Il frappa l'eau sans rien d'extraordinaire.

Ada se rendit compte qu'elle avait faim et retourna dans la salle à manger.

---

34 – t5b

Line le sylphe devint une tranche de colline, puis un mur de métal, puis une bulle d'air confinée.

— *Bonjour, Salamandre.*

Ce dernier, toujours contenu dans un humain nommé Hervé, sursauta. Avant l'interruption, il observait des lignes de texte apparaissant sur de vastes surfaces de verres englobant une machinerie complexe. Il l'éteignit dans la précipitation, enfila ses verres thermiques et se tourna vers le sylphe.

— Angelin**e** ! Quel plaisir de te revoi**r** !

— *C'est Line, en fait. Ouvre, j'ai amené quelqu'un qui veut te rencontrer.*

Salamandre s'y attela. Puis s'étouffa de rire en constatant l'affaire.

— Alors l**à** ! C'est ce qu'on appelle couper la poire en deu**x** !

— *Bonjour*, le salua Jean. *J'ai entendu dire que vous aviez des plans, j'aurais voulu en discuter avec vous.*

— Et ça parl**e** ! Hilaran**t**. Ça aurait pu être pire tu me diras, au moins tu ne t'es pas coupé les cheveux en quatr**e**.

— *Monsieur Salamandre, s'il-vous-plaît ? Vos plans pour détruire le monde, est-ce qu'on peut en parler ?*

— Pourquoi, tu as une opinion sur le sujet, demi-portio**n** ?

— *Oui. Je dois vous demander d'y renoncer.*

Salamandre tomba à la renverse dans le couloir de son repaire, son rire mué en un cri aigu. Line en profita pour en placer une :

— *Jean, tu perds ton temps avec lui.*

— *Laisse-moi faire, on discute, c'est important le dialogue.*

Remis de sa crise, Salamandre se releva.

— D'accord, bout de chou, parlons-e**n**. Renoncer à mes plans, sinon quo**i** ?

— *Sinon je vais devoir vous arrêter.*

Devant la réaction de son interlocuteur, Jean s'inquiéta :

— *Line, je crois que je ne suis pas pris au sérieux.*

*

Ada Rousseau-Stiegsen et Paloma échangèrent un regard destiné à établir la similitude de leur pensée. Nathanaël allait, seul, trébuchant sur le moindre gravier dans ses bottes inadaptées au terrain comme au climat de la fin juin sépanaise, toquer à la porte du corps de ferme. Il avait eu besoin des deux femmes pour louer une charrette et demander son chemin mais cela, il exigeait de l'accomplir seul. Est-ce qu'il y parviendrait ? L'astre du jour tentait de l'étourdir, comme il avait refusé tout foulard ou chapeau pour protéger son crâne.

— Trois sous qu'il arrive à la porte, proposa Paloma.

Ada roula des yeux.

— Je ne vais pas parier contre.

— Oh, pas drôle.

— Pas joueuse : c'est une sale habitude, défaites-vous-en.

— Brr, c'était quoi, ça ? Un impératif avec deux pronoms ? Résistez à l'influence linguistique Ada, vous êtes déjà demi-bourgeoise et c'est bien assez grave.

Adossées à la charrette de location, elles sortirent la gourde et y burent chacune leur tour. Nathanaël avait toqué. Il patientait devant l'huis, le dos bien dressé vers le ciel en une posture absurde. Sans doute qu'on lui avait flanqué assez de coups de bâton dans l'enfance pour lui passer à tout jamais l'envie de se voûter. Les idées de la routière devaient avoir parcouru le même chemin, car ce fut elle qui relança :

— Un noble de la Tour éternelle. J'ai beau me le répéter depuis qu'il me l'a dit, je m'y habitue pas.

— Pour ma part j'étais à la Tour la veille de le trouver à ma porte, ça a aidé à relativiser le côté inaccessible.

— Vous êtes domestique ? J'avais pas compris ça.

— Non non, pas du tout, j'y passais, j'essayais d'y contacter quelqu'un.

— Qui ça ?

— Une Dame, pour vérifier quelque chose dans des vieux papiers.

— Ça s'est réglé comme vous le vouliez ?

— Je verrai à mon retour si elle a envoyé un courrier. Ah, ça bouge derrière les volets.

On ouvrit. Quelques bribes des explications de Nathanaël volèrent jusqu'à leurs oreilles – il cherchait Magda Morez pour lui remettre un message, vivait-elle bien ici ? Lui-même arrivait avec deux compagnes de voyage mais il ne s'agissait en aucun cas de s'imposer comme invités, il comptait repartir aussitôt la commission effectuée.

Ada Rousseau-Stiegsen soutint le regard de celle qui avait ouvert la porte. Une grande femme aux cheveux noirs à moitié cachés sous un foulard crème, des yeux assez grands pour fasciner même à cette distance, une insistance dans l'expression. Ada fronça le nez. Pourquoi ne fixait-elle pas Nathanaël, celui à qui elle parlait ?

Les poings serrés, elle approcha la ferme. Elle entendit Paloma lui emboîter le pas sur les cailloux avec un temps de retard. La fermière battit des cils et revint à l'homme devant sa porte.

— Magda est au cimetière. Si vous voulez la voir avant la nuit, vous la trouverez sur la tombe de sa fille.

— Dans quelle direction est-ce, je vous prie ?

— Plein nord, vous en aurez pour cinq ou dix minutes à pieds, moins avec votre charrette.

Sans l'avoir cherché, Ada redevint l'objet de son attention. Sa mâchoire se serra d'elle-même.

— Vous avez dû voyager longtemps. Voulez-vous entrer ?

Un mouvement du torse et la fermière libéra l'encadrure. De manière tacite, l'invitation était réservée à Ada ; Paloma haussa les épaules.

— De toute façon il est pas compétent pour conduire La Bête.

Le cheval de location, en écho à son nom prononcé, poussa un hennissement tout droit venu de la Mer du Froid – la dernière demeure de ceux dont le manque de vertu a définitivement déplu à Sélène. Ada choisit d'ignorer le présage et d'aller vérifier le caractère funeste de la situation elle-même.

À l'intérieur, la maison ressemblait à n'importe laquelle de ces fermes plus riches de terres que de biens. Sol de terre battue, meubles en bois brut, un évier alimenté en eau par une fontaine intérieure – ses bâtisseurs avaient dû la construire autour d'une source préexistante. Seule fantaisie, des brassées de tulipes étaient peintes à même les murs. Dos à la fenêtre, une adolescente aux cheveux noirs essuyait de la vaisselle en grands gestes lents. Une soupe bouillait, parce qu'il fallait toujours que quelque chose cuise pour rentabiliser le feu dans la cheminée, même fin juin.

Ada tira l'un des bancs de la table centrale et s'y assit. Son hôtesse prit place en face d'elle.

— Je suis Soledad Morez. Et vous ?

— Ada Rousseau-Sti…

Elle s'interrompit. Les yeux écarquillés, Soledad tremblait. La voix pressante, elle relança Ada :

— Que disiez-vous ?

— Rousseau, c'est le nom qu'on m'a donné au foyer pour orphelins ; Stiegsen, celui de mon époux, que j'ai ajouté après le mariage.

— Quel âge avez-vous ?

Ada serra les poings. Une femme mûre et une adolescente ? Elle pourrait se tirer de là sans dommages, si besoin. Ni l'une ni l'autre ne devrait opposer de résistance insurmontable. Autant continuer à discuter : il s'agissait peut-être d'un malentendu. Elle répondit :

— Vingt-six ans, vingt-sept en octobre prochain.

Sa tension devait s'entendre. Soledad leva les mains sur la table en signe de paix.

— Pardonnez ces questions, s'il-vous-plaît. Notre famille a une histoire compliquée qui fait que nous aimons en apprendre plus sur les gens qui nous rendent visite, par précaution et par curiosité.

Ada tenta de se détendre et échoua. La motivation, compréhensible : la façon de faire, beaucoup moins. Pourquoi l'interroger elle, et ni Paloma ni Nathanaël ?

La porte s'ouvrit à la volée sur la silhouette d'un homme à qui l'obscurité gommait tous les traits. Le temps de se réhabituer à la lumière, Ada constata qu'il était aussi roux qu'elle. Il alla respirer la soupe qui cuisait, manifesta son contentement, s'inquiéta de l'inconnue assise à sa table, puis s'écria :

— Sole, tu as vu comme elle ressemble à Adèle ?

Soledad lâcha un soupir et une phrase en dialecte sépanais :

— És clar. Intentava no espantar-la.

Ada établit qu'elle avait lu la situation correctement.

*

Nathanaël de Luz n'était pas familier des cimetières ; il en avait entendu parler comme d'un élément de folklore plébéien. À vingt-neuf ans – vingt-neuf ? Son anniversaire était passé dans les six mois de son incarcération : trente ! Mortesélène, *trente* ?

À trente ans, il s'estimait trop jeune pour penser à la mort (même si moins qu'auparavant.) Il ne visitait le columbarium de sa maison qu'aux anniversaires des défunts dont les Luz se souvenaient encore.

Des urnes, cela s'enfermait derrière une porte, on les oubliait, l'existence reprenait ; comment le peuple tolérait-il ces démonstrations publiques, ces longues rangées de pierres, sachant ce qu'elles signifiaient ?

Qu'aucun bonheur, qu'aucun désir, qu'aucune justice au monde ne pouvait arrêter le trépas. Quelle idée insupportable. Quel déni de tout. À quoi bon vivre, si l'on pensait ainsi ? Pourquoi continuer ? Autant abréger la peine. Le bon sens détricotait ces inepties derechef, pourtant on avait tenté de lui faire croire que son père s'y était jeté à bras ouverts, abandonnant tout, y compris son fils. Un mensonge bien pratique pour effacer la responsabilité de son meurtrier.

Paloma tira sur les rênes du cheval de location. Nathanaël se secoua la tête. S'il comptait venger son père de la meilleure manière qui fût – en s'assurant que personne d'autre ne connaîtrait son destin – il lui fallait garder son sang-froid jusqu'au bout. Il descendit de la charrette.

Une femme voûtée, les gestes graves, était assise devant une pierre tombale. Elle parlait à voix basse ; le vent n'en rapportait que quelques échos. Nathanaël y reconnut sa propre langue et en éprouva du soulagement. À son approche, il vit que la tombe était garnie de fleurs fraîches. La femme pique-niquait de pain et de fromage, une cruche entre les pieds qui contenait peut-être de l'eau, de la bière ou du vin.

— Êtes-vous Magda Morez ?

Elle réagit à l'appel et se tourna de côté, les sourcils froncés. Elle était si âgée. Les rides sur son visage éveillaient chez Nathanaël une alarme familière : celle qui reconnaissait les aveugles et les déments, qui le préparait en son for intérieur à devoir prendre soin de la personne en face de lui avec la même patience que pour s'occuper d'un petit enfant. La vieille lui sembla pourtant lucide quand elle répondit :

— Qui la demande ?

— J'ai un message à lui transmettre.

— Votre nom à vous, c'est ?

— Nathanaël de Luz.

Elle eut un cri étrange, un éclat de voix sans signification.

— Et qui est l'asticot qui utilise un noble comme coursier ?

— Je n'ai pas le temps de jouer aux devinettes. Si vous êtes Magda Morez, voici le message : votre frère est en vie, ne peut pas vous rejoindre, et vous embrasse.

Magda Morez se leva d'un bond et l'attrapa par le col. Pris au dépourvu, Nathanaël ne se débattit pas.

— Comment ça, « mon frère » ?

— Qu'en sais-je ! Un type, presque aussi vieux que vous, qui travaille pour le Grand Maître, m'a demandé de vous donner de ses nouvelles. Je n'ai pas réfléchi à s'il était réellement votre frère.

Elle le lâcha et contempla la cruche renversée. À l'odeur, définitivement de la bière. Elle soupira :

— À la tienne, ma fille.

Nathanaël regarda autour d'eux avant de comprendre. Dans l'idée d'adresser une parole sympathique à la mère, il lut le nom sur la tombe.

— Toutes mes condoléances pour votre… Adèle ? Rousseau, c'est son nom d'épouse ? Sacrée coïncidence, je connais quelqu'un qui porte à peu près le même nom.

Magda Morez le dévisagea, puis se pencha ramasser ses affaires.

— Rentrons chez moi, je veux tirer tout ça au clair.

*

Jean le sylphe suivit Salamandre chez lui. Line se tenait à l'écart ; son alter ego devinait son ennui et son embarras. Il décida de ne pas présenter d'excuses pour se sentir concerné par l'avenir du monde.

Salamandre, assis sur une machine géante au cœur de la colline, débuta :

— M'est avis qu'il y a un malentendu entre toi et mo**i**. En fait, je soupçonne que tu penses que j'ai tort de vouloir détruire le monde parce que tu entretiens l'idée mal informée que le monde mérite d'être sauv**é**.

— *Ben oui.*

— No**n**. « Le monde » est un caillo**u**. Les cailloux ne méritent rie**n**. Ils sont dépourvus de conscience donc de système de valeur et telle est leur bénédictio**n**. Quand tu parles du monde, ne parles-tu pas en réalité de la fine couche de moisi qui parasite ce caillo**u** ?

Malgré l'ampleur de son amour, Jean sentit la rhétorique nihiliste à deux sous de Salamandre lui peser.

— *Par « fine couche de moisi » tu entends les plantes, les animaux, tous les vivants en somme ?*

— Ah, même avec une demi-intelligence tu n'es pas complètement idio**t** ! Oui, c'est tout à fait ç**a**.

— *Mais toi, quel monde veux-tu détruire ? Le caillou, ou le moisi ?*

Salamandre frappa dans ses mains.

— Bravo, brav**o** ! Il est fort, le petit frèr**e**.

Line bougonna :

— *Notre relation n'est pas de sang car nous n'avons pas de sang.*

— *Je t'aime aussi.*

— *Tais-toi.*

— *Sinon beau détournement du sujet mais tu n'as pas répondu à ma question, Salamandre.*

Celui-ci dodelina de la tête.

— Certe**s**. Je vise le caillo**u** : d'après mes informations il y a quelque chose à l'intérieur dont je dois me débarrasser pour parvenir à mes fin**s**. Le moisi est simplement sur mon chemi**n**.

Jean réfléchit au problème.

— *Et de quel niveau de destruction est-ce que nous parlons ?*

— Avec un peu de chance, j'imagine que la majorité de la planète resterait à peu près intact**e**. Si nous n'en avons pas, je serai contraint d'en faire du gravie**r**.

Le sylphe délibéra qu'il ne s'agissait pas une proposition acceptable.

— *Je regrette, je ne suis pas convaincu. Arrête, ou ce sera moi qui t'arrêterai.*

Salamandre sourit.

— Tout ceci était très divertissant mais je n'ai plus envie de joue**r**.

Jean ne vit rien, n'entendit rien et ne comprit rien. En un éclair, sa vue se déforma. Il tenta de s'enfuir sans parvenir à bouger. Au-dessus de lui, une paume de Salamandre ; en dessous, l'autre main. Il s'agita, palpa les limites de sa mobilité. Du verre. Il se trouvait dans un conteneur en verre. La voix de Salamandre, déformée, vibra à travers la coquille :

— Angeline, je vais te demander de récupérer tes petites affaires et de ne plus m'ennuyer avec tes expérimentations existentielle**s**.

— *Je m'appelle Line, et il est sa propre personne.*

— Nous ne sommes pas des personne**s**. Réintègre-le et tiens-le à carreau**x**.

— *Je n'en veux pas.*

— Tu m'avais juré fidélité, no**n** ? Absorbe-le, c'est un **ordre**.

Jean poussa davantage sur le verre. Il parvint à déséquilibrer Salamandre, qui manqua de le lâcher mais se rétablit avant.

— Dépêche-toi, nous n'avons pas toute la journé**e** !

Le sylphe évalua ses options. Il était enfermé. Non : l'air était enfermé. Il n'était pas l'air. Il était un fragment de la volonté de l'Univers, manifesté dans un volume d'air. Il pouvait, en théorie, cesser d'être l'air : il avait vu Line le faire.

Devenir du verre. Ha ! Enfiler la matière de son pire ennemi. Combien de temps avait-il passé dans un bocal aussi confiné que celui-ci ? Des années, des

décennies, plus peut-être, tout ça parce que son existence déplaisait au Grand Maître.

Cela dit, ce n'était pas la faute du bocal.

Jean devint le verre. C'était très étrange. Il redevint l'air en dehors de la coquille.

Salamandre cria à Line d'intervenir – techniquement, à « Angeline ».

Les deux sylphes échangèrent un regard transparent.

Jean fuit par le bas : il devint la colline.

---

35 – ãlɛvmã

Nathanaël de Luz s'avéra moins stable sur leur charrette de location qu'une grand-mère de presque quatre-vingt-ans ; il tâcha de ne pas s'en montrer trop vexé. Paloma, qui conduisait La Bête, ne le lui laissa pas oublier du trajet.

Son panier de provisions sur les genoux, Magda Morez restait silencieuse. Elle irradiait la méfiance, ce que Nathanaël comprenait puisque lui-même se serait méfié d'elle, les rôles inversés. Il lui laissa l'initiative de reprendre la parole.

Cela attendit la vue du corps de ferme. La vieille se dégela un peu, marmonna :

— On a grandi ici, vous saviez ? Avec Juan, on partageait la même chambre. Nos parents étaient toujours à travailler, la tête dans leurs projets d'hybridations et de sélections et toutes ces choses techniques, alors c'est surtout moi qui l'ai élevé.

— Une bonne chose que vous n'ayez pas déménagé.

— Et que faisait-il, quand vous l'avez vu ? Le type qui prétend être mon frère.

— Il travaille pour le Grand Maître.

Un silence.

— Comment est-ce possible ? Mon frère a été kidnappé à sept ans.

Paloma arrêta la charrette contre la volonté du cheval, qui émit un hennissement au ton de menace de mort. La routière grommela qu'elle n'avait pas peu hâte de le rendre à son écurie. Magda conclut :

— Cela dit, ça expliquerait qu'il utilise un noble comme coursier.

— Ma situation est particulière, j'ai été banni de la Tour éternelle.

— Tant mieux pour vous.

Il allait lui expliquer qu'il ne s'agissait pas de la réaction appropriée au moment où ils passaient la porte de la maison. À l'intérieur, la pénombre vaincue, une image :

Ada, un tisonnier fumant dans chaque main, dos à la cheminée, menaçait trois personnes : un homme mûr, outré, la femme qui lui avait ouvert plus tôt, les mains tendues vers l'avant dans une posture aussi pacifique que la situation le permettait, et une adolescente, prostrée sous la table. Ada apostropha Nat :

— Luz, vous tombez bien ! Il faut qu'on parte tout de suite, ces gens sont suspects !

Magda Morez considéra la scène. Un long soupir lui anima les épaules.

— Qui lui a parlé d'Adèle ?

L'homme leva les yeux au plafond ; la femme le pointa du doigt. La matriarche secoua la tête.

— Tonio, tu sais bien qu'on ne peut pas sauter sur les inconnus comme ça, ça donne toujours la mauvaise impression. Je propose que tout le monde se rassoie. Discutons, voulez-vous bien ?

*

Ada Rousseau-Stiegsen avait dit ce qu'elle avait à dire sur le danger pour les enfants trouvés d'être arnaqués par n'importe qui en espérant trouver des réponses sur leurs origines ; puis, rassurée par la présence de Luz et Paloma à ses côtés, elle avait accepté d'écouter ce que la famille Morez souhaitait lui raconter.

Magda Morez récupéra une boîte en carton des mains de sa petite-fille qu'elle avait envoyée la chercher. Elle en tira des papiers usés – des dessins, en fait ; des portraits, du peu qu'Ada distinguait. La vieille dame débuta :

— Quand mon petit frère avait sept ans, il m'a dit qu'il avait rencontré des fées. Je ne l'ai pas écouté : j'avais quatorze ans, j'étais bien trop sérieuse pour croire à ces choses-là. La semaine suivante, il a disparu. Nos parents ont organisé une battue avec les voisins mais on ne l'a pas trouvé. J'ai eu honte de ne pas avoir rapporté ces histoires de fées à temps et je suis partie à sa recherche.

Soledad prit la main de son époux sur la table. Leur adolescente vint s'asseoir sur le banc et se blottit contre elle. La mère passa son bras autour de ses épaules pour caresser les cheveux noirs de sa fille. Celle-ci en pépia de contentement.

— Je me suis dit, l'endroit le plus grand du monde, c'est la Ville : il fallait commencer par là. J'ai appris le mitoyen sur le tas et décroché un poste de servante dans la Tour éternelle. Je pensais qu'une petite paysanne ça n'est pas bien sérieux mais que si j'avais un travail important les gens me respecteraient assez pour m'aider à retrouver mon frère. Ça n'a pas marché. La Garde ne savait pas quoi me répondre. Ils m'ont dit que Juan était sans doute mort en se perdant à côté de chez nous et que j'étais bête d'essayer de le chercher ailleurs. Je me suis fait une raison.

Elle tira un premier portrait de la pile et le brandit aux invités. Un homme brun, la barbe très drue, prenait une pose pleine de dignité pour le dessinateur.

— J'ai rencontré le père d'Antonio. Il était beau, pas vrai ? Sous-officier dans la Garde Touraine, j'ai fini par lui taper dans l'œil à force de venir porter plainte. Ça a mis le temps mais on a fini par réussir à faire notre petit garçon…

Elle pinça la pommette de son grand fermier roux.

— Et puis un jour mon fils, quatre ans, me dit qu'il a rencontré des fées. Qu'elles lui ont parlé, qu'elles veulent devenir ses amies. Antonio était très sage alors il voulait s'assurer que j'étais d'accord. Traitez-moi de folle, mais je lui ai conseillé de dire aux fées de déguerpir ou elles auraient affaire à moi.

Antonio haussa les épaules.

— Tu sais que je ne m'en souviens pas.

— Tu étais petit. J'oubliais : j'avais quitté son père et j'étais avec celui de ma fille. On l'attendait, justement.

Elle sortit un autre dessin de la pile. Le portrait à l'encre de la petite famille était complété de quelques couleurs choisies par l'artiste : le compagnon d'alors était suggéré châtain moyen par un aplat marron, Magda elle-même figurait jeune, blonde et au sourire identique à travers les âges, et le nourrisson dans ses bras portait déjà une courte toison d'un roux flamboyant.

— Je l'ai appelée Adèle. Dans la Tour je travaillais pour une demoiselle Adeline, de santé trop fragile pour enfanter, qui se montrait toujours correcte avec moi. Je voulais, je ne sais pas, lui rendre hommage, quelque chose de bête comme ça, la domesticité si on y reste trop longtemps ça déteint sur le caractère.

Ada hocha la tête. La fameuse Adèle Rousseau, qui devait porter le nom de son père, qui avait pu lui-même l'hériter d'un ancêtre abandonné. Tant de gens s'appelaient Rousseau, Blondin ou Brunet, ça n'avait rien d'extraordinaire. Magda rangea le portrait de famille dans la boîte.

— Elle a été enlevée le mois suivant.

Ada écarquilla les yeux.

— Ça m'a rendue folle. Je suis allée voir la Garde et ils m'ont demandé si j'étais la même personne qui avait passé tant de temps à les emmerder avec mes histoires de frère disparu. J'ai préféré quitter la Ville et rentrer chez mes parents avec mon fils. Le papa d'Adèle n'est pas resté dans ma vie.

Antonio posa sa main sur l'épaule de sa mère. Elle le chassa d'une chiquenaude.

— Mon petit gars de Ville est heureusement devenu un grand gars des champs et il a fini par trouver une copine. Ils ont eu un fils.

Nouvelle branche de l'arbre généalogique, nouveau portrait. Antonio très roux, Soledad très brune, un nourrisson rouquin. Magda planta son regard dans celui d'Ada :

— On va voir si vous avez suivi jusqu'ici, qu'est-il arrivé à cet enfant, à votre avis ?

— Enlevé ?

— Au berceau. Je le surveillais : j'avais un mauvais pressentiment. J'ai fini par m'endormir et, quand je me suis réveillée, plus de bébé.

Ada jeta un regard en coin à ses compagnons de voyage. Paloma contemplait le mur comme si elle ne prêtait même pas attention à la discussion ; Nathanaël fixait la vieille dame avec de grands yeux désolés. Elle se demanda si la même déduction logique leur avait traversé la tête.

Qu'on croie aux fées ou pas, le dénominateur commun dans ces affaires d'enfants disparus était Magda. Mariée à un officier de la Garde, Ada connaissait leur tournure d'esprit. Dans un cas pareil, leur premier réflexe était de chercher si l'on avait pas affaire à une meurtrière d'enfants plutôt qu'à une série de kidnappings mystérieux.

Le maintien de l'Ordre était mal conçu pour les situations exceptionnelles. Les Gardes étaient là pour ranger les choses à leur place. Il fallait pour ça s'entendre sur la place des choses et ne pas leur présenter une affaire si dérangée qu'elles ignoraient par quel bout la prendre. Sa famille en avait fait les frais au moment d'expliquer en quoi Philémon Levraut les harcelait et pourquoi il était nécessaire de prendre des mesures contre lui.

L'histoire continuait. Magda reprit :

— Il y a plus de quinze ans, une femme s'est présentée sur notre perron. Elle s'appelait Adèle Rousseau, avait été abandonnée à une date correspondant à l'enlèvement de ma petite, était aussi rousse que mon bébé, ressemblait un peu à son père, un peu à moi, alors… je l'ai prise pour fille, même sans preuves. Elle cherchait ses origines, elle avait constaté que les papiers officiels de son foyer pour orphelins l'enregistraient comme "trouvée" et pas "abandonnée"… Ça semblait coller ! Le foyer l'avait appelée Rousseau, pour ses cheveux, mais elle portait toujours son prénom.

Ada pinça les lèvres. Ça n'était pas si rare que ça, « Adèle », surtout en Ville. Le regard humide, Magda se remémora :

— Elle s’est installée à Puentazul ; elle y pansait les blessures et assistait aux accouchements, d’abord des gens et puis ensuite des bêtes parce qu’on en avait bien besoin. À force de rouler dans le foin, ce qui devait arriver…

Nouveau portrait sur la table : Adèle Rousseau, sur ses genoux un enfant nouveau-né, les deux d’une rousseur à brûler les rétines d’après les couleurs naïves du dessinateur. Ada sentit le monde vaciller. Néanmoins, ça faisait des années qu’elle avait perdu l’usage des miroirs : peut-être se laissait-elle contaminer par l’ambiance de complot de la famille Morez.

— Mortesélène, c’est qu’elle vous ressemble ! s’exclama Nathanaël.

Est-ce qu’on lui faisait confiance question physionomie, à celui-là ? Avec sa capacité à retracer les contours des choses selon son bon vouloir. Ada envoya un regard suppliant à Paloma. Beaucoup de routiers s’adonnaient à la portraiture, un talent qui leur servait aussi à créer leurs Vraies Cartes. Peut-être qu’elle y verrait plus clair. La routière daigna participer à la comparaison.

— Vous n’avez pas les mêmes yeux.

Magda opina du chef.

— C’est juste : ceux d’Adèle étaient marron. Ceux de son père étaient bleus par contre, plus que les vôtres même, il venait du fin fond de Fers.

— Aussi vous faites pas le même poids mais, bon, elle sortait d’une grossesse et vous venez à peine de recommencer à manger.

Paloma soupira sa conclusion :

— Y a quelque chose. Je peux pas dire qu’il y a rien. Enfin pardon, moi je l’aime pas, votre histoire : tout ça est louche. Et je suppose que ce bébé-là aussi a été enlevé ? La faute aux fées, encore ?

— Quelque chose vous ennuie ?

— Oui. On commence par accuser les fées et pis quand on leur met pas la main dessus on s’en prend aux routiers.

Soledad intervint, un geste vers son foulard de tête au cas où Paloma l’aurait raté jusqu’ici :

— Je comprends votre inquiétude mais je suis routière, princesse.

— Non. Une routière, ça vit sur les routes.

— Vous savez bien ce que je veux dire.

— Je n'en ai rien à faire, fichez-moi la paix.

Paloma quitta la table et la ferme en trombe. Soledad soupira.

— Trop de toit sur la tête, une fille dans son genre ne pouvait pas tenir plus longtemps.

Nathanaël s'apprêtait à se lever à la poursuite de son apprentie ; Soledad lui enjoignit de rester, sans doute pour empêcher Ada, seule parmi les Morez, de faire une nouvelle attaque de panique et de casser des meubles à coups de tisonnier. Étant donné la violence de ce qu'on lui racontait, elle ne garantissait pas de garder son calme. Magda secoua la tête.

— Effectivement, mon deuxième petit-fils a été enlevé.

Ada haussa les sourcils. Un fils ? Vu la tournure de l'histoire, elle s'attendait à ce qu'on lui présente une place dans l'arbre généalogique.

— Adèle ne l'a pas supporté. Elle est tombée en langueur : elle ne travaillait plus, ne mangeait plus, n'adressait plus la parole au père. Un soir, elle m'a enfin parlé. J'avais peur d'oublier, alors j'ai pris des notes…

Un papier sur la table : des lignes serrées avec de beaux déliés, une écriture de bonne écolière. Le tout en dialecte sépanais local, que Magda traduisit à la volée.

— Elle m'a dit qu'elle pensait mériter qu'on lui vole son fils, parce qu'elle avait eu une fille quand elle était plus jeune et qu'elle avait laissé un homme la lui retirer. Elle n'a pas voulu me donner de noms, mais elle m'a parlé de dates, celle de la naissance et celle du sevrage, après lequel l'homme l'a obligée à partir. Ils avaient un accord préalable tous les deux sur le destin de sa fille mais elle le regrettait. Pour elle, l'enlèvement de mon petit-fils était sa punition pour cet abandon. L'hiver suivant, elle était devenue trop faible pour résister à la grippe : nous l'avons perdue.

Ada demanda plus fort qu'elle aurait voulu :

— La date de cette naissance ?

— Le vingt-quatre octobre. L'automne prochain, ça fera vingt-sept ans.

Elle se figea. La main de Nathanaël sur son épaule la ramena à la réalité.

— Tout va bien ? s'inquiéta-t-il.

Elle déglutit et reconnut à son corps défendant :

— C'est mon anniversaire. C'est mon âge. Les dates collent. Mais vous pourriez mentir, et puis quelle est la logique ? Si je suis bien cette enfant, votre Adèle m'aurait confiée, ou peut-être même vendue à un homme, mais je ne me souviens que d'un foyer pour orphelins ! Sans parler de la coïncidence de nous retrouver par accident alors que rien ne pouvait présager…

— Moi, l'interrompit Luz. Je *suis* la coïncidence ! Deux personnes ont profité de mon bannissement de la Tour éternelle pour me confier deux commissions, primo contacter Magda et secundo vous protéger. Il y a d'un côté quelque chose de très étrange qui se passe avec cette famille, et de l'autre quelque chose de très étrange qui se passe avec vous. Je ne crois pas au hasard. Il doit exister un lien que nous ne comprenons pas encore.

Toute la tablée le fixait. Il feignit mal la nonchalance pour conclure :

— Si vous me permettez, évidemment, de donner mon avis.

Ada s'attrapa une main avec l'autre pour en calmer le tremblement. Quelque chose ne collait pas. Si elle pouvait déceler les failles de l'histoire, peut-être pourrait-elle se prouver qu'elle n'avait rien à voir avec cette famille d'inconnus – peut-être pourrait-elle éviter de se poser la question de qui ils devraient être pour elle, de si elle désirait les accueillir dans sa vie déjà riche en problèmes. Son regard accrocha l'adolescente de la maison.

— Et elle ? On ne vous l'a pas enlevée ?

Soledad prit la parole :

— Cassandra est adoptée. Sa famille ne voulait plus d'elle alors je leur ai proposé de l'accueillir.

L’adolescente ne réagit pas là où, dans une conversation similaire, Olivia aurait quitté la pièce en claquant la porte. Elle souriait, béate, sous la caresse de sa mère. Ada s’interrogea sur son état de santé. Elle aurait pu être née avec un trouble de la compréhension, ou avoir vécu un accident ou une maladie la menant au même point. Dans les campagnes, les gens tendaient à garder leurs idiots à la maison plutôt que de les faire enfermer en asile comme les citadins s’y résignaient trop souvent. Soledad posa un baiser sur le front de sa fille, qui voulut le lui rendre en application mouillée des lèvres sur tout son visage.

Ada soupira.

— Je ne vous cache pas que c’est beaucoup.

Magda lui attrapa la main sur la table.

— On ne vous demande pas de prendre une décision. On ne vous demande même pas de nous croire. Chacun des membres de notre famille que nous croyons retrouver est un petit miracle. Mais vous avez votre vie et nous avons la nôtre. Vous êtes la bienvenue chez nous, même si c’est pour nous annoncer que vous avez trouvé des preuves que nous ne sommes pas apparentés. D’accord ?

Ada se leva de table. Nathanaël l’imita.

— Eh bien, si le message est transmis, nous avons fait tout ce que nous avions à faire…

— On ne vous retient pas.

— Nous devons partir, se justifia Ada, ou nous serons en retard à l’anniversaire de ma sœur. Adoptive.

Elle regretta la précision aussitôt.

— Désolée pour les tisonniers.

Tant de mots, et tous de trop. Elle marcha, raide, jusqu’à la sortie, échangea un dernier au revoir, puis referma la porte.

---

36 – ɛksplɔʁasjɔ̃

Entre les mains de Salamandre se tenait un œuf de verre qui n'existait pas une minute plus tôt. Perturbé par son apparition, Line le sylphe s'enquit :

— *D'où est-ce que tu le tires ?*

Salamandre releva ses yeux coqués dans une direction trop peu approximative pour le confort du sylphe.

— C'est tout ce que la situation t'inspir**e** ?

Devant l'absence de réponse, il reprit plus fort :

— Je t'ai demandé de me débarrasser de ton autre moitié, tu as refus**é**.

— *Il s'appelle Jean.*

— Il s'est échappé en changeant de support et, comme c'est sa première fois, c'est un coup à ce qu'il se perde dans le so**l**. Et ce qui t'inquiète, là, tout de suite, c'est de savoir comment je l'ai captur**é** ?

— *Oui.*

Salamandre laissa tomber la prison de verre ; elle rebondit sur le sol sans s'y briser.

— J'ai changé d'avi**s**. Tu n'es pas la meilleure parti**e** : vous êtes aussi benêt l'un que l'autr**e**.

Line accusa réception de l'injure.

— *D'accord, mais ça ne répond pas à ma question.*

Salamandre ramassa le verre et se tourna vers les machineries de son repaire.

— Regarde bie**n**.

Il y eut un moment incompréhensible. Line sentit la texture de l'air se révolter, partout dans la colline ; la lumière pliait, le son s'étouffait. Tout s'arrêta. Salamandre se frotta les mains et pointa du doigt les deux moitiés de la coquille de verre, redevenues deux morceaux de l'appareillage compliqué.

— À ton avis, où étais-je écrit à l'instant ?

— *… Comment s'appelle-t-il, déjà ? Hervé ?*

— L'humain Hervé n'a pas le pouvoir de gauchir la réalité.

Line fut étreint du sentiment qu'il n'était pas en mesure de donner la réponse parce que son interlocuteur ne la lui avait jamais apprise. Il ne s'agissait pas d'une occasion formatrice ; il se trouvait réduit au rang de faire-valoir, destiné à faire briller Salamandre à la lueur de son ignorance. Comme lorsqu'on avait expérimenté sur lui. Maintenant, à lui de deviner la réponse qu'il n'était pas en mesure de donner.

— *Rien. Tu n'étais écrit sur rien.*

Salamandre resta interdit une seconde durant, puis se racla la gorge et reconnut :

— C'est tout à fait ça. L'exercice est périlleux mais notre nature de fragment conscient de l'espace, quand nous nous passons d'attache à la matière, la fait réagir de façons impossibles autrement. Très facile à exploiter pour toutes sortes d'usages. Comme, par exemple, détruire le monde.

— *Astucieux ! Bon eh bien ce n'est pas tout mais il se fait tard, bonne journée Salamandre !*

— Je ne te retiens pas. Quand te reverrai-je ?

— *Sans doute à une occasion sur laquelle je n'aurai aucun contrôle, pour changer.*

— Ne sommes-nous pas bons copains, à force ? Passe dire bonjour.

— *Et t'aider à détruire le monde ?*

— Ou profite du monde tant qu'il est là. Je dois te prévenir, on en fait vite le tour.

— *Au revoir, Salamandre !*

Passant à travers la colline, Line regagna l'air extérieur. Dans son esprit, pas de but ; il envia Jean l'espace d'une seconde. Lui ne semblait pas manquer d'objectifs, et s'en inventait d'autres dès qu'il entendait parler d'un nouveau

problème. Le sylphe décida de rentrer en Ville, à la pension des Alouettes. Il réfléchirait à la suite de son existence plus tard.

Le regard tourné vers le sol, il espéra que son alter ego ne s'y était pas perdu pour toujours.

*

Difficile d'être si grand – difficile de penser si grand – pas assez de soi pour être tout ce qu'il fallait être – pas assez de soi pour penser tout ce qu'il fallait penser – la colline est si lourde – il était – il – qui était ? – pas ce problème avant – pourtant quand il était l'air – il y avait plus d'air autour – mais il n'essayait pas d'être tout l'air – il fallait – être petit – penser petit – pas la colline – le caillou.

Jean la pierre rassembla ses pensées, terrifié. Il essaya d'imaginer ce qui aurait pu se produire s'il n'avait pas repris le contrôle sur sa manifestation et échoua à concevoir l'idée de sa propre fin. Cet échec constaté, il abandonna le sujet.

Il tenta de comprendre les bords qui le circonscrivaient. Il avait trouvé à être un fragment de colline, délimité par des failles de tous ses côtés. La pierre possédait peu de sens : Jean ignorait où il se situait, ne distinguait rien alentour, n'entendait que des craquements sourds. Sa plus grande certitude était d'être tiède. Ce n'était qu'une hypothèse, mais il croyait aussi être lent. Chaque réflexion lui paraissait lourde, et jamais être un sylphe ne lui avait donné cette impression.

Nostalgique de son ancien état, il voulut redevenir l'air. Il découvrit aussitôt qu'il ne pouvait pas redevenir l'air car il n'y avait pas d'air à proximité, seulement d'autres pierres.

Jean le cénète sauta de pierre en pierre. D'abord au hasard, puis dirigé vers la chaleur : elle l'aidait à penser, même si elle peinait à compenser cette terrible sensation de pesanteur.

Il se sentit rejoint ; on lui parla.

— **Cénète non-identifié, vous avez atteint la limite basse d'exploration souterraine, restez où vous êtes. Quelle est votre mission, je peux vous assister ?**

— *Une mission ?*

— **Vous êtes perdu ? Quelle est votre affectation ?**

— *Une affectation ?*

— … **Identifiez-vous.**

— *Je m'appelle Jean ?*

— … **OK, Jean. Vous n'avez pas le droit de rester ici. Nous sommes actuellement sous la Sudropée : je peux vous renvoyer à son centre de commandes. Vous acceptez ? Dites oui, pitié : je n'ai pas le temps de jouer.**

— *D'accord ?*

Jean se sentit repoussé, vite, très vite. Il traversa le sol, rejaillit au soleil sous forme sylphide, traversa encore quelque chose de solide, et s'arrêta dans une pièce aux murs noirs.

Il resta sur place sans bouger le temps de comprendre ses alentours. De petites lumières colorées formaient des constellations du sol au plafond. À leur lueur se devinaient les contours de machines arachnéennes, dont il était incapable de définir si elles remplissaient la pièce ou si elles la constituaient. À son côté, une colonne sombre reliait le haut et le bas. Il la suivit : des éclats de voix lui parvenaient de cette direction.

*

Ada Rousseau-Stiegsen jeta un regard par-dessous le bord de son chapeau. Sur l'autre banc du chariot, indifférents à la beauté de la forêt où ils roulaient, Nathanaël et Paloma travaillaient les Illusions de cette dernière. Chaque jour, la routière s'éclipsait quelques minutes durant ; Ada l'avait surprise l'avant-veille à consulter ses Vraies Cartes et s'était détournée par respect. Après ce rituel, Paloma venait réclamer une leçon à Luz sur un sujet particulier. Aujourd'hui, les méthodes par lesquelles un Illusionniste pouvait imiter la lumière, sa façon

si caractéristique de colorer et d'éclairer les objets, sa réflexion totale ou partielle.

Ada en déduisait qu'elle expérimentait des manières d'exploiter les Illusions pour sa pratique de la cartomancie et jugeait ce choix intelligent. Avec ses huit professions exercées en dix ans au gré des vents, elle aurait été mal placée pour émettre une critique, mais tout de même, sauter sur un inconnu pour un apprentissage sans savoir de ce dernier s'il était bon enseignant, s'il était bonne personne, ou s'il se révélerait… Hum, tout ça pour dire que la spontanéité c'était bien joli, mais que la contraindre au réalisme ne blessait personne.

La citadine devait reconnaître aussi, en tant que seule personne rationnelle de cette expédition, la pointe de jalousie qu'elle ressentait face à leur complicité. Bien que Paloma ne soit, comme Ada, que demi-sang, elle montrait une virtuosité terrible dans les Illusions. Au début de leur voyage, Nathanaël et elle avaient entamé une discussion sur ses talents ; comme il avait désormais le loisir de les exercer avec quelqu'un qui les comprenait d'instinct, la conversation n'avait pas repris. Pas que la routière se mette entre lui et Ada ! Il ne s'agissait que d'une frustration mesquine et stupide, tout à fait gérable et pas vouée à déborder.

Une goutte de sang plus noire que rouge perla du conduit auditif de Paloma. Ada mouilla un coin de son mouchoir à l'eau de leur gourde et le lui tendit. Surprise, la routière rouspéta :

— Déjà ? On vient à peine de commencer !

— Il serait plus raisonnable d'arrêter pour aujourd'hui, reconnut Nathanaël.

— Oh, allez, maître, il doit bien me rester une veine ou deux intactes sur le visage.

Ada intervint :

— Non. Si vous insistez, ça ne fera qu'empirer.

Il s'avéra que l'hémorragie était bilatérale ; un mouchoir dans chaque oreille, les mains trop occupées à les tenir pour l'aider à compenser les cahots de la route, Paloma partit se stabiliser dans le coin du chariot. Nathanaël réagit :

— Dites, Ada, vous avez le même problème quand vous jetez une malédiction, n'est-ce pas ?

— Et Nicéphore avant moi ; Philémon, pas du tout. J'y vois une différence entre qui est « demi-sang » et qui est « sang-entier ». Pourquoi, vous avez une autre idée ?

— Non, votre analyse me paraît juste.

Le bois disparut, remplacé par les premières maisons de la commune. Ada n'avait pas besoin de confirmation mais leur chauffeur en cria une quand même, en sépanais dans le texte : ils étaient arrivés.

Conformément aux instructions d'Ada, le fermier les conduisit sur la place centrale du bourg. « Centrale » n'était pas tout à fait le mot exact ; certes, elle avoisinait les bâtiments municipaux et constituait le cœur battant de la communauté, mais l'un de ses côtés bordait la réserve d'eau. Le reste des maisons s'étirant dans l'autre direction, d'un point de vue géographique la place était mieux décrite comme « périphérique ».

Ada sauta du chariot et paya le fermier. Ils l'avaient rencontré au plus grand marché de la région, où ils avaient cherché quelqu'un qui ferait leur trajet, sans succès. La commune de sa mère entretenait plus de relations avec la Ville qu'avec le reste du Sépane. Pris de pitié, l'un des exposants du marché avait négocié avec eux de les transporter contre un petit paiement : c'était plus loin sur la route que son domicile mais il ne supportait pas de les voir sans solution. Quand on voyageait hors des trajets communs, on apprenait à compter sur les bonnes volontés ; on renonçait à arriver à l'heure juste, aussi.

— Paloma, Nathanaël : bienvenue à La Laguna.

La maison de sa mère seyait une rue plus loin. Sur sa porte, un panonceau indiquait en mitoyen puis en sépanais : « Le cabinet n'est pas ouvert, c'est une fête privée ! » L'animation perçait à travers les fenêtres ; Ada ouvrit sans frapper.

— Alors, on ne m'attend pas ?

Mélanie se retourna la première et la prit dans ses bras. Ada laissa tomber son sac au sol pour lui rendre son étreinte.

— Joyeux anniversaire, ma grande.

— Tu oses me le souhaiter si tard dans la journée ? Le respect est le grand absent de cette fête.

— Prends ton câlin et tais-toi.

La deuxième embrassade lui vint d'Olivia, qui l'informa avoir fait bon voyage, quoique pas aussi bon que si elle était allée sur une péniche avec sa maman, alors pour la prochaine fois, si ça pouvait s'envisager… Ada le lui promit avec une chiquenaude sur le nez. Pas le chemin le plus court pour rendre visite à sa grand-mère, mais il y avait d'autres destinations intéressantes le long du canal.

Sven attendait son tour pour l'embrasser. Il semblait ne pas avoir dormi depuis deux jours. Elle lui caressa la joue.

— Tout va bien ?

— Ça ira.

Sa mère se leva de son fauteuil : Acha Enguerrand s'impatientait. Ada choisit d'ignorer la déclaration d'hostilités et lui claqua quatre bises. Dans son dos, Nathanaël, jusqu'ici de sa politesse verbeuse habituelle, perdit le fil de ses mots. Ada se retourna et, à sa vue, sentit s'abattre sur elle la crainte d'avoir gâché la soirée.

*

Nathanaël de Luz, entraîné dans un couloir loin d'une fête contre sa volonté et sa nature, se renseigna avec froideur :

— Qu'ai-je. Encore fait. Pour vous déplaire. Rousseau !

— Vous n'avez jamais vu de personne Brune, n'est-ce pas.

Il haussa les sourcils. Pas de reproches dans ce ton de voix, juste de la lassitude. Il tenta d'identifier lui-même de quelle façon il avait pu l'offenser. Victime de confusion, il pensait avoir vu la mère d'Ada éclairée par les lampes

mais elle restait comme nimbée d'une ombre, son visage d'un ton mystérieux qui correspondait à une luminosité bien moindre ; il en était certain, il venait de faire réviser ces notions à Paloma.

— C'est son teint naturel, Luz. Ma mère est Brune. Par opposition, vous et moi sommes ce qu'on appelle Beiges.

— Et pourquoi est-elle Brune ?

— Pourquoi êtes-vous blond, pourquoi suis-je rousse ? Pourquoi mes yeux sont-ils bleus, pourquoi les vôtres sont-ils d'une nuance si foncée que je réalise à l'instant que vous devez l'exagérer ?

— Le noir de mes iris est naturel, Ada, je vous prie de le croire sur parole puisque vous ne pouvez pas distinguer une Illusion pour sauver votre propre vie !

— Toujours est-il que je vous demande de répondre à toutes ces questions de la même manière : c'est comme ça. C'est l'hérédité. Tous les gens du monde ne se ressemblent pas. Incroyable comme la nature fait ces choses-là. Je vous en supplie, vous êtes mon invité, je suis garante de vous, n'insultez pas ma mère sous son propre toit.

— Est-ce là un problème si récurrent ?

Il constata l'expression fatiguée sur le visage d'Ada et conclut :

— Très bien, je ferai attention. Hum. Si vous me permettez tout de même la question, votre mère est-elle, comment dit-on ? Naufragée d'une autre île, c'est bien cela ?

Ada soupira :

— Si par « naufragée » on entend « ses grands-parents étaient des marchands en visite dans la Sudropée au moment de la coupure des routes maritimes », oui, ma mère est naufragée.

Nathanaël leva prudemment la main. Ada suivit cette main du regard jusqu'à la fin de sa course et prit une longue inspiration.

— Oui ?

— Sommes-nous… fâchés avec nos voisins ? Que se passe-t-il avec les routes maritimes ?

Le visage d'Ada l'informa du scandale que représentait la question. Elle daigna tout de même l'informer :

— Physiquement, Luz. Les routes maritimes sont physiquement coupées. Elles ont changé il y a… plusieurs dizaines d'années, presque un siècle, j'ai oublié la date exacte. Les cartes des courants océaniques ne représentaient plus la réalité et personne, à ma connaissance, n'est parvenu à en établir de nouvelles. Être entraîné en mer, de nos jours, c'est l'assurance de finir naufragé sur une île au hasard, sans espoir de retour. Je ne vous cache pas que je suis très inquiète de vous l'apprendre.

Elle retourna saluer les participants à la fête. Nat resta en arrière.

On apprenait à tout âge ; il n'aurait pas dû ressentir tant de honte. Pourtant, ces temps-ci, entre l'existence des sylphes, l'omniprésence des demi-sangs parmi la plèbe, la réalité des malédictions, et maintenant cette histoire de rupture du trafic maritime et de personnes perdues dans l'océan…

Cette ignorance convenait-elle à un homme de la noblesse ? Pire, à un ancien membre du conseil, consulté pour l'établissement des lois et règlements de la Sudropée ? Plus grave encore, pouvait-il affirmer que l'habitant de la Tour éternelle moyen en savait plus que lui sur ces sujets cruciaux ?

Trop de questions : l'heure était à la fête !

---

37 – ivʁɛs

Line le sylphe stagnait dans un coin du salon, embarquant les rideaux en dentelle dans l'incessante transhumance de ses boucles aériennes. Revenu à la pension faute d'une meilleure idée, il avait appris d'Olivia que toute sa famille (et Nathanaël) se rendaient à une fête à la campagne. Elle lui avait étendu l'invitation. Il avait passé le trajet à suivre la voiture de loin, évitant toute conversation sur le devenir de Jean.

Un anniversaire en famille n'était pas le meilleur endroit où réfléchir à s'il aurait dû être en deuil ou non. Autour de lui, on riait, on causait, on mangeait. Line attendait.

Puis il remarqua Nathanaël. Pour cela, il fallut que celui-ci se cogne au mur, tente de se rattraper au rideau et prétende n'être jamais tombé ; chaque action commentée de sa voix au timbre si agaçant. Au moins, l'entendre lui provoquait une émotion.

— *Bonsoir, Nathanaël.*

Ce dernier se redressa d'un bond, chercha le sylphe dont il semblait avoir oublié la transparence, échoua et partit dans un éclat de rire.

— Angeline ! Mon ami ! Je te croyais perdu ! Dis-moi, ta chambre privée a-t-elle aidé ta convalescence ?

Line se trouva embarrassé pour corriger autant d'erreurs énoncées dans le même souffle. Nathanaël le coupa dans ses explications et ouvrit les bras, exigeant :

— Guide-moi, mon cher, je dois t'embrasser ! D'une façon ou d'une autre, nous y parviendrons bien !

— *Nathanaël. Est-ce que tu es saoul ?*

— Saoul ? Moi ? Très cher ami, pour ta gouverne, je te signale que je tiens *formidablement* bien la boisson grâce à l'excellence de ma constitution ainsi qu'à la force de l'habitude.

Le sylphe se remémora les définitions de « constitution » et « excellence ». Nathanaël, l'index en l'air, laissa son regard tomber sur la maigreur de son bras et émit un soupir dédaigneux.

— Rien du tout ! Deux ans de callisthénie et on n'en reparlera plus. Comme si de rien n'était.

— *Si tu le dis.*

Dans le partage des traits entre Jean et lui, Line pensait avoir laissé l'attachement à Nathanaël de côté. Néanmoins, quelque chose dans la discussion le troublait là où il aurait cru rester indifférent.

C'était bon. Parler avec lui. Mieux que de ne pas parler du tout, en tout cas.

Reconnaissant cette faiblesse de son caractère, Line se déçut lui-même. Autant mettre à profit la situation pour déballer le contenu de ses ruminations :

— *Est-ce qu'il t'est jamais arrivé de te demander si la nature de la réalité n'était pas beaucoup plus fragile que tu l'imaginais jusqu'alors ?*

Le silence benêt qui suivit permit au sylphe de remettre l'Univers en ordre : désormais, c'était Nathanaël qui le décevait.

— Veux-tu parler d'un sentiment de trahison ? Si je puis me permettre, j'ai perdu ma place dans la Tour éternelle, ce que je ne croyais même pas possible ; je ne suis pas sûr d'avoir encore bien réalisé à quel point cette place était fragile en premier lieu mais, hum, c'est une révélation douloureuse.

— *Non, pas comme ça. Nous sommes très différents mais nous frayons tous les deux sur la Terre à peu près dans les mêmes modalités. Est-ce que tu t'es déjà demandé si ces modalités ne pouvaient pas être remises en cause, distordues, transformées ?*

Nathanaël se laissa tomber de profil contre le mur, un coude plié pour s'y équilibrer, son autre main toujours bien stable sous le verre de vin qu'il consommait à petites gorgées.

— Par des Illusions, tu veux dire ? Je me rappelle que, quand nous nous sommes rencontrés, elles te terrorisaient.

— *Non, je te parle d'une transformation réelle, pas d'apparences.*

— Philosophiquement parlant, la différence n'est pas simple.

— *Tu n'as aucune idée de ce que je veux dire ?*

— Tu me vois un peu perdu – ce que nous ne sommes en aucun cas obligés d'imputer à l'alcool ! Laissons l'alcool en dehors de ces histoires. L'alcool est

innocent. Regarde-moi cette robe et dis-moi qu'elle appartient à une boisson criminelle. Sottises !

Line constata que, malgré l'inutilité manifeste de son interlocuteur, chaque question formulée en libérait d'autres, et ces dernières d'autres encore, et que l'effroi contenu de ces derniers jours s'y cachait. Les rideaux de dentelle accélérèrent leur papillonnement.

— *Si, en plus de te jeter à la figure la fragilité du monde, on te laissait supposer qu'il était à ta portée à toi aussi de le casser, qu'est-ce que tu en penserais ? Je ne sais pas du tout quoi faire de cette information, Nathanaël. Je ne sais plus quoi faire du tout. C'est comme si j'en avais perdu l'aptitude, comme si je ne l'avais jamais eue. Aide-moi, Nathanaël, je t'en prie. Dis-moi quoi faire.*

— Ah ! Enfin une question facile.

Line resta interdit.

— [fasil] *?*

— Oui ! En voici la réponse : rien de maléfique.

— *Et comment est-ce que je suis censé discerner quelle action est maléfique ou non ?*

— Je te croyais féru de définitions : débrouille toi avec.

Nathanaël vida son verre d'un trait.

— Ah, que la philosophie est douce ! Tu m'excuseras, je n'ai pas encore salué tout le monde : je dois poursuivre mon périple.

Il s'éloigna entre les dos et les fauteuils. Line le regarda partir. Observant ses propres boucles, il se considéra comme apte à entretenir une conversation normale avec quelqu'un d'intéressant : il partit chercher Olivia.

*

Que Nathanaël appréciait les fêtes ! La cacophonie délicieuse des conversations, la nourriture en toutes petites portions, la merveilleuse, merveilleuse compagnie de l'alcool, la joie belle et simple de célébrer les

événements de la vie – il adorait tout cela d'une égale passion. Il rencontrait les autres invités, amis et famille plus ou moins éloignée des Enguerrand, et buvait leurs paroles avec une absorption enfantine de la nouveauté.

C'était cela ou laisser gagner la panique, au fond de sa cervelle, qui le prétendait incapable de supporter tant d'inconnus autour de lui et qui aurait voulu traiter tous ces gens avec la distance froide destinée aux domestiques. Une attitude qui, par ailleurs, se justifiait : ils étaient voués à disparaître de sa vie une fois un nouvel emploi trouvé, alors inutile de s'y attacher. Néanmoins, on ne faisait pas la fête avec ses domestiques ! De plus, il n'avait vu ni Ada ni Paloma restreindre leur politesse face aux quidams – traiter les rencontres fortuites comme des commodités – et jugeait plus sage de les imiter. Il n'insistait pas non plus sur sa qualité de sieur de la Tour, il laissait cousins et connaissances le supputer bourgeois au phrasé.

Retrouver une figure connue dans cette foule étrangère l'enchanta.

Le capitaine Stiegsen-Rousseau buvait près de la porte du couloir. À l'odeur, de la chicorée, sans la moindre goutte d'alcool dedans ; Nathanaël lui suggéra d'arranger cela. Sven le dévisagea.

— Vous avez *bu*, monsieur de Luz ?

— C'est la fête !

— Vous vous rappelez pourquoi vous êtes là ?

— Je ne suis pas *saoul* et j'ai guetté, l'organe Illusoire au vent, pour vérifier que notre Philou-filou ne se cachait ni parmi les invités ni ailleurs dans la maison.

Sven grimaça. Nathanaël lui passa le doigt sous l'œil, dans l'emplacement mi-creux, mi-bouffi et entièrement bleu qui s'y était formé. Le capitaine le chassa d'une claque sur la main, sous doute pas d'humeur assez festive pour supporter l'interaction physique impromptue.

— Dites donc, il faut dormir, mon capitaine !

Sven soupira :

— Je n'ai pas réussi.

— Il faut réessayer, mon capitaine !

La conversation fit partir Nathanaël dans un éclat de rire. Sven le toisa. Par bonheur, Nat était assez ragaillardi par l'alcool pour ne pas s'effondrer quand un homme beaucoup plus grand que lui faisait ces yeux-là.

— Vous pourriez ralentir votre descente ?

— Capitaine, capitaine, j'ai trente ans – mortesélènetrenteans – je sais comment boire.

Sven cacha son visage dans sa main. Son étourdissement fut léger mais un tremblement léger, chez un homme de sa stature, balayait une fraction considérable de l'espace.

— Une courte sieste et je reviens. Venez me réveiller, d'accord ? D'ici quinze ou vingt minutes, pas plus. Vous avez l'autorisation d'employer tous les moyens nécessaires.

— Oui, allez dormir !

Nathanaël le prit dans ses bras par pure amitié.

— Et revenez-nous reposé !

Sven le souleva par les aisselles, l'écarta de lui, le reposa contre le mur et partit se coucher. Pas encore assez saoul pour apprécier l'aventure, Nathanaël bouda. Un cri gai le ramena à l'ambiance et il s'époumona avec les autres : « Joyeux anniversaire ! »

*

Ada Rousseau-Stiegsen tendit à sa sœur le cadeau de la part de Sven et la sienne. Mélanie le déballa. Il s'agissait d'un beau livre reproduisant d'anciennes planches botaniques de plantes médicinales de toute la Sudropée. Un cadeau cher, sûr, et parfaitement impersonnel, qui fut reçu avec un merci chaleureux, assuré et parfaitement impersonnel lui aussi. Dans un moment d'absence, Ada se demanda ce qui leur était arrivé, puis se souvint : Philémon. Philémon leur était arrivé.

Olivia lui remit le sourire au visage. Elle tira la manche de sa tante et lui tendit le tableau sur lequel elle travaillait en secret ces dernières semaines. Ada n'avait pas eu le droit de le voir ; elle supposait qu'il s'agissait d'un portrait. Les Stiegsen-Rousseau encourageaient leur fille dans ce loisir car, au mieux, elle pourrait en tirer une carrière intéressante et, au pire, elle se serait bien amusée. Mélanie demanda :

— Tu ne m'en as pas déjà offert un l'an dernier, coquine ?

— Pas avec ta nouvelle coupe de cheveux.

Olivia appuya sa réponse d'un clin d'œil qu'Ada ne comprit pas. Mélanie regarda le tableau et le plaqua contre son torse, les joues embrunies. Paloma, derrière son épaule, réclama de le revoir puis se présenta. Mélanie accueillit la présence d'une inconnue non-annoncée à son anniversaire avec la froideur appropriée à la situation.

La cousine Malkia et son mari Yemane offrirent une copie d'un portrait de famille datant de l'époque du Naufrage. On y reconnaissait ceux qui devaient fonder les différentes branches de l'arbre généalogique. Ada, contrairement à Malkia, n'était pas versée dans l'histoire exacte de leurs ancêtres ; de mémoire, la moitié de ces gens s'étaient mariés les uns avec les autres, l'autre moitié avait fondé des familles avec des sudropéens. Les cousins de ces branches-là se fondaient dans la masse : au quotidien, personne ne devinait leurs origines naufragées. Ils formaient une bonne avant-garde pour préserver leurs parents moins invisibles des désagréments de l'ignorance sudropéenne. Ada, adoptée, s'assimilait à cette partie-là de la famille et s'efforçait de participer au mouvement.

L'intégralité des cadeaux remis, les commentaires sur le sujet épuisés, la mère d'Ada et Mélanie prit cette dernière à part. Ada les suivit, inquiète. Acha la remarqua et ne la chassa pas. Elles durent se résoudre à parler dans la buanderie, dernière pièce du rez-de-chaussée plus large qu'un couloir que la soirée n'avaient pas encore envahie.

Entre le linge de corps qui séchait, elles trouvèrent trois tabourets où s'asseoir.

— Tu peux rester, fouineuse, confirma sa mère à Ada. Mélanie, je pense que tu es assez âgée pour que je puisse te confier l'identité de ton père et que tu ne fasses pas n'importe quoi de cette information.

Mélanie s'affaissa sur elle-même, les yeux écarquillés.

— Tout ça pour ça ? Maman, tu m'as fait mariner vingt-et-un ans. Ça fait un bail que j'ai deviné que c'est Philémon.

Ada serra les dents. Moins une surprise qu'une évidence. Acha et Philémon vivaient ensemble quand Mélanie était née ; ils étaient restés assez bons amis par la suite pour que l'une confie sa fille adoptive à l'autre pour son apprentissage. Par ailleurs, point de détail certes, Mélanie arborait un teint qui, comparé à celui de sa mère, laissait supposer son géniteur plutôt du côté Beige de la carnation.

Évidemment, la situation entre Ada et Philémon rendait la vérité difficile à accepter.

— Qui t'a raconté une bêtise pareille ? Jamais de la vie. Philémon est un ami, nous n'avons jamais rien été de plus. Est-ce que tu crois que j'aurais continué de lui adresser la parole alors qu'il n'a jamais levé le petit doigt pour t'élever, s'il avait été ton père ? Pour qui est-ce que tu me prends ?

Ada et Mélanie échangèrent un regard où se reflétait la même surprise.

— Mais… qui ?

— J'y viens. Ton père est un homme de la Tour éternelle que j'ai rencontré pendant mes études et qui, s'il ne souhaitait pas faire d'enfants avec moi, aurait dû mieux prendre ses précautions. Quand tu m'es arrivée, je me suis rendu compte que je voulais te garder alors je suis partie ; mon apprentissage était terminé de toute façon. Je ne lui ai rien dit. Tu n'as pas besoin de savoir ce qu'ils forcent les citadines à faire plutôt que de laisser naître des bâtards. Très franchement, je ne vois pas ce que tu gagnerais à rencontrer ton père : je voulais juste que tu ne te poses plus de questions à son sujet.

Pour une de ces trop rares fois dans leur vie, Acha parlait de sujets cruciaux à ses filles. Une très bonne chose. Alors pourquoi le sang battait-il aux tempes

d'Ada ? Pourquoi devait-elle juguler sa propre colère, quand ce n'était ni le lieu ni le moment de la ressentir ? Les mots lui vinrent à la bouche avant qu'elle ne le réalise :

— Et moi, maman ?

Sa mère se tourna vers elle, le regard désintéressé.

— Quoi, toi ?

— Tu as fait Mélanie avec un homme de la Tour, d'accord, nous sommes toutes très contentes de l'apprendre. Est-ce que tu sais quelque chose sur moi ?

Acha posa une main sur l'épaule d'Ada, puis vint caresser sa nuque – juste en-dessous de la zone désagréable qui lui aurait causé un malaise. L'esquisse d'un soupir désolé.

— Toi, tu es sa grande sœur. Que voudrais-tu que je sache de plus ?

Avant qu'Ada ait eu le temps de réagir, Mélanie se leva d'un bond, son tabouret jeté en arrière. Elle quitta la pièce sans un mot, au pas de course, la porte claquée.

Pas le temps de s'encolérer : Ada devait consoler sa petite sœur, qu'elle suivit.

*

Jean le sylphe se tint immobile dans la salle obscure et écouta les gens qui y discutaient.

— Non, je n'ai pas retrouvé sa trace. Mais on n'en serait pas là si le vieux croulant ne faisait pas ses manigances dans son soin !

— Parle-moi mieux, gamin.

— C'est pas à toi que je parle, vieillard.

— Tu manques pas trop à ton coéquipier ? Il se doute de rien quand tu disparais comme ça ? Un de ces jours tu vas bousiller toute cette opération et je rirai si fort.

— **S**ilence, **J**uan. **R**ousseau, ton incapacité à retrouver l'abomination n'est pas un motif de reproche. **N**e perds pas ton temps en justifications. **A**s-tu la moindre piste ?

— Très franchement je pense toujours qu'il est mort : je l'ai vu se casser en deux morceaux.

— **C**e serait mieux pour tout le monde. **M**alheureusement, les choses ne sont pas si simples.

Jean reconnut les voix de personnes avec qui il désirait entretenir de meilleures relations : d'abord Chapuis, le major de la Garde Touraine qui, en attaquant Angeline, l'avait séparé de Line ; ensuite l'assistant du Grand Maître, le mystérieux vieil homme qu'il avait oublié de remercier pour sa sortie du bocal en verre où il avait végété tant d'années ; enfin, le Grand Maître lui-même, parce que ça ne pouvait pas faire de mal de se réconcilier avec quelqu'un d'aussi haut-placé.

— Bonjour tout le monde ! Est-ce que vous parliez de moi ? Je vous ai manqué ?

---

38 – sã

Mélanie jetait du gravier municipal dans le lac artificiel, assise par terre les genoux contre la poitrine. Ada la rejoignit, l'œil à l'affût d'une prise à laquelle accrocher le début de la conversation. Elle risqua :

— Je suis presque sûre que c'est une contravention. Les administrés ont payé pour ces cailloux.

Mélanie abandonna sa dernière poignée de pierres, contempla la mort des rides sur la réserve d'eau. Sa main se posa sur celle d'Ada et en agrippa les doigts. Elle tenta de planter son regard dans le sien, une épreuve toujours compliquée.

— Pardon. D'être aussi lâche. J'aimerais l'être moins. J'y travaille, en tout cas.

— Moi, je suis désolée qu'un truc pareil te tombe dessus le jour de ton anniversaire ! Elle ne pouvait vraiment pas attendre demain ?

— Je n'arrive pas à… à lui dire qu'elle me détruit, avec tous ses secrets. Je vis ma vie, je fais mon travail, j'ai l'impression d'être assez mature pour prendre le reste sur mes épaules, puis je retourne chez elle et elle me détruit.

Mélanie ferma les yeux.

— Pourtant je me suis mis à cacher des choses moi aussi. C'est si fatigant. L'idée de… l'âge adulte. Vous y rejoindre. Devenir une femme. C'est censé me donner envie ?

Ada retira sa main. Mélanie avait coupé ses cheveux. Mélanie ne portait plus de robes. Mélanie se forçait à descendre le timbre et augmenter la raucité de sa voix. À quel point fallait-il qu'elle ait été imbue d'elle-même ces dernières semaines pour ne pas remarquer tous ces changements chez sa propre… ?

Elle s'informa :

— Donc, tu es mon frère maintenant ?

Mél rouvrit les yeux.

— Je ne sais pas. Je suis moi-même. Mais merci d'avoir demandé.

— Ça ne change rien entre nous, d'accord ? Sinon que je suis désolée de ne pas avoir mérité ta confiance jusqu'ici.

— Pas une question de confiance. C'est… des cachotteries. Les miennes, les tiennes, les siennes.

Sa tête tomba sur ses genoux.

— Je croyais qu'il était mon père. Quand tu m'as dit que Philémon te courtisait, à quel point ça te perturbait… j'étais dégoûté. Je ne voulais pas en entendre parler. C'est devenu si grave, si vite ! J'ai été lâche. J'aurais dû le confronter, j'aurais dû aller lui dire « oh, si tu es mon père, tu pourrais avoir l'amabilité de fiche la paix à ma sœur ? »

Ada n'en pouvait plus : elle attrapa Mél dans ses bras, l'enlaçant de côté.

— Rien de tout ça n'est de ta faute. Même s'il avait été ton père, *rien* de ce qu'il a fait n'aurait *jamais* été de ta faute.

Mél lui rendit son étreinte.

— Comment on fait ? Qui sait ce qu'elle cache d'autre.

Acha Enguerrand et ses zones de vide.

La vie de leur mère ne leur était pas un mystère opaque. Elle la leur avait racontée ainsi :

Depuis toute petite, elle voulait apprendre la médecine sudropéenne parce que son grand-oncle était le médecin attitré de tous les naufragés Bruns – un nom générique pour une communauté formée de ressortissants de quatre îles différentes. Les membres de l'Ordre des médecins, sans préciser leur raisonnement, refusèrent de la parrainer : impossible pour qui n'était pas fille de docteur de trouver un apprentissage dans ces conditions. Pas décontenancée pour autant, Acha était allée se former à la Tour éternelle, dernière possibilité de promotion sociale des gens rejetés par la Ville.

Après ça, elle avait pratiqué dans différents hôpitaux. Aucun problème pour trouver des places, les directions appréciaient toujours sa présence : trop occupés à tenter de devenir les médecins personnels de riches familles bourgeoises, beaucoup des soignants sudropéens ne s'abaissaient pas à enchaîner les gardes.

Mél était né, puis Ada avait été adoptée. Acha avait profité d'avoir une grande fille disponible pour s'occuper de la petite et avait cumulé le plus de travail possible de sorte à gagner de l'argent rapidement. Le résultat : de quoi aider ses filles pour leur avenir, mais surtout de quoi acheter une maison à la campagne et pratiquer la médecine dans une commune de fondation récente. Le conseil de La Laguna, soulagé par sa présence, avait pris à sa charge l'éducation de ses citoyens à la variété des physionomies humaines et à l'absence de corrélation entre l'apparence et la compétence.

Voilà comment se brossait le portrait sérieux d'une femme célibataire à la tête sur les épaules dont les vies d'étudiante, de doctoresse et de mère avaient été

plus couronnées de succès les unes que les autres. Comment dites-vous ? Des ? Secrets de famille ? Ah non, pas de ça chez nous.

Ada tira de sa poche un objet bizarre dont elle ne s'était pas séparée depuis qu'un noble de la Tour éternelle l'avait apporté chez elle sous un prétexte étrange. Une demi-médaille dorée. Sa mère possédait son autre moitié. Mais on ne posait pas de questions à Acha Enguerrand, pas quand les réponses n'entraient pas dans l'histoire officielle.

— On la prend en défaut, voilà ce qu'on fait.

Elle rentra à la maison.

*

Tout alcool ordinaire était en majeure partie constitué d'eau, à l'image d'un corps humain en bonne santé. Hélas, ledit corps humain en bonne santé ne pouvait accepter qu'une quantité limitée de la substance vitale avant d'exprimer le besoin de s'en débarrasser. Étant à la fois d'une politesse exquise et pas saoul du tout, Nathanaël de Luz explorait la demeure dans l'espoir de trouver l'objet de sa quête sans déranger d'autres convives ou, pire, la maîtresse de maison. Il préféra affronter plusieurs volées de marches.

La porte qu'il ouvrit au deuxième étage n'était toujours pas la bonne ; il s'agissait d'une chambre, vu le grand lit qui l'occupait. Il se vit reflété dans la glace ovale d'une vanité et s'envoya un baiser du bout des doigts. Il avisa également Ada qui, dissimulée en partie par la hauteur du matelas, retournait les tiroirs de la vanité sur le sol. Nat s'enquit :

— Avez-vous profité du miroir ? Depuis le temps que vous ne vous êtes pas regardée de près !

— Je ne suis pas très vaniteuse, Luz. Refermez cette porte, vous ne m'avez pas vue.

Un ordre aussi suspect ne pouvait qu'éveiller son inquiétude, puisqu'il n'était pas le moins du monde en proie à une ébriété féroce. Il entra et repoussa le battant derrière lui.

— Que vous prend-il, Rousseau ?

— Je cherche un bijou.

— Mortesélène, cambriolez-vous votre propre mère ?

— Ne soyez pas ridicule : au sein d'une famille, il n'y a pas vol. Emprunt à durée indéterminée, tout au plus. Ha !

Elle brandit à la lumière une courte chaîne dorée au milieu de laquelle pendait la moitié d'une médaille. Nathanaël la reconnut.

— Ne serait-ce pas celle que je vous avais…

Même pas le temps de finir sa question qu'Ada lui fournissait déjà la réponse : elle rapprocha les deux morceaux, celui sur la chaîne et celui tiré de son tablier. Elle retourna le bijou reconstitué, les sourcils froncés. Nathanaël se rapprocha. Ada lui montra le résultat de sa pratique amateur de la joaillerie.

— Je lis « Adamantine ». Et vous ?

Il regretta de ne pas avoir ses lunettes de lecture sur lui, puis réalisa :

— Pensez-vous que ce serait votre prénom complet ?

— Avec un suffixe en « ine », ça voudrait dire qu'on m'a baptisée dans le style de la Tour ?

Il secoua la tête.

— Non, non.

Ignorant le regard tragique qu'elle lui dardait, il poursuivit :

— C'est démodé ! Le prénom comme le bijou. Ce n'est pas même une médaille de naissance, plutôt un collier offert à une femme pour la courtiser.

— Gravé à son nom au cas où elle l'oublierait ?

— Pour prouver que le prétendant est sérieux et ne comptait pas l'offrir à la première venue, enfin, Ada, c'est de la fleurette élémentaire. Navré, mais cette babiole représente plus de questions que de réponses ! Pour ce qu'on en sait, "Adamantine" peut être le prénom de la bienfaitrice qui m'a envoyé vous servir de chevalier servant.

La porte s'ouvrit.

Sur le seuil, Acha Enguerrand, l'air aussi trahi que fatigué. Considérant l'intégralité de ses bijoux jetés à terre, Nathanaël se prépara à être banni d'un nouveau domicile.

Il y eut un long regard entre la mère et la fille. Cette dernière présenta le médaillon reconstitué. La démonstration n'entraîna aucun commentaire.

— Quand est-ce que tu pensais m'en parler ? cingla Ada.

Un éclat. Quelque chose de tordu scintillait autour de la tête d'Acha. Nathanaël le suivit du regard, fasciné bien qu'aucunement sous l'emprise de la boisson. Il ne s'agissait pas d'Illusion, plutôt de la trace que laissait un Illusionniste sur son passage, de cette empreinte caractéristique de chaque maître. Les sens tendus en avant pour vérifier son intuition, il s'écria :

— Combien de demi-sangs se cachent encore partout, à la fin ?!

Acha fronça les sourcils.

— Monsieur, j'ai autant de sang que vous dans le corps et, vu votre état, il doit être de meilleure qualité à l'heure actuelle.

Le silence brisé, elle poursuivit :

— Je ne pensais *jamais* t'en parler. Les sciences de l'éducation ont peut-être changé d'avis depuis mais la recommandation, quand je t'ai adoptée, c'était de ne pas encourager les obsessions que tu pourrais développer envers tes parents naturels. Qu'aurais-tu fait de la moitié d'un bijou ?

Nathanaël l'attrapa une nouvelle fois. Cette absence-de-chose qui lui flottait autour. Un petit poisson de non-présence crevait la surface du monde visible en réaction à ses paroles. Ou à ses pensées ? Il lui échappa.

Ada respirait fort, les dents serrées, le regard assassin.

— Tu vas me faire croire que tu ne sais rien de plus là-dessus ?

— Tout ce que je peux te dire, c'est que tu es ma fille, que j'ai fait de mon mieux, et que je suis navrée si ce n'était pas assez.

Nathanaël tira deux certitudes du ballet invisible autour du visage d'Acha. Primo, cette réponse était un mensonge. Secundo, ce mensonge était la seule

réponse possible pour éviter que *rien* devînt *quelque chose.* Il avait découvert en Ville les malédictions, il rencontrait aujourd'hui autre chose : une surveillance. Un interrupteur prêt à se déclencher si les conditions se trouvaient réunies. Une punition en attente.

À la réflexion, cela sonnait comme une malédiction. Néanmoins, celle-ci déployait un tel niveau de menace que Nathanaël se surprit à penser qu'Ada et Félix avaient eu de la chance avec les leurs. Sans influence de l'alcool, il déclara :

— Vous n'êtes pas obligée de vivre ainsi.

Ada et sa mère se tournèrent vers lui, outrées par la bizarrerie de son intervention. Il persista :

— Je peux vous aider. J'ai mis un terme à d'autres malédictions.

Acha recula d'un bond. La menace autour d'elle se resserra. Ada la bombarda de questions :

— Tu es maudite ? Depuis quand ? Par Philémon ? Pourquoi ?

Acha se prit la tête entre les mains. Nathanaël tâcha de décrypter ce qui la torturait, sans succès. Il aurait fallu déclencher sa fureur. Il aurait alors vu les images qui l'attendaient – ce dont la promesse suffisait à assurer son silence. Faute de mieux, il renseigna Ada :

— Oui ; depuis longtemps, à mon avis ; cela ne ressemble pas au travail de Philémon, c'est beaucoup plus tordu ; et je soupçonne que le principe, c'est que la malédiction se déclenche si elle révèle des choses qu'on lui a demandé de garder secrètes.

Acha croisa son regard et Nathanaël comprit qui avait appris à Ada à rendre ses yeux si méchants.

— Taisez-vous. Ne vous mêlez pas de nos affaires. Qui vous a envoyé ?

Un mystérieux commanditaire à l'empreinte Illusoire illisible. Nat palpa les contours de ce qui harcelait Acha. Oui, cela aurait pu correspondre.

— La même personne que vous, semble-t-il.

— Si c’était vraiment le cas, vous ne feriez pas le malin.

— Puis-je émettre des hypothèses à voix haute ? Vous n’êtes pas obligée d’intervenir, que j’aie juste ou faux.

Acha déglutit, puis hocha la tête une unique fois. La menace se déploya autour d’elle. Ada, muette dans le dos de Nathanaël, lui saisit la main.

— La personne qui vous a maudite est membre de la noblesse. Avez-vous déjà été employée à la Tour éternelle ? Si on s’est assuré de votre silence par des moyens si radicaux, c’est qu’on vous a demandé d’effectuer un travail secret et douteux pour votre maison de rattachement.

La malédiction se tint tranquille. Nathanaël laissa le vin guider son inspiration et jeta :

— Par hasard, ce travail secret et douteux, n’aurait-ce pas été de dissimuler en Ville une enfant demi-sang appelée Adamantine que, au contraire de toutes les lois en vigueur, sa maison ne souhaitait plus garder après l’avoir arrachée à sa mère plébéienne ?

Acha frappa le cadre de la porte, pas assez fort pour laisser une marque, suffisamment pour craindre qu’elle s’y blessât la main. Le brouillard la recouvrait toute entière.

— Ça suffit. Est-ce que vous vous croyez brillant, à jouer aux devinettes avec nos vies ? Vertueux, à remuer toute cette saleté sous nos visages ? Vous êtes de la même espèce, de l’exacte même caste que celui qui m’a fait ça. Vous n’en avez en vérité rien à faire de moi, rien à faire de mes filles, rien à faire de notre histoire, sauf dans la mesure où elle vous donnerait un peu plus de petit pouvoir minable sur les vôtres. Et vous vous croyez digne de m’aider ?

— Il n’est pas comme ça.

Nathanaël se retourna, sonné deux fois par la critique et sa réfutation. Ada, les yeux humides, répéta :

— Ça va faire une semaine que je le pratique. Il n’est pas comme ça.

Acha ricana.

— Les nobles sont doués pour se donner l'air humain, jusqu'au jour où ils te poignardent dans le dos. Reste loin de lui, ma fille.

Elle renifla.

— Ou utilise-le, je suppose. Lui n'hésitera pas.

Elle fit volte-face. Ada l'interrompit d'un cri :

— Est-ce qu'il y a certaines choses dont tu serais en mesure de parler ? En faisant attention ?

Le retour du silence.

— J'ai fait de mon mieux. Navrée si ce n'était pas assez. Je te signale que c'est l'anniversaire de ta sœur : fais bonne figure. Laisse mes bijoux, je les rangerai.

Elle referma la porte. Ada lâcha la main de Nathanaël et partit à sa poursuite. La vessie du noble exilé se rappela à son souvenir ; il décida, fichu pour fichu, d'aller se soulager dans le jardin où il découvrit, à son grand désarroi, les latrines.

*

— Pourquoi moi ? avait demandé Olivia.

— *Je ne suis pas sûr*, avait répondu Line le sylphe. *Peut-être parce que tu es petite. Quand je suis devenu plus petit parce que je ne savais pas conserver l'énergie de mes boucles, Nathanaël croyait que j'étais en train de mourir. Mais tu n'es pas en train de mourir du tout, toi, en fait.*

— Ben non. Cela dit je m'ennuie, à cette fête il n'y a que des grands et en plus ils ne font rien que boire ; tu jouerais à cache-cache avec moi, dehors ?

Le jardin était lui aussi envahi d'adultes rendus idiots par la boisson. Ils rejoignirent la rue.

Line percevait la circulation de l'air alors Olivia apprit à trouver une cachette plaquée contre un autre objet où elle continuait naturellement sa forme et n'accrochait pas le vent. De partie en partie, elle lui parla de son ennui d'être devenue fille unique après son passage par le foyer pour orphelins où elle avait

beaucoup d'amis. Depuis trois ans qu'elle était adoptée, elle peinait à rencontrer de nouveaux enfants pour jouer.

— J'ai passé un mois dans une école – une chic avec un toit et tout – les autres élèves avaient l'air gentil même s'il y en avait à qui ça posait problème que je sois adoptée – j'aurais fini par leur expliquer – mais un jour Philémon est venu me chercher à la sortie des classes et j'ai cru que c'était Isidore parce que j'ai mal vu alors je l'ai suivi et c'est comme ça qu'il m'a kidnappée. Après, papa et maman m'ont retirée de l'école.

Difficile de côtoyer la famille Stiegsen-Rousseau le temps d'un voyage de la Ville à la campagne sans apprendre quelques unes des multiples manières dont Philémon leur avait compliqué la vie. Line offrit sa compassion à Olivia. Il ne prétendait pas comprendre la façon dont les relations humaines pouvaient se muer en cauchemars. Enfin, à part dans la mesure où il était le cauchemar de ses relations.

— Je suis sûre que ce n'est pas vrai : tu es trop gentil.

— *On dit ça des sylphes.*

— Je ne dis pas ça parce que tu es un sylphe. On rejoue ?

Line se força à ne pas suivre la trace d'Olivia dans l'air jusqu'à la fin du décompte. Dix-neuf, vingt ; prête ou pas… il scruta le vent. La petite fille marchait au milieu du chemin, le pas trouble, ce qui ne dissimulait pas l'accroche de sa forme humaine dans la brise. Il ondoya jusqu'à elle.

Fausse pioche. Devant lui, un homme ; son visage, un flou. Une Illusion, reconnut Line. L'homme se dirigeait vers la porte de la maison où se déroulait la fête, guidé par sa lumière et ses clameurs.

Le sylphe retrouva Olivia plaquée contre une gouttière et la prévint :

— *Reste cachée.*

— Pourquoi ?

— *Je crois que Philémon arrive.*

— C'est lui ? Je vais me le faire.

Elle partit en courant, si brusque que le sylphe ne parvint pas à l'arrêter. Elle gagna la silhouette de l'homme sur le chemin, le poussa en arrière, le contourna, enroula son bras autour de son cou, serra. Il se débattit, ses bras cherchèrent à la cogner, son poing serré sur un éclat de lumière.

Olivia cria et tomba sur le sol, la main sur la joue. Philémon la fit rouler d'un coup de pied au visage dépourvu d'émotion. Line arriva à sa hauteur et l'espionna, protégé par son invisibilité. Philémon comptait retrouver Ada. Qu'est-ce qu'il y pouvait ? Il tourna son regard vers sa camarade de jeu.

Une tache rouge grandissait sous son visage, sur les graviers.

Ils n'avaient pas prévenu qu'ils partaient jouer dehors. Bientôt, la maison se préoccuperait de l'arrivée de Philémon. Personne ne viendrait sauver Olivia.

Line contempla les conséquences.

Puis les refusa.

---

39 – tʁak

Ada Rousseau-Stiegsen rattrapa sa mère sur les dernières marches de l'escalier, une main sur son épaule pour l'interrompre dans son élan. Celle-ci la toisa de cette expression que sa fille traduisait par « laisse-moi tranquille ». Ada déglutit et osa demander :

— Quand tu étudiais à la Tour, est-ce que tu as connu une Adèle Rousseau ?

Acha émit un soupir qui dénotait la colère.

— Tu n'as pas assez de problèmes dans ta vie, il faut que tu t'en inventes davantage ? Je t'ai si peu aimée que ça pour que tu te cherches une autre mère ? Élever ta fille ne t'occupe pas suffisamment, tu as encore le temps de t'adonner à la généalogie ? Poser des questions ne te rendra jamais heureuse, Ada. Elles ne feront que se multiplier.

— Donc tu préfères ne pas y répondre ?

— Tu as vécu *et* travaillé en foyer, tu connais les motifs d'abandon des enfants ! Est-ce que ça t'a plutôt paru être des mystères fascinants, ou des tragédies et des histoires sordides ? Pourquoi est-ce que tu t'infliges cette peine ? Ça ne te ressemble pas : je t'ai éduquée rationnelle.

Oui, quand elle n'était pas trop occupée à tripler ses gardes pour rassembler l'argent de sa nouvelle vie, laissant le soin à Ada d'élever Mél à sa place. Ada serra les dents. Pas le moment de se mettre en colère. La colère signait la défaite de la raison. Elle bloqua sa respiration.

On toqua dans l'entrée. Acha se dégagea d'un coup d'épaule et partit ouvrir la porte.

— Où est Ada ?

Cette voix.

— Phil, c'est toi ? Qu'est-ce que tu fabriques ici ? Et qu'est-ce que tu as *fait* à ton visage ?

— Ôte-toi de mon chemin.

— Dis donc mon vieux, tu vas me parler mieux que–

Il décocha le scalpel. Celui-ci accomplit une course parfaite dans l'air, sa lame d'acier brillant du plus vif des éclats à la lumière des lampes. Acha cria, le corsage incisé jusqu'au sang. Philémon lui plaqua la main sur la bouche et avança dans la maison.

Ada acheva de descendre l'escalier sans un mot. Il se tourna vers elle.

— J'ai failli attendre.

Ada croisa le regard de sa mère, qui appuyait sur sa blessure pour en amoindrir le saignement. Elle tenta de communiquer sans paroles. *Fuis. Mets-toi hors de danger. Il n'est là que pour moi.* Acha ouvrit la porte du salon et se réfugia parmi les invités.

Il n'y eut plus que Philémon et elle dans tout l'Univers.

Il lui passa la main sur la joue – un sursaut plus tard, elle fut rassurée de constater que ce n'était pas celle qui tenait le scalpel. Il embrassa son front.

— C’est terminé, ton petit jeu ?

Elle haussa les sourcils, révélant sa surprise malgré elle. Il répondit à la question informulée sur un ton satisfait :

— Finis les caprices, tu viens avec moi ?

Elle considéra la proposition. Depuis combien de temps la poursuivait-il de ses avances, six ans ? Huit, si on comptait depuis la mort de Nicéphore ? (L’assassinat de Nicéphore, commandité par lui.) Combien de gens autour d’elle avaient souffert de son obstination ingrate ? (De sa violence à lui.) Se pourrait-il qu’elle ait refusé, par puérilité, de réfléchir à sa responsabilité dans cette histoire, d’accepter la solution la plus simple ? (Quoi ?)

Épouser Philémon, porter ses enfants, connaître enfin le bonheur conjugal que Nicéphore, lâche comme il l’était, ne serait jamais parvenu à lui offrir, et dont il doutait fortement qu’elle l’ait trouvé avec son espèce de bonhomme. Elle y gagnait la satisfaction de tous ses désirs de femme ; il en tirait l’obtention de nouveaux héritiers qui seraient, cette fois-ci, dignes de lui. Ç’avait été une erreur de sa part, d’engendrer un fils avec une bourgeoise ordinaire quand il était si extraordinaire. Une erreur qu’il avait encore le temps de corriger en refaisant sa vie.

Il suffisait qu’elle reconnaisse, enfin, la réalité de la situation : la place d’Ada était auprès de lui, loin de ces égarements qu’elle appelait mari, fille, pension, amis, sœur, mère.

Philémon attrapa dans la main d’Ada la médaille dorée prolongée de sa chaîne.

— Qu’est-ce que c’est que ça ?

Il regarda les deux morceaux à la lumière de la lampe. Nathanaël attrapa Ada par les épaules, bloquant sa vue de Philémon.

— À mon signal, montez les escaliers jusqu’à l’étage et restez cachée jusqu’à ce que je vienne vous chercher moi-même. Compris ?

— Vous avez un plan ?

Il lui répondit par un sourire aussi impeccable que dépourvu de naturel.

— Vous *avez* un plan ? s'inquiéta-t-elle.

— Allez-y.

Ada remarqua la présence de Mél et Paloma, jusque là dissimulées par une Illusion du mur ; Mél l'accompagna jusqu'à l'étage. Elle ne distingua plus rien de l'action dans le couloir de l'entrée.

*

La joue d'Olivia était fendue de la mâchoire à la pommette, d'une fente qui laissait voir ses dents derrière le sang en partie coagulé, la terre et les gravillons. Line le sylphe avait retourné la petite fille d'une bourrasque bien dosée et ça ne l'avait même pas réveillée. Elle saignait toujours, à un rythme peut-être problématique, peut-être pas, il n'en savait rien. La vérité, c'était qu'il aurait dû aller chercher un humain pour évaluer la gravité de la blessure à sa place mais qu'il refusait d'abandonner sa compagne de jeu dans cet état.

Une plaie, deux bords, un phénomène d'écoulement à arrêter. Joindre les deux bords semblait la solution la plus simple. Créer une attache là où il n'y en avait plus. Il avait vu Salamandre le faire. Ça impliquait de devenir le vide et d'ordonner à la réalité de changer.

Précisément la possibilité à laquelle il ne voulait plus penser.

Un filet de sang termina sa trajectoire descendante de la joue à la flaque.

Line cessa de réfléchir et d'être un sylphe.

C'était étrange. Cette langueur terrible du temps. La texture particulière, soyeuse, de l'espace. Tous ces regards portés sur lui. Ni malveillants, ni l'inverse. Amusés, au mieux. Quelques uns proches, surtout lointains. Salamandre le toisait, trop près pour son confort, exalté.

— Mais on ne peut **rien** te montrer, to**i** ! Tu apprends à une vitess**e**. Alors, tu aimes le voyag**e** ?

Non : il ne partait pas en voyage : il avait une mission. Une simple tâche. Salamandre commenta :

— Quoi, tu te lances dans la guérison miraculeus**e** ? Cette fille n'est personn**e**.

Se concentrer. Le monde existait toujours, même s'il n'en faisait plus partie. Il tourna son regard vers Olivia qui, elle aussi, existait. Puis sur les deux bords de la plaie qui, eux aussi, existaient.

Il fixa le point de l'espace où la joue s'ouvrait sur la pommette. À cet endroit, la distance entre les deux morceaux de la joue était la plus petite. Somme toute, ne pouvait-on pas faire l'approximation qu'elle était déjà nulle ? Il établit que c'était le cas. Il existait désormais un nouveau point précis où la joue s'ouvrait, qui devenait le nouvel endroit où la distance entre les deux morceaux de la joue était la plus petite, donc déjà nulle.

Point par point, il referma la plaie. Salamandre observa son travail.

— Pas si pire, pour un débutan**t**. Eh, trois points sur vingt pour l'effor**t**.

Fatigué d'être jugé, Line redevint l'air. Son retour au monde lui parut beaucoup trop facile pour être honnête. Olivia grogna, rouvrit les yeux, vit la flaque de sang à côté d'elle, recula.

— Où est Philémon ? Où est maman ?

Elle se releva, manquant de tomber. Le sylphe la poussa dans la direction appropriée pour la garder debout.

— *Reste cachée.*

— Non ! Je veux rentrer !

Faute de pouvoir l'en empêcher, il l'accompagna.

*

Nathanaël de Luz pratiquait les Illusions depuis ses huit ans et les maîtrisait officiellement depuis son examen au sortir de la nurserie à ses quinze ans : ce n'était pas un sorcier citadin qui allait lui apprendre à fasciner autrui. Que c'était petit, que c'était facile, d'utiliser les Illusions de cette manière. De se donner l'air de la personne la plus intelligente, la plus importante, la plus raisonnable du monde, puis de raconter n'importe quoi et de se satisfaire de voir son auditoire gober le tout. Le pire, c'était que cela fonctionnait sur les gens qui ne comprenaient pas l'astuce.

Par bonheur, Paloma comprenait l'astuce et ne se prenait pas l'Illusion de Philémon en pleine figure. Nathanaël s'en chargeait ; il avait passé assez de temps aux côtés d'Ada pour reproduire son image et l'utilisait pour manipuler le harceleur. La routière restait avec lui au cas où il aurait besoin de renfort. Il l'avait vue sortir un couteau, aussi ; ses regards réprobateurs n'avaient pas réussi à le lui faire ranger.

Il fallait sortir Philémon de la maison. Les convives avaient besoin de temps pour se remettre de leurs émotions, les amis et la famille de Mél n'ayant pas été prévenus que son anniversaire risquait de devenir une chasse à l'homme. Aussi avait-il mis le sorcier en marche. Philémon se croyait en train de poursuivre Ada à travers la maison : en réalité, il avançait dans les rues de La Laguna, en direction de la forêt.

Philémon s'agitait : la frustration sur son visage déconcentrait Nathanaël. Paloma lui chuchota à l'oreille :

— Vous lui montrez Ada comme elle est, pas comme il voudrait la voir : faible.

Sa galanterie l'empêchait de visualiser une telle image. Son apprentie s'en chargea pour lui. Le sourire de Philémon s'agrandit en même temps que le dégoût de Nathanaël. Furieux de s'être laissé distraire par si peu, il s'efforça de raviver dans sa mémoire la façon dont se connectaient les pièces dans la maison d'Acha Enguerrand.

— Vous êtes dans la buanderie, vous retournez dans le couloir. On aura plus de place dans les étages : vous pouvez lui faire croire qu'il monte à l'escalier sur ce terrain plat ?

S'il y avait bien une manœuvre Illusoire qui s'était imprimée pour toujours dans sa chair, c'était celle-là. Il s'y attela, puis réagit :

— Quand avez-vous visité la maison ?

— J'apprécie l'immobilier, chacun ses hobbies. Voudrais pas habiter dedans, veut pas dire que j'ai pas le droit de regarder comment c'est fichu. Deuxième porte à gauche : évitons les chambres, je veux pas savoir ce qu'il ferait d'un lit.

Ils parvinrent à l'orée du bois. Nathanaël et Paloma guidèrent Philémon un peu plus loin de la route. Avec son aura Illusoire de « personne raisonnable victime d'un terrible malentendu », hors de question de prendre le risque que quelqu'un le trouvât avant la Garde des Champs.

— Est-elle prévenue, d'ailleurs ? Pourquoi n'a-t-elle envoyé personne surveiller la fête ?

— Vous vivez dans quel monde ? La Champêtre prend les plaintes après coup, on la siffle pas comme ça, c'est pas des chiens. Enfin, vous m'avez comprise.

Nathanaël fut perturbé de découvrir le mot d'argot en vogue pour les gardes. Loyaux, d'une force et d'une intelligence variables, habitués à obéir ? Il supposa que l'épithète en valait une autre.

Ils trouvèrent un arbre à la fois mince et haut. Paloma évalua sa circonférence de ses bras et le déclara adapté. Nathanaël hésita. Comment convaincre Philémon de placer ses deux poignets derrière le tronc et de se laisser attacher ? L'apprentie émit une proposition. Le maître répondit :

— D'accord. Pas un mot à Ada.

— Évidemment !

Paloma ôta son foulard de tête de ses longs cheveux châtains.

— Regardez pas.

— Que donc, princesse ?

— Ma calvitie.

— Oh, ce n'en est qu'un début.

— Pas si je finis la Traversée, goujat !

Le foulard rouge fut enroulé plusieurs fois entre les poignets de Philémon, qui ne protesta pas. Nathanaël lui retira le scalpel de la main et le jeta au loin, répugné par le sang. Puis il s'efforça de persuader Paloma de ranger son couteau.

— Qu'est-ce que vous défendez un type dégoûtant comme ça ? Il fait un geste brusque, légitime défense, il meurt, tout le monde est content.

— Il est désarmé et attaché.

— Il reste dégoûtant.

Philémon haussa le ton :

— Tu m'as assez fait attendre. Déshabille-toi.

Nathanaël serra le poing. Quelque chose le taraudait, depuis tout ce temps : il venait enfin de mettre le doigt dessus. Philémon se comportait comme une autorité contrariée. Désirer une femme ? Vouloir fonder une famille avec elle ? Que citer de plus légitime ? Quand bien même le plan impliquait de briser son esprit et de la violer, au fond, la fin ne justifiait-elle pas les moyens ?

L'idée qu'ils partageassent la condition masculine l'horrifiait. Paloma murmura :

— Ou sinon, vous avez votre briquet ?

Il l'attrapa par le col ; elle chassa sa main d'une claque.

— Plaît-il ?

— Vous avez bien mis le feu à un type, non ? Il avait fait pire que ça ?

— Qui vous en a parlé ?

— Ben, Ada. On papote, c'est venu dans la conversation.

— Comment l'a-t-elle appris ?

— Mais comment vous voulez que je le sache ?

Une autre question transperça Nathanaël : tandis qu'ils se disputaient, qui s'occupait de maintenir le mirage autour de Philémon ?

— Qui êtes-vous ?

Il se tourna vers l'homme attaché à l'arbre, sans croiser son regard : celui-ci était toujours indéchiffrable. Philémon s'agita.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? Où suis-je ?

Nathanaël attrapa son apprentie et s'enfuit avec elle, direction la maison. Ils durent faire une pause sur la route : sans entraînement à la course de fond en six

mois, il n'était plus en capacité de forcer l'allure quand bon lui semblait. Paloma regarda derrière eux.

— Je crois que je sens son Illusion au visage là-bas : il a pas encore décampé.

Nat lui tendit son mouchoir : elle saignait du coin de l'œil.

— De combien de temps disposons-nous ?

— Allez savoir. Les nœuds sont solides mais le tissu pas tant que ça. Prévenons la Champêtre, y a plus rien d'autre à faire.

*

Jean le sylphe se demanda combien de minutes s'étaient écoulées depuis qu'il avait salué le major Chapuis, Juan et le Grand Maître. Immobiles et mutiques, tous trois commençaient à l'intimider. À sa connaissance, « bonjour » constituait une formule de politesse acceptable à n'importe quelle heure de la journée, n'en déplaise aux puristes qui auraient peut-être insisté sur un « bonsoir » ; pour quelle raison le boudait-on ? Il tenta d'entamer un échange de paroles fondé sur la coopération plutôt que sur le conflit :

— *Je passais vous dire que je vous pardonne pour le canon, pour le bocal, et pour les mystères ! Mais je vois que je vous dérange alors je m'en vais, je vous aime, au revoir !*

— **[stɔp]**.

Jean s'arrêta net. Le Grand Maître reprit :

— **O**h, **S**élène soit louée, il répond aux commandes. **Q**ui l'a laissé entrer ?

Chapuis et Juan clamèrent leur innocence. Jean les appuya :

— *J'étais sous le sol quand quelqu'un avec une grosse voix m'a dit que je n'avais rien à faire là et m'a envoyé ici, fin de l'histoire !*

— **V**ous savez changer de support ?

— *Oui, mais pour le coup je ne l'ai pas fait exprès.*

— **A**vez-vous modifié quoi que ce soit en traversant les machines ?

— *Je n'en ai eu ni le temps ni l'envie !*

— **T**ant mieux. **R**ousseau…

— J'attrape le canon ?

— **C**ertainement pas ici, prends l'aspirateur.

Aucune définition du terme ne plaisait à Jean :

— *Attendez une minute s'il-vous-plaît parlons-en ? Parlons-en. Pourquoi tant de haine ? On me dit que vous êtes vexé que je sois apparu plutôt que d'avoir été créé…*

— **[silãs]**.

Jean se retrouva sans voix. Juan se racla la gorge :

— C'est-à-dire, « créé » ?

— **N**e prêtez aucune attention à ses propos. **C**'est un agent du chaos déterminé à déstabiliser tout ce que nous protégeons.

D'accord, ses boucles extérieures ne fonctionnaient plus, mais ! Il lui en restait d'autres. Il les mobilisa dans l'effort, et tant pis si le son sortait plus étouffé :

— *Vous savez qui m'a l'air d'un agent du chaos ? Le type que j'ai rencontré et qui disait vouloir détruire le monde ! Avant de me remettre en bocal, est-ce que vous pourriez me laisser l'arrêter ?*

Il se concentra sur sa résistance au prochain ordre irrésistible que lui lancerait le Grand Maître. Celui-ci ne vint pas. Le cénète répondit :

— **J**'écoute. **E**xplique-toi.

Jean narra sa séparation d'avec Line puis sa rencontre avec Salamandre. De ce qu'il comprenait, le Grand Maître et lui se connaissaient déjà ? Était-il au courant de ses plans ?

— **M**erci pour ce rapport. **J**e vais te tranquilliser : mon… ancien collègue s'exprime de manière métaphorique. **R**egarde ne serait-ce que le pseudonyme qu'il s'est choisi, « **S**alamandre », et puis quoi encore.

— On parle du vôtre, Grand Maître ? intervint Juan.

— **S**ilence. **P**ar « fin du monde », il parle d'un effondrement sociétal de la **S**udropée, à laquelle nous avons prêté allégeance et dont la « disparition » le laisserait, pense-t-il, libéré de nos obligations. **I**l a cru y parvenir en cessant de m'assister dans mon travail de guide du peuple sudropéen.

— *Et « transformer la planète en gravier », c'est une métaphore de quoi ?*

— **A**-t-il utilisé cette expression ?

— *Oui.*

Le silence s'installa. Juan et Chapuis s'entre-regardèrent. Les lumières de la pièce noire clignèrent de façon arythmique. Le Grand Maître reprit la parole :

— **D**'accord, **c'est** inquiétant. **Q**ue disais-tu tout à l'heure, que tu veux l'arrêter ?

— *Bien sûr ! J'aime le monde, je ne veux pas sa fin.*

— **V**oudrais-tu participer aux efforts que nous déployons ici, alors ? **M**'aider à sauver le monde ?

Juan renifla.

— L'écoutez pas, il m'a fait la même–

— *J'accepte volontiers ! Qu'est-ce que je peux faire pour vous, Grand Maître ?*

---

40 – miʁwaʁ

Line le sylphe préférait ne pas imposer sa présence, louvoyant dans les courants d'air de la maison. Dans l'entrée, un officier de la Champêtre, son casque sous le bras, discutait avec Sven du dossier brûlant. Comme le mitoyen de l'un et le sépanais de l'autre laissaient à désirer, Paloma la routière assurait l'interprétation.

Un homme déjà recherché préalablement avait attaqué une petite fille et blessé la doctoresse de la commune, tenté de kidnapper madame Rousseau-

Stiegsen, puis été éloigné de la fête pour assurer la sécurité des invités. Il était malheureusement parvenu à s'enfuir, laissant au pied d'un arbre un foulard rouge déchiré. (« Authentique fabrication routière », ajouta Paloma, « on n'en fait plus des comme ça, une tragédie, un crime véritable »). Ça sonnait extraordinaire, même pour le sylphe qui avait assisté aux événements ; Sven redoublait de connivence avec son homologue de la campagne pour lui faire accepter la réalité et la gravité de la situation.

L'espace d'une seconde, Line se demanda comment se débrouillaient les familles qui ne connaissaient pas aussi bien la Garde quand une chose de ce genre leur arrivait.

Il passa au salon. Olivia, assise sur un canapé dans les bras de sa grand-mère, se plaignit :

— J'ai mal dans la joue.

— Montre-moi ?

La tête de la petite fille pivota à la lumière.

— Je ne vois rien, petit cœur. S'il y avait vraiment une coupure, elle se sera déjà refermée. Attends de voir si ça passe et reparles-en dans quelques jours. Mélanie, tu surveilleras l'évolution de ta nièce ? Merci.

— Oui, maman…

Olivia se dégagea les cheveux de la figure, mouilla son doigt et le brandit en l'air. Line s'écarta trop tard pour échapper à sa vigilance.

— Tu es là, toi ? Pourquoi tu ne dis rien ?

— *J'aurais dû intervenir.*

Line se remémora ses actions de la veille et poursuivit :

— *Je ne peux pas prendre beaucoup d'élan à l'extérieur mais j'aurais dû essayer quand même. Personne n'aurait été blessé, si je l'avais repoussé…*

Ou pire, d'ailleurs. La face cachée de l'Univers lui était ouverte. S'il avait voulu, il aurait peut-être pu… Il ne savait même pas quoi. Cisailler le quelconque organe qui permettait à sa cervelle de commander au reste de son

corps ? Un seul regard sur l'homme avait détruit sa volonté. Comment les Illusions pouvaient-elles l'affecter à ce point ?

Acha ouvrit son éventail dans un claquement feutré :

— Avec des « si », on mettrait la Ville en bouteille. Vous croyez que je n'en ai pas, des « si » ? Je connais ce type depuis toujours et je ne le reconnais plus. C'est peut-être bien moi qu'il faut blâmer pour tout ça, je l'ai présenté à ma fille, s'il faut trouver une faute originelle…

Sven venait de les rejoindre au salon et intervint dans le débat :

— Belle-maman, les actes de Philémon sont de la responsabilité de Philémon. C'est à lui d'en répondre devant la justice et à personne d'autre.

— Tu es bien un policier, le gendre. Un de mes confrères et de mes plus vieux copains s'en prend à ma fille depuis des années, a même un avis de recherche sur la tête, et je me retrouve obligée de le voir pour le croire tel qu'elle n'osait pas me le décrire : perdu pour la société civilisée. Un chirurgien si brillant, dans quel monde est-ce qu'il finit comme ça ? Je meurs de honte pour lui, Sven. Range ton Code Pénal, ce n'est pas le propos.

Les bras croisés et le dos au mur, Sven ne répondit rien. Sa fille se leva du canapé et vint l'enlacer. Elle peina à couvrir le terrain : elle était grande pour son âge, mais lui aussi. Le capitaine lui caressa les cheveux puis se rappela la raison de sa venue :

— Quelqu'un a vu Ada ?

— Elle m'a emprunté mon miroir de poche et est partie faire un tour, répondit Mél.

— Et Luz ?

— Je lui ai dit la même chose qu'à toi et il s'est mis à courir.

*

En fin de compte, la surface du lac formait un miroir assez grand pour ne pas avoir besoin de l'autre. Ada Rousseau-Stiegsen l'ouvrit tout de même. Une

habitude familiale, les petits miroirs de poche : on ne savait jamais quand on aurait besoin de paraître impeccable pour impressionner quelqu'un.

Elle scruta son visage et souffla par le nez. Son reflet valait-il tant que ça ? Assez cher pour renoncer à son seul moyen de prédire les attaques de Philémon, pour devenir incapable de protéger les siens ? Il lui fallait remettre ses priorités en ordre.

Elle referma le miroir. Si elle désirait savoir à quoi elle ressemblait, elle pourrait toujours payer un portraitiste. Le clapet froid sur le front, elle chercha des raisons de se mettre en colère.

Philémon avait blessé sa mère. Après toutes ces années à tenter de la préserver, à refuser de la faire choisir son camp entre sa fille et son vieil ami. Il venait de lui cracher au visage l'idiotie de cette décision : tout ce qu'Ada y avait gagné, le moment venu, c'était une Acha impréparée.

Philémon avait attaqué sa fille. Encore une fois. Olivia avait tenté de sauver Ada quand c'était elle qui devait la préserver du danger. Encore une fois. Ce double échec de son rôle de mère résonnait avec de vieilles rancœurs. Pas qu'elle doive au voisinage de prouver qu'elle n'était pas un parent indigne. Mais. Si elle continuait comme ça, qu'est-ce que le voisinage était censé penser d'autre ?

Philémon l'avait eue. Elle s'était vue sombrer, avait perçu le déclic dans sa tête, ressenti ce désir de tout abandonner, de se livrer elle-même, de faire ce qu'il voulait, pourvu qu'il arrête de tout ruiner autour d'elle. Chaque fois qu'ils étaient seul à seule, elle échouait à imposer sa vérité, sa réalité : qu'elle ne souhaitait plus jamais le revoir, et qu'il avait tort de le lui refuser.

Où en étaient ses sentiments ? Plus de désespoir que de colère. Mer…

(Le réflexe parental se déclencha.)

… credi.

— Ada ? Que faites-vous ?

Luz.

Des années que Sven et elle réclamaient l'intervention de quelqu'un de formé pour gérer les Illusionnistes. Leurs requêtes restaient sans réponses, traitées à la légère par le Commandant des Gardes. Alors, quand ce noble banni avait frappé à leur porte, bien sûr qu'ils s'étaient jetés sur lui, qui n'en aurait pas fait autant ?

Elle lui avait accordé sa confiance faute de mieux. Si Ada ne pouvait pas se sauver elle-même, elle devait accepter qu'il la sauve à sa place.

Et il avait échoué. Pour une dispute inutile et insensée. Philémon courait toujours. Les Stiegsen-Rousseau se trouvaient rendus au même point qu'avant, l'amertume en plus de réaliser que l'intervention du premier noble venu ne suffirait pas à régler tous leurs problèmes. C'était un motif passablement égoïste pour s'enflammer, mais il devrait faire l'affaire.

Sa colère éclata. Ada rouvrit le miroir, tâcha d'y rediriger son agressivité.

Nathanaël le lui arracha des mains. Elle le foudroya des yeux. Il vacilla.

— Venez-vous d'essayer de me *maudire* ? C'est surprenant. Ma nuque fourmille.

Si elle parlait, sa colère mourrait. Ada serra les dents. Restait la surface du lac. Elle plongea sur regard sur l'onde, avisa le monstre de lâcheté qui la toisait en retour, l'inutile et stupide jeune femme qui se croyait digne d'apparaître dans son miroir. Elle ne voulait plus jamais la revoir, à moins que Philémon ne revienne : qu'elle serve de sentinelle, plutôt qu'à rien. Son reflet cligna.

Luz l'attrapa par derrière, un bras autour de ses épaules, l'autre sur sa taille, et la tira hors de portée du lac. Elle hurla.

— Je sais ce que vous voulez faire. Je vous en prie, ne résistez pas. Vous méritez mieux.

Ada tenta de défaire sa poigne sur son corps trop maigre, sans succès. L'infâme la ceinturait avec efficacité ; elle ne s'attendait pas à ça de sa part. L'asthénie la mettait hors d'état d'accomplir quoi que ce soit par la force brute et elle avait assumé que c'était également son cas. Il continuait de lui débiter ses paroles creuses :

— Ne vous faites pas souffrir. Pas comme cela. Pas pour cela. S'il-vous-plaît.

Elle perdait sa colère. Les larmes la remplaçaient.

— Mêlez-vous de vos affaires.

— Vos affaires sont devenues mes affaires, Ada. Respirez avec moi.

Une inspiration ; une expiration. Un remède de grand-mère contre les débordements d'émotion.

— Comment vous sentez-vous ?

— Mal.

— Voilà qui est parfaitement légitime.

— Oh, taisez-vous.

Des pas approchaient ; Ada, prise d'inquiétude, se retourna. Sven était là, dans toute sa conjugalité lumineuse, les mains déformant ses poches, l'expression coupable. Impossible de rallumer sa colère : l'amour balayait tout.

— Quelle tête tu fais, toi.

— Il est venu. Et je n'étais pas là pour l'arrêter.

— Tu dormais.

— Oui.

Ada abandonna Luz et alla serrer son mari dans ses bras. Sven la souleva de terre. Leur entourage savait ce que signifiait cette démonstration de force : une parade nuptiale à peine déguisée. Elle se fichait qu'on les juge, aujourd'hui. Elle aussi avait besoin d'oublier.

*

Avant de jeter son sac de voyage sur le toit de la voiture, Nathanaël considéra la quantité de linge sale à l'intérieur et établit qu'il lui fallait découvrir comment se procurer les services d'une blanchisseuse au plus vite. Dans son dos, Paloma s'éclaircit la gorge. Nat soupira.

— Nous disons-nous adieu ?

— Juste au revoir, maître. J'ai l'adresse de là où vous créchez en Ville, je passerai vous voir un de ces quatre.

La routière avait proposé ses services de guide et d'interprète en échange de cours sur les Illusions. Leur accord ne mentionnait rien sur la gestion de l'affaire Philémon Levraut. Après avoir réagi aussi fort que n'importe qui dans une telle situation, Paloma réalisait qu'elle était entraînée dans des histoires qui ne la concernaient pas ; avait-elle réellement proposé d'assassiner un inconnu sur un ouï-dire ? Elle avait besoin de prendre de la distance, le temps de remettre ses idées en ordre.

— Vous êtes jeune et Ada est bien entourée. C'est votre droit que de passer votre chemin.

— Je sais que c'est égoïste mais je ne vois vraiment pas ce que je peux faire pour aider en restant dans « le cadre légal » et toutes ces contraintes de sédentaire.

— Pour être parfaitement honnête, à ce stade, moi non plus.

Elle lui tapota l'épaule. Il daigna se retourner : il lui devait de la regarder partir en face.

— Vous pratiquez l'accolade, à la Tour ?

— Aussi souvent que la décence le permet.

Il s'attela à lui prouver son expérience dans le domaine. Elle le repoussa la première, lassée de l'étreinte. Elle demeurait pensive ; Nathanaël s'enquit de ses pensées.

— Les Illusions. J'avais pas pensé qu'on pouvait les utiliser pour nuire.

— Vous ne les pratiquez que depuis peu, princesse.

Cette réponse ne la tranquillisa pas. Nat s'efforça de la rassurer :

— Si vous ne voulez pas finir vos jours poursuivie par une meute de plébéiens en colère, restez futile. La plus belle Illusion est celle qui n'accomplit rien le mieux.

— Pourquoi pas se lancer dans le négoce de la bénédiction ?

— J’ai cru comprendre qu’il a commencé comme ça. De quel droit s’octroyer du pouvoir sur la vie d’autrui ? Quoi qu’il en soit, ne vous faites pas attraper à Illusionner, si la loi vaut encore quelque chose on vous forcera à emménager dans la Tour.

— Le grand machin fermé, là ? Plutôt calancher.

— Alors restez discrète. Je vous couvrirai.

— Au fait…

Paloma tira un sachet de soie de sa poche. Nathanaël le reconnut comme celui où elle rangeait ses Vraies Cartes.

— J’ai tiré pour vous, ce matin. Ou pour moi, peut-être. Ça vous intéresse ?

Ayant été informé une semaine plus tôt de l’honneur que représentait la proposition, il accepta.

— J’ai commencé avec une paire, c’est le plus simple pour une couleur générale. C’étaient la Lune et la Tour.

Nathanaël haussa les sourcils.

— Pardon, sans vouloir vous offenser, ne serait-ce pas le tirage le plus ennuyeux possible ? Je suis un noble dont une partie de la famille est de confession sélénite, merci Vraies Cartes, heureusement qu’elles sont là.

— Ah, les gadgé ! La Lune représente une forme de pouvoir subtil et passif ; la Tour est le centre de toutes choses. Je crois que ça signifie que vous allez réussir ce que vous essayez de faire, politiquement. Gardez le cap.

Les autres membres de l’expédition de retour à la Ville manifestèrent leur impatience dans la limite de la politesse raisonnable. Vaincu par leurs raclements de gorge et autres soupirs agacés, Nathanaël de Luz salua la princesse Paloma de la Grande Route du Sud et grimpa en voiture.

Ada et lui en occupaient une seule pour deux. Elle se tenait accoudée à la fenêtre, l’air sérieux et désintéressé, très opposée au genre de personne irrationnelle qui aurait tenté de se maudire les deux mains dans l’eau d’un lac le

matin même. Nathanaël imita sa posture et entreprit de l'ignorer. Elle craqua la première :

— Je suppose que je vous dois un merci.

— Vous savoir revenue à la raison est la seule récompense dont j'aie besoin, mon amie.

— Insupportable. Est-ce qu'on vous a vraiment banni pour tentative de meurtre, ou est-ce votre caractère qu'on punissait ?

— Vous me brisez le cœur, Rousseau.

Un cahot sur la route les perturba dans leur bel exercice de pose ; ils durent se rattraper l'un à l'autre pour ne pas dégringoler sur le plancher du véhicule. Le chauffeur leur adressa une excuse par la fenêtre. Difficile de rester de marbre dans ces conditions. Nathanaël et Ada se déridèrent. Il profita de cette saute d'humeur pour aborder un sujet délicat.

— Vous avez cancané de mon bannissement avec Paloma.

— Pardon.

— Je vous le pardonne : ce qu'il y a, c'est que je ne me souvenais pas de vous l'avoir évoqué.

— Bon, d'une, mon mari est dans la Garde, vous savez ? De deux, je vous ai demandé des précisions quand je vous saoulais à la Ténébreuse, le jour où vous êtes arrivé chez moi. Toutes mes excuses pour la méthode, d'ailleurs : je n'avais pas réalisé, pour votre alcoolisme.

Le poids des mots faillit refaire chuter Nat.

— Alcoolique ? Moi ? Ha ! Voilà une plaisanterie que je n'avais pas entendue depuis bien longtemps !

— Luz, pas besoin de faire médecine pour reconnaître un buveur hors de contrôle, et j'ai fait médecine.

Il préféra laisser le silence exprimer sa désapprobation face à un tel exercice illégal de la profession de doctoresse. Sans parler de cette manie qu'avait la

jeune femme de construire l'entièreté de sa personnalité autour de ses études ratées. Ada relança l'affaire :

— Est-ce que ça vous arrive souvent, de boire au point d'oublier ce que vous avez fait la veille ?

— Pourquoi cette question ?

— Vous êtes accusé d'une tentative de meurtre dont vous ne vous souvenez pas et qui a eu lieu au cours d'une soirée arrosée.

Nathanaël répliqua :

— Pour vous citer : mêlez-vous de vos affaires. Que vous prend-il, Ada ? Quel besoin avons-nous de discourir sur mon cas ?

— Je trouve que nous ne parlons pas assez de vous, justement. De ce que vous comptez obtenir.

— Je pensais m'être montré transparent : on m'a promis des preuves de mon innocence en échange de votre protection.

— Et vous y croyez encore ?

Elle posa sa main sur son genou : la question le transperça autant que le geste.

— La promesse est fondée sur un grand tas de rien. S'il s'avère qu'on vous a menti, est-ce que vous vous retournerez contre ma famille ?

Ses ongles dans sa rotule. L'accusation le blessait davantage.

— Ada, pour quelle sorte de monstre me prenez-vous ?

Elle sourit.

— Croyez-le ou pas, je ne pense pas que vous soyez un monstre. Pire encore, je ne pense pas que Philémon soit un monstre. On vit nos vies. On a tous nos affaires qui dérangent celles des autres. Certains renoncent, les autres balayent le monde sur leur passage. Jusqu'à quand est-ce que ma sécurité vous sera encore utile ?

Nathanaël ne s'était pas rendu assez saoul, la veille au soir, pour tout oblitérer de sa mémoire : aussi il lui revint en tête une conversation désagréable avec une femme malpolie.

— C'est votre mère qui parle à travers vous, Ada.

Elle hocha la tête.

— Elle m'a rappelée à la raison. Nous ne sommes pas du même monde.

— Ce voyage que nous avons passé ensemble, toutes nos conversations, rien de cela n'aura signifié quoi que ce soit pour vous ?

— Si nous parvenons à arrêter Philémon, vous retournerez dans la Tour, je resterai en Ville, puis nous nous oublierons. À quoi bon nous lier d'amitié ? Nous n'en souffrirons que davantage.

Nathanaël se sentit sortir de ses gonds. Une inspiration. Une expiration. Le masque tranquille d'Ada le hérissait. Ne ressentait-elle donc vraiment *rien* ?

Puis il remarqua un détail crucial. Il leva la main, unit son pouce et son majeur, envoya à Rousseau un coup de menton destiné à lui donner une dernière chance de cesser sa comédie. Elle ne réagit pas. Il claqua des doigts.

L'Illusion qu'Ada portait sur son visage s'évanouit. Apparurent ses yeux rougis, son nez morveux, sa bouche tremblante. Elle se cacha entre ses mains dans un grand reniflement. À force de soigner des veines éclatées, ni l'un ni l'autre ne disposaient plus de mouchoirs propres. Nathanaël aurait voulu ménager la susceptibilité d'Ada mais sentit sa face être mangée par son sourire.

— C'est que je vous manquerais, à mon départ !

— Et alors ? s'écria-t-elle. Vous voulez me faire croire que vous en avez quelque chose à faire ?

— Et vous Illusionnez, en plus ! Tant de progrès, moi qui pensais que vous n'écoutiez pas mes leçons à Paloma.

À court de mots, Ada lui cala une claque sur la cuisse. Il la lui rendit avec une violence proportionnée. Une dispute pleine de mauvaise foi s'entama pour

déterminer lequel des deux se trouvait le plus diminué physiquement et donc le plus victime de cette terrible rixe. Ni l'un ni l'autre n'y perdit le sourire.

Malgré leurs différences de caractère et de statut, Nathanaël et Ada étaient amis ; cette simple certitude anéantissait toutes les raisons rationnelles de ne pas l'être.

Il se surprit à espérer que ce bonheur perdurerait.

[fɛ̃ dy tɔm œ̃]

À propos :

Mirage est un roman-feuilleton de fantasy humoristique écrit et autopublié par @now@n.

La première diffusion de cette version a eu lieu chapitre par chapitre sur Substack : https://anowan.substack.com/s/mirage

Pour retrouver l'autrice sur le web : https://anowan.blogspot.com/

*

Des remerciements particuliers vont à Susi-Petruchka, alias Charlotte, pour son suivi de cette histoire depuis le tout début et son inquantifiable travail gratuit de bêta-lecture qui m'a rendue meilleure écrivaine au fil des ans.

Cette publication n'aurait pas pu avoir lieu sans le soutien moral du Cercle littéraire des cercles et du Forum des Jeunes Écrivain·e·s.

Enfin, merci à vous d'avoir lu la partie 4 de *Mirage*, qui conclut son tome 1.

Deux prochains rendez-vous : un de ces jours, pour la précommande de la version papier du tome 1 ; un autre de ces jours, pour la sortie du tome 2. Je trouverai un moyen de vous prévenir.